





L'ESPRIT

DES

JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:

J U I N, 1780.

T O M E V I.

N E U V I E M E A N N É E



A P A R I S;

Chez VALADE, Imprimeur Libraire, rue de
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur:

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

A Stockholm , à *M. Gjorvel* , Bibliothécaire du Roi , pour toute la Suede.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

RUSSIA ; &c. *La Russie*, ou *histoire générale de toutes les nations qui composent cet empire.* 2 vol. In-8vo. Londres, chez Nichols.

LA vaste étendue de la Russie, la distance considérable de plusieurs de ses Provinces, & la température rigoureuse de leur climat ont fait de cet empire un objet moins intéressant pour la curiosité des voyageurs, que les autres parties de l'Europe, & cependant ces circonstances ajouteroient un nouveau prix aux relations authentiques qu'ils pourroient nous donner sur cet objet.

Nous ignorons sur quelle autorité est appuyée cette histoire dont nous avons déjà parlé ; (*) mais s'il en faut juger par la ressem-

(*) *Esprit des Journaux*, avril 1780, pag. 392.

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

blance assez générale qui se trouve entre les descriptions de l'auteur & celles qu'on nous a déjà données , il paroît que son but a été d'offrir un tableau fidele des mœurs & des coutumes des Russes, plutôt que d'amuser ses lecteurs par des récits faux ou supposés.

L'ouvrage commence par l'histoire des peuples de la Finlande. Outre les Finlandois, proprement dits, on renferme sous cette dénomination beaucoup d'autres tribus, tels que les Lapons, les Tchouvaches, les Mordvines, les Voriaks, &c. Les Lapons occupent le pays qui s'étend vers le nord, au-delà du golfe de Bothnie, entre l'occident de la mer du nord, & l'orient de la Mer-Blanche. La Laponie Mofcovite peut avoir environ mille verstes en diametre, & cependant elle ne contient pas plus de douze cens familles de naturels.

» Les Lapons, dit l'auteur, sont de moyenne
» taille. Ils ont généralement le visage plat,
» les joues pendantes, les yeux d'un gris-obs-
» cur, la barbe peu épaisse, les cheveux bruns,
» & le teint jaune; ce qui est occasionné par
» la fumée de leurs habitations, & leur mal-
» propreté. Leur maniere de vivre les rend
» hardis, souples & agiles, mais aussi très-in-
» dolens. Ils ne manquent pas de bon sens;
» entre eux ils sont doux, paisibles, soumis
» à leurs maîtres, nullement adonnés à la
» rapine, & fort gais; mais avec les étrangers
» ils sont méfians & même fripons; comme
» ils sont fiers de leur patrie & de leur gou-
» vernement, il arrive presque toujours qu'ils

» meurent de chagrin , lorsqu'on les arrache
» de leur pays. Les femmes sont petites, po-
» lies, chastes , bien faites & extrêmement ner-
» veuses. Aussi sont-elles sujettes à de violen-
» tes convulsions ; une étincelle de feu qui jail-
» lira sur elles , un bruit léger dont leur oreille
» sera frappée subitement , la vue de l'objet
» le moins capable d'alarmer , cela suffit pour
» les faire évanouir , ou pour leur causer des
» mouvemens spasmodiques. Dans leurs accès
» de fureur , elles frappent tout ce qui se
» trouve sous leur main , & quand elles ont
» repris leurs sens, elles ne se souviennent nul-
» lement de ce qui s'est passé. «

Une disposition si générale aux maladies de nerfs chez des peuples à qui le luxe est inconnu , pourra paroître surprenante , d'autant plus qu'ils ne font aucun usage des bains chauds si communs en Russie , mais qu'ils se baignent dans les rivières chaque samedi , qui est pour eux le jour le plus saint de la semaine.

Les Tchouvaches qui habitent le long du Volga , paroissent former une nation nombreuse. Voici la maniere dont les mariages se font chez eux.

» La fille qui doit être mariée se couvre
» d'un voile , & demeure quelque tems cachée
» derriere une espee de paravent , après quoi
» elle se promene d'un pas grave dans l'endroit
» où le festin doit se faire. Là de jeunes filles
» lui apportent de la bierre , du miel & du pain ;
» quand elle a fait trois ou quatre tours dans
» l'appartement , le futur époux entre , lui

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ôte son voile , l'embrasse , & change d'anneau
» avec elle. Dès ce moment elle porte le nom
» de *Schourasnegher* ou fiancée ; & en cette
» qualité elle distribue la bière , le miel &
» le pain , à ceux qui viennent lui faire des
» visites. Elle retourne ensuite derrière le pa-
» ravent , où des femmes mariées lui mettent
» sur la tête un bonnet appelé *ghonspou* , beau-
» coup plus beau que celui qu'elle portoit avant
» d'être fiancée.

» Le soir , quand le moment de se désha-
» biller est venu , elle est obligée de tirer les
» bottes à son amant. Le lendemain matin on
» se rassemble pour faire les preuves de virgi-
» nité. Si l'on soupçonne que l'épousée l'a déjà
» perdue , un enfant qui sert de paranymphe ,
» prend un pot rempli de bière , au fond
» duquel est un trou qu'il tient bouché avec
» son doigt , & le présente ainsi à un des as-
» sistans ; pendant que celui-ci porte le pot à
» ses levres , l'autre retire son doigt , toute la
» liqueur s'écoule , l'épousée rougit , & toute
» la compagnie éclate de rire. Cependant cette
» terrible cérémonie n'a jamais de suites fu-
» nestes. Le jour suivant la mariée est regardée
» comme la maîtresse de la maison ; elle régale
» tous ses amis qui se divertissent encore mieux
» que la veille , en dansant au son d'un instru-
» ment appelé *balalaica*. Ceux des Tchouva-
» ches qui ont été baptisés , quoiqu'ils pro-
» fessent le christianisme , ne manquent pas d'ob-
» server cette cérémonie , sans négliger ce-
» pendant d'y joindre la bénédiction nuptiale

» qui se donne dans le temple par le prêtre ;
» mais souvent après que le mariage est déjà
» consommé. Les épousailles se font communé-
» ment chez les parens de l'époux ; c'est un
» repas dont chaque convié fournit les frais ;
» car avant de servir les mets sur la table ,
» on fait passer à la ronde un pain creusé au
» milieu , & dans lequel chacun met quelques
» pieces de monnoie , par maniere de pré-
» sent. «

Les Mordvines habitent principalement sur les bords de l'Oka & du Volga , dans le gouvernement de Nischnei-Novogorod , & de Casan. On les divise en deux tribus , savoir , les Mockschanes & les Essenes.

Dans ce pays un homme veuf épouse toujours sa belle-sœur , lorsqu'il le peut. Si les parens de celle qu'il aime , ne consentent pas au mariage , quand il se trouve à table avec eux , il tâche de lui glisser secrètement un petit pain dans les mains , en prononçant ces mots :
» ma belle-sœur est à moi. « A l'instant il s'esquive de la maison , en courant de toute sa force ; car s'il est attrappé , il est moulu de coups par la compagnie , mais s'il est assez alerte pour échapper à ceux qui le poursuivent , on ne peut lui refuser sa maîtresse.

Les Votiaks habitent la province de Viatik , dans le gouvernement de Casan , & en y joignant ceux qui sont dans le gouvernement d'Orenburg , ils forment une nation nombreuse. Quoiqu'ils soient très-attachés au paganisme , on a supputé qu'en 1774 , il y avoit

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dans la seule province de Kasan 54397 habitans qui avoient été baptisés ; ceux qui professent la religion chrétienne , n'ont aucun commerce avec les autres.

Les Terpsyaireis commencerent à former un corps de nation , vers le milieu du seizieme siecle , lorsque le royaume de Kasan fut détruit par la conquête du grand-duc Ivan Wessillievitch. Les hordes qui vinrent habiter ensuite cette contrée , étoient des Tschérémisses , des Tchouvaches , des Votiaks , & des Tartares sortis des provinces qui sont aux environs du mont Dural ; comme tous ces émigrans étoient de différentes tribus , il y a beaucoup de variété dans les mœurs & les coutumes des Terpsyaireis.

Les Vogouls habitent les forêts qui sont au nord du mont Dural. Quelques auteurs soupçonnent que ces peuples sont originaires de Hongrie , & leur conjecture est fondée sur la situation du territoire des Vogouls , & sur la ressemblance frappante qui se trouve entre la langue des deux nations.

Les Ostiaks sont divisés en trois tribus ; savoir : les Ostiaks qui habitent le long du fleuve Jenisei , ceux qui vivent aux environs de l'Oby , & ceux des bords du Kel. Des ruines qu'on voit encore chez ce peuple , font penser qu'il a été autrefois plus florissant qu'il ne l'est à présent.

» Lorsqu'un Ostiak , dit l'auteur , est obligé
» de prêter serment en justice , on le fait re-
» nir debout sur peau une ours , avec une

» hache pendue à son côté , & un morceau
» de pain dans ses mains ; il doit ensuite pro-
» noncer ces mots : Puiffe l'ours me dévorer ,
» puisse la hache tomber sur ma tête , puisse
» le pain m'étouffer , si ce que je dis n'est pas
» vrai. Ils jurent aussi par leurs idoles , & on
» ne voit pas qu'ils se parjurent jamais.

» Les Ostiaks des bords de l'Oby sont
» tous pêcheurs. Remplis d'une adresse & d'une
» dextérité peu communes , ils savent tirer parti
» de tous les changemens qui arrivent à l'eau
» des rivières ; il y en a peu parmi eux qui
» ne possèdent quelques rennes ; plusieurs mé-
» me en ont jusqu'à deux cens , dont ils se
» servent généralement pour traîner des far-
» deaux. Dans l'hiver ils sont tous chasseurs ;
» mais ils n'ont pas pour la chasse la même
» habileté que pour la pêche. Ils partent quel-
» quefois au nombre de dix , & traversent des
» déserts immenses , portant avec eux du pois-
» son gelé avec d'autres provisions. Ils sont
» peu d'usage des armes à feu ; leur arme or-
» dinaire est l'arc. Lorsqu'ils peuvent prendre
» de petits renards , ils les emportent dans
» leurs maisons où ils les nourrissent avec du
» poisson. Ils ont un si grand soin de ces ani-
» maux , que leurs femmes les allaitent elles-
» mêmes lorsqu'ils sont très-jeunes ; & comme
» ils savent que leur peau n'est jamais plus
» belle que quand ils sont maigres ; ils leurs
» cassent les pattes , afin que la douleur qu'ils
» ressentent , leur fasse perdre l'appétit & la
» graisse. Les Ostiaks nourrissent aussi un grand

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» nombre de chiens , pour tirer leurs traîneaux.
» Ils n'ont jamais songé à cultiver la terre ,
» n'ayant ni chevaux , ni brebis , ni bêtes à
» corne. «

Le second volume offre un détail sur les nations Tartares ; les premières sont celles de Kasan & d'Orenbourg. Les Tartares de Kasan , ainsi que les Mahométans , qui vivent parmi eux , prennent beaucoup de soin de l'éducation de leurs enfans. Ils leur apprennent à lire & à écrire , & les instruisent dans la langue arabe , & dans les principes de leur religion.

Les Touralinzes habitent une chaîne de montagnes qui s'étend vers l'extrémité orientale d'Oural , entre les fleuves Tauda & Isel.

» La religion mahométane , dit l'auteur ,
» étoit autrefois celle des Tartares de Toura ,
» comme la professent encore aujourd'hui ceux
» qui habitent les villes. Mais les habitans des
» campagnes furent baptisés dans les années
» 1718 , 1719 & 1720 , par les soins de Phi-
» lotheus , archevêque de Tobolsk. Comme
» leurs écoles mahométanes ont été abolies de-
» puis ce tems-là , ils sont devenus très-igno-
» rans , & à peine trouveroit-on maintenant
» parmi eux un seul homme en état de lire
» ou d'écrire ; leur manière de vivre , & leur
» pauvreté ont toujours rendu inutiles les soins
» qu'a pris le clergé Grec pour les instruire ,
» de sorte que dans l'état de superstition où
» ils sont plongés , ils ne savent plus que croire
» & que faire. La cérémonie de la circoncision
» n'est plus en usage parmi eux ; ils ne

» mangent plus de la chair de cheval , mais
» ils ont toujours en horreur celle de porc ,
» ainsi que de tous les animaux déclarés impurs
» par la loi de Mahomer. Ils observent les
» jours de jeûne & d'abstinence par attache-
» ment , tantôt pour un culte , & tantôt pour
» l'autre.

» A présent un homme ne peut épouser plu-
» sieurs femmes à la fois , parce qu'il se ma-
» rie sans espérance de pouvoir les répudier.
» Les femmes s'achètent comme chez les Ma-
» hométans , & ordinairement à très-bas prix.
» Le peuple étant pauvre , & la polygamie dé-
» fendue , il y a toujours un grand nombre
» de filles à marier ; le prix général qu'on
» donne pour en avoir une , est de cinq jus-
» qu'à dix roubles ; ceux qui n'ont point d'ar-
» gent peuvent donner un cheval.

L'auteur parle ensuite des Tartares de To-
bolsk , de Tomsk , & des Nogais. Ces derniers
composent la plus considérable des hordes tar-
tares , & occupent les déserts qui sont au nord
du Caucase , sur le rivage septentrional de la
mer Caspienne. On dit qu'il y a parmi eux
des Grecs dont les ancêtres ont habité ces cli-
mats depuis un tems immémorial. Vient en-
suite une relation sur les Boughariens , les Basch-
kiriens , les Mestscheraïks , les Barabinses , les
Kirguisiens , &c.

L'histoire de toutes ces nations est racontée
avec beaucoup de clarté , & l'auteur paroît
très-fidèle dans ses détails. Il a orné son ouvra-
ge de quelques estampes , mais ce qu'on n'y

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

trouve point , & ce qu'on desireroit y trouver , c'est une carte de l'empire de Russie.

(*Critical Review.*)

A sermon preached before the university of Cambridge, &c. *Sermon prêché devant l'université de Cambridge le 4 février 1780 , à l'occasion du jeûne général ; par RICHARD WATSON , de la société royale. In-4to. A Londres, chez Rivington.*

C E discours est-il un traité de politique ou de théologie ? C'est ce qu'il n'est pas facile de décider. Mais , qu'on le considère comme l'ouvrage d'un zélé partisan de l'opposition , ou comme celui d'un théologien profond , il faut avouer qu'il est rempli de beautés ; le sujet est intéressant , & le style plein de force. Les matières les plus délicates y sont traitées avec une liberté peu commune , & , dans l'état où sont les affaires de la nation , si quelques lecteurs ne trouvent dans les sentimens de l'écrivain que de la noblesse & de l'élévation ; d'autres peut-être y verront une audace poussée jusqu'à excès.

M. Watson a pris son texte dans le second chapitre d'Isaïe , où ce prophète dit : *Les nations ne tireront plus l'épée , & n'apprendront plus à se faire la guerre.*

Après avoir observé que malgré tout ce que

la raison & la révélation peuvent dicter aux hommes, l'esprit de dissention n'en regne pas moins parmi eux, & que la guerre n'en fait pas moins de ravages dans le monde, l'orateur attribue ces calamités à l'ambition des princes, & aux vues intéressées des ministres qui les environnent.

» Persuadés, dit-il, que tout moyen devient
» légitime, quand il s'agit de rendre leur empire
» florissant, ou, ce qui est la même chose
» pour eux, quand il s'agit de satisfaire leurs
» passions, ils ne reconnoissent d'autre justice
» que celle qui s'accorde avec leurs intérêts.
» Aussi la sainteté des traités est foulée aux
» pieds; les sermens sont trahis aussi-tôt que
» jurés, & à leurs yeux, celui-là n'est qu'un
» misérable politique qui croit qu'une nation
» doit être esclave de ses engagemens plus que
» son intérêt ne l'exige. Certes, des hommes
» qui font profession de pareils sentimens, ne
» sont point des chrétiens; ils pourront être
» des princes puissans, des ministres expérimentés,
» mais ils ne seront jamais des chrétiens.
» Dans ses vues sublimes, le christianisme franchit les bornes étroites de l'intérêt national,
» pour ne s'occuper que du bien universel; il
» n'excite point le patriotisme aux dépens de
» cette charité qui embrasse le genre humain;
» il ne nous inspire point pour notre patrie
» cet amour exclusif qui détruit la justice; il
» ne nous permet point de satisfaire nos passions
» par la destruction d'une multitude
» d'hommes; il nous les fait regarder tous com-

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» me les enfans du même pere. En nous ordon-
» nant d'être bienfaifans, de nous aimer com-
» me des freres, de pardonner les injures, &
» d'être pacifiques, il anéantit totalement l'ar-
» deur pour les combats, il avilit entière-
» ment la pompe qui accompagne la victoire.

L'orateur obferve enfuite que dans les cir-
confiances prefentes, les devoirs de la religion
paroiffent être abforbés par les foins que de-
mandent le commerce & la politique; il dé-
ploire dans les termes les plus touchans, le
deftin malheureux de la Corfe, pleurée, dit-
il, par tous les amis de l'humanité, fans être
fecourue de perfonne. Il fait quelques réflexions
fur le partage de la Pologne, & fur les pe-
tits princes d'Allemagne, qui prêtent leurs trou-
pes à qui les veut payer; il censure avec fé-
vérité la politique angloife, dans laquelle il ne
voit aucun principe de candeur ni d'honnêteté :
il dit avec une fermeté particuliere.

» Nous osons croire qu'il y a peu de ci-
» toyens qui fouhaitent de voir le roi de la
» Grande-Bretagne, auffi abfolu que les mo-
» narques du continent, & le parlement an-
» glois auffi complaifant, auffi vénal que le
» fénat de Rome, fur le déclin de l'empire.
» Nous osons croire qu'il y a peu de citoyens
» qui fouhaitent de voir l'état divisé, afin que
» la constitution monarchique foit abolie, &
» qu'un gouvernement républicain lui fuccede,
» ou que la couronne foit ôtée à la maifon
» de Hannover, & donnée à une autre famille;
» mais auffi nous osons croire qu'il s'en trouve

» un grand nombre , qui , quoique pleins de
» vénération pour la personne du roi , & d'ar-
» deur pour maintenir ses droits & ses privi-
» leges , souhaitent que son influence , devenue
» excessive , soit , par des moyens pacifiques
» & légitimes , reduite à ce qu'elle étoit autre-
» fois , & qu'un juste équilibre soit rétabli entre
» les pouvoirs des différens corps législatifs.
» Qu'on donne à ceux qui professent ces sen-
» timens tous les noms injurieux qu'on voudra ;
» qu'on les appelle patriotes , républicains ,
» ou traîtres , les gens sages ne les regarderont
» pas moins comme les plus fideles amis de
» leur patrie & de leur roi. De leur roi ,
» parce qu'au milieu des troubles qui pour-
» roient menacer son trône , il trouvera son
» plus ferme appui , non dans ceux qui vou-
» droient étendre son autorité au-delà des li-
» mites marquées par le sang de nos ancêtres ,
» mais dans ceux qui détestant également le
» despotisme & la démocratie , n'ont d'autre but ,
» sinon d'affermir son pouvoir par l'amour d'un
» peuple libre , & les suffrages désintéressés d'un
» parlement indépendant.

La maniere dont l'orateur termine sa peroraison est sublime & pathétique.

» Seigneur , Dieu tout-puissant , dominateur
» des nations , prête l'oreille à notre voix.
» Persuadés de ton existence , nous nous anéan-
» tissons devant toi , & nous adorons ta na-
» ture ineffable. Persuadés que tu gouvernes ce
» monde créé par tes mains , c'est avec la foi
» la plus vive que nous t'adressons nos prieres.

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Ta sagesse , ô seigneur , n'est point limitée
» par les tems , elle embrasse l'éternité ; ta bonté
» ne connoît point de bornes , elle s'étend sur
» tout l'univers. Si pour la gloire de ton nom ,
» pour la propagation de l'évangile de ton fils ,
» pour le bien du genre humain , tu as voulu
» que cette nation soit humiliée , cet empire
» divisé , & attaqué par ses ennemis , nous
» nous soumettons à tes sages décrets , & nous
» baisons la verge qui nous châtie. Tes juge-
» mens sont équitables , seigneur , ils ne sont
» dictés ni par l'intérêt , ni par la passion ; ni
» par l'ignorance ; si nous nous sommes engagés
» dans une guerre injuste contre nos freres ,
» ce seroit blasphémer que d'implorer ton se-
» cours ; nous demandons que tu nous fasses
» ouvrir les yeux , que tu éclaires ceux qui
» nous gouvernent , que tu touches leurs cœurs ;
» mais si notre cause est juste , si c'est par nos
» crimes que nous avons attirés les maux dont
» tu nous accables , suspends ta colere , fais
» nous sentir ta miséricorde ; les Ninivites se
» repentirent & obtinrent pardon : puissions-
» nous l'obtenir nous-mêmes par notre repen-
» tir , & par nos prieres ; tu as brisé cet or-
»ueil que nous inspiroit notre puissance ;
» nous nous soumettons au bras qui nous punit.
» Tu as humilié nos cœurs incirconcis , & c'est
» par la priere & le jeûne que nous retour-
» nons vers toi , ô Dieu de notre force. Du
» haut du ciel , où tu fais ton séjour , dé-
» fends notre cause , écoute la voix de ton
» peuple , & pardonne-lui ses iniquités. «

(*Critical Review.*)

PRÉCIS historique de la marine royale de France ; depuis l'origine de la monarchie jusqu'au roi régnant ; ouvrage fait par ordre du gouvernement ; dédié à M. DE SARTINE, ministre & secrétaire-d'état au département de la marine ; par M. PONCET DE LA GRAVE, écuyer, conseiller , avocat & procureur de sa majesté au siége général de l'amirauté de France, ancien censeur royal, membre de plusieurs académies. 2 vol. in-12. A Paris, chez Eugene Onfroy, libraire, quai des Augustins. 1780. Prix 4 livres, brochés.

JAMAIS ouvrage ne parut sous des auspices plus heureux & dans des circonstances plus favorables que ce Précis historique de la marine royale de France. L'auteur, M. Poncet de la Grave, le dédie au ministre éclairé à qui la France doit la renaissance de sa marine ; & dans quel temps ? Lorsque cette grande entreprise, si rapidement consommée, a déjà réalisé par de glorieux essais, cette maxime connue, mais souvent négligée : *qu'un état puissant suppose une marine florissante, & que quiconque est le maître des mers, doit aussi nécessairement l'être de la terre.* Tel est le principe que M. Poncet développe dans son ouvrage, ou plutôt telle est la vérité qu'il démontre,

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'après l'histoire de notre monarchie. Et d'abord il remonte à l'antiquité la plus éloignée , pour s'étayer d'autorités étrangères à l'histoire de France. Il s'enfonce même dans la nuit des siècles héroïques , & ne craint pas de citer les trois ou quatre mille vaisseaux que Sémiramis & Sésostris employèrent à la conquête de l'Inde. Sans donner trop de poids à cette merveilleuse assertion de Trogue-Pompée , il en conclut au moins , que telle fut l'opinion générale des anciens , qu'avec de grandes flottes on faisoit de grandes conquêtes.

Les Rhodiens , peuple assez borné , quant à l'étendue de leur domination , n'en furent pas moins les législateurs des mers dont toutes les nations policées suivirent les institutions nautiques : les Romains eux-mêmes respectèrent leur indépendance & rechercherent leur amitié. Les Phéniciens & les Tyriens ne durent qu'à leur marine , toutes les richesses qu'ils accumulèrent ; leurs nombreuses colonies attestoient combien la navigation & le commerce favorisent la population. Les Carthaginois , qui n'étoient qu'une république de marchands , subjuguèrent la Sicile , la Corse , la Sardaigne & les plus belles provinces de l'Afrique ; ce fut à leur marine qu'ils durent leurs prospérités. L'Attique fut la patrie des héros de la mer ; & cette terre ingrate à tant d'égards , n'en vit pas moins éclore au milieu de ses habitans , toutes les productions qui font les délices des autres climats. Ses flottes rentroient dans le Pirée , chargées de richesses & de lauriers.

On peut objecter à M. Poncet de la Grave , que toutes ces puissances ne jetterent qu'un éclat passager , que toutes furent asservies à des vainqueurs ; mais il répond que le principe de leur dépérissement se trouve dans leur négligence à entretenir leur marine.

Tandis que le luxe dissipoit , chez les Carthaginois , des richesses acquises par le commerce , & que le plaisir de la jouissance éteignoit la passion d'acquérir, les Romains , qui , jusqu'alors , n'avoient eu qu'une marine d'emprunt , commencèrent à sentir la nécessité d'en avoir une en propre. Le hasard la créa ; mais ce fut leur prévoyance qui l'entretint.

» Un navire de Carthage fut jetté par la
» tempête à l'embouchure du Tibre ; les Ro-
» mains en examinèrent la construction , &
» aussi-tôt ils bâtirent cent trente galeres sur
» ce modele. L'ineptie des constructeurs ne
» put leur donner la perfection nécessaire ; ce-
» pendant ce fut avec ces machines pesantes
» & informes qu'ils battirent & dispersèrent
» la flotte des Carthaginois. La conquête de
» la Corse , de la Sardaigne & d'une partie de
» la Sicile , furent le fruit de cette victoire ,
» qui fut suivie de plusieurs autres encore
» plus mémorables. Les Romains reconnoissans
» consacrerent un temple au dieu des tem-
» pêtes. «

Depuis cette époque , l'empire Romain prit de nouveaux accroissemens , & l'on sait que les flottes sorties du Tibre pénétrèrent jusqu'aux extrémités du monde connu.

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

De toutes les grandes puissances de l'antiquité, il n'en est aucune qui n'ait dû son ascendant sur les autres nations, à la supériorité de sa marine. Il faut peut-être excepter ces hordes vagabondes, qui, des bords du Tanaïs & du Volga, vinrent s'asseoir sur les débris de l'empire Romain. M. Poncet de la Grave, ne les exempté point de la loi générale qui foumet l'empire du monde aux seuls peuples navigateurs. Il fait beaucoup valoir les forces navales que leur opposèrent les empereurs; mais ce n'est pas toujours contre des vaisseaux qu'on arme des flottes, & les trois mille soixante-dix navires que le consul Héraclius équipoit en Afrique, tandis qu'Alaric sacca-geoit l'ancienne maîtresse du monde, pouvoient avoir une autre destination qu'un combat naval. Au reste, un exemple seul n'affoiblit point le témoignage unanime des nations, qui toutes ont connu *qu'une marine florissante est le signe le moins équivoque de la splendeur d'un empire.*

Parmi les nations modernes, il en est trois sur-tout qui justifient cette maxime, Gênes, Venise & la Hollande. Que seroient ces trois républiques sans la navigation & le commerce qui les vivifient? Cette dernière est devenue la plus opulente du globe, & privée de ce secours, elle n'auroit pas de quoi fournir à l'entretien des digues qui la garantissent d'une submersion absolue. Mais, pour sentir l'influence de la navigation sur le bonheur des peuples, il suffit, sans en chercher la preuve hors du

royaume ; de comparer celles de nos villes que baignent la mer ou les grandes rivières , avec les villes de l'intérieur de la France. Là , toutes les contrées de l'univers , prodiguent à l'opulence les trésors de leur fécondité ; ici , l'on arrose de ses sueurs , une terre avare des productions nécessaires à la vie de l'homme.

Ce commerce maritime , qui fait le bonheur & la gloire des nations , a besoin , pour ne pas languir , que le gouvernement lui prête son appui ; c'est de leur assistance réciproque , que naît la splendeur d'un état. M. Poncét de la Grave ne dissimule pas que la France a long-temps négligé ce puissant ressort de ses prospérités ; les guerres de la succession l'ont trop courbée vers la terre , ses yeux se sont presque toujours détournés de la mer. Sous la première & la seconde race , notre marine eut à peine quelques momens d'éclat , & depuis l'origine de la monarchie jusqu'à Charlemagne , l'histoire ne fournit qu'une expédition maritime , qui fasse époque dans nos annales. C'est la défaite des pirates Danois par Théodbert , fils de Thierry , roi d'Austrasie. Ces barbares avoient fait un dégât affreux dans ce royaume & se disposoient à se rembarquer , lorsque ce jeune prince vint les attaquer avec une flotte composée de vaisseaux bien armés. Il leur tua beaucoup de monde , leur enleva le butin qu'ils avoient fait , & poignarda leur chef de sa propre main. De long-temps ces pirates n'osèrent reparoître sur nos côtes.

Charlemagne sentit qu'un état , dont il avoit

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

reculé les limites , ne pouvoit se soutenir fans une marine bien entretenue. Il falloit la créer , & son génie exécuta ce grand ouvrage avec une rapidité incroyable ». Il parcourut toutes » les côtes de ses vastes provinces , fit rétablir » à Bologne l'ancien phare des Romains , « pré- fida lui-même à la construction des vaisseaux , équippa des flottes considérables , & fit si bien respecter le pavillon françois , qu'aucune puis- sance n'osa lui disputer la souveraineté de l'une & l'autre mer. Louis-le-Débonnaire & ses successeurs négligerent la marine à tel point , qu'ils se virent forcés de céder à des pirates le royaume de Neustrie (*). Sous les premiers rois Capétiens , la France n'employa , dans ses expéditions , que des vaisseaux vénitiens & génois , & cette marine d'emprunt retournoit à ses vrais maîtres , dès qu'elle avoit écarté les brigands qui infestoient nos côtes. Les croisades ranimerent un peu la marine françoise ; mais tout le monde connoît les suites malheureuses de ces guerres sacrées , & leur histoire ne fournit qu'un très-petit nombre d'exemples de nos triomphes maritimes. Dans la suite , François I eut sur mer quelques avantages , dont la gloire appartient , en grande partie , au cé- lebre André Doria. Henri II fit aussi quelques armemens assez heureux ; mais des succès si médiocres en eux mêmes , n'ont une sorte d'é- clat , que parce qu'on n'a rien à leur op- poser dans les quatre regnes suivans. Jusqu'à

(*) Aujourd'hui la Normandie.

Louis XIII, ou plutôt jusqu'à Richelieu, notre marine fut entièrement abandonnée. Pour transporter en France Marie de Médicis, Henri IV s'étoit vu forcé d'emprunter des galeres au pape, au grand-duc de Toscane & au grand-maître de Malthe; ce bon prince mourut avant que d'avoir pu remédier à ce désordre des regnes précédens.

Le cardinal de Richelieu fut plus heureux qu'Henri IV : il conçut, il réalisa le projet de créer une marine, & les Protestans qu'il vouloit détruire, ne trouverent plus, dans la Rochelle, un asyle inaccessible à la puissance royale. L'histoire de ce fameux siege est trop connue, pour qu'il soit besoin de le retracer ici. On se contentera d'ajouter que l'armée navale de Richelieu étoit composée de vingt-six vaisseaux; & que ce fut à la sage disposition de cette armée formidable pour ce temps-là, qu'il dut son triomphe sur les Rochellois : la fameuse digue qu'il fit jetter dans une étendue de sept cens quarante toises, ne fut qu'un moyen secondaire que le temps, les marées & la patience intrépide des assiégés pouvoient rendre inutile. La confiance du ministre étoit sur tout fondée sur le nombre, la solidité & la légèreté de ses vaisseaux, sur la bravoure, l'intelligence & la manœuvre de ses équipages, en un mot, sur une marine dont la puissance suppose des capitaines, des soldats & des matelots, aussi-bien que des bâtimens, du canon & des agrès.

Cette marine dès-lors si respectable ne se

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

soutint pas sous la minorité de Louis XIV. Mazarin, occupé des troubles civils qui désoloient la France, ne put donner son attention à ce grand objet, & les Espagnols reprirent Barcelone & Dunkerque, parce qu'on n'eut point d'armée navale à leur opposer. Nos vaisseaux étoient dans le plus grand désordre.

Après avoir pacifié la France & l'Europe entière, ce ministre rétablit notre marine abandonnée : ce fut son dernier ouvrage. Après la mort de Mazarin, Louis XIV prit les rênes du gouvernement ; son premier soin fut d'accroître sa puissance maritime. Il la rendit bientôt formidable ; & le génie de ce grand prince, secondé de Colbert, des Tourville, des Duquesne, des Forbin, &c., fit respecter la France sur toutes les mers de l'un & l'autre hémisphère.

Nous ne suivrons pas M. Poncet de la Grave ; dans le détail des triomphes répétés qui signalèrent notre marine royale, jusqu'à la guerre malheureuse de la succession d'Espagne. Le précis de tous ces exploits consignés dans les mémoires du temps, n'apprendroit rien aux lecteurs qui ont étudié l'histoire, & ne suffiroit point à l'instruction de ceux qui se proposent de l'étudier. Pour composer cette partie de son ouvrage, l'auteur n'a pas eu besoin de recourir à des sources ignorées du grand nombre. En écartant des histoires générales de Louis XIV, ce qu'elles ont d'étranger à la marine, on retrouve toute l'ordonnance de son tableau. Quelques liaisons plus ou moins heureuses, font

font tout le mérite du travail de M. Poncet de la Grave sur le regne le plus brillant de la monarchie françoise. Cette longue suite d'expéditions, presque toujours heureuses, entraîne d'ailleurs une sorte de monotonie qui fatigue à la longue. L'auteur eût bien fait de la rompre de temps en temps, & de semer sa narration de quelques traits, moins essentiellement enchaînés à l'action principale.

Son tableau du bombardement d'Alger, est plus varié que les autres scènes de cette histoire. Les mœurs des Pirates, habitans de ce royaume, y sont peintes des sombres couleurs qui leur conviennent. M. Poncet raconte que ces barbares, irrités des propositions un peu dures que leur faisoit Duquesne, mirent le consul François dans un mortier, & le tirèrent au lieu d'une bombe; qu'ils traitèrent de même plusieurs esclaves François; qu'ils les attachoient à la bouche de leurs canons, & que les membres des Chrétiens étoient portés jusques sur nos vaisseaux.

Mais cette férocity si révoltante, même chez des corsaires, n'exclut pas chez quelques-uns d'entr'eux tout sentiment de reconnoissance & de générosité. Rien ne le prouve mieux que ce trait d'un honnête Algérien.

» M. de Choiseul étant prisonnier à Alger;
» alloit être attaché à la bouche du canon,
» lorsqu'un Algérien, qui avoit été pris au-
» trefois par le chevalier de Thery, sur le
» bord duquel M. de Choiseul étoit, fut re-
» connu par le barbare, qui avoit éprouvé

» toutes sortes de bons traitemens ; il demanda
 » la grace de M. de Choiseul , & n'ayant pu
 » l'obtenir , il l'embrassa étroitement , & dit
 » au canonnier : *Tire ; puisque je ne puis pas*
 » *sauver mon bienfaiteur , j'aurai du moins la con-*
 » *solation de mourir avec lui.* Le dey présent
 » fût attendri , & fit grace à M. de Choiseul. «

Un mot encore sur la marine royale de France , cette marine si formidable dans les beaux tems de Louis XIV , presque épuisée par les guerres de la succession d'Espagne , & tout-à-fait nulle sous le ministère du cardinal de Fleuri ; en vain elle essaya de se relever dans la suite du regne de Louis XV : cette gloire étoit réservée à son successeur. Déjà notre marine oppose des forces puissantes aux tyrans des mers ; déjà nous avons le noble courage de leur demander raison des excès qu'ils s'y permettent envers les nations. » Déjà , continue
 » M. Poncet , nos rivaux autrefois agresseurs ,
 » n'insultent plus nos côtes ; & renonçant à
 » l'honneur de vaincre , n'aspirent qu'au sté-
 » rile avantage de fuir impunément devant un
 » ennemi généreux , qui n'a pris les armes
 » que pour être le libérateur des mers. La
 » pêche affranchie des entraves qui la tenoient
 » captive , fournit des alimens aux citoyens ,
 » & des défenseurs à l'état. Nos matelots ,
 » sollicités par le besoin , alloient souvent
 » mendier chez l'étranger le salaire de leurs
 » travaux & de leur industrie. Le ministre les
 » retient , & les récompense. Les abus de la
 » fiscalité sont réprimés : nos villes maritimes ,

» autrefois pauvres & languissantes auprès des
» sources de l'abondance , vont devenir les
» émules de Tyr , de Sidon & de Carthage. «

Mais ce n'est point assez de créer une marine , il faut l'entretenir ; M. Poncet indique les moyens de remplir ce second objet. Après avoir déploré la négligence de nos peres, qui laisserent dépérir ces bois de haute-futaie qui couronnoient anciennement les côtes de plusieurs de nos Provinces , & particulièrement de la Bretagne , il observe , avec raison , que la privation de ces forêts abattues , sous des prétextes frivoles , occasionne à l'état des frais énormes & décourageans. Pour remédier à l'inconvénient du transport onéreux des bois de service , il voudroit qu'on plantât tous les bords de la mer d'arbres propres à la construction des vaisseaux. M. le marquis de Seignelay , dont les vues s'étendoient jusqu'à l'avenir le plus reculé , avoit formé ce dessein , qui fut traversé par je ne fais quel obstacle. Peut-être craignit-il qu'un projet , dont un autre siècle devoit recueillir les fruits , ne parût chimérique à des François naturellement ennemis des entreprises de longue haleine. Un autre moyen d'entretenir une marine royale , aux moindres frais possibles , c'est de maintenir cette grande machine dans une action utile à l'état , & lucrative pour le souverain & les sujets. La ressource vivifiante du commerce se présente ici naturellement ; & , dans les principes de l'auteur , c'est l'objet le seul important que la marine , même royale , doive se proposer en tems

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de paix. Mais il est des préjugés qu'il faut combattre , sans les heurter de front , & M. Poncet occupe la noblesse Françoisse du commerce de la nation , sans blesser la délicatesse du gentilhomme le plus ombrageux. Il a mis beaucoup d'art dans cette partie de son ouvrage.

Il se montre également respectueux pour les nobles marins , lors même qu'il associe à leur gloire les auxiliaires , qui leur sont inférieurs par la naissance , mais qui sont leurs égaux par la valeur. Il voudroit que les uns & les autres , confondus dans les mêmes écoles , vinssent puiser aux mêmes sources de la science & de l'héroïsme. » Ce qui assure le plus , s'écrie-t-il ,
» la stabilité de notre marine , ce sont ces écoles
» où la jeune noblesse va recevoir des semences
» d'héroïsme. Ces établissemens si intéressans de-
» viendront sans doute d'une utilité plus généra-
» le , en les étendant à tous les sujets. L'état de-
» voit , sans doute , ses premières faveurs à la
» portion la plus pure de la nation : mais la sa-
» gesse de la politique d'un ministre éclairé ,
» ayant appelé aux grades de la marine ces
» braves auxiliaires , qui , éloignés des hon-
» neurs par la naissance , s'en rapprochent par
» leur valeur ; pourquoi ne leur pas donner
» une éducation conforme à leur destinée ?
» Pourquoi tous les enfans de la patrie , étant
» devenus les enfans de la gloire , ne reçoivent-ils pas tous les mêmes moyens de la
» servir ? Pourquoi attendre du secours tardif
» du temps des fruits qu'une heureuse culture
» rendroit prématurés ? Ce bienfait , étendu

» par le monarque , ne doit point alarmer la
» noblesse ; la prééminence du rang , & même
» du mérite , semble lui être pour jamais as-
» surée. Les enfans des héros ne naissent-ils
» pas avec des dispositions plus favorables à la
» vertu & à la valeur ? Excités par des exem-
» ples domestiques , formés d'un sang plus pur ,
» soutenus par les regards publics , leur ému-
» lation doit être plus vive pour s'élever au
» grand. Au reste , il ne peut naître de cette
» rivalité que de très-grands avantages pour
» l'état. Les premiers voudront se maintenir
» dans la possession des honneurs , qu'ils re-
» gardent comme héréditaires ; les autres se-
» ront embrasés de l'émulation de mériter d'être
» leurs égaux. Qu'importe , au reste , à la na-
» tion , que ce soit d'Estrées , ou du Quesne ,
» qui l'enrichisse des dépouilles de l'ennemi ?
» Le but est de vaincre. «

L'auteur examine ensuite quelles sont les qualités requises pour former de bons officiers de marine. Il leur faut d'abord une constitution saine , robuste , préparée à supporter impunément les différentes températures des climats ou brûlans ou glacés ; & ce n'est point dans la capitale , au sein du luxe & des voluptés , qu'ils se familiariseront avec les tempêtes , qu'ils s'endurciront aux fatigues de la mer , qu'ils apprendront à braver les périls & la mort. C'est dans nos villes maritimes , dans nos ports & sur nos côtes , qu'ils feront ce rude apprentissage qui fortifie les corps , qui enhardit les ames , qui dispose à l'héroïsme.

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Il est une autre éducation plus importante encore , & qui seule peut former de grands officiers de mer. La marine embrasse toutes les sciences , mais les mathématiques , la géographie & l'histoire doivent sur-tout occuper les loisirs d'un marin. Les deux premières de ces trois sciences ont fourni d'excellens élémens à l'usage des élèves de la marine : la troisième est beaucoup plus négligée dans leur éducation ; elle n'est pourtant pas la moins nécessaire. Outre qu'elle peut révéler à l'homme de mer des secrets importants , mais ensevelis dans la nuit des siècles , l'histoire a cet avantage , qu'elle présente sans cesse aux jeunes marins des modèles d'une généreuse émulation : en lisant les traits héroïques des Barthes , des du Gay-Trouin , des Caffards , des Valbelle , des du Quesne & des Tourville , ils brûleront du desir de leur ressembler.

L'intention de M. Poncet , en publiant ce précis historique , est de se rendre utile aux écoles de marine , & de compléter la collection des livres élémentaires qui sont à leur usage. Ce motif est sans doute très-patriotique , & l'on ne peut qu'applaudir au zèle de cet excellent citoyen. A bien des égards , ses talens nous ont paru répondre à ce zèle respectable ; & le choix du ministre éclairé qui les emploie , en dit plus que tous les éloges. On se permettra cependant quelques réflexions sur le plan & l'exécution de cet ouvrage estimable.

L'auteur le divise en quatre époques : la première comprend les tems écoulés depuis la

navigation des Gaulois jusqu'à Charlemagne. La seconde promet un tableau de marine françoise sous le regne de ce monarque & de ses successeurs jusqu'aux croisades ; la troisieme embrasse les siecles qui séparent Philippe I, de Louis XIV ; enfin , la quatrieme présente l'histoire de notre marine , depuis ce regne brillant jusqu'au regne plus heureux de notre jeune monarque. Les deux premieres parties nous ont paru trop étranglées : à peine occupent-elles six ou sept pages ; on regrette que M. Poncet ait négligé les recherches curieuses des savans qui ont porté quelque lumiere dans le chaos de notre ancienne histoire maritime. Ces deux époques ne sont qu'indiquées dans son livre ; cependant il entroit dans son plan d'en tracer au moins une esquisse : on n'entend rien à cette incon séquence. L'époque suivante a précisément l'étendue qu'il convenoit de lui donner. Les guerres des croisades & le siege de la Rochelle , y sont traités aussi brièvement qu'un précis l'exige , sans qu'il y manque aucun des traits principaux qui caractérisent ces grands événemens. Pour ce qui est de la quatrieme & dernière partie de cet ouvrage , elle est surchargée d'un si grand nombre de détails souvent minutieux & trop ressemblans les uns aux autres , qu'il est difficile d'en soutenir la lecture d'un bout à l'autre. M. Poncet est beaucoup trop prolix dans ce tableau des triomphes de la marine françoise sous Louis XIV ; il l'est un peu moins lorsqu'il raconte , ou plutôt lorsqu'il pallie ses désastres sous le regne de Louis XV.

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Cet auteur exagere un peu trop nos succès ; & n'appuie point assez sur nos défavantages , ce qui est un défaut dans son histoire , dont l'objet est d'instruire les jeunes marins par l'exemple de nos malheurs , & par celui de nos prospérités.

Nous desirerions que les taches qu'on a cru devoir relever dans cette production estimable à beaucoup d'égards , fussent au moins rachetées par les agrémens du style ; mais on a dû voir que la diction de l'auteur n'est point assez correcte , assez nombreuse , assez soutenue ; on y reconnoît un écrivain peu exercé qui , dans la crainte d'altérer les faits qu'il recueille , n'ose les revêtir de ses propres couleurs ; il leur conserve presque toujours la forme que leur ont donnée les premiers annalistes. Il résulte de cette méthode une sorte de bigarrure , un air de gêne & de contrainte dans le style de M. Poncet ; mais son précis historique gagne en fidélité ce qu'il perd en agrémens ; nous osons garantir les faits qui s'y trouvent consignés. Un seul nous a paru suspect , & nous desirerions connoître la source où l'auteur a puisé l'anecdote que l'on va lire : il s'agit du prétendant.

» Ce prince , dit M. Poncet , s'entretenant
» avec le cardinal de Tencin , celui-ci lui dit :
» Que ne tentez-vous de passer sur un vaisseau
» vers le nord d'Ecosse : votre seule présence
» pourra vous former un parti & une armée.
» Ce conseil déterminâ Charles Edouard : il fit
» confidence de son dessein à sept officiers ,

» les uns Irlandois , les autres Ecoffois. L'un
» d'eux s'adreffa à un négociant de Nantes ,
» nommé Walsh , fils d'un Irlandois attaché
» à la maison de Stuart. Ce négociant avoit
» une frégate de 18 canons , fur laquelle ce
» prince s'embarqua le 12 juin 1745 , n'ayant
» pour une expédition , dans laquelle il s'agif-
» foit de la couronne de la Grande-Bretagne ,
» que fept officiers , environ mille huit cens
» fabres , mille deux cens fusils , & quarante-
» huit mille francs. La frégate étoit escortée
» d'un vaiffeau du roi de foixante-quatre ca-
» nons , nommé l'*Elifabeth* , qu'un armateur de
» Dunkerque avoit armé en courfe. Le roi
» & le miniftre de la marine ignoroient abfo-
» lument cette entreprife. «

On foumet à la critique ce fait affez récent ;
mais trop merveilleux , pour être vrai dans
toutes fes circonftances. Nous l'avons entendu
raconter de tant de manieres différentes , même
à des gens qui fe donnoient pour témoins ocu-
laires , que nous attendons , pour y croire ,
qu'une hiftoire bien grave l'ait confacré ; &
puis , quelle apparence que le cardinal de Ten-
cin eût donné un pareil confeil ? Quelle appa-
rence que Charles Edouard , qui n'étoit pas un
chevalier errant , l'eût fuivi ? Quelle apparence
enfin que le roi & fon miniftre l'euffent ignoré ?

(*Journal de littérature , des sciences & des
arts ; Affiches & annonces de Paris.*)

VOYAGE pittoresque de la Grece. Ve. cahier.
Prix , 12 livres , 1780.

Nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos lecteurs de cet ouvrage non moins utile pour le fond , que magnifique dans l'exécution. (*) Ce cinquieme cahier ou chapitre contient la description de l'isle de Mytilene ou Mételin , autrefois Lesbos , & de l'isle de Scio ou Chio. Le nom de Lesbos rappelle celui de Sapho , célèbre par ses vers , les amours & ses malheurs ; celui d'Arion , sauvé par un dauphin ; celui de Terpandre , qui le premier mit sept cordes à la lyre ; & pour parler de noms qui appartiennent plus certainement à l'histoire , le port de Mételin rappelle un des grands événemens de la guerre du Peloponèse , & qui décida pour le moment de la supériorité des Athéniens sur les Lacédémoniens ; ces derniers assiégeoient Mytilene ; les Athéniens s'avançoient pour secourir cette place ; Calli-cratis , général des Lacédémoniens , voulut aller à la rencontre des ennemis ; il les trouva aux isles Argineuses , les attaqua & fut tué ; son escadre fut détruite & Mytilene délivrée.

Un nom très-célèbre encore dans l'histoire de Lesbos , & même dans l'histoire en général ,

(*) Voyez le journal de *juillet* 1778 , page 123 ; celui de *decembre* , page 146 ; celui de *mai* 1779 , page 102 ; celui d'*août* , page 56.

c'est celui de Pittacus. » Le nom de Pittacus,
» auroit, dit l'auteur, suffi pour illustrer Les-
» bos. La Grece le compte parmi ses sages,
» & l'humanité parmi ses bienfaiteurs. La Grece
» vit souvent former des conspirations pour
» détruire sa liberté, ou pour la rétablir : mais
» enfanter ce double dessein, chasser les tyrans,
» se saisir du pouvoir souverain pour donner des
» loix plus sages à sa patrie; établir sur la réforme
» des mœurs & du gouvernement une législation
» capable d'arrêter les usurpations futures; con-
» sentir à paroître opprimer la liberté publique,
» pour l'affervir sur un fondement plus solide;
» s'exposer un moment, je ne dirai pas à la ven-
» geance, mais au mépris bien plus terrible de
» ses concitoyens, dans l'espérance de leur
» être ensuite plus utile, c'est un exemple unique
» dans l'histoire; c'est une gloire qui n'étoit ré-
» servée qu'à Pittacus. Lui seul a donné le
» spectacle d'un philosophe osant assujettir sa
» patrie pour en assurer la liberté, & d'un
» tyran descendant du trône, pour remonter au
» rang d'un citoyen. » A cette seule phrase on
reconnoît le jeune & savant auteur, qui,
portant les grands noms de Choiseul & de
Gouffier, & remplissant avec un zèle & des
talens distingués tous les devoirs qu'ils im-
posent, a eu de plus la juste ambition de s'élever
à une place de simple associé de l'académie
royale des inscriptions & belles-lettres, après
l'avoir méritée par des travaux utiles (*). Euf-

(*) Voyez le journal d'avril dernier, page 265.

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tathe parle d'une ancienne ville de Lesbos ; qui a donné autrefois son nom à l'isle entiere, & il est le seul qui en parle. Si cette ville a jamais existé, M. le comte de Choiseul-Gouffier conjecture qu'on l'avoit bâtie au milieu de l'isle, par la crainte des pirates, selon l'usage des premiers habitans de la Grece ; que dans la suite cette crainte ayant cessé, on construisit sur le bord de la mer des villes nouvelles, dont la situation plus heureuse fit bientôt abandonner celle de Lesbos, & que telle est la raison du silence des historiens & des géographes, sur cette premiere ville.

» L'isle de Mételin, dit l'auteur, seroit en-
» core aujourd'hui une superbe possession, si
» tant de siècles de malheurs n'en avoient di-
» minué la population ; sans l'heureuse in-
» fluence d'un climat, où la nature réunit tous
» ses moyens en faveur de l'humanité, pour-
» roit-il rester encore des habitans sur ce théa-
» tre de tant de calamités qu'ont successive-
» ment produites, & l'anarchie d'un empire
» long-tems chancelant, & les invasions des-
» tructives d'un peuple conquérant, & la ré-
» sistance glorieuse de ces républicains alors si
» puissans, mais dont je suis forcé de conve-
» nir, que le joug étoit encore plus dur que
» celui des Musulmans : aveu pénible, sans
» doute, mais qu'arrache la vérité. Par quelle
» fatalité, ceux qui jouissent du plus précieux
» des biens, ceux qui peuvent se vanter d'être
» libres, sont-ils les maîtres les plus durs ?
» Le sentiment du bonheur peut-il donc pro-
» duire l'injustice ? «

Peut-être, en faveur des lecteurs ignorans ou inappliqués, ne falloit-il pas négliger de dire que cet empire long-tems chancelant, étoit l'empire des Grecs, le peuple conquérant, les Turcs, & ces Républicains alors si puissans, les Vénitiens.

Scio ou Chio est la ville du levant la mieux bâtie. Ses maisons construites par les Gênois & les Vénitiens, ont une élégance & des agrémens qu'on est étonné, dit l'auteur, de rencontrer dans l'Archipel. Les vignes de Scio, si célèbres dans l'antiquité, font encore la principale richesse de cette isle, & l'auteur juge qu'elles méritent leur réputation.

On cultive avec soin dans l'isle de Scio diverses especes de lentisques, qui fournissent cette gomme appelée *masfic*, dont les femmes Turques & Grecques font une grande consommation. Elles en mâchent continuellement. Cette drogue donne à leur haleine une odeur aromatique, qu'on peut ne pas trouver désagréable, mais qui nuit beaucoup à la beauté de leurs dents; on trouve dans l'ouvrage des détails curieux sur cette production, tirés d'un mémoire que M. Galand, interprete du roi, fit sur les lieux en 1747.

Le *masfic* est d'usage dans la médecine pour les maux d'estomac; mais les arts en font aujourd'hui une consommation beaucoup plus grande. On l'emploie, sur-tout, pour composer les vernis clairs & transparens; il a sur un grand nombre de drogues employées au même usage, l'avantage d'être soluble dans l'essence & dans l'esprit-de-vin.

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

On fait que l'isle de Chio est une de celles qui se disputoient l'honneur d'avoir donné la naissance à Homere. Ses habitans conservent encore quelque souvenir de ce grand poëte, & prétendent qu'il venoit donner des leçons sur un rocher qui se trouve à une lieue au nord de la ville, sur le bord de la mer. On appelle encore ce lieu *l'école d'Homere*. Richard Pococke en a donné un dessin purement imaginaire ; M. le comte de Choiseul-Gouffier, qui fait de la tradition des habitans de Chio, le cas qu'on doit en faire, & qui, dans le peu d'objets distincts que présente ce rocher, voit avec M. Chandler les débris d'un temple & d'une statue de Cybele, donne de ce lieu une vue générale, dont sa délicate & scrupuleuse franchise ne lui permet pas de garantir l'exactitude aussi absolument que de tout le reste : » car, dit-il, étant allé seul pour examiner ce lieu, je perdis mon crayon, & je » fus obligé de m'en fier à ma mémoire. Je » ne crois cependant pas avoir trop à me plaindre d'elle en cette occasion. «

Les femmes de Scio jouissent de la plus grande liberté ; elles sont gaies, vives & piquantes. A cet agrément elles joindroient, dit l'auteur, l'avantage réel de la beauté, si elles ne se défigureroient par l'habillement le plus déraisonnable & en même-tems le plus incommode. » On est désolé de voir cet acharnement à » perdre tous les avantages que leur a donnés » la nature, tandis que les Grecques de Smyrne, » & celles de quelques isles de l'Archipel, plus

» éclairées sur leurs intérêts, savent encore ajou-
» ter à leurs charmes l'attrait de l'extérieur le
» plus voluptueux.... Les habitantes de Scio
» forment un spectacle charmant, lorsqu'assises
» en foule sur les portes de leurs maisons,
» elles travaillent en chantant. Leur gaieté
» naturelle & le desir de vendre leurs ouvra-
» ges, les rendent familières avec les étran-
» gers qu'elles appellent à l'envi, comme nos
» marchandes du palais, & qu'elles viennent
» prendre par la main pour les forcer d'entrer
» chez elles. On pourroit les soupçonner d'a-
» bord de pousser peut-être un peu loin leur
» affabilité ; mais on auroit tort : nulle part
» les femmes ne sont si libres & si sages «
L'estampe qui représente les femmes de l'isle de
Scio, justifie tout ce que dit l'auteur & de l'a-
grément de la figure de ces femmes, & du désa-
grément & de l'incommodité de leurs habillemens.

Sur la côte d'Asie, en face de Scio, est une
petite ville connue dans l'antiquité sous le
nom de Cyssus, & aujourd'hui sous celui
de Tcheshmé ou Ceshmé. C'est dans ce port de
Cyssus que les Romains battirent la flotte d'An-
tiochus, l'an de Rome 561, avant J. C. 191.
C'est dans ce même port de Tcheshmé que les
Russes détruisirent, en 1770, l'armée navale
des Turcs, bien supérieure à la leur ; si les
Russes avoient pu imaginer l'état d'abandon où
se trouvoient alors les Dardannelles, ils auroient
été faire la paix sous les murs mêmes du sérail.
La description de cette bataille de Tcheshmé en
particulier, & de cette guerre des Russes & des

Turcs en général, forme dans cet ouvrage un morceau d'histoire intéressant, où l'on reconnoît à-la-fois le militaire instruit & occupé de son art, le savant à qui l'histoire moderne & l'histoire ancienne sont parfaitement connues, & l'écrivain éloquent qui fait peindre les événemens qu'il raconte.

Ce cinquieme cahier contient en tout neuf planches, toujours de la plus parfaite beauté; la premiere de ces planches est la 43e. de tout l'ouvrage; elle offre le plan d'une partie de l'isle de Mételin; la 44e. est une très-belle vue de la ville de Mételin & de son port septentrional, dessinée par M. le comte de Choiseul-Gouffier lui-même; la 45e. est la vue du port de Scio; la 46e. la vue de la fontaine de Scio; les deux suivantes offrent les vestiges du temple de Cybele, vulgairement appelé *l'école d'Homere*, dessiné, comme nous l'avons dit, par M. le comte de Choiseul-Gouffier, & *les femmes de l'isle de Scio*. La 49e. planche représente un jardin de l'isle de Scio, propre à donner une idée des jardins de ce pays, où la nature, dit l'auteur, dédommage des torts de l'art; la 50e. planche est un plan du port de Tcheshmé, & des manœuvres que fit l'escadre Russe le 5 & le 7 juillet 1770. On y voit ces manœuvres, comme les virent ceux qui furent présens au combat. La 51e. & derniere planche, est une vue du port & de la ville de Tcheshmé. Un magnifique cul-de-lampe qui termine ce cahier, ainsi que tous les autres, contient des médailles choisies de Mételin & de

Chio , & présente une peinture du saut de Leucade. La partie des gravures est toujours traitée avec le même soin , & on ne peut desirer que de voir les cahiers se succéder plus rapidement.

On souscrit à Paris , chez MM. Barbou , libraire-imprimeur , rue des Mathurins , & Tiliard , quai des Augustins.

(*Journal de Paris ; Journal des savans.*)

AN address to the people of Scotland , &c. *Adresse au peuple d'Ecosse , sur les alarmes qu'on a cherché à exciter relativement au papisme ; par M. GEORGE CAMPBELL, docteur en théologie , &c. In-12. Aberdeen, 1779, & se trouve à Londres, chez Cadell.*

QUoique nous ayons coutume de passer légèrement sur ces sortes d'ouvrages , nous croyons devoir nous arrêter davantage à celui-ci , qui n'est pas moins remarquable par le ton de sagesse & d'impartialité dont l'auteur ne s'écarte jamais , que par les observations judicieuses qu'il y a répandues. Cette adresse fait le plus grand honneur à M. Campbell , comme homme , comme écrivain & comme théologien , & les lecteurs honnêtes & éclairés nous sauront gré de la leur avoir fait connoître.

Elle est divisée en trois chapitres. Dans le premier , l'auteur examine la doctrine de l'évangile relativement à la persécution. Il fait

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

voir que les seuls moyens que le fauveur a recommandé d'employer pour la propagation de la foi, sont la prédication & les bonnes actions, & que les maximes des apôtres à cet égard ont été les mêmes que celles de leur divin maître. Il confirme les préceptes du fauveur par des exemples tirés de sa conduite sur la terre, & en un mot, il prouve évidemment qu'il n'y a rien dans les préceptes & les actions de J. C. dont puissent s'autoriser ceux qui veulent étendre la religion par le glaive, & que tout au contraire s'accorde à les condamner.

Dans le second chapitre, l'auteur considère la tolérance accordée aux *papistes* en Angleterre, par rapport aux principes de la saine politique. Il fait voir que le droit d'accorder la tolérance civile appartient exclusivement à la législation, & qu'aucun corps ecclésiastique n'a celui d'intervenir dans les mesures du gouvernement à cet égard ; il fixe avec beaucoup de précision & de justesse les limites des deux juridictions, & il prouve que comme d'un côté l'autorité ecclésiastique ne doit point influencer sur le gouvernement civil, de l'autre, l'autorité civile ne doit pas influencer davantage sur le gouvernement ecclésiastique, si ce n'est dans les cas où le bien public, dont le magistrat est chargé, se trouve évidemment intéressé.

» C'est sur ce principe seul qu'est fondé le
» droit qu'a le magistrat de se mêler des affai-
» res de religion. L'opinion est naturellement
» hors de sa juridiction, dont le véritable ob-

» jet est la tranquillité publique & la prospé-
» rité nationale. Comme les hommes ne peu-
» vent nuire à l'une & à l'autre que par leurs
» actions, celles-ci seules, à proprement parler,
» sont du ressort des tribunaux civils, & ce
» sont les seules choses dont ils aient droit
» de connoître immédiatement. Cependant com-
» me il n'y a pas de doute que l'opinion n'in-
» flue beaucoup sur la pratique, il n'y en a
» pas non plus que la profession ouverte d'o-
» pinions manifestement contraires aux droits
» naturels ou civils de la société, ou aux droits
» des individus de la société, ne doive être
» regardée comme un acte formel dont le ma-
» gistrat a droit de connoître. C'est sous ce
» point de vue seul, qu'on peut dire que les
» opinions sont de son ressort. Considérées sous
» un point de vue religieux, comme vraies ou
» fausses, orthodoxes ou hétérodoxes, & con-
» séquemment comme intéressant notre état spi-
» rituel ou notre vie future, elles ne sont cer-
» tainement pas soumises à la juridiction fé-
» culière. Cependant cette distinction n'a pas
» toujours été observée; & les hommes qui
» ont eu le pouvoir en main, se sont sou-
» vent laissé entraîner par des considérations
» d'une nature toute spirituelle, & qui par con-
» séquent n'étoient pas de leur département,
» jusqu'à se croire obligés d'user de toute leur
» puissance pour faire triompher leurs propres
» opinions comme les meilleures, & pour dé-
» truire les opinions contraires comme erron-
» nées.

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Delà cet esprit d'intolérance qui a été
» pendant tant de siècles le fléau de la chrétienté , & qui ravage encore plusieurs
» contrées de l'Europe & des autres parties
» du monde. Il est de la dernière évidence
» que si le magistrat est en droit & même dans
» l'obligation d'écraser de tout le poids de son
» autorité les opinions contraires à la sienne,
» uniquement parce qu'elles sont erronnées &
» pernicieuses aux âmes , ce droit & cette obligation doivent être inhérens à la magistrature,
» & par conséquent à la personne de chaque magistrat. Maintenant comme la seule règle qui
» le détermine immédiatement à favoriser & à
» détruire , est , & ne peut être autre chose
» que sa propre opinion ; comme d'ailleurs ,
» le magistrat n'a pas plus que les particuliers ,
» le privilège de l'infailibilité , & que la même
» variété de sentimens peut se trouver & s'est
» trouvée réellement chez différentes nations ,
» & dans différens siècles , entre les personnes
» de cet ordre , qu'entre les autres hommes ;
» il s'ensuit dans cette hypothèse , que le devoir du magistrat , est de persécuter dans
» une contrée les mêmes opinions qu'il est de
» son devoir de protéger à la même époque ,
» dans une autre contrée , ou de persécuter
» dans la même contrée à une certaine époque , celles qu'il a dû favoriser à une autre
» époque. Cette conséquence , toute absurde
» qu'elle est , se déduit rigoureusement du principe posé ci-dessus , & c'est une démonstration suffisante de l'absurdité de ce principe.

» Un des effets les plus funestes de cette fausse
» opinion , à laquelle on ne s'est malheureusement
» que trop conformé dans la pratique ,
» a été d'aigrir & d'envenimer les uns contre
» les autres , les hommes de différens partis ,
» ceux mêmes qui ne différoient d'opinion que
» sur des points de pure spéculation , & qui
» n'auroient jamais troublé la paix de la so-
» ciété : si on les eût abandonnés à eux-mê-
» mes. Des injures mutuelles ont excité &
» nourri la jalousie & l'envie. Chaque secte
» en est venue au point de voir dans toute
» autre une rivale & une ennemie , dont elle
» avoit tout à craindre , si celle-ci devenoit
» plus puissante , & par une suite de cette dis-
» position égale de tous les côtés , chaque parti
» a été tyran à son tour. Comme les hommes
» agissent plus par passion que de sang froid ,
» on a été très-long-tems à découvrir la fausseté
» du principe qui donnoit au magistrat le droit
» d'intervenir dans des affaires où le salut de
» l'état n'étoit pas visiblement intéressé ; ce droit ,
» quoique souvent contesté par le parti le plus
» foible , a toujours été réclamé & maintenu
» par la secte dominante , qui croyoit être la
» seule qui pût profiter de la faveur du prin-
» cipe , comme ayant la vérité de son côté.
» Le ressentiment des injures reçues , au lieu
» d'ouvrir les yeux aux différentes parties sur
» les fatales conséquences de leur erreur com-
» mune , n'a servi qu'à les y affermir davan-
» tage , en leur inspirant l'envie de s'en pré-
» valoir à leur tour. Et même , tant l'homme

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» est inconféquent ! ceux qui le moment d'au-
» paravant foutenoient avec fermeté la liberté
» de confcience , ne font pas plutôt parvenus
» au pouvoir , qu'ils refusent obftinément aux
» autres cette liberté. Accoutumés à voir com-
» me leurs ennemis , ceux de différent parti ,
» & traités par eux en conféquence , ils fe
» croient d'autant plus autorifés à les perfec-
» ter , qu'ils ne font qu'ufer du droit de repré-
» failles. J'avoue que cela rend les feétes reli-
» gieufes , fous un autre point de vue , l'objet
» de l'attention du magiftrat. Un parti dont
» les opinions confidérées en elles-mêmes , n'ont
» rien de contraire au repos de la fociété ,
» peut par fa force & fon averfion habituelle
» pour la feéte dominante , mettre en danger
» la tranquillité publique. Il fuit de-là qu'une
» faveur égale accordée aux deux feétes par le
» gouvernement , eft incompatible avec la sû-
» reté de l'état ; une parfaite égalité où il
» existe une haine réciproque , ne peut fub-
» fifter long-tems fans donner lieu à des hof-
» tilités réciproques. La plus grande vigilance
» ne peut pas prévenir cet effet dangereux ,
» qui tend à bouleverfer la constitution. Mais
» quand la tranquillité publique a été long-tems
» le feul objet des foins du magiftrat , on court
» peu de rifque à cet égard.

» Nous admettons que par-tout où la tran-
» quillité publique eft compromise , il eft du
» devoir du magiftrat d'interpofer fon autorité.
» Les fentimens religieux ne peuvent pas fer-
» vir d'excufe ni de juft motif à la fédition

» ou à la rebellion , & le prétexte de la li-
» berté de conscience , ne peut justifier aucune
» usurpation sur la liberté ou la propriété ci-
» vile ou spirituelle des autres. Tels paroissent
» être les droits originaires de la puissance
» civile dans ce qui concerne les affaires de
» religion. Il faut convenir cependant qu'il y a
» beaucoup de circonstances particulieres qui
» peuvent restreindre considérablement l'exer-
» cice de ce pouvoir. Quand des partis sont
» déjà formés & existans depuis long-tems ,
» quoique leurs principes fondamentaux soient
» peu favorables aux droits de la société , le
» nombre des gens qui y sont attachés , leur
» puissance & d'autres considérations peuvent
» déterminer à leur accorder une indulgence
» qu'ils ne méritent pas d'ailleurs , comme un
» moyen d'éviter un plus grand mal. Obser-
» vons cependant en passant , que quoique di-
» verses raisons de prudence , puissent faire
» étendre cette faveur à ceux qui ne la mé-
» ritent pas , soit par leurs dogmes , soit par
» leur conduite , aucune considération ne peut
» donner au magistrat le droit de persécuter
» une secte , dont les principes vus du côté de
» la politique , n'ont rien de contraire aux
» droits des citoyens ou de l'état , & dont les
» dispositions sont pacifiques , & la conduite
» innocente. «

L'auteur passe ensuite à l'application de ces principes , & il prouve de la maniere la plus claire , qu'en supposant que les circonstances aient rendu autrefois nécessaire la rigueur des

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

loix portées contre les Catholiques , ces circonstances ayant changé , & le danger de la tolérance n'existant plus , il est de la justice du gouvernement , aussi-bien que de l'intérêt de l'état , de remettre les Catholiques en possession des droits civils dont on n'a pu les priver légitimement par d'autres raisons que celle de la sûreté publique.

Le troisieme chapitre , qui semble fait particulièrement pour cette partie du peuple qu'un zele aveugle pour la religion pousse à des excès que la religion défavoue , traite des moyens les plus conformes à l'esprit du christianisme , & en même tems les plus efficaces , de combattre l'erreur & de faire triompher la vérité. Ces moyens sont ceux des apôtres , ce sont ceux des Fénétons & des Ganganelli , & ce que l'auteur Protestant dit qu'il faut faire , est ce qu'ont fait dans les siècles passés , & ce que font encore aujourd'hui les plus dignes pasteurs de l'église romaine. Au reste nous voyons avec plaisir que cet esprit de tolérance & de charité fait par-tout de nouveaux progrès ; & les éloges que les journalistes Anglois donnent ouvertement , & pour ainsi dire , d'abondance de cœur , aux sentimens humains & généreux de M. Campbell , semblent prouver que ces sentimens ne sont pas rares en Angleterre. «

(*Monthly Review.*)

LETTRES choisies de M. DE VOITURE, dans lesquelles ce célèbre écrivain a répandu le plus d'agrémens par sa maniere fine & délicate de louer les grands, & par son galant badinage. A Madrid, & se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, libraire, rue St. Jacques, au Temple du Goût. In-12. de 358 pages, 1780.

Toutes les éditions de Voiture étoient depuis long-tems épuisées, & ses ouvrages devenus si rares, qu'on ne pouvoit se les procurer que difficilement. Mais en rendant Voiture au public, il falloit, pour qu'il fût relu, faire un choix dans ses lettres & dans ses poésies; & Voiture ainsi réduit, ne forme plus qu'un volume in-12. qui ne sauroit manquer d'être favorablement reçu. Il gagne beaucoup à perdre les deux tiers de ses ouvrages, & ce n'est pas une destinée qui lui soit tout-à-fait particulière. Nous regrettons que l'éditeur n'ait pas été encore plus sévère, & sans doute il s'est quelquefois lui-même reproché son indulgence. Ce n'étoit point assez d'avoir supprimé cinquante ou soixante lettres d'amour ou de galanterie, dans lesquelles on ne trouve pas un seul mot de sentiment; il falloit encore refuser l'entrée de ce recueil à plusieurs lettres qui n'offrent rien de piquant ni d'agréable,

soit pour le fond, soit pour la forme. A quoi bon réimprimer cette lettre à mademoiselle de Bourbon, où Voiture raconte comment il fut berné sur une couverture par quatre hommes robustes, ajoutant que *personne ne fut jamais si haut que lui, & qu'il ne croyoit pas que la fortune dût tant l'élever ?* De cette hauteur, il a vu les montagnes abaissées, les nuées cheminer sous lui, des grues qui vinrent fondre sur sa personne à coups de bec, & autres merveilles de cette force, après lesquelles on est tenté de fermer le livre. Pourquoi ne pas retrancher, même dans les lettres qu'on a conservées, des plaisanteries trop insipides, & d'un genre si mauvais, qu'on l'a vu se renouveler de nos jours, & devenir l'esprit d'une foule de sociétés ? Quel lecteur de bon sens n'aimeroit mieux être arrêté par une lacune, ou par un défaut de liaison dans les idées, que de lire, même dans une lettre de plaisanterie : *Je vais passer en Afrique dans un vaisseau qui ne porte que moi & huit cent caisses de sucre. Si je viens à bon port, j'arriverai confit ; si je fais naufrage, j'aurai du moins la consolation de mourir en eau douce.* Qui peut lire sans dégoût que des pierres (*des diamans*) qu'une femme lui envoie, pouvant donner lieu à de mauvais discours, sont *des pierres de scandale* ? Dans une lettre datée d'Afrique, il menace Mlle. Paulet de la traiter *de Turc à Maure* ; il lui dit qu'au reste elle doit être fort aise de recevoir des *Poulets de Barbarie*. Il mande d'une ville où il s'ennuie, que *plus il s'y repose, plus il y est las.* Il s'est fait

honneur d'une lettre qu'on lui a écrite, & où on le plaifantoit sur la petitesse de sa taille. *Avec une feuille de papier on l'a fait le plus grand homme du monde.*

On y trouve à chaque page des traces de ce style emphatique & empelé dont Moliere s'est si bien moqué dans ses *Précieuses ridicules*. Ce sont des complimens guindés aux nues & presque toujours directs. En écrivant à la marquise de Rambouillet, il assure que *quelque démesurée que fût l'ambition d'Alexandre, il l'auroit bornée à la rare faveur de recevoir des remerciemens de sa part, qu'il eût plus estimé cet honneur que le diadème des Perses...* Mlle. Paulet lui envoie des lettres : *Quoique j'aie rencontré, dit-il, toute la dépouille de la flotte des indés à Séville, & que l'on m'y ait fait voir six millions d'or en une seule chambre, je puis dire que je n'y ai point vu de si grands trésors que celui que vous m'avez envoyé.* Dans une lettre au cardinal de la Valette qui étoit à la tête d'une armée françoise : *Je ne craindrai point de vous dire que c'est une chose extrêmement pitoyable que votre affection qui étoit, il y a peu de tems, partagée entre les plus aimables personnes du monde, soit maintenant donnée au pillage aux gens d'armes.* Mais le comble du mauvais goût, le badinage le plus grimaçant, pour ainsi dire, est ce qu'il adresse au pauvre Chapelain qui étoit alors au sommet du Parnasse François, & qui en fut culbuté par la suite avec tant d'ignominie. » Et certes, lui dit Voiture, quand » il me vient en la pensée que c'est au plus

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» judicieux homme de notre siècle, à l'ouvrier
 » de la couronne impériale, au métamorpho-
 » seur de la lionne, au père de la Pucelle
 » que j'écris, les cheveux me dressent à la tête
 » si fort qu'il semble d'un hérifson. Mais d'ail-
 » leurs quand je pense que cette lettre s'adresse
 » au plus indulgent de tous les hommes, à
 » l'excuseur de toutes les fautes, au loueur de
 » tous les ouvrages, à une colombe, à un
 » agneau, à un mouton, mes cheveux s'appla-
 » tissent tout-à-coup comme d'une poule mouil-
 » lée, & je ne vous crains non plus que rien. «

D'après ces citations, qu'on pourroit multiplier à l'infini, ceux qui n'ont point lu Voiture, (& combien de gens-de-lettres même ne l'ont pas lu !) s'étonneront sans doute de sa grande réputation. Il y a une chose plus étonnante, c'est qu'à quelques égards elle fut méritée. On conçoit en effet, en se reportant vers cette époque, combien, dans une nation telle qu'étoit alors la nôtre, le ton de plusieurs de ses lettres dut paroître neuf & piquant ; combien l'on dut être frappé de ce mélange d'esprit, d'imagination, de graces & de plaisanteries. On dut admirer cet art de rapprocher les grandes & les petites choses ; de mêler le badinage aux événemens les plus considérables ; & on lui passa, en faveur de cette nouveauté, ses pointes, ses jeux de mots, ses équivoques. Les princes, qui exigent le respect, & les grands, qui le desirent, furent étonnés de ne plus voir à sa suite la contrainte & l'ennui, son cortège ordinaire, & de trouver à leur place la grace,

l'agrément & la gaité. Ils gagnèrent d'un côté, sans perdre de l'autre, & cet arrangement leur convenoit. *Personne n'est mort de votre absence, hors moi*, écrit-il de Madrid à Mlle. de Rambouillet; & Mde de Sévigné cite plus d'une fois ce mot, qui étoit devenu, en naissant, une espece de proverbe. Quoi de plus ingénieux que ce qu'il écrit d'Amiens à la même personne, pour lui prouver le chagrin qu'il a d'être loin d'elle? » Il m'arrive quelquefois » de m'ennuyer d'être trois heures de suite dans » la chambre du roi. J'ai vu aujourd'hui sa » majesté jouer au hoc toute l'après dînée, & » je n'en suis pas plus gai. La conversation de » M. le duc de C. n'a rien de charmant pour » moi. Je n'ai point de plaisir à m'entretenir » avec quantité d'honnêtes-gens que je ne con- » nois point, qui m'assurent que j'ai un bel » esprit, & qu'ils ont vu de mes œuvres. « Il craint ensuite que Mlle. de Rambouillet n'ait pas le même regret de son absence. » Désiant » comme je suis, j'ai peur que vous ne preniez » quelquefois plaisir avec madame la princesse » & mademoiselle de Bourbon. « Enfin, pour se rassurer, il n'aspire qu'à quitter un lieu où il voit deux fois tous les jours *le roi & M. le cardinal*; car ces deux noms sont presque inséparables dans Voiture & dans la plupart des écrivains de ce tems. Voiture l'Africain, (c'est ainsi qu'il signoit ses lettres d'Afrique) montrait un esprit bien françois, & une galanterie bien espagnole, quand il écrivoit: » Je re- » mercie Mde. de Clermont de ce que les ex-

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» trêmes chaleurs d'Andalousie ne m'ont point
 » rendu malade , & de ce que j'ai eu le tems
 » favorable les deux fois que j'ai passé le dé-
 » troit. Je la supplie de me continuer ses bontés ;
 » & de croire que je ne saurois oublier de si
 » solides obligations. « Plusieurs de ses lettres
 au cardinal de la Valette sont semées de traits
 charmans. Il se plaint de n'avoir point reçu de
 réponse à ses dernières lettres. » Je vois bien ,
 » Monseigneur, lui dit-il, que les anciens car-
 » dinaux prennent une grande autorité sur les
 » derniers reçus , puisque vous ayant écrit plu-
 » sieurs fois sans avoir reçu de vos lettres, vous
 » vous plaignez de ma paresse. « Toutefois il veut
 bien écrire en négligeant de soutenir ses droits ,
 & il passe à la description d'une fête préparée
 à la campagne pour madame la princesse &
 mademoiselle de Bourbon ; description dont plu-
 sieurs traits appartiennent à une imagination
 riante , & plus poétique qu'on ne le croiroit
 d'après ses vers. On y eut un grand chagrin
 de l'absence du cardinal de la Valette , & ce
 chagrin eût duré trop long-tems , » si les vio-
 » lons n'eussent vîtement sonné une sarabande ,
 » si gaie que tout le monde se leva aussi joyeux
 » que si de rien n'eût été. « Vient la descrip-
 tion du repas. » Cela y fut particulièrement
 » remarquable , que n'y ayant que des déesses
 » à table & deux demi-dieux , M. de Chaude-
 » bonne & moi , tout le monde y mangea ni
 » plus ni moins que si c'eût été des personnes
 » mortelles. Au commencement du souper , on
 » ne but point à votre santé , parce qu'on fut

» fort diverti ; & à la fin on n'en fit rien ,
 » parce qu'à mon avis on ne s'en avila pas.
 » Il est vrai que durant le souper on parla
 » fort de vous ; les dames vous y souhaiterent ,
 » & quelques-unes de bon cœur , ou je ne
 » m'y connois pas. « Il passe ensuite au récit
 du bal. » La plus magnifique chose qui y fut ,
 » c'est , Monseigneur , que j'y dansai. Mlle de
 » Bourbon jugea qu'à la vérité je dansois mal ,
 » mais que je tirois bien des armes , parce
 » qu'à la fin de toutes les cadences , il sembloit
 » que je me misse en garde , &c. « Au tems
 où Voiture écrivoit , c'étoit créer que de ba-
 diner ainsi. Dans une autre lettre à ce même
 cardinal de la Valette , voici le tour qu'il prend
 pour consoler d'une disgrâce ce cardinal guer-
 rier. » Monseigneur , êtes-vous encore fâché
 » de ce que vous n'avez pas deviné que ceux
 » de Verceil manquoient de poudre , ou de
 » ce que n'en ayant point , ils n'ont pas su se
 » défendre , ou de ce qu'avec huit mille hom-
 » mes , vous n'en avez pas forcé vingt mille
 » dans de fort bons retranchemens ? « Il rap-
 pelle ensuite & relève tous les traits de cou-
 rage & de bonne conduite du cardinal. Il ajoute :
 » c'est vous qui avez travaillé jusques-là , la
 » fortune a fait le reste. Né vous accoutumez
 » pas , je vous supplie , à être en communauté
 » avec elle. Distinguez ce qui sera d'elle , &
 » ce qui sera de vous. « C'est Voiture qui a
 dit de la fortune ce mot que La-Fontaine n'a
 fait que rimer : *la fortune nous vend ce qu'on*
croit qu'elle donne. Ce n'est pas la seule imita-

tion de cet écrivain qu'on remarque chez lui ; & Boileau lui-même qui a loué Voiture , & beaucoup trop d'abord , quoiqu'ensuite il l'ait mis à sa place , ne faisoit , par ses éloges , que lui payer un tribut de reconnoissance : car on trouve , dans les lettres de Voiture au cardinal de la Valette & au Grand-Condé , quelques-uns de ces tours ingénieux dont Boileau s'est servi depuis dans ses épîtres au roi. On a déjà remarqué que M. de Voltaire lui avoit emprunté plusieurs idées heureuses , mises en œuvre habilement dans l'épître au maréchal de Villars , & dans ses lettres au roi de Prusse. Mais ce qu'il faut encore plus observer , c'est qu'en général la manière de M. de Voltaire , dans sa correspondance avec les rois & les princes , n'est que celle de Voiture , perfectionnée par le goût le plus délicat , revêtue d'un coloris plus brillant , parée des richesses d'une imagination incomparablement plus vive , plus féconde , plus poétique , & à qui de prodigieux succès permettoient une liberté plus grande , quoique non moins décente. Tous deux excellerent sur-tout à prendre le ton qui convenoit aux tems , aux lieux , aux personnes. C'est ce qu'on croira moins aisément de Voiture , & qui pourtant n'est pas moins vrai. Sa lettre au duc d'Olivarès en partant de Madrid , tient en quelque sorte de la gravité espagnole. Dans ses lettres à M. d'Avaux , homme célèbre occupé de grandes affaires , cultivant les lettres , aimant l'antiquité , Voiture multiplie les citations , & devient presque un érudit. C'est

pour les personnes de l'hôtel de Rambouillet, qu'il réserve principalement ses équivoques, ses pointes, ses jeux de mots. A peine en trouve-t-on dans ses lettres au Grand Condé, qui, jeune encore, mais né supérieur à ses petites-ses, méprisoit ce genre d'esprit, & s'en étoit expliqué hautement, au grand scandale de l'hôtel de Rambouillet. Voiture ne se le permit avec lui que dans la lettre de la Carpe au Brochet, qui n'est qu'une plaisanterie de société, & de la société même de cet hôtel. Il fait, quand il le faut, parler des plus grandes affaires, des plus grands personnages, en homme instruit & éclairé. C'est ce qu'on peut voir par le ton de l'éloge qu'il fait du cardinal de Richelieu dans une de ses lettres au cardinal de la Valette, éloge dans lequel il développe rapidement la conduite du ministre depuis quinze ans. Cette lettre finit par des vœux & des prédictions qui peuvent passer pour des avis courageux, & il s'y trouve des traits qui paroissent supérieurs à l'idée qu'en général Voiture donne de son caractère. » Il s'avisera (dit-il, » en parlant de Richelieu) d'une ambition plus » belle que toutes les autres, de se faire le » meilleur & le plus aimé du royaume, & » non pas le plus grand & le plus craint. Il » verra qu'il n'y a pas tant de sujet de louange » à étendre de cent lieues les bornes du royaume, qu'à diminuer un sol de taille; qu'il y » a moins de véritable gloire à défaire cent » mille hommes, qu'à en mettre vingt millions » à leur aise & en sûreté. Alors les ennemis

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de M. le cardinal ne sauront plus que dire ;
 » comme ils n'ont su que faire jusqu'à présent.
 » Alors les bourgeois de Paris feront ses gar-
 » des , & alors il connoîtra combien il est
 » plus doux d'entendre ses louanges dans la
 » bouche du peuple que dans celle des poètes. «
 On peut être surpris d'une pareille lettre ,
 écrite par un homme attaché au service person-
 nel de Monsieur, en 1636, année où Monsieur
 s'étoit retiré à Blois, après avoir publié une
 espece de manifeste contre le cardinal, qu'il
 accusoit des crimes les plus affreux ; mais
 la surprise cesse quand on fait que la mai-
 son de Monsieur étoit remplie de personnes
 vouées au ministre, & hautement déclarées
 pour lui, hardiesse peu décente, dont l'excès
 n'est un peu justifié que par l'inconcevable foi-
 blesse de Gaston, qui laissoit opprimer ses plus
 zélés serviteurs. Pour Voiture, il échappa à
 tous ces écueils, en se tenant à l'écart dans
 l'occasion, en louant Monsieur, sans oublier
le roi & M. le cardinal, en restant attaché au
 cardinal de la Valette, ami de Richelieu, &
 que le duc d'Epemon, son pere, ennemi mor-
 tel du ministre, appelloit le *cardinal Valet*, par
 un jeu de mots plus pardonnable que tous ceux
 de Voiture, puisqu'il tenoit du moins à un
 sentiment noble. Il paroît que Voiture, à l'ex-
 ception de son goût pour le jeu & pour les
 femmes, possédoit supérieurement cette qualité
 qu'on appelle esprit de conduite, & qu'il ex-
 cella sur-tout dans l'art de vivre avec les grands,
 art souvent décrié par plusieurs de ceux qui n'y

peuvent atteindre, facile & méprisable en effet, lorsqu'on lui sacrifie ou même qu'on lui subordonne le respect qu'on se doit à soi-même, mais qui suppose plusieurs qualités aimables de l'esprit & du caractère, lorsqu'on s'impose la loi de ne plaire qu'en se respectant. Voiture ne paroît pas avoir manqué à cette règle. Son ton avec les grands, avec ses bienfaiteurs, autre espèce de supérieurs plus respectables, est celui d'une ame honnête qui n'est point humiliée de l'infériorité de son rang, & pour qui la reconnoissance n'a rien de pénible. Mais soit qu'il remercie, soit qu'il demande, il revient toujours à la plaisanterie. M. d'Avaux lui avoit fait avoir les appointemens de premier commis, avec dispense de tout travail, si ce n'est celui de ses lettres, car il y prenoit beaucoup de peine, & c'étoit un vrai travail pour lui. M. d'Avaux n'étoit pas fort exact à lui répondre ; Voiture lui en fait des reproches agréables, & lui dit : „ Je savois
» bien que qui répond paie, mais je ne savois pas
» que qui paie répond. » Et dans une autre lettre, ayant eu quelque peine à être payé du trésorier de l'épargne, il le mande à M. d'Avaux.
» Je vous supplie (dit-il) de lui en toucher
» un mot quand vous lui écrirez ; « & il ajoute plaisamment : » aussi-bien, peut-être, ne savez-vous quelquefois que lui dire. « Il paroît avoir été lui-même obligeant, & avoir su l'être avec grace : tout le monde connoît son billet à Balzac. » Je reconnois devoir à M. de
» Balzac la somme de huit cens écus pour le

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» plaisir qu'il m'a bien voulu faire de m'en em-
 » prunter quatre cens. « Malgré son desir con-
 stant de plaire, il ne paroît pas s'être contrefait
 ni masqué. Il écrit à l'évêque de Lisieux, pré-
 lat connu par sa piété : » N'étant pas devenu
 » plus homme de bien à Rome, je voudrois
 » voir si je ne profiterois pas à Lisieux, & si
 » vous ne m'apprendrez pas comment il faut
 » que je gagne les pardons que j'ai reçus du
 » pape. « Il a trop loué sans doute, & sur-tout
 trop flatté le cardinal de Richelieu; mais à quel
 écrivain de ce tems n'a-t-on point le même re-
 proche à faire? Du moins il ne l'a jamais ap-
 pellé *mon maître*, foiblesse qu'on a reprochée
 trop durement à Corneille. De nos jours, où
 tout particulier libre ne connoît que le roi,
 on ne songe point assez à quel point le pou-
 voir du cardinal avoit accablé les esprits; &
 c'est pourtant ce qui est attesté par des anec-
 dotes bien curieuses. Le comte de Guiche, dé-
 puté de la cour à Blois pour engager Monsieur
 à revenir à Paris, eut l'imprudenc de déclarer
 à table, devant Gaston lui-même, & en pré-
 sence de dix ou douze témoins, qu'il étoit le
 serviteur de M. le Cardinal contre Monsieur
 & toute la famille royale; audace inouïe, qui,
 loin d'être désavouée par le ministre, n'attira
 au comte de G** que des graces & des distinc-
 tions nouvelles. C'est ce même comte de G**,
 depuis maréchal de Grammont, qui, après avoir
 été l'esclave d'un prêtre dans sa jeunesse, prit
 depuis, sous Louis XIV, un ton tout différent,
 même à l'égard du maître, & mêla à l'adresse

d'un courtisan spirituel & délié, les faillies livres d'une humeur brusque, artifice connu & même usé dans les cours, qui a le double avantage de rehausser le prix de la flatterie, & de ne point dégrader le flatteur.

Pour revenir à Voiture, (car nous nous en sommes écartés, en nous rappelant quelques anecdotes de cette époque intéressante, c'est l'effet que ses lettres feront à plusieurs de ses lecteurs, & ce ne sera peut-être qu'un intérêt de plus,) son genre d'esprit lui suffit de son tems pour mettre son nom à la tête de la littérature. Il fut vingt ans l'oracle du Parnasse, l'organe des réputations, sans concurrens, sans rivaux, car Balzac ne passoit que pour plus savant. On le vit jusqu'au dernier moment en correspondance ou en liaison avec les premiers hommes de l'état, les personnes les plus distinguées à la ville & à la cour, riche, honoré de trois places considérables dans l'ordre civil, maître-d'hôtel chez le roi, introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, & premier commis, reçu constamment dans les sociétés les plus brillantes, c'est-à-dire, recherché; car pour un homme né de lui-même, tel que Voiture, il falloit en être recherché pour y être admis. Sa vie fut plus active que ne l'est ordinairement celle des gens de-lettres. Il voyagea à Rome, en Portugal, & même en Afrique; il y passa, après un assez long séjour en Espagne, où il avoit été envoyé avec une commission secrète. Il s'ennuya beaucoup dans un pays » où l'on ne voit (dit-il) ni robes-de-

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» chambre, ni cheminées, & où l'on ne fait
» jamais de feu, sinon pour le gain d'une ba-
» taille, ou la naissance d'un prince. « Mais
ce qui le consola un peu de son séjour à Ma-
drid, (où tout son plaisir étoit, dit-il, de
faire des *châteaux en Espagne*, car il faut bien
retrouver Voiture par-tout) c'est qu'on y prit
ses vers espagnols pour des vers de Lopez,
comme on avoit attribué à Pétrarque les vers
italiens qu'il fit à Rome. Ces deux traits, qui
annoncent au moins la facilité & la souplesse
de son esprit, prouvent que son mérite se fût
fait jour dans tous les tems, & que dans sa
réputation, ainsi que dans sa fortune, très-
extraordinaires l'une & l'autre, il ne faut pas
tout attribuer à son bonheur. Nous dirions à
son étoile, si Gaston, son maître, n'avoit dé-
claré qu'il n'y avoit d'étoile que pour les prin-
ces. On seroit tenté toutefois de croire que
le serviteur avoit participé à l'honneur de cette
distinction, quand on songe à la destinée de
Voiture, à l'éclat dans lequel il a vécu, &
aux regrets universels dont sa mort fut hono-
rée. Ce n'est pas un des moindres effets de
cette étoile, d'avoir placé sa naissance dans
l'époque un peu antérieure à celle des Retz,
des la Rochefoucauld, des Sévigné, des Boi-
leau, des La-Fontaine, qui, trouvant sa ré-
putation établie, & à quelques égards fondée,
la respectèrent, la consacrèrent même par des
éloges. Plus heureux que Ronsard, qui, né
avec plus de génie, ayant joui d'une réputa-
tion non moins grande & non moins exagérée,

honoré comme lui de la pompe funebre la plus brillante , fut oublié le lendemain. La réputation de Voiture , au contraire , lui survécut plusieurs années , & quoique fort déchue aujourd'hui , puisqu'il est & sera toujours moins lu , elle ne sera point anéantie , & son nom ne paroîtra point indigne d'ouvrir ce siècle d'esprit, de goût & de génie.

Nous ne parlons pas de ses Poésies , dont on n'a conservé qu'un petit nombre dans ce recueil , & qui sont fort au-dessous de sa prose , quoiqu'elles aient eu à leur naissance autant de réputation , quoique l'on répêât le vers de Sarrasin :

Voiture est mort, adieu la muse antique.

& que dans le poëme intitulé *la Pompe funebre de Voiture* , Apollon fasse ordonner par les dieux que désormais les poëtes invoqueront Voiture au commencement de leurs poëmes. Invoquer Voiture ! & Corneille vivoit ; Corneille qui avoit donné ses plus beaux ouvrages , depuis *le Cid* jusqu'à *Héraclius* , qui n'étoit de l'académie françoise que depuis deux ans , & qui , comme membre de ce corps , portoit le deuil de Voiture ; car l'académie lui décerna cet honneur , qu'elle n'a renouvelé depuis pour aucun de ses membres les plus illustres. Les amateurs d'anecdotes littéraires savent que , dix années auparavant , Voiture avoit été choisi par l'hôtel de Rambouillet pour aller engager l'auteur de *Polyeucte* à supprimer la tragédie qu'il avoit lue dans cette maison ;

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& lui faire entendre adroitement que la pièce n'avoit pas eu autant de succès qu'on pouvoit le croire ; que les applaudissemens avoient été accordés , & à la réputation & à la complaisance de l'auteur , plutôt qu'au mérite de l'ouvrage. Voiture s'acquitta de cette commission avec beaucoup d'esprit , & l'hôtel de Rambouillet dut être fort content de son député , puisque Corneille prit l'alarme , & voulut retirer sa pièce. La postérité rit de ces jugemens & de ces méprises ; rien n'est plus juste. Mais quel contraste dans la destinée personnelle des deux contemporains ! D'un côté , Voiture réunissant tous les avantages de la société , tous les agrémens de la vie ; & de l'autre , Corneille , dont la personne étoit aussi inconnue que son nom étoit célèbre , ne sortant de sa retraite que dans les intervalles où sa gloire l'en arrachoit pour quelques momens , pauvre toute sa vie ; & dans sa vieillesse , pauvre jusqu'à l'indigence. L'indigence ! le grand Corneille !

M. Palissot , dans ses *mémoires de littérature* , avoit dit qu'on devoit faire un choix de quelques-unes des lettres de Voiture , & ce conseil paroît avoir déterminé l'éditeur du volume que nous venons de faire connoître. Mais nous devons prévenir le public qu'en citant ce que M. Palissot dit de Voiture , l'éditeur a supprimé le commencement de l'article. Voici ce qu'il n'a pas jugé à propos de mettre à la tête de son édition : (c'est M. Palissot qui parle :) » On recommande encore aux jeunes gens la lecture des lettres de Voiture , sans

» penser qu'il n'est pas d'ouvrage peut-être plus
 » capable de leur gâter le goût. Elles étincel-
 » lent, à la vérité de traits d'esprit : mais en
 » général, elles sont défigurées par des pointes
 » & des jeux de mots continuels. «

(*Mercure de France ; Journal de Paris ;
 Affiches & annonces de Paris.*)

*ORAIISON funebre de très-haute , très-puissante &
 très-excellente princesse Mme. Louise-Amélie de
 Brunswick Wolfenbutel, douairiere de Prusse,
 prononcée dans le temple du Werder (à Berlin),
 le 23 janvier 1780 , par M. ANCILLON. In-
 8vo. de 30 pag. A Berlin , chez Jasperd.
 1780.*

U N grand roi , fait pour apprécier tous
 ceux avec lesquels il est uni par les liens du
 sang , de l'amitié , de la vertu , pour sentir
 vivement leur perte , & pour en diminuer les
 regrets , Frédéric II a donné lui-même le texte
 de ce discours ; texte qui n'avoit peut-être pas
 encore été , & qui ne semble pouvoir être
 que rarement , du moins à juste titre , celui
 d'une oraison funebre. *Bienheureux sont ceux
 qui sont nets de cœur , car ils verront Dieu.*
 MATTH. , chap. 5 , v. 8. » Il vient donc un
 » tems , mes freres , où l'éloge de la vertu
 » dans les grands & les puissans du monde
 » n'est plus que le gémissement & le cri de

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» la douleur des peuples. Aux jours tranquilles
 » & sereins où , dans le cercle lumineux que
 » traçoient leurs exemples, on a pu les con-
 » templer, les bénir, & joindre à l'impression
 » si douce, de leur piété le sentiment, plus
 » doux encore, de les posséder eux-mêmes,
 » succede le jour sombre & déchirant, où
 » cette impression n'est plus qu'un long &
 » douloureux souvenir. Vous l'avez voulu ainsi,
 » providence toujours adorable, soit pour don-
 » ner le dernier coup de pinceau à l'image
 » grande & touchante qu'ils avoient formée
 » dans les ames sensibles, soit pour étonner
 » & punir par le coup qui les fait disparoître,
 » la légèreté & l'ingratitude qui ont pu leur
 » refuser de justes tributs; & en nous ôtant
 » de grands modeles, vous nous ménagez de
 » grandes & puissantes leçons. « Tel est le
 début noble & intéressant de ce discours, di-
 visé en deux parties: dans la premiere, l'orateur
 peint les vertus de Louise-Amélie; dans la
 seconde, il donne une idée des récompenses
 & du bonheur attachés à la pratique de ses
 vertus. Nous allons citer quelques morceaux
 de l'une & de l'autre.

Après avoir rappelé le mariage de la prin-
 cesse avec Auguste-Guillaume, M. Ancillon
 offre un tableau où l'on remarque plusieurs
 traits dignes de nos plus grands maîtres, &
 sur-tout de Bossuet; le voici. » Dans ce mou-
 » vement général qu'imprimoit à son siecle un
 » roi né pour lui donner son nom, pour faire
 » les plus grandes choses, & en rendre les au-

» tres capables , pour faire germer autour de
» lui les ames fortes , grandes , élevées , &
» les éclipser toutes , qu'on aime à voir une
» ame douce , paisible & tendre jeter sur ce
» tableau fier & majestueux ces nuances de
» sentiment & de piété qui en adoucissent &
» en relevent l'éclat ! Elle fera grande devant
» Dieu , pouvoient dire les peuples , quand
» tant d'autres le feront devant les hommes.
» Nous la verrons , puissans & vainqueurs de
» nos ennemis , confondre aux pieds des au-
» tels sa joie avec la nôtre ; affligés , prier
» pour nous & avec nous ; jettés par l'in-
» fluence trop ordinaire des grands succès ;
» dans les voies malheureuses de l'indévotion ,
» du luxe & de la mondanité , nous faire rougir
» d'y être , par l'exemple continuel de la pié-
» té , de l'humilité chrétienne , d'une simpli-
» cité si éloquente & si sublime dans la gran-
» deur. A côté des spectacles éblouissans d'un
» regne de prodiges , qu'elle a vu commen-
» cer , dont elle doit suivre du cœur les divers
» périodes , elle placera toujours le spectacle
» utile d'une vertu qui étonne & fait rougir
» les mœurs publiques , si elle ne les corrige
» pas ; & du vol sublime & menaçant de ces
» aigles de la victoire , du génie & des talens
» en tout genre , qui de leurs ailes couvrent
» un trône élevé entre tous les trônes de la
» terre , on descendra , on pourra descendre ,
» reposer délicieusement ses regards sur la co-
» lombes qui intéresse , & qui va au cœur. «
Nous croyons qu'on trouvera aussi de gran-

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

des beautés dans ce que dit l'orateur à la suite des éloges qu'il donne à l'affabilité , à la douceur & à la bienfaisance de Louise-Amélie.

» Mais quels sont ces épais nuages qui , dans
 » ce tableau des vertus les plus dignes que
 » les grandes afflictions du moins les épar-
 » gnent , frappant de loin mes regards , s'ar-
 » rêtent sur la ville de mes peres , & l'enve-
 » loppent de crêpes funebres ? Char brûlant ,
 » où se balance dans les airs & se promene
 » sur les cités le dieu des batailles , ministre
 » de ses jugemens sur les peuples , ange de
 » la mort , qui cherchez-vous dans nos palais ?
 » Quelle est entre tant de victimes augustes
 » que votre glaive destructeur regarde , celle
 » qui , associée aux dangers & aux malheurs
 » de l'état par des liens plus multipliés , aussi
 » sensible qu'il faut l'être pour les déchiremens
 » que vous préparez à son cœur , doit aussi
 » en éprouver toute la violence ? Epouse &
 » mere , la voici. Elle marche au-devant de
 » vous avec la bonté qui devrait vous désar-
 » mer , & la fermeté , le courage chrétien
 » qui semblent précipiter sur elle votre bras.
 » Son époux , trois enfans , objets de sa ten-
 » dresse , de ses sollicitudes devant le seigneur ,
 » que voulez-vous ?.. Ah ! déjà son auguste
 » époux n'est plus ; & la source des larmes
 » qu'elle donne à sa mémoire , va couler avec
 » une nouvelle abondance sur un jeune hé-
 » ros montré seulement au trône , dont il eût
 » aussi soutenu la gloire , & digne déjà d'être
 » loué d'un grand roi. Là fut pour elle l'épreuve

» des vertus difficiles & douloureuses , le com-
» bat de la résignation , de la confiance en Dieu ,
» de la patience dans les revers , & de l'espé-
» rance des saints ; là aussi nous la vîmes ren-
» dre hommage par ses sentimens à l'efficacité
» des grands principes dont son ame étoit pé-
» née. Vous lui demeuriez seul , avec l'au-
» guste-fille (*) qui , dans ces contrées éloi-
» gnées où nos cœurs l'ont suivie , est de-
» venue le lien de la monarchie & d'une mai-
» son de héros ; vous lui demeuriez seul , hé-
» las ! n'étoit-ce que pour recueillir ses der-
» niers soupirs , prince (**), dans l'ame sen-
» sible duquel retentissent aujourd'hui nos gé-
» missemens & nos plaintes ? Et ce fut pour
» elle le moment de montrer tout ce que peut
» la tendresse maternelle , exaltée par les plus
» grands intérêts , ceux de l'état & de la re-
» ligion. Dans ces funérailles de sa maison ,
» quand le génie de la Prusse , couvert de
» deuil à ses côtés , mais rassuré encore , lui
» en montrait les cendres se ranimant dans
» l'héritier des espérances & des vertus dont elle
» pleuroit la perte , ô Dieu ! tu fais , tu fais seul
» avec quelles émotions elle le pressoit contre
» son sein , le déposoit dans les bras de ta pro-
» vidence sur les peuples , te conjuroit de l'é-

(*) Françoise-Sophie-Guillielmine de Prusse , épouse
du Stathouder.

(**) Frédéric-Guillaume , fils du feu prince royal
de Prusse.

70 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» clairer , de le diriger toujours , de former
 » en lui ce cœur de sagesse , ce cœur des bons
 » princes , qui est toujours ton ouvrage ; tu
 » fais comment , toujours humble & pieuse ,
 » elle portoit devant toi , dans ses actions de
 » graces , ces premiers succès que tu voulus
 » qu'elle vît encore , & qui dans le fils res-
 » pectueux & tendre lui annonçoient le hé-
 » ros digne de son sang ; comment entre deux
 » ames faites pour s'apprécier & s'entendre ,
 » se passaient tant de momens délicieux de con-
 » fiance , d'intimité , d'épanchemens récipro-
 » ques. Près de lui elle étoit contente ; près
 » d'elle , il étoit heureux. « Malheur à ceux
 que quelques défauts (*) de style & d'har-
 monie empêcheroient de sentir l'énergie , le
 pathétique , en un mot , la véritable éloquence
 (*celle des choses*) qui regnent dans tout ce pas-
 sage ! Nous en dirons autant de celui où M.
 Ancillon peint les derniers momens de la prin-
 cesse.

» Que ne puis-je tirer ici le voile sur une
 » scène de douleur , où la religion elle-même
 » mêle des larmes aux *sentimens* de joie que
 » lui inspire le bonheur de ses enfans , & dé-
 » ploie que l'instant où ils voient Dieu avec
 » le moins d'obscurité , avec le plus de *sentiment*

(*) Nous invitons les gens de goût à se rappeler
 ici le mot de Henri IV à un ambassadeur : *Est-ce que*
 votre maître n'est pas assez grand pour avoir des foi-
 blesses ?

» & de consolation , soit en même-tems le
» dernier de leur vie ! Mais ici , comme tous
» jours autour du lit de mort de ceux dont la
» grandeur , selon le monde , n'a été que l'image
» de cette grandeur réelle que le monde ne donne
» ne pas , ici de saints desirs d'instruction sur-
» montent de vives répugnances , & comman-
» dent à la douleur d'approcher. «

» Est-ce un palais , est-ce un sanctuaire de
» religion où mes pas chancelans s'adressent ,
» où tant d'images plus touchantes les unes que
» les autres passent devant mes yeux ? des
» soins que l'intérêt ou la crainte commandent
» ailleurs , & que le cœur donne ici , des in-
» quiétudes , des alarmes que chaque instant
» voit s'accroître , des mouvemens confus , pré-
» cipités , des mains levées au ciel par le pres-
» sentiment du malheur , des larmes secrètes ,
» bientôt les agitations extrêmes , les voix plain-
» tives de la désolation & du désespoir , les
» noms de bienfaitrice , de protectrice , de bonne
» maîtresse & d'amie , entendus avec ceux que
» le respect prononce ; un prince qui , dans ce
» moment , n'a voulu être que fils , marquant
» par ses agitations & les soins empressés d'une
» tendresse exemplaire , les progrès , hélas !
» trop rapides , d'un mal auquel devoit suc-
» comber celle qu'aimoit son ame ; au milieu
» des avant-coureurs de sa fin prochaine , elle-
» même telle qu'on l'avoit toujours vue , égale
» & tranquille , espérant peu , laissant espérer
» les autres , resserrant dans le secret de son
» ame & par les mouvemens d'une ferveur ines-

72 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fable les nœuds sacrés qui l'avoient toujours
 » unie à son dieu , ordonnant elle-même la
 » lecture d'une de ces prieres sur lesquelles
 » elle aimoit à reposer son cœur à l'entrée de
 » la nuit , mais bientôt forcée par sa grande
 » foiblesse de la faire cesser , & disant à celle
 » qu'elle avoit appelée à ce triste ministere :
 » *Si je n'avois songé dans le tems de ma santé à*
 » *me préparer au pas que je devois faire un jour ,*
 » *je serois à présent bien malheureuse : car quand*
 » *on attend pour y songer , qu'une maladie vous*
 » *surprenne , la tête est foible ; on n'y est plus*
 » *propre , & alors on est bien à plaindre.... En-*
 » tendez ceci , vous qui oubliez Dieu pendant
 » votre vie ; tremblez d'avoir contre vous ,
 » contre la légèreté & l'imprudence de votre
 » conduite un témoignage sur la force & le
 » poids duquel je laisse parler votre respect ,
 » & votre tendre vénération pour celle qui
 » le rend à l'éternelle vérité. Comprenez com-
 » bien doivent être douces pour elle ces ré-
 » flexions où un ton si pénétrant de résigna-
 » tion aux privations qu'elle éprouve , de dé-
 » licatesse sur ce qu'elle voudroit pouvoir faire
 » pour honorer le seigneur , de confiance dans
 » les ressources qu'elle s'est préparées pendant
 » toute sa vie , de charité & de compassion
 » pour ceux qui ne pensent point à leur der-
 » niere heure , parle au cœur , & sort d'une
 » plénitude de sentimens tous consolans. Heu-
 » reuse par le souvenir d'un passé d'où rien
 » ne sort pour inquiéter ses derniers momens ,
 » par l'anticipation délicieuse d'un avenir où
 » toute

» toute la miséricorde de Dieu l'attend, ah!
» sans doute elle le voyoit déjà, elle jouissoit
» de sa présence; déjà s'agitoit, se soulevoit
» aux yeux de sa foi, le voile qui la séparoit
» des félicités éternelles. «

» Il n'est plus devant elle ce voile qui ca-
» che au séjour de l'épreuve les richesses de
» la rémunération; elle l'a laissé derrière elle :
» elle verra Dieu. La prédiction de sa vie en-
» tière, la prédiction des douceurs de sa mort
» pour ceux qui la connurent, est encore le
» tableau vif & éblouissant de l'éternité dont
» elle va parcourir la durée; elle verra Dieu :
» je baisse ici avec vous mes regards devant
» les splendeurs qui l'environnent. «

Une prière touchante termine cette oraison funebre, qui, soit lorsqu'elle a été prononcée, soit depuis son impression, a réuni les suffrages d'une des cours de l'Europe les plus éclairées, & d'une ville où l'on compte plusieurs gens-de-lettres fort estimables. Elle peut être regardée comme une des meilleures pièces d'éloquence qui aient paru jusqu'ici en Allemagne. On voit qu'à une âme élevée & sensible, à une imagination vive & forte, en un mot, à de grands talens, M. Ancillon a joint une étude sérieuse des plus célèbres orateurs anciens & modernes; mais de tous ces orateurs, *l'aigle de Meaux* (*) est celui auquel il ressemble davan-

(*) Tel est l'heureux emblème par lequel Voltaire, dans un de ses ouvrages, désigne Bossuet.

tage. Peut-être ne lui faudroit-il plus qu'une année de séjour à Paris pour écrire avec autant de goût & d'élégance qu'on remarque de grandeur & d'énergie dans ses pensées , & pour justifier à tous égards , ou même pour augmenter la réputation très-distinguée dont il jouit.

(*Journal encyclopédique.*)

PHILOSOPHICAL observations, &c. *Observations philosophiques sur les sens de la vue & de l'ouïe , à quoi on a ajouté un traité des sens harmoniques , & un essai sur la combustion & la chaleur animale ; par M. J. ELLIOT. In-8vo. Londres , chez Murray.*

LA première section de ce volume traite de la vision. L'auteur entreprend d'expliquer de quelle manière la lumière agit après être arrivée à la rétine, pour produire la sensation de l'*illumination* ou de la couleur. Il rapporte quelques expériences relatives au phénomène qu'on produit en pressant les prunelles des yeux avec les mains. Il en conclut que la sensation des couleurs peut être excitée dans l'œil indépendamment des rayons de la lumière ; *conclusion*, dit-il, *que personne ne refusera d'admettre, après avoir mûrement pesé les expériences.*

» L'analogie découverte par Sir Isaac Newton entre les vibrations des rayons de la lu-

» miere , & celle des cordes harmoniques , a
» fait conclure que ces rayons produisoient la
» vision par le moyen de leurs vibrations ;
» & que les différentes couleurs , semblables aux
» notes de musique , dépendoient de la diffé-
» rente durée des vibrations plus ou moins
» prolongées : ne pouvons-nous pas conclure
» pareillement , que *puisque la sensation des cou-*
» *leurs peut être excitée dans l'œil , indépendam-*
» *ment des pulsations des rayons de la lumiere ,*
» *elle doit être produite par des vibrations parti-*
» *culieres de l'œil , qui sont de même durée que*
» *celles des rayons de la lumiere ? & que comme*
» *il y a différentes especes ou tons de couleur , il*
» *y a pour les produire autant de durées différen-*
» *tes de vibrations ?* Car l'apparence lumineuse
» qu'on excite en pressant le centre de l'œil ,
» est en général semblable à la lumiere du so-
» leil , ou plutôt à celle de la lune ou d'une
» chandelle ; mais on trouve par la réfraction
» de la lumiere , que ce n'est pas une couleur
» originale ou simple , mais un composé des
» autres couleurs , rouge , jaune , verte , bleue
» & violette , avec toutes leurs nuances inter-
» médiaires correspondantes aux divers degrés
» de refrangibilité ; & par la même raison la
» même couleur blanche , produite par la pres-
» sion de l'œil , doit être un composé des mê-
» mes couleurs. Cela paroît ainsi dans l'expé-
» rience ci-dessus décrite ; car quelques-unes
» des couleurs composantes s'y laissent voir
» séparées , ou beaucoup moins composées ; &
» même le blanc change de nuances , étant

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» quelquefois blanc rougeâtre ou jaunâtre, &
 » d'autres fois tirant sur le bleu. L'anneau qui
 » paroît en pressant l'angle de l'œil, est aussi
 » quelquefois diversement coloré, comme d'au-
 » tres l'ont déjà observé. Ainsi si cet anneau est
 » très-lumineux, il est nuancé de jaune ou de
 » rouge ; mais si la lumière est faiblement ex-
 » citée, il tire sur un bleu verdâtre, comme
 » c'est le cas dans la pression centrale. Main-
 » tenant, en appliquant l'ancienne maxime des
 » philosophes, *que la nature ne fait rien en vain*,
 » ne pouvons-nous pas tirer de ces faits les
 » conséquences suivantes ? savoir, que les rayons
 » de la lumière ne pourroient pas communi-
 » quer leurs vibrations immédiatement aux
 » nerfs, mais que l'interposition des vibrations
 » que nous avons montré qui existent dans la
 » rétine, est nécessaire pour opérer cette com-
 » munication ; que par conséquent la rétine
 » est susceptible de différentes durées de vi-
 » brations, correspondantes aux durées des vi-
 » brations des différentes sortes de rayons ; que
 » chaque espèce de rayons, tombant sur l'œil,
 » excite ces vibrations, mais seulement celles
 » qui sont à l'unisson avec les siennes, sans ex-
 » citer aucunement les autres, & par consé-
 » quent ne produit que la couleur qui lui est
 » propre ; & que dans un mélange de diffé-
 » rentes espèces de rayons, tombant sur l'œil,
 » chaque espèce n'excite que les vibrations qui
 » sont à l'unisson des siennes, la couleur composée
 » résultant du mélange des différentes vibrations
 » excitées par les différens rayons.

Dans la seconde section, l'auteur jette un coup-d'œil rapide sur les sens du goût, de l'odorat & du tact. Il n'entreprend pas de déterminer la maniere dont les liquides & les odeurs agissent sur les organes des sens respectifs. Tout ce qu'il observe sur ce sujet, c'est qu'il n'en est pas des sens du goût & de l'odorat comme du sens de la vue, c'est-à-dire, *qu'il n'y a point de saveur ou d'odeurs innées qu'on puisse exciter en pressant ou en irritant les organes de ces deux sens.* Du moins ses expériences ne lui ont fait découvrir rien de semblable.

L'ouïe est l'objet de la troisieme section : c'est une opinion générale, remarque M. Elliot, que les vibrations de l'air sont communiquées immédiatement au nerf auditif. Mais il rejette cette opinion comme peu probable, & il se fonde sur les observations suivantes.

» D'autres ont remarqué avant moi, que
» quand une personne est assoupie ou fatiguée,
» quand les oreilles sont enflées par le froid,
» avant ou après le sommeil ou l'évanouissement,
» mais particulièrement quand les oreilles
» les éprouvent une commotion violente. Cette
» personne entend quelquefois un bourdonnement
» qui retentit dans l'oreille, ce que nous
» exprimons vulgairement en disant que les
» *oreilles nous cornent.* Je l'ai observé sur moi-même,
» & sur-tout deux fois que j'entendois
» divers sons musicaux très distincts. Ce phénomène
» me parut digne d'attention, & je me
» mis à l'examiner. Il seroit fastidieux de rapporter
» toutes les manieres dont je m'y suis

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» pris, & toutes les peines que je me suis don-
 » nées pour trouver un moyen d'exciter ces
 » sons à volonté. Qu'il me fuffise de dire ,
 » qu'en contractant fortement les muscles des
 » deux côtés de ma tête, en enfonçant mes
 » doigts dans mes oreilles, & en pressant cer-
 » taines parties de ces mêmes organes, par-
 » ties qu'il est plus aisé de connoître par l'ex-
 » périence que par une description, je suis par-
 » venu à exciter un grand nombre de sons
 » confus. Si je fais cette expérience dans mon
 » lit, quand je commence à m'affoupir, je
 » puis en pressant seulement du doigt quelques
 » parties de mon oreille, exciter quelques-uns
 » de ces sons d'une maniere assez distincte
 » pour les apprécier séparément, & pour faire
 » une espece de plein-chant. Et même quand
 » ils sont excités de la maniere la plus con-
 » fuse, je puis donner mon attention à quel-
 » ques-uns indépendamment des autres; comme
 » cela arrive quand on entend plusieurs sons
 » à la fois dans un concert.

La quatrième section est relative à la ma-
 niere dont nous acquérons une idée de la situa-
 tion des sons, & autres phénomènes de l'ouïe.
 M. Elliot confesse ingénument qu'à cet égard
 il ne peut offrir aucune conjecture satisfaisante,
 & il n'en parle que pour exciter les philoso-
 phes à s'occuper de ce sujet intéressant. La cin-
 quième section contient un supplément à la pré-
 cédente.

On trouve ensuite un traité des sons har-
 moniques. Quand l'auteur a commencé ses re-

cherches sur ce sujet, il ignoroit que Tartini & Rousseau l'eussent précédé. Il donne cependant quelques observations qu'on ne trouve point dans ces deux auteurs. Quant aux nouvelles vues théoriques qu'il expose, nous renverrons nos lecteurs à l'ouvrage même.

Le reste du volume est rempli par des recherches sur la *combustion*. Dans la première section, l'auteur passe en revue les principaux phénomènes des corps incombustibles, & dans la seconde, ceux des corps combustibles. La troisième traite du principe de la *combustion*; la quatrième, du phlogistique; la cinquième, de la chaleur & de la lumière qui accompagnent la *combustion*; la sixième, de la durée de la *combustion*. Dans la septième, intitulée *Spéculation*, l'auteur entreprend de prouver par divers raisonnemens l'opinion où il est que la chaleur produit l'élasticité de l'air. La huitième section traite de l'origine de la chaleur dans la *combustion*; & la neuvième, de la lumière & des couleurs que produit l'action du feu sur les corps en *combustion*. L'auteur y établit une théorie particulière, dont on trouvera la substance dans les corollaires suivans.

» COR. I. Les corps retiennent une quan-
» tité considérable de particules de lumière,
» dans leurs pores, ou autrement. Ces particu-
» les sont chassées des corps par un certain
» degré de chaleur, & les plus grandes le sont
» plus aisément, par la raison que les corps
» les retiennent avec moins de force. De-là
» la lumière produite par l'action du feu.

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» COR. II. Le phlogistique *combiné* avec les
» corps ne peut en être chassé par la chaleur
» seule, quoique la lumière puisse l'être ; ainsi
» le charbon de bois, échauffé dans un vais-
» seau fermé, ne se sépare pas du phlogisti-
» que combiné avec lui, quoiqu'on lui fasse
» donner de la lumière ; cependant la lumière
» qui accompagne la *combustion*, est ce même
» phlogistique mis en liberté par l'action com-
» binée de la chaleur & l'attraction de l'air.

» COR. III. Le phlogistique est donc la lu-
» mière dans un état de combinaison avec les
» corps, formant une partie constituante ou
» essentielle de ces mêmes corps. La lumière
» est le phlogistique existant dans leurs pores,
» dans l'état élastique. Comme cette dernière
» est moins attirée par les corps, elle brille
» à une moindre chaleur ; ainsi la chaleur or-
» dinaire de l'atmosphère, suffit pour exciter
» la lumière dans l'électricité & dans les phos-
» phores ; & quelques-uns des derniers, s'ils
» ont été exposés à une espèce particulière
» de rayons solaires, les réfléchissent dans l'om-
» bre ; c'est-à-dire, que la même couleur qui
» étoit entrée dans le corps, en est ensuite chas-
» sée, & qu'il reprend à l'égard du feu, sa
» faculté attractive diminuée par l'action de la
» lumière.

La dixième section contient des recherches sur la respiration & la chaleur animale. L'auteur observe que si les nerfs qui servent à une partie du corps, sont détruits, cette partie deviendra plus froide qu'auparavant, quoique

le sang continue à y circuler comme à l'ordinaire. Il infère de-là que la chaleur se communique aux différentes parties du corps , par le moyen des nerfs. » Le sang , dit-il , dans » son passage des arteres aux veines reçoit im- » médiatement ou médiatement par les nerfs , » une portion de phlogistique. Mais chaque » particule du sang ainsi combiné avec le phlo- » gistique aura , à l'égard du feu , une faculté » attractive moins considérable , comme cela » arrive à une particule d'air dans la *combustion*. La chaleur suivra donc par la même » raison qu'elle suit la combinaison du phlo- » gistique avec l'air dans la *combustion* , mais » seulement dans un degré moins considérable. » Les particules de sang ainsi phlogistiquées , » & rendues inhabiles à la production ultérieure » de la chaleur , passent dans la circulation , » & il en succede de fraîches à celles-là. Quand » les particules phlogistiquées arrivent aux pou- » mons , elles sont décomposées par l'air qui » attire leur phlogistique , & duquel elles reçoivent en retour une quantité de feu , qui les rend » propres de nouveau à l'usage que j'ai décrit.

La onzieme section traite des mouvemens vitaux du corps , que l'auteur réduit à la contraction des fibres motrices ; & pour produire cet effet , il suppose que les nerfs communiquent le phlogistique immédiatement ou médiatement , au sang coulant par les fibres.

La douzieme section traite du mouvement musculaire , sur lequel l'auteur expose ainsi son sentiment.

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» L'idée que je m'étois formée il y a long-
» tems du mouvement musculaire , étoit que
» l'influence des nerfs augmentoit l'attraction
» des particules qui composent une fibre mus-
» culaire , de maniere qu'elles se rapprochoient
» davantage les unes des autres. Je m'étois
» contenté de cette théorie abstraite ; mais l'ad-
» mirable découverte du docteur Priestley , me
» mettra peut-être en état d'assigner la cause
» physique de cette contraction.

» Ce sujet mûrement considéré , il me pa-
» roît probable que la matiere où le fluide
» contenu dans les nerfs qui sert au mouve-
» ment , est le phlogistique , combiné dans une
» forme cohérente avec une terre déjà forre-
» ment imprégnée d'une quantité considérable
» de ce même principe ; de maniere que leur
» combinaison est très-foible. Ceux qui ont
» lu attentivement la septieme section , com-
» prendront cette définition , qui par consé-
» quent n'a pas besoin de commentaire. Il ne
» paroît pas que cette matiere passe du nerf
» dans la fibre d'elle-même ou par propulsion ,
» comme le sang , car le nerf étant lié , l'es-
» pace qui se trouve entre la ligature & le
» cerveau ne s'enfle pas. La matiere des nerfs
» qui servent aux mouvemens volontaires , y
» est je crois attirée par la volonté. Celle des
» nerfs qui servent aux mouvemens involon-
» taires est excitée par la pulsation du sang
» artériel , & par les autres stimulans qui sont
» dans le corps , par l'irritation , ou le reflux.
» C'est peut-être la raison pour laquelle le sang

» ne coule pas doucement & fans interruption,
» mais se meut par pulsation dans les arteres,
» & pour laquelle aussi il a un cours égal &
» doux dans les veines , le mécanisme des fibres
» se terminant où les veines commencent, ce
» qui rend les pulsations inutiles. La raison gé-
» nérale de tous ces faits particuliers, paroît
» être que les nerfs ne peuvent fournir qu'une
» certaine quantité de matiere nécessaire pour
» les divers objets de l'économie animale, &
» dont la répartition relative à ces usages dif-
» férens, est abandonnée à la volonté , aux
» pulsations du sang (de la force desquelles
» dépend le mouvement musculaire) à la cha-
» leur & aux autres stimulans.

On peut regretter, avec l'auteur, qu'il n'ait pas vu le traité de M. Crawford (*) sur la chaleur animale, avant de livrer son ouvrage à l'impression; mais s'il paroît s'être trompé quelquefois, & qui peut se flatter de rencontrer toujours la vérité dans des sujets si difficiles! il a au moins le mérite d'avoir fondé la nature avec beaucoup de sagacité, & on doit attendre de nouvelles lumieres d'un homme qui annonce autant de talent que lui pour les recherches philosophiques.

(*Critical Review.*)

(*) *Esprit des Journaux*, mars 1780, pag. 125.

ANNALES Poétiques, depuis l'origine de la poésie françoise. Tome XIV. A Paris, chez les Editeurs, rue de la Jussienne, vis-à-vis le corps-de-garde; petit in-12. de 260 pag. avec le portrait du Cardinal du Perron. 1780.

LEs éditeurs des *Annales Poétiques* rendent compte dans un avertissement des raisons qui ont retardé la publication de ce 14e. volume. A plusieurs circonstances particulieres, s'est jointe encore la difficulté du choix qu'il contient. Il y est fait mention d'une cinquantaine de poètes; ce qui suppose au moins une centaine de volumes qu'il leur a fallu lire : car il suffit de jeter un coup-d'œil sur cette curieuse collection, pour se convaincre qu'ils ne travaillent que d'après les originaux, & qu'à cet égard, ils ne ressemblent en aucune maniere aux faiseurs de recueils ordinaires, qui ne donnent guere que de nouvelles éditions de ce que l'on connoissoit déjà avant eux. Des cinquante poètes compris dans ce volume, il y en a une quarantaine qui n'a fourni aucunes poésies, & dont les articles sont compris dans la notice de la fin. Parmi les autres, le cardinal du Perron, Desyvetaux & Mlle. de Gournay, sont les plus connus. Aucun d'eux cependant n'a eu un grand talent, ni une grande réputation dans l'art des vers. Les pieces choi-

fies par les éditeurs dans les œuvres de du Perron ne consistent que dans quelques pseaumes & quelques stances en l'honneur d'Henri IV. On y remarque du nombre, du mouvement, de l'élévation. Desyvetaux est célèbre par son amour pour la volupté & ses folies pastorales. On a inséré quatre pièces de lui dans ce volume, & entre autres *l'Institution du Prince*, poëme adressé au duc de Vendôme, dont il avoit été précepteur. Cet ouvrage décele de l'esprit & de la facilité. L'expression en est souvent poétique : mais les périodes suivent trop souvent les formes de la prose. Quant à Mlle. de Gournay, c'est la fille adoptive de *Montagne*. On nous donne de cette savante Demoiselle dix ou douze épigrammes ou inscriptions, dont quelques-unes sont d'un style difficile, & dont la plupart ont des idées frappantes. On trouve l'un & l'autre dans ces quatre vers sur la *Pucelle d'Orléans* :

L'Alcide au feu périt : par feu, Jeanne est périë.
Tous deux libérateurs, tous deux foudres de Mars,
Et tous deux sans égal, égaux de toutes parts,
Si l'Alcide étoit mort en servant sa patrie.

Le premier & le troisième vers sont durs : mais on conviendra que le dernier renferme une très-belle pensée.

Un des grands avantages des *Annales Politiques*, est de redonner, pour ainsi dire, la vie à des auteurs & à des ouvrages injustement condamnés à la plus profonde obscurité. Les volumes précédens en offrent une infinité d'exem-

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ples. On lira avec plaisir dans celui-ci les poésies de *Jean Godard*, dont personne jusqu'à présent n'a soupçonné le talent ni l'existence. Il étoit trop fécond, disent les éditeurs ; cette grande maxime, qu'il faut savoir s'arrêter, lui étoit étrangère ou antipathique. Mais comme il a tous les défauts d'Ovide, il a aussi de ses qualités : il est souvent facile, abondant, ingénieux ; ses jours sont heureux, & il entendoit assez bien la coupe de la chanson. On trouvera certainement beaucoup d'esprit dans cette pièce sur l'avarice, tant reprochée aux vieillards. Il paroît que notre auteur sur s'en préserver. Elle est adressée à un de ses amis.

Ce qui nous peut rester de vie,
C'est tout au plus quinze ou vingt ans :
Avoir beaucoup, c'est notre envie,
Et notre vie a peu de tems.

Comme la vieilleſſe chenuë
Va diminuant l'âge aux ſiens :
De même elle leur diminue
Toute néceſſité de biens.

Toutefois leur ame peu *caute* (*)
Se tue à tout prendre & ravir ;
Encore ils font une autre faute,
C'est qu'ils n'oſent point s'en ſervir,

. . . :

Par leur deſir plein d'impuiffance
Qui change leur vivre en mourir,

(*) *Caute*, ruſée.

N'ayant le bien de jouissance ,
Il n'ont que le mal d'acquérir.

.

Mon le Brun, d'honnête lieffé,
Montrons qu'en nous rendant gaillards,
Ce n'est pas vice de vieillesse,
Mais vice de quelques vieillards.

Il faut avoir soin de soi-même,
Et s'égayer en sa maison,
Comme le sage Menedème
Et le généreux Xénophon.

Il faut mettre en tourbes confuses
La dépense avec les écus,
Les Graces avecque les Muses,
Apollon avecque Bacchus.

Ce nous fera bien & louange,
Si ainsi nous nous unissons :
Si je vais chez vous à vendange,
Vous viendrez chez nous à moissons.

.

N'ayons peur que terre nous faille,
Nous l'aurons dessus & dessous :
Aux affamés la mort en baille
A la fin tant qu'ils en sont sous.

Faisons donc fuir le soin moleste,
A mesure que l'âge fuit :
Peu de navigation reste ;
N'épargnons pas notre biscuit.

L'avarice mal assouvie
Sur nous ne doit pouvoir plus rien ;
Bientôt nous n'aurons plus de vie :
Jamais nous n'eûmes plus de bien.

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Un certain *Montgaillard* , compris dans ce volume , n'est pas connu non plus , & a néanmoins de tems en tems des idées fort agréables ; on peut en juger par cette stance , qui , à l'exception du second vers , nous a semblé charmante.

Mon maître me délaisse ; & ma maîtresse encore ,
Pour ruiner du tout une ame qui l'adore ,
Va méprisant mes fers , mes feux & ma prison ;
Ce n'est rien que dedain que de mon maître & d'elle :
Je fais bien que j'ai tort , qu'ils ont tous deux raison ;
Car l'un est un grand prince , & l'autre est une belle.

(*Journal de Paris.*)

STORIA del commercio , &c. *Histoire du commerce & de la navigation , depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; par MICHEL DE JORIO , jurisconsulte & avocat. Tome I. In-4to. A Naples , de l'imprimerie Simonienne. 1779.*

C E qui étoit autrefois l'occupation particulière des négocians , paroît aujourd'hui exercer les savans qui ont fait du commerce une nouvelle branche de littérature ; nous ne leur disputons pas certainement le droit de traiter cette manière ; sans doute que le plus sûr moyen de faciliter & de perfectionner la pratique des arts utiles à la vie , est d'en analyser le mécanisme ,

& d'en faire une théorie exacte; d'ailleurs on ne peut guere acquérir une parfaite connoissance du commerce, sans le secours de l'histoire, de la physique, de la géographie, &c. auxquelles il est étroitement lié, & qui sont comme autant de districts de la vaste république des lettres; & si souvent l'envie de paroître savans, fait prendre la plume pour écrire sur le commerce, à des hommes, qui, n'étant nullement au fait du métier, ne nous offrent qu'un vain étalage d'érudition, cette disgrâce n'est pas tellement particuliere au commerce, qu'elle n'arrive aussi aux autres sciences. Au reste, c'est un écueil qu'a voulu éviter M. de Jorio; animé du noble desir d'être utile à son pays, en lui exposant les avantages du commerce, il laisse aux gens du métier, le soin d'en développer les regles; il ne veut qu'en écrire l'histoire où, par le tableau de toutes les nations, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, il puisse démontrer cette vérité : que la richesse d'un état lui vient du commerce & de la navigation qui en est le fondement. Il avoit déjà proposé le plan de son ouvrage. » Il sera divisé, avoit-il dit, en quatre tomes. Le premier renfermera l'histoire du commerce & de la navigation, depuis le commencement du monde jusqu'au siècle d'Auguste. Le second, depuis le siècle d'Auguste jusqu'à l'invention de la bouffole, & les deux autres nous conduiront jusqu'au tems présent. L'abondance & l'intérêt des matieres que nous fournira cette dernière

90 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» époque de l'histoire du commerce , nous
 » obligeront de nous y arrêter plus long-tems
 » qu'aux premieres. « Néanmoins ce premier
 tome qui devoit nous conduire jusqu'au siècle
 d'Auguste , nous conduit à peine à celui de
 Philippe , pere d'Alexandre-le-Grand. L'auteur
 nous apprend la raison de ce changement dans
 un avis qui se trouve à la fin de ce premier
 volume , & dans lequel il dit que le travail
 s'est étendu sous sa plume , & durant l'impres-
 sion ; quant à nous , nous aimerions mieux la
 méthode des écrivains qui ne font point imprimer
 d'ouvrage qu'il ne soit achevé entièrement ,
 & certainement c'est le parti le plus sûr. Quoi
 qu'il en soit , M. de Jorio annonce qu'il révo-
 que la promesse donnée à ses lecteurs , quant
 au nombre des volumes , & puisqu'il demande
 la liberté que peut lui laisser l'abondance ou
 la stérilité des sujets , nous ne serons point
 assez séveres pour la lui refuser.

L'histoire du commerce & de la navigation
 depuis le commencement du monde jusqu'à
 Philippe de Macédoine , forme donc la matiere
 du premier volume divisé en deux livres , dont
 l'un traite du commerce des nations orientales ,
 & l'autre de celui des peuples occidentaux.
 L'origine du commerce & de la navigation ,
 le commerce & la navigation des Egyptiens ,
 des Phéniciens , des Juifs , des Indiens , des
 Chinois , des Affyriens , des Perses , des Ara-
 bes , des Ethiopiens , & des Grecs , composent
 les douze chapitres du premier livre ; ceux du
 second renferment l'histoire du commerce des

premiers Siciliens , des Carthaginois , des Espagnols , des Bretons & des Romains ; les voyages dans l'Afrique occidentale , dans les Gaules , à l'isle de Thylé , & dans tout le nord de l'Europe.

Ce simple exposé doit faire sentir que l'ouvrage est peu susceptible d'une analyse exacte ; les noms seuls de tant de nations annoncent combien est vaste la carrière où l'auteur s'est engagé. Mais, demandera quelqu'un : est-ce que cette matiere n'avoit pas déjà été traitée à fond par le célèbre Huet ? » Oui , répond ,
» M. de Jorio , mais l'histoire du commerce &
» de la navigation des anciens , composée par
» le savant évêque d'Avranches , malgré le
» mérite qu'elle a de réunir un grand nombre
» de faits relatifs à l'antiquité , est défectueuse ,
» en ce qu'elle ne nous conduit point jusqu'à
» nos tems. Elle est d'ailleurs remplie d'obs-
» curité , & elle exige pour lecteurs des per-
» sonnes très-instruites sur l'histoire ancienne.
» Je ne l'ai pourtant point négligée ; elle sera
» mon guide , & l'on verra quel usage j'ai
» fait des matériaux qu'elle m'a fournis , mais
» que j'ai disposé dans un ordre tout différent.
» Pour éviter d'être obscur , & pour rendre
» la lecture de mon ouvrage plus agréable ,
» j'enchaîne les faits qui ont du rapport à la
» navigation avec les principaux traits de l'his-
» toire ancienne ; je donne une idée de l'état
» d'un peuple , avant de parler de son com-
» merce , & je me flatte qu'une pareille mé-
» thode doit être goûtée du public. L'histoire

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» de Huet n'est point accompagnée des ré-
 » flexions que le sujet exige , & aujourd'hui on
 » cherche dans l'histoire quelque chose de plus
 » que des faits. Notre siècle raisonneur ne se
 » contenteroit pas d'un simple récit ; il faut ,
 » en traitant du commerce , montrer quelle
 » est son influence sur la constitution des états ,
 » en découvrir les rapports les plus secrets ,
 » considérer les causes de sa grandeur & de
 » sa décadence , l'intérêt qu'y peuvent avoir
 » les souverains & les peuples , le présenter
 » enfin dans une liaison étroite avec la philo-
 » sophie & la politique. Ce n'est pas tout en-
 » core. Je dois nécessairement faire entrer dans
 » mon plan les loix relatives au commerce ;
 » ces loix , dont la connoissance est regardée
 » comme une partie essentielle du droit public ,
 » & dont la compilation tient une place con-
 » sidérable dans le corps diplomatique. Les dis-
 » putes qui se sont élevées , & qui s'élèvent
 » encore au sujet du commerce , sont les plus
 » grands obstacles qui s'opposent à ses progrès ,
 » & pour les surmonter , l'intelligence des trai-
 » tés est nécessaire. «

Après ce que vient de dire l'auteur , nous
 ne pouvons qu'attendre avec impatience les
 dernières parties de son ouvrage , à la per-
 fection desquelles paroissent concourir tant &
 de si grandes vues ; au lieu que dans la pre-
 mière , l'obscurité des tems & le défaut d'his-
 toriens ne lui ont pas permis d'aller beaucoup
 plus loin que Huet , quoiqu'il y ait suppléé
 par des recherches sur l'origine de différens

peuples, en suivant les traces de Bochart & de Rollin, & par un plus ample détail sur des faits que Huet avoit jugé devoir passer sous silence, ou ne traiter que légèrement, pour ne pas trop s'éloigner de l'objet principal.

L'estime que nous avons conçue pour les talens de M. de Jorio, ne doit pas nous empêcher de joindre à ce que nous venons de dire, les réflexions qui se sont présentées à nous pendant la lecture de son ouvrage. En premier lieu, nous aurions voulu que dans la préface, où il donne un catalogue de ceux qui ont écrit sur le commerce, il eût fait mention des auteurs Italiens. Il auroit dû parler du marquis de Belloni, dont la fameuse *dissertation sur le commerce*, admirée de toutes les nations savantes de l'Europe, & traduite en latin, en françois, en anglois & en allemand, a eu dix éditions dans l'espace de sept ans. Dissertation qu'un Anglois n'a pas fait difficulté de préférer à tous les ouvrages qui avoient été publiés sur la même matiere; parce que l'auteur seul avoit connu l'art de généraliser les principes, en les appliquant à toutes les circonstances particulières de chaque nation; tandis que les autres, en ne faisant aucune attention aux différences qui se trouvent entre le commerce général & le commerce politique & particulier, n'ont donné que des regles dont il est aisé de découvrir la fausseté. Un autre ouvrage italien que M. de Jorio auroit dû consulter pour les derniers chapitres de son second livre, où il traite de l'origine des peuples de l'Italie, est

celui de *Monfignor Guarnacci* , intitulé : *Origini Italiche* ; la célébrité de cet auteur mérite assez qu'on adopte ou qu'on réfute ses sentimens ; en second lieu, nous aurions voulu que dans les endroits où il parle du fameux voyage des Argonautes , & où il traite cette question : si le Danube ne s'est pas autrefois déchargé par un bras dans la mer adriatique , il n'eût point oublié de réfuter les observations sur les isles de Cherfo & d'Ofero , (*) de M. l'abbé Fortis , dont les sentimens sur l'âge du monde , paroissent contredire le texte de l'écriture. Il feroit encore à desirer, qu'en parlant des trièmes & des quinquirèmes des anciens , il se fût appliqué à jeter quelque lumière sur cette partie de leur marine , en expliquant de quelle maniere ces habiles navigateurs pouvoient , sans se gêner mutuellement , manœuvrer des galeres à trois & même cinq bancs de rameurs , & faire mouvoir ces rames d'une longueur démesurée , telles que devoient être celles des étages les plus élevés. Peut-être que les monumens précieux , rassemblés dans le Museum royal de Portici , pourroient fournir tous les éclaircissements nécessaires sur ce sujet , & nous espérons que M. de Jorio se donnera la peine de les consulter pour en faire usage dans les volumes suivans.

(*Efemeridi letterarie.*)

(*) *Esprit des Journaux* , novembre 1778 , pag. 204.

PORTUGIESISCHE grammatik , &c. *Grammaire portugaise ; par M. DE JUNK. In-8vo. A Francfort-sur-l'Oder , chez Straußs. 1779.*

M. de Junk , auteur de cette grammaire , étoit en 1762 en Portugal , avec le feu comte de Schaumbourg-la-Lippe , & y commandoit un corps de volontaires qu'il avoit levés lui-même. Pendant son séjour dans ce royaume , il fit , dit-il , beaucoup de recherches pour se procurer des cartes du pays , & des grammaires de la langue qu'on y parle ; il n'eut pas la satisfaction d'en trouver aucune. Après avoir appris la langue par l'usage , consulté ceux qui la parlent le mieux , & fait un recueil d'observations , il a entrepris de composer une grammaire qu'il a fait imprimer en Allemagne depuis son retour ; elle est destinée à l'usage de ses compatriotes , & contient les appendices ordinaires dans tous les ouvrages de ce genre , un vocabulaire , des dialogues , des contes , &c.

La partie la plus piquante , mais qui pourroit bien être reléguée dans la classe de ces derniers , est celle qui nous offre des détails sur la littérature portugaise , sur les livres imprimés dans ce pays. Elle précède la grammaire , à laquelle elle sert en quelque sorte d'introduction. Elle est assez curieuse pour que nous en disions un mot , sans prétendre garantir toutes les observations que nous extrairons.

96 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Selon M. de Junk , l'académie d'histoire ; fondée par le roi Jean V , n'a rien produit jusqu'à présent. Ses membres sont obligés de jurer par l'immaculée conception de Marie ; & les travaux de la plupart semblent s'être bornés à faire ce serment à leur réception , & à le faire répéter fidèlement à tous ceux qui sont admis dans cette société. Les productions de ceux d'entr'eux qui ont voulu s'occuper , feroient desirer qu'ils eussent suivi l'exemple de leurs confreres oisifs ; le public n'y auroit rien perdu. Quel avantage , en effet , les sciences peuvent-elles retirer de recherches de l'espece de celles-ci ? *Quelle est la partie du corps qui , après avoir été indifferente pendant plusieurs siècles , est devenue de nos jours très-intéressante pour l'état ?* Réponse. *C'est le nez , depuis que le tabac est devenu d'un usage général , & une des sources du revenu du roi.*

On peut mettre au nombre de ces recherches futiles celles par lesquelles on décide que la vue n'est pas le sens le plus noble , parce qu'il est dit : *Beati qui non viderunt.* » Il n'y » a pas moins de 2 volumes in-folio , ajoute » M. de Junk , sur le nom vulgaire portugais » du ver luisant , *noctiluca* , *cagalume* ; on y » propose d'adopter celui de *pyrilampo* ; mais , » après beaucoup de raisons pour & contre , » on décide qu'il faut le rejeter , & préférer » ceux de *nouteluz* , & *bicholuzente*. Ces deux » importans in-folio sont dédiés à *Dieu le pere* , » *Dieu le fils* & *Dieu le St. Esprit* , à chacun » desquels on adresse une dédicace particuliere. «

L'auteur ,

D'après un extrait de la bibliothèque portugaise de Machado , dans laquelle on a conservé les titres de tous les ouvrages originaux publiés en cette langue , sans oublier même ceux des brochures les plus petites & les plus frivoles , il paroît qu'il y a eu dans le Portugal , en y comprenant tous les pays de sa domination au-delà des mers , depuis le commencement de l'ère chrétienne , 5592 écrivains , & 12 mille 435 livres , ou brochures.

Les livres sont rangés par classes. On trouve dans celle de théologie deux *vies de Jesus-Christ dans le sein de la Vierge Marie* ; une *de la Vierge Marie dans celui de sa mere Anne* , & un *poème épique sur la conception de Marie*. Parmi les livres de jurisprudence , il y en a un intitulé : *Venus juridica*. M. de Junk fait aussi mention d'un dictionnaire portugais en 10 volumes in-folio , composé par le P. Bluteau , né en Islande , de parens françois.

St. Antoine , s'il faut en croire l'auteur , est encore maréchal-général des troupes du royaume. » Il semble , dit-il , que le gouvernement ne » put trouver en 1706 , un sujet digne de ce » commandement important , & préféra , par » cette raison , d'en décorer un saint tiré du » calendrier. Comme , par les institutions militaires du Portugal , personne ne peut s'élever à un commandement en chef , qu'en passant progressivement par tous les grades , la statue du saint fut d'abord revêtue de l'uniforme du soldat ; le jour suivant , on lui mit celui d'un officier subalterne ; on le fit passer

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ainsi successivement par tous les grades , juf-
 » qu'à la fuprême dignité militaire de maré-
 » chal-général , avec une penfion de 150 du-
 » cats , & l'honneur d'être porté devant l'ar-
 » mée dans une chaise. Malheureusement le
 » premier boulet de canon tiré de l'armée du
 » duc de Berwick , faillit à emporter la tête
 » du faint général , & l'armée portugaise dé-
 » campa auffi-tôt. De nos jours on dit que le
 » roi porte annuellement la paie du faint à fa
 » chapelle , où il la dépose dans une bourse
 » de velours rouge. «

Il eft facile de connoître en Portugal le
 nombre des écrivains & des livres qui paroif-
 fent , à caufe de la censure févere qu'ils fu-
 biffent , & de la multitude des formalités aux-
 quelles ils font fousmis avant d'être livrés à la
 preffe. Auffi les livres font-ils rares & chers.
 On a tout lieu d'efpérer que la nouvelle aca-
 démie , dont nous avons annoncé l'établiffement
 dans notre dernier journal (*page 297*) fera une
 révolution en Portugal ; & que la protection
 que S. M. lui accorde , ne contribuera pas peu
 à exciter l'émulation des Portugais pour les
 fciences & les arts fi négligés jufqu'à préfent
 dans ce royaume.

(*Journal encyclopédique.*)

HISTOIRE naturelle du froment, dans laquelle on traite du principe de la fécondité des terres, du développement du germe, de son accroissement, de la floraison, des maladies du bled, des parties constituantes de la farine, des moulins, de la mouture, du pain, de l'usage de la farine dans les arts & métiers, & enfin de la nutrition; par M. l'abbé PONCELET, avec figures.
A Paris, chez G. Desprez, imprimeur ordinaire du roi & du clergé de France, rue S. Jacques, 1779. In-8vo. d'environ 400 pag. avec 10 belles planches en taille-douce.

DE tous les végétaux qui couvrent la surface du globe, il n'en est point que nous ayons plus intérêt de bien connoître que le froment, puisqu'il n'en est aucun qui soit plus utile à l'espèce humaine. Quoiqu'on ait beaucoup examiné cette plante, il s'en falloit cependant qu'on y eût découvert tout ce que l'auteur de cet ouvrage a eu le bonheur d'y appercevoir à l'aide d'un excellent microscope.

M. l'abbé Poncelet, comme on le voit par le titre de son livre, ne s'est pas contenté de faire des recherches sur la structure & l'organisation du froment, il s'est encore occupé des moyens de le bien cultiver, & de lui donner ensuite toutes les formes nécessaires pour le

rendre propre aux divers usages de la vie.

Dans le premier chapitre de son ouvrage, il fait connoître les différens noms sous lesquels le froment a été désigné chez les divers peuples de la terre. De-là il passe à la description qu'en ont donné les botanistes.

Le froment a été connu dans tous les tems. Le plus ancien livre de la Genèse en parle ; l'Illiade en fait mention ; les Caldéens, les anciens Perses, les Indiens, tous les peuples de l'ancien continent l'ont connu & en ont fait usage. Il n'en est pas tout-à fait de même des Sauvages de l'Amérique. Toutes les relations nous assurent que ce genre d'aliment y étoit inconnu avant l'arrivée des Européens. Cependant le froment y étoit indigene ; mais le grain de celui qu'on y a découvert, n'étoit guere plus gros que le grain de miller ; par conséquent bien différent de celui que l'on trouve sur les confins de la Perse du côté de Bocara, où le grain, à ce qu'on dit, est aussi gros qu'une olive.

M. l'abbé Poncelet ayant soupçonné que notre froment pourroit bien n'avoir été originairement qu'un simple *gramen*, devenu méconnoissable par la culture, avoit commencé des expériences pour s'en assurer ; mais des circonstances particulières ne lui ont pas permis de les conduire aussi loin qu'il auroit désiré.

Il est dans l'opinion que la terre renferme toutes les parties constituantes des végétaux. Pour constater cette importante théorie, il a eu recours à l'analyse chymique ; il prétend avoir trouvé dans une espece de terre soluble qui fait

la base de la terre végétale , les mêmes principes que ceux qui entrent dans la composition du froment. D'où il faut conclure que plus une terre contiendra de ces principes , plus elle produira de riches moissons. M. l'abbé Poncelet enseigne la maniere dont il faut opérer pour faire cette curieuse expérience. Il est vrai que ses résultats sont un peu différens de ceux que plusieurs autres naturalistes ou agriculteurs ont obtenus en analysant , comme lui , la terre végétale ; mais il explique la cause de cette différence. D'ailleurs il croit s'être conduit avec assez d'attention , pour n'avoir aucun scrupule sur l'exactitude de ses procédés. Le détail de ses curieuses épreuves fait la matiere du second chapitre.

Le chapitre qui suit , traite des engrais. L'auteur appelle engrais certaines substances remarquables par une grande quantité de cette terre soluble dans laquelle il a dit que résidoit exclusivement la fécondité.

Ces engrais sont , ou naturels , ou artificiels. On appelle engrais naturels , ceux que la nature bienfaisante répand sans cesse sur la surface du globe , comme l'air , la pluie , la rosée , la neige , l'eau des fleuves & des rivières , &c. On désigne sous le nom d'engrais artificiels , ceux que l'industrie humaine a su tirer des trois regnes de la nature. L'auteur traite successivement de chacun de ces engrais.

M. l'abbé Poncelet propose une méthode particulière de disposer le terrain pour qu'il présente plus de surface à l'impression de l'air qui

102 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

est le premier , le plus universel , de tous les engrais naturels , à cause des substances de différente espece qui nagent dans ce fluide , & qu'il dépose dans le sein de la terre.

Le second engrais naturel est le limon des eaux , & sur-tout celui des rivières. C'est à un pareil engrais que l'Egypte est redevable de son étonnante fécondité. Le Nil , enflé par les pluies qui tombent assez régulièrement dans une partie de la Zone Torride ; le Nil , après avoir parcouru plusieurs vastes régions de l'Afrique , après s'être chargé dans son cours d'une grande quantité de terre soluble , vient enfin la déposer sous la forme d'un limon gras , dans la Basse Egypte , où il demeure quelque tems en stagnation.

Ce qui arrive en Egypte naturellement , ne pourroit-il pas être pratiqué par-tout ailleurs avec le secours de l'art ? » Plusieurs observations m'ont convaincu , dit l'auteur , que le » débordement des rivières , sur-tout celui qui » arrive en février ou mars , dépose un limon » gras qui féconde sensiblement , & les prés & » les terres à froment. Ne pourroit-on pas , » dans ces circonstances , faciliter les débordemens , en tirant des rivières , & même des » plus petits ruisseaux , des saignées propres à » inonder les campagnes , jusqu'à ce que le » dépôt de limon dont j'ai parlé plus haut , » fût formé & amassé en quantité convenable ? » Après quoi , au moyen des vannes ou écluses que l'on fermeroit & ouvreroit à volonté , ne pourroit-on pas faire paroître & dis-

« paroître l'inondation comme on le jugeroit
 » à propos ? Réglée par ce moyen, & pour
 » le tems & pour la quantité, elle fertiliseroit
 » les campagnes à un point qui n'est pas croya-
 » ble. Je parle d'après l'expérience ; & ceux
 » qui habitent le long des rivières sujettes aux
 » inondations périodiques, ne me démentiront
 » certainement pas. «

Les engrais tirés des trois regnes sont pour
 le minéral, les marnes, les chaux tant crues
 que brûlées, les craies, le plâtre & les plâ-
 tras ; pour le regne végétal, les feuilles, les
 écorces d'arbres réduites en poudre, la sciure
 de bois, les pailles, l'herbe, les mottes de
 terre pleines de racines ; pour le regne animal,
 toutes les substances animales, comme le sang,
 la graisse, les cornes, le crin, le cuir, les
 urines, les matieres fécales, les fumiers & ex-
 crémens de toute espece d'animaux. L'auteur
 discute les avantages qu'on peut tirer de cha-
 cune de ces substances en particulier ; il indi-
 que la façon dont il faut les préparer & les
 employer. De-là il passe aux opérations du
 labourage ; il fait quelques observations sur les
 instrumens dont on se sert communément pour
 remuer la terre, & en particulier sur la char-
 rue. Ce dernier instrument très-ancien, bien
 imaginé, fort utile, a subi depuis son origine,
 des changemens sans nombre, & jusqu'à pré-
 sent on n'est pas trop d'accord sur le degré de
 perfectibilité qu'il peut recevoir. M. l'abbé Pon-
 celet remarque qu'en général la charrue doit
 être proportionnée à la nature du sol qu'il

104 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

s'agit d'exploiter , & à la maniere dont il faut l'exploiter.

Par exemple , » dans la bonne Brie , où le
 » fonds des terres est excellent , & où l'on
 » peut donner aux fillons jusqu'à quinze & dix-
 » huit pouces de profondeur , sans craindre de
 » trouver , ni tuf , ni roc , ni glaise , on fait
 » usage , avec raison , de charrues lourdes &
 » de focs alongés : au contraire , dans la Cham-
 » pagne-Pouilleuse , limitrophe cependant de
 » la Brie , où à peine on égratigne la terre ,
 » où les fillons n'ont souvent que trois à qua-
 » tre pouces de profondeur , les charrues sont
 » si légères , qu'un enfant en porteroit une sur
 » son épaule avec tout l'attirail. Dans la Brie ;
 » il faut six forts chevaux , & quelquefois plus ,
 » pour traîner la charrue , pour fillonner un
 » champ : en Champagne , j'ai vu un âne at-
 » télé avec une jeune fille , expédier pendant
 » une matinée un champ considérable. Ces
 » deux méthodes , quoique diamétralement op-
 » posées , sont cependant toutes deux parfaite-
 » ment conséquentes. Dans la Brie , où les
 » terres sont fortes & le mauvais fonds fort
 » éloigné de la superficie , on fait très-bien ;
 » il est même nécessaire de fillonner profondé-
 » ment : mais dans la Champagne-Pouilleuse ;
 » où la superficie du sol n'est qu'une poussière
 » qui recouvre légèrement un fonds de mau-
 » vaise craie , située à la distance seulement de
 » quatre , cinq , au plus six pouces de la sur-
 » face , à peine , comme je l'ai déjà observé ,
 » ose-t-on égratigner la terre. Cette diversité

» de méthode, dans deux provinces si voisines l'une de l'autre, prouve qu'on ne peut rien établir de positif touchant la manière de labourer chaque champ en particulier : l'expérience & l'industrie doivent seules guider le laboureur dans un travail auquel est attaché le fonds de ses espérances. «

Lorsque le champ sera bien labouré, bien amendé par les engrais, & bien préparé, le cultivateur redoublera d'attention pour bien choisir la semence, pour prendre le tems le plus favorable aux semailles, & pour semer de la manière la plus avantageuse. On trouve ici des instructions sur tous ces objets. M. l'abbé Poncelet, persuadé que moins l'âge du froment s'éloigne de l'époque de sa maturité, plus il est doué de la faculté reproductrice, voudroit qu'on l'ensemencât tout aussi-tôt qu'il est récolté.

» Quelle différence, dit-il, pour la force végétative, du bled de l'année précédente avec le bled nouveau. Les parties organiques de l'un, vives, élastiques, pleines de feu, se développent avec une vigueur, une célérité qui caractérisent son âge. Les mêmes parties du bled vieux, presque entièrement privées de cette flamme qui constitue le principe dans les végétaux comme dans les animaux, ne se développent qu'avec peine, foiblement, languissamment ; quelquefois infructueusement. Toutes ces observations sont fondées sur l'expérience : plus un bled est vieux, plus le germe qu'il renferme a perdu de sa vigueur, au point même qu'après six,

106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» sept , huit ans , la faculté reproductive s'éteint
» sans ressources. «

L'auteur ne paroît pas avoir grande confiance dans toutes ces recettes qu'on débite depuis long-temps pour rendre le froment plus fécond. Il déclare qu'il en a souvent essayé , sans avoir jamais remarqué qu'elles contribuassent en rien aux progrès de la végétation.

Les laboureurs sont rarement d'accord entre eux sur la maniere de labourer ; c'est bien pis , lorsqu'il est question d'ensemencer ; les uns veulent qu'on seme clair , les autres dru ; ceux-là se contentent de semer si légèrement , qu'à peine la semence est recouverte d'un pouce de terre ; plusieurs même sement au hasard , méprisant également & les semoirs , & toutes les méthodes régulières.

» Le semoir de M. Duhamel , & quelques
» autres construits sur le même principe , &
» même perfectionnés , ont d'abord été favorablement accueillis ; mais la pratique y ayant
» fait observer plusieurs inconvéniens échappés
» à la théorie , & auxquels il étoit difficile de
» remédier , on tarda peu à les abandonner. «

M. l'abbé Poncelet a pratiqué lui-même la plupart de ces méthodes ; & après une assez longue suite d'expériences variées en tous sens , il s'est enfin déterminé pour celle qui , sans être entièrement exempte d'inconvéniens , lui a procuré le plus beau bled , le bled le plus sain , & les moissons les plus abondantes. Voici exactement son procédé.

» Au lieu de jeter la semence à poignée

» & au hafard, comme on l'a pratiqué dans tous
» les tems & dans tous les pays, je fais, dit-il ,
» au moyen d'un plantoir, des trous de trois
» pouces de profondeur, quelquefois plus, quel-
» quefois moins, selon la nature du fol, & à dix
» pouces de diftance les uns des autres, tous dif-
» pofés en quinconce : à mefure que j'avance, le
» plantoir à la main, une autre perfonne por-
» tant une corbeille remplie de froment, me
» fuit, & dépose dans chaque trou un grain,
» quelquefois deux, & jufqu'à trois, selon que
» je présume, d'après la nature du fol, que
» le grain pâtera (ou tallera) plus ou moins
» sûrement, plus ou moins facilement, plus ou
» moins abondamment.

» Le grain déposé, la même perfonne le
» recouvre de terre, qu'elle nivelle enfuite
» avec fa main le plus uniment qu'il eft pof-
» fible; de forte qu'infenfiblement le champ fe
» trouve femé d'un bout à l'autre avec autant
» d'égalité & de propreté que les planches
» d'un potager. «

M. l'abbé Poncelet ne diffimule point qu'on
a objecté contre cette méthode qu'elle étoit
d'une longueur exceffive. Il pourroit répondre
d'abord que le maïs, les pois, les fèves, les
pommes de terre, les choux, &c. fe plantent
dans des champs fort étendus, & que le tems
qu'on y emploie, & bien d'autres difficultés
qu'on lui oppofe, n'ont jamais fervi de pré-
texte pour s'en dispenser. Mais, fans infister
fur cette réponfe, il foutient que fa nouvelle
méthode eft préférable aux anciennes, parce

108. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que si elle exige un peu plus de temps , elle offre aussi des avantages de la plus grande importance. D'abord elle évite les inconvéniens de la herse , elle épargne la semence , elle assure la multiplication des tiges , & favorise singulièrement le développement du germe , & produit de riches moissons.

Les trois chapitres qui viennent ensuite , contiennent la description des parties organiques du froment. Cette portion de l'ouvrage de M. l'abbé Poncelet doit intéresser sur-tout & les naturalistes & les botanistes ; ils y trouveront des observations très-déliées sur la structure du germe du bled , sur la manière dont il se développe , sur les diverses substances qui le composent. Il faudroit , pour le bien entendre , avoir sous les yeux les figures qu'il a fait graver dans l'intention de rendre le texte plus intelligible. M. l'abbé Poncelet a découvert , comme nous l'avons déjà observé , une multitude de merveilles dans le tuyau du bled , dans ses feuilles ; il a vu des choses plus surprenantes encore dans les fleurs & les organes de la fructification.

Il seroit à désirer que quelque curieux voulût répéter les expériences microscopiques de cet observateur courageux , pour constater de plus en plus des faits aussi extraordinaires. Ce n'est pas que nous doutions de son attention & de sa vigilance ; mais il est certain que lorsqu'il s'agit d'expériences dont la certitude dépend d'un organe aussi sujet à se tromper que celui de la vue , on ne peut trop multiplier les témoins.

Après avoir fait voir comment le froment se comporte quand il est bien organisé, l'auteur examine quelles sont les maladies auxquelles il peut être sujet. La première de ces maladies est le charbon, c'est dans les seules lobes du grain, ou plutôt dans les calices qu'est situé le siège de cette maladie; les globes sont composés d'un grand nombre de globules, remplis d'une substance sucrée & fermentescible. Or, c'est l'altération de cette substance & des globules dont elle est enveloppée, & leur réduction en une poudre noire, vraisemblablement occasionnée par quelque fluide corrosif, qui constituent la maladie dont il est question. Au reste, M. l'abbé Poncelet s'est assuré qu'elle n'étoit pas contagieuse.

La maladie désignée sous le nom de *carie*, est beaucoup plus fâcheuse que la précédente. Les épis atteints du charbon ou de la nielle sont faciles à connoître; on les distingue au premier coup-d'œil par la poussière noire dont ils sont remplis, & qui s'envole dès qu'on la secoue; au lieu que l'épi attaqué de la carie, n'offre rien de semblable. Son grain paroît, à la simple vue, aussi sain que les bons grains de bled ordinaire; mais si on les presse avec les doigts, au lieu d'une farine blanche & sèche, on n'y trouve qu'une substance grasse; d'une couleur brune-obscur, & d'une odeur infecte. Le venin de ce mal est si subtile qu'il peut se communiquer par un simple attouchement; il ne faut qu'un seul épi carié pour infecter toute une gerbe, & une seule gerbe

110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pour empoisonner toutes les gerbes voisines. Heureusement , le remede n'est plus ignoré aujourd'hui. L'expérience a fait connoître que la lessive trouvée par M. Tillet , étoit également propre à préserver les grains de la carie comme du charbon.

Nous ne parlerons pas des autres maladies qui affectent le froment. Nous observerons seulement ici que l'auteur cite une expérience qui lui donne lieu de présumer que le seigle n'est qu'un froment dégénéré. Mais cette expérience est-elle bien décisive ? Parce que dans le nombre de cent grains de froment choisis que l'auteur avoit plantés dans un champ , il s'est trouvé une touffe de seigle , s'ensuit-il qu'elle soit provenue d'un grain de froment ? Quelque circonstance particulière ne peut-elle pas , quoi qu'il en dise , avoir apporté un grain de seigle dans cet endroit ? Une pareille preuve ne paroît pas suffire pour établir même la moindre conjecture sur un fait d'histoire-naturelle , qui depuis long-tems est démenti par des observations contradictoires.

Outre les maladies dont l'auteur fait l'énumération , le froment est sujet à beaucoup d'autres accidens causés , les uns par les météores , les autres par quelques animaux voraces & destructeurs. Parmi ces animaux malfaisans on distingue le moineau.

» Nous raconterons , dit M. l'abbé Ponce-
» let , & même avec une sorte de complai-
» sance , ce qu'une multitude d'observations
» suivies nous ont fait connoître touchant les

» déprédations, l'astuce & l'audace de cet in-
» signe maraudeur. Jamais on n'imagineroit les
» torts que ce petit animal fait aux laboureurs.
» Croiroit-on qu'il n'en est pas un seul qui ne
» mange par année dix livres de grain &
» plus ? Aussi est-il universellement proscrit &
» détesté. Sa tête est à prix en Allemagne ,
» en Angleterre & dans plusieurs pays , parce
» qu'il porte par-tout le même instinct mal-
» faisant , & que par-tout il exerce également
» ses déprédations. Mais on a beau faire pour
» en diminuer l'espèce , aussi lascif que voleur ,
» il multiplie extraordinairement ; il fait jusqu'à
» trois pontes par an , & chacune de ces pon-
» tes est au moins de cinq , quelquefois de six
» œufs. «

» J'ai souvent eu lieu de soupçonner que
» les moineaux vivent en société ; qu'ils ont
» entre eux , sinon un langage proprement
» dit , du moins des accens variés & expressifs ,
» au moyen desquels ils se communiquent des
» projets relatifs à leur conservation particu-
» lière & au bien commun de leur petite
» république. Car comment expliquer autre-
» ment les avis qu'ils semblent se donner ré-
» ciproquement les uns aux autres , quand quel-
» que grand danger les menace ? Il en est de
» même des ruses qu'ils emploient , des pré-
» cautions qu'ils prennent de concert pour ne
» point être surpris. «

» Assailli , tourmenté pendant les trois der-
» nières années que j'ai cru devoir consacrer
» aux observations relatives à l'agriculture ;

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» excédé par des milliers de moineaux, qui
» paroïssent avoir jetté comme un dévolu
» sur ma petite plantation , que n'ai-je point
» tenté pour les en écarter ? J'ai d'abord eu
» recours au fusil ; mauvais moyen , perni-
» cieux même ; puisque pour un moineau que
» j'abattois , il m'arrivoit souvent de détruire ,
» du même coup , vingt , trente & quarante
» épis. Les pieges sont , sans doute , plus sûrs ,
» & n'exposent point au même inconvénient ;
» mais les rusés voleurs ne tardent guere à
» les éventer , & à s'avertir les uns les autres
» qu'il est dangereux d'en approcher. Enfin je
» me déterminai , pour leur inspirer quelque
» terreur , de planter au milieu de mon champ
» un fantôme , couvert d'un chapeau ; les bras
» tendus , & armé d'un bâton. Le premier
» jour les maraudeurs n'osèrent approcher ;
» mais je les voyois postés dans le voisinage ,
» gardant le plus profond silence , & paroissant
» méditer profondément sur le parti qu'il leur
» convenoit de prendre. Le second jour un
» vieux mâle , vraisemblablement le plus au-
» dacieux , & peut-être le chef de la bande ,
» approcha du champ , examina le fantôme
» avec beaucoup d'attention : voyant qu'il ne
» remuoit pas , il en approcha de plus près ;
» enfin il fut assez hardi pour venir se poser
» sur son épaule : dans le même instant il fit
» un cri aigu , qu'il répéta plusieurs fois avec
» beaucoup de précipitation , comme pour dire
» à ses camarades : approchez , nous n'avons
» rien à craindre. A ce signal toute la bande

» accourut : je pris mon fusil ; j'approchai
 » doucement ; le sentinelle toujours attentif,
 » toujours l'œil alerte, m'aperçut, aussi-tôt il
 » fit un autre cri, mais bien différent de ce-
 » lui qu'il venoit de faire pour convoquer
 » l'assemblée. A ce nouveau signal toute la
 » bande , précédée du sentinelle, & , sans
 » doute , conducteur en même tems, s'envola :
 » je lâchai mon coup de fusil en l'air pour les
 » intimider ; je réussis effectivement pour quel-
 » ques jours , mais vers le quatrième, je les
 » vis reparoître à une certaine distance comme
 » la première fois, & gardant tous le plus
 » profond silence. Il me vint alors à l'esprit
 » une plaisante idée, que j'exécutai sur le champ :
 » j'enlevai le fantôme ; je vêtis ses haillons,
 » & je me postai à sa place & armé du bâ-
 » ton : il est probable que nos rusés marau-
 » deurs , malgré toute leur sagacité , ne s'ap-
 » perçurent pas du changement. Après une
 » demi-heure d'observation, j'entendis le signal
 » ordinaire ; & immédiatement après, je vis
 » la bande entière s'abattre, d'un plein vol,
 » au beau milieu du champ, & presque à mes
 » pieds. Préparé , comme je l'étois, il étoit
 » presque impossible que je manquasse mon coup ;
 » j'en assommai deux , le reste s'envola. J'avois
 » lu dans les aventures de Robinson Crusoé ,
 » que dans un cas semblable, cet infortuné
 » solitaire avoit éloigné les oiseaux de sa plan-
 » tation , en suspendant à des perches ceux
 » qu'il avoit tués ; j'essayai le même stratagème
 » me , mais sans le moindre succès. Au bout

114 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de quelques jours, mes maraudeurs, au fait
» du nouvel épouvantail, revinrent , très-con-
» vaincus qu'ils n'avoient rien à craindre de
» leurs défunts camarades. A force de soins &
» d'affiduité, je parvins pourtant à les en écar-
» ter efficacement & pour toujours ; & le
» moyen dont je me servis, fut fort simple :
» il consistoit à changer mon fantôme de place
» & d'habillement deux fois par jour : cette
» diversité de forme & de situation en imposa
» à mes voleurs : défilants comme ils le sont,
» ils abandonnerent enfin la partie , & je sau-
» vai par ce moyen la plus grande partie de
» mon bled. «

Le charenson, par ses ravages clandestins & continuels, est encore plus nuisible que le moineau ; lui seul est capable de ruiner de fond en comble le plus riche fermier. On peut juger de la rapidité du dégât que font ces insectes par leur excessive multiplication. Il a été démontré, dit M. Valmont de Bomare, que deux charenses, l'un mâle, l'autre femelle, peuvent produire, depuis le 15 avril, jusqu'au 15 septembre, six mille quarante-cinq individus. Que l'on multiplie ensuite ces six mille quarante cinq par un pareil nombre pour la ponte suivante, combien de millions pour résultat ? Et par progression, combien de milliards en très-peu de tems ?

On n'a point encore trouvé de moyen propre à anéantir sans ressource ce fléau destructeur. Ce n'est pas qu'on n'en ait proposé en différens tems de toutes les espèces ; mais au-

cun n'a été reconnu pour être véritablement infailible ou d'un usage commode & facile. Dans le grand nombre de ceux que l'auteur a éprouvé, le seul qui, selon lui, mérite quelque considération, est celui qui consiste à remuer souvent le bled par un vigoureux pelle-tage.

A ces observations succede l'analyse chymique du grain de froment.

Le grain de froment est, suivant la doctrine de l'auteur, un corps organisé, dont chaque vaisseau se trouve rempli ou d'air, ou d'eau, ou d'huile, ou de mucilage, & dont les fibres contiennent différens sels & de la terre. Tant que le grain de bled subsiste en son entier, ces diverses parties, séparément contenues, ou dans les vaisseaux, ou dans les fibres, y sont sans mélange, sans confusion, dans l'ordre le plus admirable, & destinées toutes à la nutrition & à la conservation du germe; mais le grain n'a pas plutôt éprouvé le froissement des meules du moulin, que tout ce bel ordre disparoît de maniere à ne plus laisser appercevoir que dans la plus étrange confusion ces mêmes parties constituantes & intégrantes qu'on vient d'indiquer; tel est l'état de la farine.

Si après avoir fait avec cette farine une pâte un peu ferme, on la malaxe avec intelligence sous le robinet d'une fontaine qui coule lentement, alors on séparera les parties mucilagineuses, & vraisemblablement beaucoup d'autres parties encore, notamment la partie globuleuse, réservoir de la substance sucrée ou

116 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

muqueuse ; mais en même tems on rassemblera & on agglutinera en une masse commune la résine indispensablement unie à beaucoup d'autres parties de nature différente, sur-tout à des particules terreuses & salines ; & c'est précisément à cette nouvelle combinaison qu'on a donné le nom de *substance glutineuse*.

Ainsi cette substance dont les chymistes ont fait tant de bruit, & que l'auteur prétend avoir connue avant tous ceux qui s'en sont attribué la découverte, n'est qu'un *magma* qui comprend toutes les parties constituantes de la farine, à l'exception de la gomme, de façon que la résine l'emporte de beaucoup sur toutes les autres. L'auteur a séparé cette résine du reste de la masse, par le moyen de l'esprit-de-vin. Il a examiné aussi en particulier chacune des autres substances, savoir, la substance muqueuse ou sucrée, l'amidon, le son. Tous ces détails sont curieux ; nous ne nous y arrêterons cependant pas, parce que nous avons eu occasion d'en parler fort au long dans l'extrait que nous avons donné de l'ouvrage de M. Parmentier, intitulé : *le parfait boulanger, ou traité complet sur la fabrication & le commerce du pain*. (*).

M. l'abbé Poncelet examine ensuite la manière dont le bled se corrompt ou tend à la putréfaction, & il en conclut que pour le conserver il ne s'agiroit que d'intercepter l'humidité

(*) Journal d'août 1779, pag. 171--192.

dont l'air est toujours plus ou moins chargé.

Les relations des voyageurs nous apprennent qu'en Afrique, en Pologne & dans bien d'autres pays, on conserve les bleds dans des puits profonds, creusés dans un terrain sec & à l'abri de tout amas d'eaux souterraines. Tout le monde fait l'anecdote d'un magasin de bled établi dans la citadelle de Merz un peu auparavant que l'empereur Charles V s'avisât d'en faire le siege. Le magasin en question ne fut ouvert & examiné qu'en 1707, c'est-à-dire, cent trente-deux ans après avoir été établi, & on y trouva le bled pur, sain, en un mot parfaitement conservé; Louis XIV en fit faire du pain, en mangea, & le trouva excellent. Le moyen que l'on employa pour conserver ce bled, fut des plus simples, & se rapporte exactement à la théorie de l'auteur.

» Pour empêcher l'action de l'air sur le
» froment que l'on se proposoit de conserver,
» après l'avoir étendu en tas sur le plancher,
» on l'avoit recouvert d'un enduit de mortier
» de quatre pouces ou environ d'épaisseur.
» L'humidité de ce mortier fit germer les grains
» qui étoient à sa proximité; ces germes dé-
» veloppés, & même considérablement accrus,
» formerent, en pénétrant dans le mortier,
» comme une espece de tissu compact absolu-
» ment impénétrable à l'air extérieur, sur-tout
» lorsque cette croûte eut acquis un degré de
» sécheresse convenable; ce qui arriva vrai-
» semblablement dès les premiers mois de l'in-
» crustation. Par ce moyen aussi simple que

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» facile & assuré, cet amas de bled triompha
» de l'intempérie de l'air pendant près d'un sie-
» cle & demi , & en auroit triomphé bien
» plus long-tems encore , si l'on n'y avoit pas
» touché. «

M. l'abbé Poncelet , éclairé par ce trait historique , & guidé d'ailleurs par beaucoup d'expériences à peu près du même genre , a imaginé une espece de caisse propre à défendre le bled contre les influences de l'air , & à le conserver pendant des siècles. Il en trace ici le plan & la figure.

L'auteur traite ensuite des moulins , il en donne la description , en examine le mécanisme & le jeu ; il s'étend sur les diverses especes de moutures , & principalement sur la mouture économique , sur la conservation de la farine , sur les moyens de l'empêcher de s'échauffer , sur les précautions qu'il faut prendre lorsqu'on veut en faire au loin des envois considérables. Voici le procédé qu'il conseille.

» Après avoir donné tout le tems à la farine
» de bien jeter son feu , en la laissant étendue
» sur le plancher pendant six semaines au moins
» après qu'elle est sortie de dessous la meule , &
» en la remuant souvent , on en remplira des
» futailles médiocrement grosses & bien spal-
» mées dans toute leur circonférence intérieure ,
» sans en excepter les fonds ; on passera tout
» au travers de la farine & par le centre de
» la futaille , prise dans sa longueur , un bâton
» creusé par le milieu , & percé de trous d'es-
» pace en espace comme une flûte. Ce bâton

» ou cylindre aura trois pouces de diametre
 » & traversera les deux fonds de la futaille
 » de part en part , de maniere à excéder l'un
 » & l'autre d'un bon pouce ; les orifices placés
 » aux deux extrémités du cylindre , seront fer-
 » més avec un bon bouchon , de maniere à
 » pouvoir être facilement ouverts & fermés à
 » volonté. On conçoit que ce cylindre percé,
 » comme nous l'avons dit, d'outre en outre,
 » n'a été imaginé que pour servir de ventouse
 » ou de soupirail propre à renouveler l'air
 » difféminé dans la farine : ce renouvellement
 » d'air ne se fera pas indifféremment dans toutes
 » sortes de circonstances , mais seulement dans
 » celles où la température actuelle de l'atmos-
 » phere peu ou point chargée d'humidité, pourra
 » le permettre, afin de ne pas courir les ris-
 » ques d'en introduire dans l'intérieur de la
 » futaille une quantité assez grande pour pou-
 » voir altérer la farine. Nous espérons que par
 » ce moyen assez simple , comme l'on voit ,
 » peu dispendieux, peu embarrassant, on pourra
 » parer à tous les inconvéniens. «

Les chapitres douze & treize roulent sur la
 fabrication du pain , sur la maniere de préparer
 les levains , sur le pétrissage, la cuisson, les
 différentes especes de pain , & sur l'usage du
 froment dans les arts & dans les métiers. M.
 l'abbé Poncelet a consacré un dernier chapitre
 à des observations physiologiques sur la nutri-
 tion en général, & en particulier sur celle que
 les hommes tirent du pain.

Cette histoire-naturelle du froment est suivie

de recherches , d'expériences & d'observations particulieres pour servir de preuves ou de pieces justificatives au corps de l'ouvrage. Le tout est terminé par un vocabulaire des termes les moins usités dont l'auteur a fait usage , & enfin par plusieurs planches très-bien gravées.

C'est payer généreusement son tribut à la société que de lui donner un aussi bon ouvrage ; & M. l'abbé Poncelet doit lui être plus cher que s'il eût passé toute sa vie à composer de mauvais sermons , ou de petites brochures ignorées , contre les hommes les plus célèbres dans les sciences & dans la littérature. L'auteur dit dans son avertissement , que , quand il a eu pris la résolution de travailler sur le froment , il s'est livré entièrement à ses recherches dans la retraite , dans la solitude , sans livres , sans prendre connoissance de ce qui avoit été fait avant lui sur la même matiere , & qu'enfin il n'a travaillé que d'après lui-même , & uniquement secondé par son zele & son assiduité , à faire des observations & des expériences. Il n'a pas craint , pour pouvoir lire avec plus de liberté dans le grand livre de la nature , & pour pouvoir méditer plus profondément sur ce qui y auroit lu , de renoncer pour un tems au commerce des hommes , & de se retirer dans une solitude , où inconnu , ignoré de l'univers entier , jouissant d'une santé parfaite , avide de connoissances , seul , absolument seul , sans compagnon , sans domestique , sans témoins , il a labouré la terre , semé , moissonné , moulu , fait du pain , sans engrais , sans charrue , sans moulin ,

moulin , fans four , en un mot , fans autres uftenfiles que ceux qu'une imagination industrielle , excitée par la néceffité des circonftances & guidée par la raifon , lui faifoit inventer. Il faut avouer que peu de perfonnes feroient capables de pareils facrifices. Mais que ne peut l'enthoufiafme ? S'il y a un moyen d'être original & de faire des découvertes fur les fujets les plus épuifés , c'eft affurément celui qu'a pris M. l'abbé Poncelet , & cette circonftance eft un titre de plus qui doit faire rechercher l'ouvrage que nous annonçons , par tous ceux qui s'intéreffent aux objets importans qui y font traités.

(*Journal de l'agriculture , du commerce , des arts & des finances ; Journal des favans ; Journal encyclopédique ; Affiches & annonces de Paris.*)

OBSERVATIONS fur Londres & fes environs , avec un précis de la constitution de l'Angleterre & de fa décadence ; (par M. DE LA COMBE d'Avignon.) Vol. in-12. d'environ 300 pages ; prix , 2 liv. 10 fols broché. A Londres ; & fe trouve à Paris , chez les libraires qui débitent les nouveautés. 1780.

C Et ouvrage peut être utile à ceux qui paffent quelques mois à Londres , ou à ceux qui

Tome VI. F

122 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

veulent en prendre chez eux une connoissance générale. Il est fait par un François qui a séjourné long-tems dans cette ville, qui paroît s'y être fort ennuyé, sur-tout les dimanches; qui a eu le tems d'apprendre la langue du pays, qu'il fait très-bien, & qui s'est mis aussi fort au fait de la constitution britannique (*). Aussi son volume est-il rempli de vues neuves, de réflexions sages, d'observations vraies, le tout entremêlé de tems en tems de quelques morceaux de déclamation, comme il convient à tout honnête philosophe moraliste. Nous croyons que l'on sera satisfait, particulièrement des paragraphes sur *les loix & les coutumes*, sur *le commerce*, sur *la puissance législative*, &c.

On est d'abord un peu étonné de voir que ces observations débutent par un article sur *les voleurs de grands chemins*; mais on cesse de l'être, & l'on approuve l'auteur d'avoir commencé par-là, lorsqu'on vient à réfléchir que c'est la première chose qu'on rencontre dans ce pays de la liberté; & que rien n'étoit plus important que de précautionner un étranger qui met le pied en Angleterre, contre ces hordes de voleurs, dont les grands chemins à 30 & 40 milles de Londres sont remplis.

(*) Cette constitution britannique est un chef-d'œuvre: tous les politiques le disent. Il n'y a qu'un petit inconvénient; c'est qu'elle met le roi de ce pays dans la nécessité de travailler toute l'année à corrompre ses sujets. La belle occupation pour un bon prince!

A en juger par le trait suivant, ce n'est pas seulement sur les grandes routes qu'ils exercent leurs brigandages : » Les voleurs, dit M. Lacombe, sont en nombre à la campagne & dans toutes les villes, depuis que les denrées sont surchargées de taxes.... Les métaux de cuivre qui sont attachés aux portes, & qui coûtent communément 12 à 15 schellings, sont volés la nuit, si la servante oublie de les dévisser. Les enfans de dix ans filoutent dans les rues en plein jour; & les filles, qui fourmillent par-tout, sont aussi des voleuses très-aguerries. «

On a entendu répéter mille fois, que Londres est mieux éclairé que Paris; notre observateur dit le contraire : » Malgré la prodigalité des lanternes, qui sont distribuées dans les moindres ruelles & passages, on y voit faiblement sur les trottoirs. La lumière que cette lampe jette est terne, quoique la plus haute lanterne n'ait pas plus de 7 à 8 pieds d'élévation aux portes bourgeoises. Il seroit moins coûteux & plus sûr, d'éclairer avec des réverbères comme ceux de Paris; un seul éclaireroit mieux que 12 lanternes de Londres. «

Nous citerons encore un passage tiré du chapitre où l'auteur traite de l'Imprimerie : » On évalue à douze millions cinq cens mille feuilles in-folio, timbrées, année commune, les papiers qui débitent des nouvelles de toutes les couleurs. Il y a peu de pays où la presse publie tant d'inutiles sortises qu'à Lon-

124 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» dres. Les lectures journalieres roulent sur les
» affaires du tems : les 60 feuilles sont affai-
» sonnées d'aventures en tout genre. Les nou-
» velles les plus absurdes & les plus fausses,
» les satyres les plus ameres, les apostrophes
» les plus grossieres, y sont prodiguées avec
» un acharnement dont s'amuse cependant l'An-
» glois le plus raisonnable & le plus taciturne,
» mais qui font le charme de la canaille oi-
» sive & vagabonde. «

Nous avons dit que l'auteur paroissoit ne
s'être pas beaucoup diverti les dimanches à
Londres. Voici la description qu'il en fait. » Rien
» n'est plus triste & plus ennuyeux que le di-
» manche, soit à Londres, soit à la campagne.
» Les spectacles sont fermés; les cabarets &
» tavernes ne s'ouvrent qu'aux pratiques à cer-
» taines heures & avec précaution; tous jeux,
» danses, instrumens sont interdits. Les gazet-
» tes politiques, l'éternel aliment des Anglois,
» sont suspendues. Les péages établis aux bar-
» rieres sont tiercés; & tout Londres est ré-
» duit, lorsqu'il fait beau, à courir le parc,
» ou à se répandre l'après-dînée, depuis cinq
» heures jusqu'à neuf, dans les guinguettes
» des environs, s'abreuver tristement de thé
» ou de biere, sans parler à son voisin. C'est
» le plus beau spectacle du monde que de voir
» hommes, femmes, enfans se regarder triste-
» ment en cheminant, & bâillant, ou assis
» les bras croisés dans leur salle auprès de la
» fenêtre fermée en tout tems, à compter les
» passans. Les grandes fêtes de l'année appor-

» tent un renfort de tristesse qui désole l'étran-
» ger. Les Anglois réussissent à peindre ces
» caricatures ou charges qui amusent tous les
» états : tant la vérité est sûre de plaire ! Les
» estampes nouvelles à bâilleurs y sont ache-
» tées avec empressement. Les amans bâillent
» auprès de leurs maîtresses ; l'ivrogne bâille
» le pot à la main ; le prédicateur bâille avec
» son auditoire. On a vu même au gibet le
» patient bâiller, avant que de faire le saut
» périlleux , & l'assemblée faire chorus de bâil-
» lemens. «

Nous rapporterons encore quelques passages pris au hasard, qui feront assez connoître ce que l'ouvrage peut avoir de piquant.

Fausse-monnaie courante. Malgré qu'on pende fréquemment les faux-monnoyeurs, les fausses guinées & demi guinées, & les schellings sont multipliés à un tel point, qu'on est obligé de les peser. La plupart des gens d'affaires ont un trébuchet en poche. Dans les auberges & les autres endroits publics, comme aux spectacles, on ne se fait aucun scrupule de donner des schellings faux. Les étrangers sont les premiers dupés. Les cochers de fiacre sur-tout font circuler la fausse-monnaie, avec une adresse & une effronterie qui étonnent.

De la Noblesse. La noblesse angloise est sans contredit la plus instruite & la plus éclairée de toute l'Europe : c'est la seule qui voyage par goût & par principes.

L'Anglois de qualité joue le magnifique dans ses voyages, économise chez lui ; mais il est

126 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

généreux & enthousiaste pour la gloire & la prospérité de sa patrie.

Des Modes. Les Angloises outrent les modes de Paris jusqu'au ridicule. Leur chapeau chargé de plumes & de pompons , relève la beauté de leur teint , dont la fraîcheur semble annoncer la santé. Le jeu de ce chapeau , qui varie tous les jours , donne un air animé qui n'est point naturel aux Bretonnes. Toutes les couleurs leur conviennent indistinctement , & elles les marient avec art. Les demoiselles de quatorze à dix-huit ans s'étudient à se faire remarquer par une taille mince , élégante. Elles tourmentent la nature pour paroître plus sveltes. Cette mode barbare est pourtant générale , & fait périr la plupart de ces jeunes personnes , lorsqu'elles deviennent meres.

Des Patrouilles de nuit. Londres est gardé la nuit par plus de douze mille vieillards , qui crient , d'heure en heure , le tems qu'il fait. Ils portent un gros bâton , ou une pique. Ceux des fauxbourgs & des environs sont à présent armés d'un mousquet. Malgré ce nombre de patrouilleurs , on enfence les portes , & l'on vole jusqu'aux meubles , même en été , dans les rues un peu écartées.

Gouvernement de la Cité. Le lord-maire est le premier juge de Londres. Il est élu par vingt-six échevins , qui sont eux-mêmes élus par les bourgeois. Le lord-maire tient table ouverte. Il a une meute & chasse à 20 lieues à la ronde. Dans les cérémonies , il sort en grand cortège ; il porte une robe pourpre & une chaîne d'or.

Les deux shérifs sont des magistrats qui ont le droit de citer les jurés, & par lesquels ils sont élus à la Saint-Jean.

Le chamberlan a le trésor de la ville sous sa garde. Le grand-conseil est composé de 230 bourgeois, qui représentent la cité en corps. Ce conseil, les échevins & le maire font les loix municipales.

En septembre 1776, ces Messieurs firent le coup de poing dans cette auguste assemblée. Le maire vit ce spectacle de sang-froid. Ce corps est tout-à-fait dégénéré : le lord-maire, autrefois si redoutable à la cour, ne sera bientôt plus qu'un-homme de paille.

Du Charbon-de-Terre. Plus de 500 navires sont employés journellement à l'approvisionnement de Londres. Les poitrines délicates souffrent beaucoup de la fumée sulphureuse & grasse, qui ne peut s'élever au-dessus des cheminées que de douze à quinze pieds. Elle retombe ensuite en bruite, salit le linge, pénètre & noircit les maisons & les meubles. Le soleil perce rarement le nuage noir qui couvre Londres depuis novembre jusqu'en mars. Les Anglois d'une fortune aisée ont donc raison de courir à cheval jusqu'à vingt-cinq lieues à la ronde.

De la Tristesse naturelle. On a remarqué que le caractère des Anglois n'est devenu triste, mélancolique & taciturne, que depuis que le vin a été interdit au peuple par son extrême cherté. Henri V défendit de boire du vin sans eau, après la bataille d'Azincourt. Le suicide

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& la consommation, si communs de nos jours, sur-tout à Londres, n'étoient pas encore connus du peuple Anglois.

Des Supplices. La potence est le supplice le plus ordinaire. Les voleurs de grand chemin, les faux-monnoyeurs, les faussaires & les assassins sont pendus indistinctement. L'Anglois va au gibet avec indifférence. Le 11 décembre 1776, huit criminels furent pendus à la fois : aucun d'eux, jeunes ou vieux, ne témoigna le moindre effroi. Ils conversèrent de sang-froid, à haute voix, étant debout sur la charrette, la corde au cou, les mains jointes, pendant une heure ; chanterent ensuite tous ensemble les prières avec fermeté. On en voit souvent qui mangent des oranges depuis la prison jusqu'au gibet ; assis côte-à-côte, conversant, saluant leurs connoissances, qui suivent la charrette en les exhortant amicalement à mourir avec courage.

On trouvera dans cette brochure plus de chapitres instructifs que dans les gros volumes que l'on a publiés depuis quelques années sur le même sujet. On y lit même des particularités dont M. Grosley, qui a beaucoup dit, n'a point parlé, non plus que M. l'abbé Coyer dans ses dernières observations.

(*Journal de Paris ; Mercure de France ; Journal général de France.*)

Essai historique sur la Maison de Savoie. A Paris , chez L. Jorry , imprimeur-libraire , rue de la Huchette , près le Petit-Châtelet. Prix , 36 sols broché. 1780.

L'Auteur modeste de cet essai d'histoire a mis en tête une préface historique. Tous les livres en ont une par habitude ; celui-ci doit la sienne à la nécessité. Une liste de faits qui se datent , de princes qui regnent , est un mémoire , une gazette : le récit , plus ou moins détaillé , plus ou moins rapide des événemens qui se succèdent , des hommes qui agissent , est l'histoire ou l'*Essai historique*. L'ouvrage que nous jugeons est du premier genre. L'écrivain nous a prévenu. Sa préface annonce qu'il a tracé l'essai *sur la maison de Savoie* , pour en donner une idée à *madame Clotilde* , alors future épouse de *S. A. R. monseigneur le prince de Piémont*. Tel fut son projet. Hâté par les circonstances , quelques jours ont suffi à son travail. L'ouvrage fut accueilli ; l'auteur fut satisfait. Depuis cette époque le manuscrit circula ; les copies se multiplièrent. L'anonyme craignit qu'un pirate littéraire ne s'emparât de son ouvrage , & n'y glissât sous la presse quelques articles dangereux pour le véritable auteur. Cette défiance l'a sollicité lui-même de mettre son

manuscrit à l'impression : il faut quelquefois se défier de soi même.

Il en est de ces sortes d'écrits, qu'on appelle *de commande*, ainsi que des ouvrages de société. L'idée vient, le tems presse : on achève. Le but est rempli : tout est bien pour l'instant. Mais si l'auteur se détermine à rendre ses productions publiques : au travail, il faut du mieux ; que l'idée s'agrandisse, que l'horloge n'inquiète plus.

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Pour excuser de l'avoir mal fait, une préface ne refait pas un livre. Il faut du tems, des soins, de nouveaux efforts. Un auteur a beau s'excuser sur les motifs, le public n'est jamais bien dans sa confidence. Vous étiez pressé d'imprimer, l'étoit-il de vous lire ?

Nous n'expliquerons pas ici les qualités essentielles à l'historien ; elles sont plus connues que possédées. Nous nous contenterons de dire que dans une histoire générale, dans une histoire particulière, dans un essai historique, elles sont les mêmes : on doit peindre les hommes dont on parle, animer les faits que l'on raconte. L'ingénieuse fiction embellit la poésie, la saine morale enrichit l'histoire. En vain l'auteur alléguera-t-il qu'un essai n'est pas une histoire ; les titres ne font pas plus les livres que les hommes.

Passons à l'extrait de cet ouvrage.

La maison de Savoie est, comme on le sait, au nombre des quatre plus anciennes maisons

souverainès de la chrétienté. Illustre par le rôle qu'elle a joué dans les grandes affaires de l'Europe, par une multitude de princes grands dans les armes, dans la politique, ou par les vertus qui immortalisent & font chérir les souverains; non moins illustre par les hautes alliances qu'elle a contractées avec les maisons impériales, avec les trois races des rois de France; on voit dans cette longue suite de 34 générations, toutes descendantes en ligne directe & masculine de Berold de Saxe, neveu de l'empereur Othon III, que le degré le plus éloigné entre le souverain & son successeur a été de l'oncle au neveu, ou du neveu au grand-oncle. De tous ceux qui ont régné, on n'en trouve pas un qui n'ait été le fils d'un autre souverain, ce dont la seule famille des Ottomans peut nous fournir un exemple.

Il y a deux opinions sur l'origine de la maison de Savoie : selon l'une, Berold, premier comte souverain de Savoie, étoit issu des anciens rois Saxons; selon l'autre, des rois de Bourgogne. L'anonyme embrasse la première, comme la mieux prouvée. Depuis ce prince jusqu'à nos jours on voit dix-sept comtes, dont neuf étoient ducs d'Aoste & de Chablais, quinze ducs de Savoie, & trois rois. Les trois premiers chapitres de cet essai présentent en abrégé l'histoire de ces princes sous chacune de ces dénominations. L'auteur prévient qu'il ne place point parmi les derniers, c'est-à-dire, les rois, les 12 princes qui, depuis Charles I, surnommé le Guerrier, ont eu des droits incontestés.

bles sur le royaume de Chypre, que Charlotte de Lusignan, sa tante, lui avoit cédé en 1435, & qui en ont successivement porté le titre.

Nous passerons légèrement sur ces tems reculés, qui n'offrent guere que des faits de guerre. Nous ne nous arrêterons qu'au siege de Turin par le comte d'Harcourt. Il nous offre quelques particularités curieuses. Christine, duchesse de Savoie, sœur de Louis XIII, étoit régente de son fils, Charles-Emmanuel II. Les princes Maurice & Thomas, ses grands-oncles, prétendirent à la régence.

» Leurs prétentions, dit l'anonyme, étoient
 » appuyées par les Espagnols. Quoiqu'éloignés
 » des états de Savoie & de Piémont par la
 » régente, ces princes trouverent le moyen d'y
 » rentrer, & de se jeter dans Turin, que le
 » comte d'Harcourt assiégeoit. L'on vit, à cette
 » occasion, la chose du monde la plus extra-
 » ordinaire. Christine conservoit la citadelle de
 » Turin, que les princes renfermés dans la
 » ville avoient dessein d'assiéger; le comte d'Har-
 » court faisoit le siege de la ville; & le mar-
 » quis de Leganez, à la tête des troupes d'Es-
 » pagne, bloquoit le comte d'Harcourt dans
 » ses lignes. Le siege fut très-long & très-opi-
 » niâtre. Les assiégeans & les assiégés s'affame-
 » rent réciproquement. Malgré la disette & les
 » secours que Leganez pouvoit donner aux
 » princes, Turin fut pris, & cette conquête
 » mémorable combla d'honneur le comte d'Har-
 » court. Les assiégés avoient fait 29 sorties,

» toutes avec des succès différens. L'on peut
 » observer que , dans la dernière , forcés de
 » rentrer en désordre dans la ville , ils laisserent
 » le nommé Capponi , capitaine d'une compa-
 » gnie de chevaux-légers , qui fut tué , & qu'on
 » découvrit après sa mort , n'être qu'une fille
 » née en Allemagne , dont le vrai nom étoit
 » Guillemine Sassevielle. «

On fait que Victor-Amé II , premier roi de Sardaigne , abdiqua la couronne en 1730 , en faveur de son fils , Charles-Emmanuel , & qu'il voulut la reprendre , à l'instigation de la Marquise de Spin , qu'il avoit épousée , & qui desiroit de porter le nom de reine ; ce qui obligea Charles Emmanuel à resserrer son pere dans le château de Rivoles , puis dans celui de Montcallier , & encore alternativement dans l'un & dans l'autre. Voici comment l'auteur justifie la dure nécessité où fut réduit Charles-Emmanuel en cette occasion.

» Il est sûr que , si l'avis de son conseil eût
 » pu seconder ses sentimens ; il auroit rendu
 » la couronne à son pere. Il n'y eut en effet
 » jamais de fils plus respectueux & plus sou-
 » mis , parce qu'il n'y en eut jamais de plus
 » religieux & de plus tendre. J'ose observer
 » ici que l'action la plus estimable de son re-
 » gne , qui , paroissant au premier coup d'œil
 » révolter la nature , a été blâmée par quel-
 » ques auteurs , passée sous silence par le plus
 » grand nombre , & enveloppée d'obscurité par
 » presque tous les orateurs qui ont fait les
 » oraisons funebres , n'a jamais été regardée

134 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

" sous son véritable point de vue : en effet ;
 " comment peut-on ne pas l'admirer, quand
 " on voit que Charles-Emmanuel a sacrifié sa
 " tendresse filiale , & l'envie qu'il avoit de ren-
 " dre à son pere l'administration de ses états ,
 " à la nécessité d'y conserver la tranquillité &
 " la paix ; & d'éviter les suites funestes qu'on
 " devoit craindre des préjugés ou de la ven-
 " geance d'un prince irrité contre plusieurs
 " chefs de l'administration , par le contraste
 " d'une opposition *formée* sur le serment de
 " fidélité qu'ils avoient prêté au roi son fils ,
 " avec le projet qu'il avoit *formé* de reprendre
 " les rênes du gouvernement. C'est ainsi que
 " Charles-Emmanuel crut devoir imiter Salo-
 " mon , qui , se devant moins à son rang qu'au
 " bien des peuples , prit , par l'ordre de Dieu
 " même , des mesures pour empêcher Adonias
 " de monter sur le trône. «

Ce prince, après la paix d'Aix-la-Chapelle ;
 ne songea plus qu'à se tranquilliser sur ses lau-
 riers , & à payer ses dettes pour pouvoir sou-
 lager ses peuples des impôts que la guerre
 avoit rendus nécessaires : aussi n'oubliera-t-on
 jamais ce qu'il dit en 1763 à quelques-uns de
 ses favoris , auxquels il témoignoit le plus de
 confiance : *C'est aujourd'hui le plus beau jour de
 ma vie : je viens de supprimer le dernier impôt
 extraordinaire.*

Les états de terre ferme du roi de Sardaigne
 forment vingt-sept provinces , savoir : en Pié-
 mont , celles de Turin , d'Albe , d'Ast , de
 Bielle , de Coni , d'Yvrée , de Mont-de-Vi , de

Pignerol, de Saluces, de Suze & de Verceil; dans le duché de Savoie, la Savoie, la Maurienne, la Tarentaise, le Chablais, le Genevois & le Faucigny, auxquels il faut ajouter la vallée d'Aoste, le comté de Nice, le Montferrat, l'Alexandrin, la Lomelline, le Vigevanasco, le haut & le bas Navarrois, le Tortonois, l'état de Bobbio, & la partie du Pavésan dont Voguera est la ville principale. Le royaume de Sardaigne est une des plus grandes îles de la Méditerranée. Il contient six provinces : Cagliari, Villa d'Iglesias, Oristan, Bosa, Alghier, Sassari, Castel-Arragonese, & Terranova.

La cour des rois de Sardaigne est composée de tous les grands officiers & de tous les autres officiers qui font l'ornement des cours les plus brillantes de l'Europe. La reine, les princes & princesses ont également leurs officiers. Le roi a trente-six gentilshommes de bouche, dont les places servent de premier degré pour monter aux plus grandes charges. Ainsi la cour de Turin est aussi nombreuse que brillante.

Outre que la maison de Savoie est une des plus anciennes du monde chrétien, les plus grandes alliances qu'elle a faites, relevent encore son éclat.

» Il suffira d'observer qu'elle en a eu huit
» avec les empereurs d'orient & d'occident,
» une avec un roi d'Arragon, deux avec ceux
» de Castille, trois avec les rois de Portugal,
» trois avec ceux de Sicile, une avec ceux
» de Pologne, d'Angleterre, d'Ecosse & de

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Bohême, & que depuis plus de deux cens
 » ans il n'y a jamais eu de comtes ni de ducs
 » de Savoie qui n'aient été gendres, beaux-
 » freres, aïeuls ou oncles d'empereurs & de
 » rois, & que plusieurs d'entr'eux ont réuni
 » quelques uns de ces titres ensemble. Ce qui
 » mérite cependant le plus encore d'être ob-
 » servé, c'est que depuis Adélaïde de Suze,
 » qui fut mariée à Amé I, au commence-
 » ment du onzieme siecle, & qui descendoit
 » de la maison de France, par l'empereur Lo-
 » thaire, les autres princesses sont presque tou-
 » tes issues du même sang : en effet, il y en
 » a eu cinq consécutivement qui descendoient
 » de Charlemagne, vingt de Hugues-Caper,
 » savoir : quatre par Robert, son petit-fils, une
 » par Philippe I, & quinze par le roi St. Louis,
 » & que de ces vingt-cinq souveraines, il y
 » en a eu vingt de sorties du sang de France,
 » en passant par les branches royales de Bour-
 » bon, d'Orléans, de Bourgogne, de Portu-
 » gal, d'Angleterre, de Bretagne, de Chypre
 » & d'Autriche. Ce sont-là des vérités consta-
 » tées par tous les historiens, & dont les ta-
 » bles généalogiques font foi. Un fait plus re-
 » marquable encore, & qui doit trouver place
 » dans ces observations, c'est qu'au mariage
 » du duc de Bourgogne avec Adélaïde de Sa-
 » voie, tante du roi de Sardaigne régnant,
 » qui étoit déjà la dixieme princesse de cette
 » maison, mariée en France, elle se trouvoit
 » alliée avec son futur époux de quatorze cô-
 » tés, dont dix formoient des empêchemens

» qui exigeoient la dispense du pape. Enfin, si
» à toutes ces alliances de la France avec la
» maison de Savoie, on ajoute celle de la reine
» de Sardaigne, fille de Philippe V, roi d'Es-
» pagne, celles de Madame, & de sa sœur Ma-
» dame la comtesse d'Artois, & l'heureux ma-
» riage de Madame Clotilde, on trouvera qu'il
» n'y a point de maisons souveraines en Eu-
» rope, si unies par le sang que celles de
» France & de Savoie. Un célèbre historien,
» d'après les recherches les plus suivies, assure
» qu'il y a peu de têtes couronnées dans la
» chrétienté, qui ne descendent de l'illustre
» tige de Savoie. Il met dans ce nombre seize
» rois de Portugal, six empereurs d'orient,
» sept rois d'Angleterre, quatre d'Arragon, trois
» de Sicile, cinq de Castille, sept ducs de Ba-
» vière, & seize autres des plus illustres mai-
» sons souveraines de l'Europe, de façon qu'en
» y joignant les filles d'empereurs & de rois
» qui sont entrées dans cette maison, & celles
» qu'elle a données à des empereurs & à des
» rois, on en trouve plus de quarante. On ne
» finiroit point si l'on vouloit rappeler ici tou-
» tes les princesses qui sont entrées dans les
» branches collatérales de cette maison. «

Le 7e. chapitre est consacré aux ordres de chevalerie distinctifs de la maison de Savoie : tel est l'ordre de St. Lazare, uni par Grégoire XIII, à l'ordre de St. Maurice, que le duc Emmanuel-Philibert venoit d'instituer. Par une convention faite par le roi défunt avec le pape Benoit XIV, le prince a le droit d'affi-

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

gner une somme sur le produit des bénéfices de son état, pour en former des pensions de retraite aux officiers de ses troupes qui l'ont mérité, & qu'il doit dans ce cas créer chevaliers. Ainsi cet ordre, quoique religieux, est devenu l'ordre militaire de la maison de Savoie, où il continue d'être connu sous le nom d'ordre des Sts. Maurice & Lazare.

Le premier ordre de cette auguste maison est celui de l'Annonciade, un des plus anciens & des plus distingués qu'il y ait en Europe, puisque celui de la Jarretiere, qu'on peut regarder comme le premier de ceux qui existent aujourd'hui, ne fut institué par Edouard III, roi d'Angleterre, que cinq ans auparavant, & que celui de la Toison d'or, que l'on regarde aussi comme très-ancien, ne fut établi par Philippe-le-Bon que 74 ans après celui de Savoie. Les lacs-d'amour émaillés de ce dernier sont chargés de quatre lettres FERT, auxquelles on a donné différentes explications, dont la plus soutenable forme les quatre mots latins : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*, pour faire passer à la posterité la mémoire de la victoire célèbre remportée par Amé V à Rhodes sur les Turcs, l'an 1315. Le nombre des chevaliers étoit fixé à quinze, non compris le roi régnant, & l'héritier présomptif; mais Emmanuel-Philibert, en renouvelant les statuts en 1568, réserva à ses successeurs le droit d'augmenter ce nombre de cinq, en l'honneur des cinq plaies de notre Seigneur, quand les circonstances paroïtroient l'exiger. Le roi défunt, vu l'agrandissement de

les états , a fait cette augmentation. Le grand ordre ou collier qui entoure les épaules des chevaliers , est formé de 15 lacs noués & émaillés de blanc & de rouge , entrelacés de l'ancienne devise , & de 15 roses , dont sept sont blanches , sept rouges , & la quinzieme moitié rouge & moitié blanche , en l'honneur des 15 joies de la Ste. Vierge. Par un statut particulier de l'ordre , il est défendu aux chevaliers de mettre dans le collier aucune espece de pierres précieuses pour l'enrichir.

Le 8e. & dernier chapitre contient quelques observations sur les forces militaires de S. M. S. Son armée est aujourd'hui composée de 43330 hommes, tant cavalerie qu'infanterie. La maison du roi consiste dans un régiment de gardes à pied , trois compagnies de gentilshommes de la garde , une compagnie des gardes-suisses , & une compagnie d'arquebusiers , pour servir à la garde des portes : ces différens corps servent toute l'année. Cette armée peut être d'autant plus facilement augmentée , sans que l'on s'en apperçoive , que l'on permet , en cas de besoin , aux capitaines de prendre tout autant de recrues qu'il peut s'en présenter , dont le roi leur tient compte par une augmentation des places de gratification dont jouissent ceux dont les compagnies sont complètes. Par le tableau bien exact des troupes du roi de Sardaigne , fait en 1745 , ce prince payoit alors soixante treize mille hommes.

Tel est le précis de l'*Essai historique* sur la maison de Savoye. L'auteur de cet ouvrage est

de la société royale de Nancy. L'on a vu, dans le préambule de notre extrait, les motifs qui ont déterminé l'anonyme à *courir les hasards de l'impression*. Écoutons-le lui-même dans sa préface. » Il s'est déterminé (l'auteur) à le faire » imprimer, dans l'espérance qu'un ouvrage, » dans lequel on a supprimé les longueurs dont » l'histoire de la maison de Savoie, qui rend » ses sujets heureux depuis dix-huit siècles, » doit naturellement être susceptible, pour » n'en donner qu'une légère ébauche, éviteroit à ses lecteurs les ennuis inséparables d'un » ouvrage trop volumineux, & que les gens- » de-lettres, dont il doit autant craindre un examen trop scrupuleux, qu'il desire de pouvoir » mériter le suffrage, lui passeroient un abrégé, » qui n'est donné au public que pour l'instruction de ceux qui sont charmés d'avoir une » idée générale des histoires intéressantes, sans » être obligé de s'affujettir à une étude trop » assidue & trop longue. «

Le plan de l'*Essai* nous semble bien conçu. Les recherches historiques sont exactes. On ne sauroit donner trop d'éloges à l'entreprise de cet ouvrage. L'exécution y répond, quant à la partie essentielle de l'histoire, la vérité. Le style est diffus, les récits sont quelquefois pénibles, toujours lents : la phrase de la préface, que l'on vient de citer, est un exemple de cette gêne & de cette négligence ; les mêmes adverbes, les mêmes pronoms répétés, les idées unies sans être liées, prolongent une phrase à peine intelligible. Mais, on s'en aperçoit à

la lecture de l'essai historique, l'auteur pouvoit faire mieux. Le seul reproche que l'on puisse lui adresser, c'est de n'avoir pas rerouché, pour le public, un ouvrage qui n'est plus fait que pour lui.

(*Journal de littérature, des sciences & des beaux-arts ; Journal encyclopédique.*)

HISTORY of the political connection , &c. *Histoire de la connexion politique qui a existé entre l'Angleterre & l'Irlande depuis le regne de Henri II jusqu'au tems présent. In-4to. Londres chez Cadell.*

C Et ouvrage très-intéressant par lui-même ; tire des circonstances actuelles un nouveau degré d'intérêt. L'auteur commence par un tableau de l'Irlande à l'époque de l'invasion de Henri second ; il fait ensuite l'histoire de cette invasion, & des suites qu'elle eut sous le regne du même prince. Il paroît avoir mis dans leur vrai jour, dit un journaliste Anglois, les motifs qui déterminèrent Henri à associer son fils Jean à la souveraineté de l'Irlande.

» Si les chefs des Irlandois, dit-il, avoient
 » été bien unis entre eux, il ne leur auroit
 » pas été difficile de chasser les Anglois qui
 » s'étoient établis dans leur pays. Ces derniers
 » sentoient le désavantage de leur situation,
 » & le principal objet de leur politique fut

142 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de diviser des ennemis que l'union auroit ren-
» dus invincibles. Dans presque toutes les guer-
» res que se firent les deux nations , les An-
» glois eurent de leur côté des chefs Irlandois.
» L'an 1177 le fils de Roderic O'Connor , roi
» d'Irlande , s'unit avec les premiers pour faire
» la guerre à son pere. Il paroît que Roderic
» n'avoit rempli aucune des conditions stipu-
» lées par le traité de paix de Windsor , &
» que les Anglois en conséquence se crurent
» en droit d'envahir son territoire sous la con-
» duite de son fils. Les troubles de l'Irlande
» exigeoient la plus grande attention de la
» part de Henri ; mais la situation de ses af-
» faires ne lui permettoit pas de se transpor-
» ter dans ce Royaume ni d'y faire passer des
» forces suffisantes. Il chercha donc à s'aider
» du secours de ses sujets , & comme l'espoir
» d'acquérir des terres en Irlande avoit été le
» principal motif qui avoit conduit dans ce pays
» les premiers aventuriers Anglois , il résolut
» de faire jouer le même ressort dans cette
» occasion. En conséquence il donna à de nou-
» veaux vassaux , les terres de la province de
» Leinster , qui lui étoient revenues soit par
» forfaiture , soit par l'expiration du terme de
» leur concession , & il distribua à d'autres
» lords , en choisissant ceux qui étoient le plus
» en état de faire valoir sa donation , la plus
» grande partie des terres de la province de
» Munster. On suivit exactement les principes
» féodaux dans ces concessions , & il fut fait
» mention expresse des services que chaque

» vassal devoit rendre au souverain , & du
» nombre de soldats qu'il étoit tenu de four-
» nir pour sa défense. Pour donner à ce pro-
» jet plus de dignité , & en même tems plus de
» faveur auprès du peuple , Henri associa à
» la souveraineté de l'Irlande, Jean, le plus
» jeune de ses fils , & les concessions de ter-
» res furent faites au nom de tous les deux.
» Il fit ratifier par le pape la dignité qu'il avoit
» conférée à son fils , & il communiqua le tout
» à une grande assemblée d'évêques & de pairs
» tenue dans la ville d'Oxford.

» Voilà la véritable histoire de la donation
» faite par le roi Henri II à son fils Jean, de
» la couronne d'Irlande, telle que les auteurs
» contemporains nous l'ont transmise, donation
» qui a donné lieu à beaucoup de discussions
» politiques , & dont on a cru pouvoir tirer
» de grandes conséquences en faveur de l'in-
» dépendance de ce Royaume. (*) Rien ne
» paroît avoir été plus éloigné des vues de
» Henri dans cette affaire, que de séparer de
» sa couronne, la souveraineté de cette île.
» Cette souveraineté , si nous exceptons la pe-
» tite étendue de pays possédée par les An-
» glois , étoit alors purement nominale ; & il
» auroit été ridicule à Henri II de conférer un ti-
» tre sans pouvoir faire jouir des droits qui s'y
» trouvoient attachés. On ne peut supposer
» qu'il ait eu d'autre dessein , que d'engager ses

(*) Voyez notre journal dernier , page 400

» sujets à recouvrer pour lui , sous la protec-
 » tion & la conduite de son fils , un domaine
 » qu'il avoit perdu , & qu'il n'avoit pas les
 » moyens de reconquérir. Mais il n'est pas
 » besoin de recourir aux conjectures quand on
 » a des autorités décisives. Dans une charte
 » originale qui existe encore , on trouve après
 » une concession de terre faite par Henri , ces
 » termes exprès , *Tenendam de me & Johanne*
 » *filio meo* , & ces autres non moins clairs : *ser-*
 » *vitia facienda mihi & Johanni filio meo , & hæ-*
 » *redibus nostris*.

L'auteur observe que le compte rendu par Matthieu Paris , du concile tenu par Henri II à Lismore , où les Irlandois reçurent les loix d'Angleterre , & jurèrent de les observer ; ne peut , en supposant qu'il soit conforme à la vérité , signifier autre chose que la soumission des Irlandois , ou qu'il faut n'entendre ce récit que des colons Anglois. Il est certain que Henri n'exigea point que les Irlandois renonçassent à leurs loix & à leurs coutumes ; & ils reçurent depuis comme une faveur , après l'avoir long-tems sollicitée , l'avantage de jouir des privileges des citoyens Anglois. L'auteur observe encore qu'on n'a aucune bonne raison de croire que Henri ait établi en Irlande un parlement ou quelque chose semblable.

» Il ne paroît pas , dit-il , qu'à cette épo-
 » que l'Angleterre même eût un parlement
 » régulier. Les assemblées qu'on a honorées
 » de ce nom , étoient de simples assemblées
 » des pairs & des prélats. Elles avoient un
 » pouvoir

» pouvoir législatif très-borné. Leur principale
 » fonction étoit de donner des avis, & leurs
 » délibérations s'écrivoient rarement. Enfin,
 » l'assemblée ecclésiastique de Lismore, quoi-
 » qu'il s'y soit traité, comme cela est souvent
 » arrivé dans des assemblées semblables, des
 » affaires purement civiles, ne peut pas s'appeller un parlement. Elle se tint pour ré-
 » former la religion ; la plus grande partie des
 » résolutions qu'on y prit ont rapport à cet
 » objet ; & la ratification de ses réglemens par
 » l'autorité royale, dans des matieres qui de-
 » voient être du ressort d'un parlement, prouve
 » qu'il n'existoit point alors de pareil corps.

Quand Henri III associa son fils Edouard à la souveraineté de l'Irlande, il suivit les mêmes principes que Henri II à l'égard de son fils Jean. Le prince eut le revenu des terres, mais il fut stipulé que ce don n'impliquoit pas leur aliénation de la couronne. *Ita tamen quod predictæ terræ nunquam separentur à coronâ, sed integræ remaneant regibus Angliæ in perpetuum.* Il est même certain que le roi exerça souvent son autorité sur les actes du gouvernement d'Edouard.

L'auteur examine plus bas une question fort importante qui divise aujourd'hui les esprits ; savoir, si le parlement de la Grande-Bretagne a une autorité légale sur celui d'Irlande ? Il rapporte à ce propos les deux exemples suivans tirés de l'histoire de ce dernier royaume. » Dans la sixième année du regne d'Edouard III, le prieur de Lanthony, au pays

» de Galles , intenta une action au prieur de
 » Mullengar en Irlande , pour le paiement d'une
 » rente. La cause fut portée d'abord à la cour
 » des *plaidz communs* d'Irlande , où l'Anglois
 » gagna. Ce jugement fut confirmé par le *banc*
 » *du roi* , autre tribunal Irlandois ; mais le par-
 » lement d'Irlande cassa ensuite les deux pre-
 » miers jugemens. Le prieur de Lanthony en
 » appella à la cour du *banc du roi* en Angle-
 » terre. Quoique cette cour fût dans l'usage
 » de s'attribuer la révision des jugemens ren-
 » dus par celles d'Irlande , cependant elle re-
 » fusa de se mêler d'une affaire que le parle-
 » ment de ce royaume avoit décidée ; & le
 » prieur Anglois , pour dernière ressource , porta
 » son appel devant le roi & les lords d'An-
 » gleterre. Malheureusement la requête du prieur
 » termine le rôle du parlement , & on ignore
 » la suite de cette affaire.

» Dans la vingtième année du même regne ,
 » il fut fait mention , pour la première fois , de
 » la nécessité de la ratification du parlement
 » d'Irlande pour donner force de loi dans ce
 » pays aux actes du parlement d'Angleterre.
 » Cela arriva dans le cours d'un procès porté
 » devant les juges Anglois , sur un office d'Ir-
 » lande. Le roi avoit conféré cet office pour
 » être exercé en personne par le pourvu ou
 » par un commis à son choix , & le parlement
 » d'Irlande avoit passé un acte qui ordonnoit
 » que ces offices fussent exercés en personne.
 » L'office fut donc réputé vacant , & un au-
 » tre en fut pourvu. Les deux prétendans s'en

» disputerent la possession. La cour devant qui
 » la contestation fut portée ne doutoit pas de sa
 » compétence ; mais les avis étoient partagés
 » sur l'autorité d'un acte du parlement d'Ir-
 » lande. Deux juges prétendoient que cet acte
 » étoit suffisant pour anéantir la prétention du
 » premier titulaire. Deux autres étoient d'opi-
 » nion différente. Le cinquieme juge décida aussi
 » contre le premier pourvu, mais il fonda sa
 » décision sur les faits admis par les deux par-
 » ties, & non pas sur la validité de l'acte du
 » parlement. Comme cette question étoit nou-
 » velle & délicate, il n'est pas étonnant qu'elle
 » divisât les juges. Elle se présenta de nou-
 » veau soixante ans après dans les tribunaux
 » d'Angleterre ; & les juges, après de longues
 » délibérations, furent fort embarrassés à la dé-
 » cider. Tantôt ils condamnoient la prétention
 » d'affujettir le peuple d'Irlande à des loix fai-
 » tes en Angleterre : tantôt ils revenoient à
 » l'avis du chef juge qui soutenoit la validité
 » de cette prétention. Le parlement d'Angle-
 » terre n'avoit jamais passé d'acte pour taxer
 » directement l'Irlande, & il paroît que sa cir-
 » conspection à cet égard, quoique d'ailleurs
 » il eût disposé de la propriété de ce pays par
 » différentes loix, influoit considérablement
 » sur l'esprit des juges.

Il paroît que depuis le regne de Jacques
 premier, il n'y a pas eu de doute en Angle-
 terre sur la suprématie du parlement Anglois,
 & la validité de ses actes considérés comme
 obligatoires pour l'Irlande. L'auteur prouve

148 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

cela par divers exemples, & par la conduite même du peuple Irlandois.

» Les requêtes nombreuses & pressantes pré-
» sentées avant le commencement des guerres
» civiles aux communes d'Angleterre par les
» Irlandois, pour obtenir des soulagemens à
» leur situation; les vives sollicitations faites
» auprès des deux chambres du parlement par
» différentes provinces d'Irlande, relativement
» à l'acte d'indemnité, passé après la restau-
» ration; les actions de grâces du parlement
» Irlandois au roi Guillaume pour l'acte du
» parlement Anglois, qui abrogeoit les statuts
» d'un autre parlement Irlandois tenu sous
» Jacques II, sont autant de faits qui concou-
» rent à prouver, ou que les Irlandois re-
» connoissoient la suprématie du parlement
» d'Angleterre, ou qu'ils se croyoient hors
» d'état de s'opposer à l'exercice de son au-
» torité. La déclaration même faite en 1641,
» par la chambre des communes Irlandoise,
» relativement à l'indépendance de l'Irlande,
» ne peut pas donner lieu à une objection rai-
» sonnable; parce que ce fut une imitation
» de l'usurpation des communes Angloises. Les
» troubles d'Angleterre en donnerent l'idée, &
» elle fut dirigée contre le roi, plutôt que
» contre le parlement. Les mêmes législateurs
» qui ambitionnoient l'honneur d'assurer la li-
» berté de leur patrie, n'hésiterent pas à re-
» connoître dans le fond la suprématie des
» communes d'Angleterre, en s'adressant à ce
» corps pour en obtenir la réparation de leurs
» différens griefs.

L'auteur de cet ouvrage n'annonce pas clairement ses opinions politiques ; mais les faits qu'il présente paroissent arrangés de manière à fixer celle de ses lecteurs , & le peu que nous en avons extrait suffit pour le faire deviner.

(*Critical Review.*)

RÉFLEXIONS philosophiques sur l'origine de la civilisation , & sur les moyens de remédier aux abus qu'elle entraîne ; par M. DE LA CROIX , avocat. A Paris , chez Belin , libraire , rue St. Jacques , près celle du Plâtre. Brochure in-8vo. N°. II. 1780.

LE premier N°. de cet ouvrage a paru en 1778 , & ceux qui l'ont lu ont semblé en desirer la suite. L'auteur , suivant un *Prospectus* que nous avons sous les yeux , a été excité à le continuer , par des magistrats du premier ordre , par des ministres auxquels rien de ce qui intéresse le bonheur de la société n'est étranger. Il a déjà même retiré de son travail le prix qui pouvoit le flatter davantage , puisque le *Chapitre sur les prisons* , (*) en réveillant des idées de bienfaisance & d'humanité dans

(*) Voyez le journal de janvier 1779 , page 144 & suivantes.

une ame sensible & généreuse , a fait naître un projet dont l'exécution n'est pas éloignée.

En effet , déjà l'architecte de la ville s'est occupé , d'après les ordres précis de M. le directeur-général des finances , du plan des nouvelles prisons qui doivent s'élever sur le terrain des cordeliers , & entraîner la démolition de ces obscures forteresses appelées *le petit & le grand Châtelet* , édifices gothiques qui dépassent la capitale , & retrécissent la voie publique dans les lieux les plus fréquentés.

M. de la Croix , encouragé par ce premier succès , a repris avec une nouvelle ardeur le travail important qu'il avoit annoncé , & qui ne sera plus interrompu. (*) Il traite , dans ce nouveau cahier de la *Subornation* des témoins , & de la *Question*.

Après avoir exposé ce que c'est que la subornation , après avoir fait sentir quelles peuvent être ses conséquences , & contre ceux qui en sont les agens , & contre ceux qui en sont les victimes , il indique la peine prononcée par la loi , & dont la sévérité a été depuis modérée ou aggravée par la jurisprudence , suivant les effets qui pouvoient en résulter.

» Le subornateur , dans une demande d'intérêt pécuniaire , fait de la justice un inf-

(*) Le prix de chaque volume , composé de six cahiers , sera de 6 liv. franc de port , & celui de chaque cahier , pris séparément , de 24 s. aussi franc de port par-tout le royaume.

» trument de spoliation & de vol ; il la con-
» traint d'employer ses mains pures à la rapi-
» ne , pour qu'elle l'enrichisse aux dépens d'un
» autre qui ne lui doit rien.

» Dans une demande en séparation de corps ;
» formée par une femme , plus tourmentée du
» desir de l'indépendance , qu'incommodée de
» la chaîne du mariage , plus occupée de se
» réunir à l'objet de son nouvel amour , qu'o-
» bligée de s'éloigner de celui qui contrarie sa
» passion , la subornatrice rend la justice com-
» plice de ses égaremens , en lui faisant pres-
» que rompre les nœuds sacrés de l'hymen ,
» & faciliter ceux de l'adultère.

» Mais ce crime est bien plus atroce , lorf-
» qu'il a pour objet de livrer un innocent à
» la sévérité de la loi , de le faire descendre
» dans une servitude flétrissante , d'imprimer
» sur lui le déshonneur , ou de lui faire per-
» dre la vie dans les tourmens. Combien alors
» la subornation a d'effets funestes , terribles !
» elle commence par corrompre des hommes
» foibles & en fait des parjures ; elle trans-
» forme les juges établis pour effrayer le cri-
» me , en fléaux de l'innocence ; elle livre le
» juste à la mort ou à l'infamie , & elle ex-
» pose ceux qu'elle a corrompus à mourir vic-
» times de sa séduction , si le ciel permet que
» leurs mensonges soient découverts. «

Les réflexions de l'auteur sur cette matière ,
sont terminées par une excellente observation.

» Pour achever de bannir la subornation des
» procédures criminelles , les juges , dit-il , de-

152 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» vroient , avant de recevoir la déposition des
» témoins , ne pas laisser ignorer à ceux qui
» comparoissent devant eux , ce que l'ordon-
» nance prononce contre les faux témoins. C'est
» sur-tout au *récolement* , qu'il est important de
» leur découvrir le danger auquel ils s'expose-
» roient , en persistant dans des déclarations
» dont ils n'auroient pas une entière certitude.
» Le juge doit leur faire sentir le désavantage
» qu'ils auront à la confrontation vis-à-vis d'un
» accusé qui pourroit les convaincre de men-
» songes , s'ils s'en étoient rendus coupables à
» son égard. Les jeunes gens , les villageois
» ignorans ont sur-tout besoin de cette espece
» de préparation , à l'aide de laquelle on peut
» détruire les efforts de la subornation , en
» prévenir les effets si funestes ou à l'accusé
» ou aux témoins corrompus , &c. «

Le second chapitre de ce cahier a pour ob-
jet la *Question* : matière déjà presque épuisée ;
mais qu'il est utile de traiter encore de tems-
en tems , puisque cet usage , né dans des siècles
barbares , n'est pas encore entièrement aboli.
L'auteur avoue cependant , que ce n'est plus
que dans des circonstances extrêmement rares
que les juges se permettent ce moyen de dé-
couvrir la vérité , que leur a laissé le législa-
teur , mais qu'une raison éclairée semble leur
enlever. Jusqu'à ce qu'une loi positive l'ait ab-
solument pros crit , il lui paroît essentiel de dé-
velopper le véritable sens de la loi qui existe
actuellement , afin que dans les tribunaux éloi-
gnés , quelques juges , en l'interprétant mal , ne

la rende pas encore plus cruelle qu'elle ne l'est effectivement ; & c'est l'objet des réflexions contenues dans ce chapitre.

Voici comment l'auteur débute.

» Dans ces tems de barbarie où l'on n'avoit
» pas même d'idées du respect attaché aux premières propriétés de l'homme, il n'est pas
» étonnant que ceux qui attaquoient si légèrement sa liberté & sa vie, ne se fissent pas
» un scrupule de le livrer à la douleur sur un
» simple soupçon, pour le forcer à s'avouer
» coupable du crime dont il étoit accusé. Un
» moyen aussi étrange de découvrir la vérité,
» n'a dû être suggéré que par la nécessité de
» connoître l'auteur d'un forfait qui intéressoit la société entière, tel qu'une régence,
» une conspiration ou un incendie effrayant.
» Plus les accusés montrèrent de courage & de
» fermeté dans les tourmens, plus on inventa
» de cruautés pour surmonter leur constance
» & pour la terrasser par la douleur : quelques coupables, qui, après avoir d'abord résisté aux premières attaques de la torture,
» finirent par s'avouer criminels & par révéler tout ce qu'on vouloit apprendre de leur
» bouche, persuaderent aux inventeurs de la
» question qu'ils avoient fait une découverte
» bien heureuse; ils s'applaudirent de l'avoir
» emporté sur la profonde dissimulation du
» coupable; ils regarderent ses aveux comme
» une victoire sur le crime. Ils ne soupçonnèrent même pas qu'ils avoient commencé par
» commettre une grande injustice en livrant à

154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» la douleur un homme dont le forfait ne leur
» étoit pas encore démontré, ou qui n'en étoit
» peut-être pas l'auteur ; ils ne sentirent pas
» qu'en forçant un pere, vaincu par les souff-
» frances, à livrer son propre fils aux bour-
» reaux, ou un frere à dénoncer sa sœur, ils
» mettoient la nature elle-même à la question,
» qu'il valoit mieux ne pas découvrir un cou-
» pable caché que de se le rendre soi-même,
» & ignorer à jamais un crime incertain, que
» d'en commettre un qui ne le fût pas. «

M. de la Croix traite d'abord de la question préparatoire qui se prononce contre les accusés chargés de preuves considérables, mais qui ne sont cependant pas assez fortes pour opérer cette certitude physique, sans laquelle les juges ne doivent pas rendre un jugement de mort. Il passe ensuite à l'examen de la question préalable à laquelle on soumet les accusés contre lesquels il s'est élevé des preuves si démonstratives de leurs crimes, qu'ils sont déjà condamnés à mort. L'objet de la loi qui autorise cette question, est d'avoir la révélation des complices. Dans la premiere partie, M. de la Croix fait sentir combien la question est funeste à l'innocent & avantageuse au coupable ; elle entraîne le premier par des douleurs aiguës, dans des aveux contraires à la vérité & qui lui coûtent la vie, tandis qu'elle offre à l'autre, s'il est assez bien constitué pour surmonter la violence des tourmens, un moyen de sauver sa tête. » L'effet de la question préparatoire est d'anéantir la preuve qui exis-

» toit contre l'accusé, lorsqu'il n'a rien avoué,
» ou de changer les preuves considérables qui
» l'accabloient, en une preuve légale, lorsque
» son aveu s'y réunit; ainsi le criminel qui
» lutte courageusement contre la douleur &
» peut la surmonter, voit le soupçon du cri-
» me s'effacer, & l'éclat de l'innocence le cou-
» vrir; tandis que l'accusé, dont les mains sont
» pures, s'il se laisse abattre par les tourmens,
» au point de préférer la mort à la durée du
» combat affreux qu'on l'oblige de soutenir,
» devient, aux yeux de la justice, un crimi-
» nel auquel elle doit se hâter d'arracher la
» vie. «

A l'égard de la question préalable, l'auteur, après avoir insisté sur la nécessité de ne la jamais faire subir aux criminels condamnés à mort, quand on n'a pas la certitude qu'ils ont eu des complices, ajoute cette réflexion bien vraie.

» Il y a sans doute d'autres moyens que ceux
» de la torture, pour arracher de la bouche
» d'un criminel le nom de ses complices. Lors-
» qu'il est bien convaincu qu'il va mourir, il
» est bien rare qu'il reste dans son ame quelque
» sentiment d'affection pour ceux qui l'ont excité
» au meurtre, ou lui ont facilité les moyens
» de le commettre. Pour peu que le juge em-
» ploie de douceur & de persuasion, pour peu
» d'adoucissement qu'il lui promette, il par-
» vient plus sûrement à connoître ce qu'il lui
» importe de savoir. Si la vue du ministre de
» la justice, au lieu d'ouvrir à la confiance

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» l'ame de ce condamné , ne le fait frémir que
 » de haine & de rage ; bientôt les exhortations
 » du ministre de la religion , le seul consolateur
 » qui lui reste , le seul qui daigne encore
 » s'occuper de lui , & dans les bras duquel il
 » puisse se jeter , parviennent à le calmer , &
 » le déterminent à se reconcilier avec le Dieu
 » de vérité , & à ne pas immoler les espérances
 » qu'on lui donne d'un avenir heureux , au
 » stérile avantage de conserver la vie à des
 » complices qui ne peuvent plus rien pour lui ,
 » & auxquels il ne peut être lié par un sen-
 » timent pur qui n'est pas fait pour prendre
 » naissance dans le cœur des scélérats. «

L'auteur s'attache aussi à réfuter quelques
 assertions reprehensibles de différens commen-
 tateurs , & entre autres de Lizes qui , dans
 son ouvrage connu sous le titre de *pratique*
criminelle , soutient que la déposition d'un seul
 témoin , sans autre indice , doit suffire pour
 faire mettre un accusé à la question » Une
 » assertion aussi épouvantable , dit avec raison
 » M. de la Croix , si elle étoit reçue , expose-
 » roit l'homme le plus vertueux à être victime
 » du ressentiment d'un scélérat qui , sur sa sim-
 » ple déposition , le livreroit aux horreurs de
 » la torture. « L'auteur représente encore qu'on
 ne sauroit trop répéter aux juges que les an-
 nales de la jurisprudence criminelle nous four-
 nissent mille exemples du danger de la question
 préparatoire , & que la loi les autorisant seu-
 lement à en faire usage , il est de leur prudence
 de ne jamais l'ordonner. » Qu'ils se souvien-

» nent, poursuit-il, qu'en 1691, la cour des
» monnoies fit appliquer à la question un ac-
» cusé qui, soit par foiblesse de constitution,
» soit par l'impatience que lui faisoit éprouver
» la douleur, se hâta de s'avouer coupable
» d'un crime qu'il n'avoit pas commis. Il n'eut
» pas plutôt prononcé ce terrible aveu, que
» les juges croyant avoir arraché la vérité du
» sein du mensonge, l'envoyèrent à la mort.
» Quelques années après, son innocence fut
» reconnue, & fut si évidente que, par arrêt
» du parlement confirmé au conseil le 15 oc-
» tobre 1708, les juges furent condamnés en-
» vers la veuve en six mille livres de dom-
» mages & intérêts : foible dédommagement
» & d'autant plus foible, qu'il ne peut jamais
» tomber sur celui qui a éprouvé le véritable
» dommage. Tout le monde connoît l'affaire
» du boulanger accusé d'avoir tué sa femme
» qui avoit disparu, & de l'avoir ensuite fait
» consumer dans son four. Vaincu par la dou-
» leur de la question ordinaire & extraordi-
» naire, il se déclara coupable de tous les chefs
» d'accusation dirigés contre lui. Déjà on faisoit
» le rapport de ses aveux aux juges, lorsque
» la femme, en reparoissant, fit tomber de
» leurs mains l'arrêt de mort qu'ils alloient
» prononcer. «

M. de la Croix termine ainsi ce chapitre, rempli de réflexions, qui ne peuvent être trop méditées par les ministres de la justice.

» Nous ne nous sentons pas la force de faire
» ici la description de cet appareil de tortures,

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» dont la vue seule fait reculer d'épouvante
» & d'horreur. Nous n'avons pas le courage
» de détailler ces divers instrumens de dou-
» leurs que les tribunaux ont consacrés aux
» tourmens des accusés, condamnés à subir la
» question. L'eau, le fer, le feu & l'air, sont
» les ennemis contre lesquels la patience de
» ces malheureux est exposée à lutter. Les uns
» sentent leurs ossemens comprimés entre des
» planches, se brayer sous les coups redou-
» blés d'un impitoyable questionnaire; d'autres,
» enlevés tout-à-coup dans l'air, sont ramenés
» précipitamment à une certaine distance de la
» terre, par la masse des poids attachés aux
» extrémités de leurs membres disloqués; d'au-
» tres, la tête renversée, reçoivent des tor-
» rens d'eau qui les étouffent, & donnent un
» ébranlement cruel à leurs nerfs, qui sont
» dans l'extension la plus violente; sur d'autres
» un fer ardent.... O hommes! il n'y avoit donc
» déjà pas assez de souffrances attachées à
» votre malheureuse condition? Vos corps, si
» sensibles, n'étoient donc pas déjà livrés par
» la nature à des douleurs assez aiguës? Vous
» avez voulu en inventer de nouvelles; vous
» avez mis plus d'art & de recherches pour
» créer des maux étrangers à votre existence,
» que pour la soulager de ceux qui en sont
» inséparables; vous avez calculé les degrés
» de la sensibilité humaine avec un sang froid
» barbare; vous avez recueilli ses cris, vous
» les avez comparés, afin de pouvoir marquer
» précisément le terme où votre férocité devoit

» s'arrêter pour ne pas perdre sa victime. »

En voilà plus qu'il n'en faut pour faire sentir combien il est intéressant que M. de la Croix, connu au barreau par tant de mémoires intéressans, tels que ceux de la Rosière de Salency, de la marquise de Cabris, du comte de Viry, &c. suive la nouvelle carrière dans laquelle il est entré, sans néanmoins renoncer pour cela à l'honneur de défendre le foible & l'opprimé qui réclamera son zèle. Les peres de famille ne doivent pas voir d'un œil indifférent un ouvrage dont le but est de sauver de l'opprobre une jeunesse imprudente, qui marche souvent au déshonneur, en croyant ne suivre que la route des plaisirs.

Le jeune homme que l'on dispose à entrer dans la finance, y apprendra ce qu'il aura à redouter de la sévérité de la justice, s'il touchoit un jour aux deniers de l'état, ou s'il étoit les droits qui lui auroient été affermé.

Le militaire y verra les risques qu'il court en ne suivant que l'impulsion de ses sens, ou en prêtant une oreille trop docile à la voix du préjugé.

Chaque citoyen y découvrira l'étendue de ses devoirs & les dangers auxquels il s'expose lorsqu'il ne prend que ses passions pour guide.

(*Journal de Paris; Mercure de France; Journal de littérature, des sciences & des arts; Journal général de France.*)

DEL dialetto Napoletano , &c. *Du dialecte Napolitain.* A Naples , in-8vo. de 184 pag. avec cette épigraphe : *Deus nobis hæc otia fecit.*

O N a toujours été persuadé que le dialecte napolitain , considéré sous un certain point de vue , avoit une grace & une énergie particulières , & on le fera encore davantage après la lecture de cet ouvrage , composé par quatre savans Napolitains , sous la direction d'un cinquième , dont on a plusieurs bons ouvrages en langue toscane. Le titre qu'ils ont pris , d'*académiciens patriotes* , fait voir qu'ils n'ont pour objet de leurs travaux littéraires , que le bien de leur pays.

Comme la préface de cet ouvrage en est la partie la plus intéressante , nous allons en extraire l'endroit où une plume hardie a tracé la peinture pathétique de l'histoire de Naples.

» Si le dialecte Appulien , fait pour être celui de la cour la plus brillante de l'Italie , & destiné à être l'interprète des sentimens du peuple le plus spirituel , n'est point devenu la langue universelle des Italiens , c'est que la Campanie & l'Appulie , au sein desquelles il a pris naissance , ont été les provinces les plus malheureuses de l'Italie. Pendant deux siècles entiers , le destin de ce beau pays semble l'avoir livré aux caprices

» d'une fortune cruelle. Privé de ses maîtres
» légitimes , exposé continuellement aux inva-
» sions des Sarrafins , il vit les mers infestées
» par ces brigands , & ses habitans réduits à
» une servitude honteuse. L'intérieur du royaume
» dévasté par des hordes étrangères ; le peuple
» écrasé par les grands , uniquement occupés
» à fomenter les discordes civiles ; la nation
» entière , entretenue par une politique
» barbare dans la pauvreté , l'ignorance & la
» superstition ; le commerce anéanti , le goût
» des sciences & des arts , étouffé par les persé-
» cutions ; les honneurs & les récompenses
» accumulés sur la tête de magistrats iniques
» & de prêtres hypocrites ; l'ancienne constitu-
» tion abolie , pour faire place à une vice-
» régence négligente , aveugle & tumultueuse ;
» les familles les plus illustres , punies par la
» privation de leurs biens ou par l'exil , de
» leur amour pour leurs souverains légitimes ;
» leur attachement pour ces mêmes souverains
» taxé de félonie ; les effets naturels d'un gou-
» vernement tyrannique & oppresseur , attribués
» au caractère séditieux du peuple ; l'inquisi-
» tion essayant d'établir son sanglant tribunal ,
» non par zèle pour la religion , mais par une
» politique soupçonneuse ; la circulation des
» monnoies interrompue ; les campagnes abandon-
» nées sans cultivateurs ; la famine étendant
» ses ravages sur une terre de fécondité ;
» la nation la plus gaie , la plus douce & la
» plus soumise , forcée à lever l'étendard de
» la révolte , & , pour comble d'horreurs ,

162 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» abandonnée sans secours à la contagion d'une
 » peste cruelle : voilà le tableau affreux , mais
 » trop véritable , de notre malheureuse his-
 » toire , à commencer depuis l'an 1502 jus-
 » qu'en 1734. «

Après la préface dont nous venons de transcrire cet endroit , & dans laquelle les auteurs témoignent leur desir & leur espérance de voir le dialecte napolitain adopté généralement par tous les ordres de l'état , suivent un essai de grammaire napolitaine , une dissertation sur l'origine & les variations de ce dialecte , un vocabulaire de ses expressions les plus éloignées du langage commun , & enfin un catalogue des auteurs qui s'en sont servi , soit en prose , soit en vers. Telle est la matiere de ce livre que les auteurs se vantent d'avoir composé comme un gage de leur amour pour la patrie , & pour accélérer les progrès *d'un dialecte cultivé par Capasso , & que ne méprisoit pas Métastase* , quoique la lecture de ses opéras ne le prouve guere. Ils ne se sont donc proposé d'autre but que de donner au langage napolitain , une forme plus constante , de le purger de tous les mots que les étrangers y ont pu mêler , de l'enrichir , & de le soumettre à des regles certaines.

Veut-on savoir pourquoi le dialecte napolitain est maintenant si méprisé ; c'est , nous disent les auteurs , parce qu'il s'écarte trop du dialecte commun ; non qu'il ait éprouvé de grands changemens depuis les premiers écrivains qui en ont fait usage jusqu'à nos jours ,

mais parce que les plus anciens auteurs Toscans , & après eux , les académiciens de la Crusca , cultivateurs plus zélés de la langue vulgaire , ont pris soin d'en retrancher une multitude de termes usités dans la Toscane & le royaume de Naples , au siècle du Dante , en n'y laissant que ceux qui avoient le plus d'analogie avec le dialecte de leur pays. Nous sommes résolus de traiter cet article avec la plus grande indifférence , mais est-il possible qu'on prétende faire l'éloge d'une langue , en disant qu'elle est encore aujourd'hui ce qu'elle étoit il y a quatre ou cinq cens ans ? Il ne sera donc plus vrai que les langues se renouvellent ainsi que les forêts , selon l'expression d'Horace , dans son code du bon goût :

*Ut sylvæ foliis pronos mutantur in annos ;
Prima cadunt , ita verborum vetus interit ætas ,
Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.*

Le progrès des sciences & des arts , l'imagination féconde des poëtes , qui , plus que tous les autres écrivains , embellissent une langue , le commerce avec les étrangers , la lecture de leurs livres , soit dans les originaux , soit dans des traductions , la mode enfin ou le desir si naturel d'imiter ce qu'on admire dans les autres , tout contribue à introduire des changemens continuels dans les langues des peuples policés ; aussi celle des François & des Anglois n'est plus la même qu'elle étoit il y a un siècle. Celle des Allemands fait actuellement des progrès étonnans. Remercions donc

164 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les peres de la langue toscane , Gui d'Arezzo ; Brunetto Latini , & tant d'autres , qui , de l'aveu des auteurs du *Dialecte Napolitain* , ne se servirent point dans leurs écrits du jargon que parloit le peuple de leur tems , mais d'une langue savante & remplie de tours latins. Car en effet , la langue latine étoit alors l'unique source où l'on pouvoit puiser pour embellir l'italienne qui commençoit à naître. Ce qu'on peut reprocher à l'académie de la Crusca , c'est qu'elle a mis de trop grands intervalles de tems entre les différentes réimpressions de son *Vocabulaire* , pour y pouvoir inférer les augmentations & les changemens qui se sont faits à la langue italienne. C'est ce qu'ont bien senti les Napolitains eux-mêmes , puisque outre un grand nombre d'auteurs Florentins , ils ont encore réimprimé ce vocabulaire avec des additions considérables. Mais pourquoi ne pas plutôt cultiver le Napolitain , disent les auteurs , en parlant de ces entreprises de leurs compatriotes ? La réponse est facile ; parce que le dialecte toscan a pris depuis long-tems une forme régulière , & qu'il est maintenant adopté par toute l'Italie ; prérogative qui lui est due par le soin qu'ont pris les Toscans de le perfectionner , & par les excellens ouvrages qu'ils ont laissés en leur langue.

Il seroit inutile d'entrer dans un plus long détail sur le livre dont nous venons de donner cette notice. Nous avouons qu'il a fallu aux auteurs , pour le composer , beaucoup de talent , & une grande connoissance de la lit-

térature de leur pays. Le dialecte napolitain y est examiné, comme nous l'avons dit, sous son vrai point de vue, c'est-à-dire, comme un langage naïf, badin & tirant son caractère de la gaieté du peuple qui le parle. Nous souhaitons qu'il se répande non-seulement dans toutes les provinces de l'Italie, mais encore par toute la terre, afin qu'il y entretienne cette gaieté, qui, seule, fait tout le charme de la vie.

(*Novelle letterarie.*)

L'ABAILARD supposé, ou le sentiment à l'épreuve. Vol. In-8vo. de 149 pages. Avec cette épigraphe :

Qu'ai-je aimé que toi-même ?

A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Gueffier, imprimeur-libraire, rue de la Harpe.
1780.

Rien de plus ingénieux, de plus animé ; de plus brillant que ce petit roman. L'auteur est une femme. Quel autre en effet qu'une femme, pourroit écrire avec cette délicatesse, & jetter dans ses tableaux une teinte aussi décente & aussi animée ? Elle a beau vouloir se dérober aux éloges qui l'attendent ; les efforts de sa modestie sont inutiles ; le public s'obstine

à nommer Mde. la comtesse de Beauharnois.

La comtesse Dolnange , mariée avant treize ans , devint veuve avant dix-huit d'un époux sans délicatesse , enivré d'une ardeur passagere pour des charmes dont il n'étoit que le ravisseur & non l'amant. Le comte , peu fait pour savoir qu'une figure parfaite est le moindre des avantages de sa jeune épouse , la possédoit sans la mériter & sans lui plaire. Des nœuds si mal assortis n'eurent pour elle que de l'amertume ; mais ne pouvant les chérir , elle fut les respecter.

Veuve & rendue à elle-même , son cœur reste libre au milieu de ceux qui l'attaquent , autant qu'il l'a été sous le joug de l'hymen. L'époux qu'elle avoit perdu la desiroit sans l'apprécier ; ses adorateurs prétendus lui paroissent tous animés des mêmes sentimens , & elle n'a pas besoin de recourir à sa vertu pour résister à de tels hommages. Née avec de la fierté & une sensibilité délicate , rien n'étoit dangereux pour son cœur qu'un amant tendre , sincere , respectueux & soumis ; quelquefois elle souhaite qu'il puisse en exister un seul , plus souvent elle le redoute , & jamais elle n'ose l'espérer. Elle le trouve enfin , cet être embelli par son imagination , & si craint par son cœur , elle le trouve , dis-je , dans la personne du marquis de Rosebelle. Il joint aux vertus de ses ancêtres les graces de son siècle. L'instruction qu'il a acquise pendant sept années de voyage , ajoute encore à sa modestie naturelle ; l'amour semble l'avoir formé pour Madame

Dolnange, il la défend avant de la connoître, il l'adore dès qu'il l'a vue.

Le même penchant entraîne vers lui la comtesse; il s'y abandonne, elle y résiste, le renferme, s'ignore ou feint de s'ignorer, & tient toujours à ses principes. L'un & l'autre sont bientôt également malheureux. En vain un oncle de la comtesse se réunit au marquis de Rosebelle pour engager sa niece à accepter sa main. Alarmée par le souvenir de son premier hymen, ayant encore présente la perte d'une amie, dont les charmes ni la sensibilité n'ont pu ramener l'époux le plus ingrat, & qu'elle a vue, consumée par la douleur, expirer dans ses bras, tout l'effraie & tout lui persuade que l'amour même le plus ardent ne tarde pas à s'éteindre au sein du bonheur. Elle refuse la main de Rosebelle, parce qu'elle appréhende le malheur de tous deux; son courage tient à cette idée. Elle le fuit, l'afflige, s'en désespère. Tant de combats sont inutiles. L'amour triomphe; sa santé s'altère, elle tombe malade: Rosebelle l'apprend, il ne peut résister à ses inquiétudes; il gagne la femme de confiance de la comtesse, s'introduit chez elle pendant la nuit, non pour oser se montrer à ses yeux, mais seulement pour la voir & se rassurer sur son indisposition.

La comtesse, plus belle que jamais, malgré son abattement, lit, se croyant seule, une lettre de Rosebelle, l'appuie contre son cœur, la presse de ses levres. Le marquis, hors de lui-même, trop heureux, trop enivré pour

pouvoir se contraindre, oublie qu'il va l'offenser ; il paroît & se jette à ses pieds. Le saisissement, le trouble, l'effroi de la comtesse sont inexprimables ; mais revenue à elle-même, elle bannit à jamais Rosebelle de sa présence. On juge de ses remords, de ses regrets, de sa douleur. Le commandeur, oncle de la comtesse, ni le duc de..... proche parent de Rosebelle, du même nom que lui, & par qui ce dernier a été présenté chez Mde. Dolnage ; le duc, dis-je, ni le commandeur, tous les deux confidens de son amour, ne peuvent parvenir à le calmer. Une Mde. de Volneuil, qui a déjà fait beaucoup d'attention au marquis, entreprend, sans y réussir, de le consoler. Le duc arrive chez cette Mde. de Volneuil pendant qu'elle excède Rosebelle de ses attaques & de sa coquetterie. Il se sauve ; elle reste furieuse. Le duc se doute du motif ; & avec une présence d'esprit admirable, lui fait vite une déclaration, le tout pour réparer les torts de Rosebelle : elle ne l'écoute point ; rien ne l'apaise. Le duc craint qu'elle ne persécute les deux amans : elle a un ascendant décidé sur le pere de Mde. Dolnage.

Par bonheur un mot qu'il dit au hasard sur le malheur de Rosebelle est saisi le plus singulièrement par Mde. de Volneuil. Comme il n'a pas voulu être son amant, la bonne Dame croit entrevoir qu'il ne peut être celui de personne.

Le duc trouve plaisant de l'entretenir dans cette idée. Elle l'adopte. Son orgueil en est plus
à

à l'aïse. L'habile fourbe, pour l'y confirmer encore, lui fait une petite histoire, soi-disant de Venise, où il prétend qu'un époux impitoyable a traité Rosebelle à peu-près comme Fulbert traita l'amant d'Héloïse. Voilà, comme de raison, Mde. de Volneuil guérie de son penchant pour ce dernier, & d'autant plus impatiente de confier ce secret, que le mystère lui a été recommandé plus expressément.

Entre autres elle en fait part à Mde. Dolnange, qui languissoit loin de son amant, qu'elle s'étoit condamnée à ne plus revoir. Cette nouvelle fait sur son ame une impression toute opposée à celle qu'elle avoit faite sur la Volneuil. Le marquis ne lui en est que plus cher : du moment qu'elle le croit malheureux, elle cesse de le trouver coupable. Son départ est arrêté pour le même jour avec la princesse de.... qui l'emmene dans une de ses terres ; & elle éprouve en partant le plus vif regret d'abandonner Rosebelle à ses chagrins, sur-tout d'avoir pu les accroître. Une union pure, qui ne doit rien à l'illusion des sens, & conséquemment qui ne peut jamais s'affoiblir, s'offre à Mde. Dolnange avec des charmes qui ne seront pas goûtés du grand nombre, mais que les cœurs sensibles & les imaginations ardentes comprendront. Toutefois, avant de s'éloigner, elle laisse échapper devant le commandeur, à qui il étoit défendu de prononcer même le nom de Rosebelle, quelques mots qui marquent pour lui de l'intérêt. A peine en est-il instruit que ses transports éclatent. Le duc

soupçonne la cause de ce changement ; il se doute que la fausse confidence qu'il a faite à Mde. de Volneuil rendant Rosebelle moins redoutable aux yeux de la comtesse qui l'adore, lui permet de se livrer à toute la vivacité de son penchant. L'idée que cela pourroit fort bien arriver étoit même déjà venue au duc, & l'avoit déterminé plus que tout le reste à tromper la bavarde & crédule Volneuil. Rosebelle ignore tout le nœud de cette intrigue. Pour se rapprocher de la comtesse, tous deux vont à la terre d'un des amis du duc, voisine de celle qu'habite Mde. Dolnange. Le lendemain de leur arrivée est le jour de la fête de la princesse. Cette fête est terminée par une promenade dans une isle charmante, située à l'une des extrémités d'un superbe canal qui serpente dans les jardins. L'isle enchantée renferme un hermitage qui, comme on va le voir, ne l'est pas moins. Rosebelle y paroît vêtu en hermite, jouant le personnage d'Amadis, lorsqu'il est banni de la présence d'Oriane. La comtesse, de plus en plus attendrie, lui a déjà pardonné dans le fond de son cœur. Bientôt ses regards l'en assurent, elle ne le craint plus, elle se livre toute entière à son sentiment.

Cependant, quelques mots qui doivent être énigmatiques, sur-tout pour un amant aussi passionné, l'étonnent, l'inquiètent, le font rêver. Obligé de se séparer d'elle au moment où il alloit lui en demander l'explication, dans son trouble il s'adresse au duc, qui se voit con-

traint de l'éclairer sur la maniere dont il s'y est pris pour le faire rentrer en grace. Rosebelle est furieux , indigné , veut tout découvrir. Enfin les prieres , les menaces , les bonnes raisons du duc , l'ascendant de son esprit & de son sang froid , sur-tout la crainte de déplaire à ce qu'il aime , le forcent à tout endurer. Mais ses fureurs , ses impatiences , l'horreur bien naturelle de la situation dans laquelle on le suppose , percent sans cesse à travers son apparente soumission. A chaque instant il est prêt à se trahir , & toujours il est retenu par l'abandon touchant de sa maîtresse , par sa confiance même , par la certitude qu'elle l'auroit fui toujours sans son accident prétendu , sans cette maudite infortune , la plus imaginaire qui fût jamais. Quoi qu'il en soit , plus la comtesse se livre à tout ce que son amant lui inspire , & plus elle le voit malheureux : elle craint qu'il ne soit jaloux ; & pour le rassurer , elle veut bien renoncer à tout , s'exiler avec lui , ne vivre que pour lui seul. Sa respectable amie désapprouve ce projet , à moins qu'une union sacrée ne rende tout permis aux deux amans. Mde. Dolnange la desirer cette union ; mais Rosebelle n'en parle point , & ne peut se résoudre à s'offrir pour être l'époux de celle qu'il adore , avec l'opinion qu'elle a de lui , & que sa délicatesse même ne sert qu'à confirmer. La princesse apprend l'erreur où est Mde. Dolnange ; sa soumission & le courage héroïque de son amant la touchent & la surprennent. Elle-même propose à tous deux que l'hy-

men les unisse ; Rosebelle consent à la fin à profiter d'une méprise qu'il n'a entretenue que par un excès d'amour & par les conseils de l'amitié. On demande le consentement du pere de Mde. Dolnange. Mde. de Volneuil lui a fait l'histoire de Venise, qu'elle tient du duc ; d'abord il ne veut point entendre parler d'un tel mariage ; il enleve sa fille : on apprend qu'elle est en sa puissance ; l'amant vole aux pieds du pere de sa maîtresse ; le premier accueil ne lui est pas favorable ; bientôt tout s'explique, le pere s'apaise, il accorde sa fille à Rosebelle : elle seule reste encore dans l'erreur ; on craint toujours qu'elle n'immole son amant & elle-même à ses principes, si on la désabuse avant que tout soit terminé. L'hymen & l'amour les unissent ; les droits de Rosebelle ne font qu'ajouter à ses transports. La contrainte insupportable où il est, porte son amour au dernier degré de l'ivresse, & aux entreprises très-légitimes qu'elle inspire. Ses transports passent dans l'ame de sa maîtresse. Surprise, mais enchantée, elle abjure ses préventions ; & désabusée enfin autant qu'il soit possible de l'être, elle n'en est que plus tendre, plus aimable, plus aimée, & sur-tout plus heureuse.

On peut juger, d'après cette analyse rapide, combien de situations piquantes a dû faire naître un pareil sujet. Mais le comble de l'art dans cet ouvrage, est d'avoir su tirer d'un fond si gai au premier aspect, le développement d'une ame honnête, délicate & sensible : cette idée, absolument neuve, distinguera ce

roman, & le placera à côté de nos plus agréables productions. Un autre mérite qui ajoute infiniment à l'intérêt, c'est la vérité des événemens, l'unité de l'action, & la simplicité avec laquelle elle est conduite; c'est par-tout la peinture fidelle de la société. Le style est vif, animé, rapide, du meilleur ton: rien de plus aimable que le duc. Quel est l'homme qui, pour son malheur, n'a pas rencontré vingt fois dans sa vie des femmes comme Mde. de Volneuil? La naïve Flore, la prude raffinée, varient la nuance de ce tableau, & ne servent qu'à faire ressortir les autres personnages; tout contribue à l'ensemble, tout marche au dénouement, & l'intéressant auteur n'en a pas moins su se ménager par intervalle des tableaux dignes de l'Albane par la fraîcheur du coloris: telle est la description de l'hermitage, & celle de la chasse.

Le rêve qui agite la sensible Dolrange, & que son amant réalise, est la peinture la plus vive des plaisirs de l'amour; mais la délicatesse les épure, l'hymen les couvre de son voile, & la décence même applaudit à l'expression d'un bonheur avoué par la vertu.

(*Mercur de France; Affiches & annonces de Paris.*)



INSTITUTIONES physicæ, &c. *Leçons de physique*, par le R. P. JOSEPH TAMAGNA, de l'ordre des Mineurs conventuels, & professeur de rhéologie au college romain ; dédiées à son éminence le cardinal REZZONICO. Tom. I. comprenant la physique générale. A Rome, de l'imprimerie de Paul Junchi, 1780. In-8vo.

LEs élémens de mathématiques que le P. Tamagna avoit fait succéder à ses *institutions de logique & de métaphysique*, (*) étoient pour nous un sûr garant de la promesse qu'il avoit donnée de mettre au jour ses *leçons de physique*, pour l'intelligence desquelles ces élémens étoient nécessaires. Nous n'osions cependant pas nous flatter de voir si-tôt paroître cette dernière partie de son cours de philosophie, connoissant quelle est la négligence des auteurs qui entreprennent de longs ouvrages, dont une moitié reste souvent imparfaite, & dont l'autre ne s'achève que lentement. Il est donc juste de correspondre à l'exactitude du savant professeur, en nous hâtant de donner à nos lecteurs une idée de ce nouveau volume, qui traite de la physique générale, & qui doit être bientôt suivi de deux autres concernant la physique spéciale.

(*) *Esprit des Journaux*, novembre 1778, pag. 152.

L'auteur, dont la marche est toujours méthodique, commence par examiner quel est le plan qui doit nous conduire dans la recherche des vérités physiques; il rapporte à ce sujet, les trois fameuses regles de Newton, dont la seconde peut souffrir des exceptions, mais dont les deux autres sont évidentes & infaillibles. Après ces observations préliminaires, suivent des discussions sur les principes des corps, & sur leurs propriétés générales; l'auteur traite ensuite la question relative à l'essence de la matiere, mais moins pour établir ses propres sentimens que pour réfuter ceux des autres; car selon lui, l'essence de la matiere *latet æternumque latebit*. Il ne fait que jeter un coup-d'œil rapide sur la *forme substantielle* des Péripatéticiens, & l'*Omœométrie* d'Anaxagore, s'attachant seulement à l'examen des diverses opinions qui partagent l'ancien *système corpusculaire*. Elles peuvent être réduites à deux classes. Celles des physiciens qui ont cru les élémens des corps simples & indivisibles, & de ceux qui les ont supposés étendus, & par conséquent susceptibles de division. Le P. Tamagna, qui, dans ses leçons de métaphysique, a soutenu que la substance composée, étoit un être de raison, par l'hypothese qu'elle seroit adhérente à elle-même, établit que les principes des corps sont inétendus & indivisibles. En adoptant ce système, il a bien senti toutes les difficultés qu'on y pourroit objecter; aussi ramasse-t-il tout ce que Leibnitz, Wolf, Boscovick, & plusieurs autres philosophes célèbres

176 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ont dit pour les résoudre ; il y ajoute ses preuves, auxquelles il paroît si peu attaché, qu'il les abandonne à toutes les objections qu'on pourra faire contre elles.

Mais ces élémens indivisibles & sans étendue, ne sont que les premiers principes, ou, comme les appelle l'auteur, les *principes métaphysiques* des corps, lesquels ne suffisent pas pour rendre raison de cette variété infinie, qui résulte de leurs combinaisons ; il faut donc recourir à ceux qu'il nomme *principes mécaniques*, & qui, selon lui, sont les premiers résultats de l'union des élémens simples & primitifs. Peut-être même que ces principes mécaniques, parfaitement solides & insécables, sont ceux-là même que l'analyse chymique nous fait appercevoir dans les corps, & qui sont appelés ici, *principes sensibles*, parce qu'ils tombent sous les sens.

Les défenseurs du système des atomes, établissent deux principes, qui sont : le *vuide* & le *plein*. Le P. Tamagna parle d'abord des molécules qui forment le plein, & passe ensuite à des considérations sur le vuide ; il démontre clairement, d'après tous les physiciens modernes, qu'il y a dans les corps une multitude de petits interstices appelés pores, sans examiner s'ils sont remplis de quelque substance hétérogène ou non. Tout ce que nous venons d'exposer, est l'objet de la première section du premier livre.

La seconde section contient un examen sur les propriétés générales des corps, parmi les-

quelles l'étendue tient la premiere place. Cet article se rapporte à la fameuse question du *vacuum coacervatum*, & du *vacuum disseminatum*. L'auteur se réservant à parler du premier dans l'astronomie, il se borne ici à démontrer l'existence du second, par les preuves de Lucrece, qu'il a lui-même étendues & éclaircies. Il s'arrête ensuite à deux propriétés particulieres des corps, sur lesquels est fondé tout le systême de Newton, ou plutôt le systême de la nature, c'est-à-dire, l'*inertie* & l'*attraction*. Il fait voir que l'inertie est d'une force différente de toute autre, en vertu de laquelle un corps résiste à toute impulsion qui tend à lui faire changer son état de mouvement ou de repos. Quant à l'attraction, il commence par examiner si elle existe ou non, & quelles sont ses limites. Il distingue trois sortes d'attractions; l'*attraction centripete*, l'*attraction de cohésion*, & l'*attraction universelle*. La premiere est celle qui fait que les corps sublunaires tendent tous vers le centre de la terre. La seconde est cette force qui retient dans un état de cohésion les molécules qui les composent; la troisieme enfin est celle qu'exercent entr'elles les masses les plus considérables. La premiere est certainement une propriété générale à tous les corps; la seconde se voit dans la plus grande partie, & se convertit seulement dans quelques-uns en force répulsive; pour la derniere, quoiqu'elle se fasse appercevoir dans plusieurs corps, ce n'est que dans un petit nombre. Quant à ce qui regarde les causes de ces attractions, l'auteur avoue

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ingénuement que celles de l'attraction centripète & de cohésion , doivent être mises au nombre des secrets que l'auteur de la nature a dérobé à notre intelligence. Il se réserve à parler dans la physique spéciale des causes de l'attraction qu'exercent entr'elles quelques masses considérables , parce que n'étant point une propriété universelle des corps , de pareilles recherches n'appartiennent point à la physique générale.

La seconde partie de l'ouvrage est destinée à traiter du mouvement ; après avoir donné quelques notions sur ses propriétés générales, l'auteur établit les loix suivant lesquelles agit la force d'inertie , loix dont il déduit des corollaires qui répandent un grand jour sur la théorie du mouvement composé , & de la dynamique ; il expose ensuite les loix de ce mouvement composé , c'est-à-dire , produit par deux ou plusieurs forces , qui , ou sont inégales , ou qui étant-égales , ne tendent pas à pousser un corps dans des directions diamétralement opposées. Il ajoute d'excellentes observations sur le mouvement *réfléchi* & *réfracté* , & sur l'élasticité , qu'il regarde comme la cause du premier , & comme une propriété générale à tous les corps.

Nous voici maintenant à la dynamique ou aux loix du mouvement communiqué. Les physiciens assignent ordinairement tant de règles concernant le choc des corps mous , & des corps élastiques , que leur multitude produit nécessairement une certaine confusion dans l'es-

prit de ceux qui commencent à étudier les élémens de leur science. Notre auteur , en les rappelant toutes à ses principes généraux , en a considérablement diminué le nombre , puisqu'il n'en donne que trois sur le choc des corps mous , & une seule pour celui des corps élastiques , qui à peine differe des premières. Et comme les loix qu'il a établies , ne regardent que le choc direct , il ajoute une méthode géométrique , par le moyen de laquelle on peut les appliquer aisément au choc oblique.

La gravité produit un grand nombre d'effets qui lui sont particuliers , & qui sont l'objet des considérations du P. Tamagna. Le premier est l'accélération des corps dans leur chute libre , & le retardement dans leur ascension , quand ils s'élèvent verticalement dans une vélocité donnée. Notre auteur explique donc les loix de ces deux mouvemens , dont la démonstration est due au savant Galilée , qui les découvrit le premier ; & comme un autre effet de la gravité , est le mouvement curviligne des corps jettés en l'air dans une direction non-verticale , il demontre avec le même physicien , que la courbe décrite en ce cas , sera toujours une *parabole apollonienne* , & de-là il déduit tous les principes fondamentaux de la ballistique & de l'artillerie. Ces réflexions le conduisant naturellement à parler du centre de gravité , non-content de fixer quelques regles pour le déterminer dans un certain nombre de corps , il en fait encore voir l'usage par l'explication de divers phénomènes curieux qui

surprennent le vulgaire ignorant , & passe ensuite à la théorie du mouvement musculaire dans les animaux , & à celle de la chute des corps sur un plan incliné.

A son traité de mécanique , l'auteur en a ajouté un autre très-court sur les machines. De la théorie du levier , il déduit facilement celle de toutes les machines simples , à l'aide de laquelle il apprend à calculer l'effet des plus composées , en estimant les résistances qui naissent du mouvement , & sur lesquelles il ajoute d'utiles réflexions. Jusqu'ici , il parle de l'équilibre & du mouvement des solides ; quoique les mêmes loix puissent en général s'appliquer aux liquides , ceux-ci néanmoins demandent des considérations particulières. Ces considérations se trouvent exposées dans un traité d'hydrostatique & d'hydraulique , qui termine la physique générale.

L'hydrostatique enseigne les loix de l'équilibre des fluides renfermés dans des vases , ou dans des tubes communicans. Ces loix naissent de la propriété connue qu'ont les fluides d'exercer leur pression en tout sens ; de-là se déduit la démonstration de ce théorème , que la pression d'un fluide sur le fond de quelque vase que ce soit , doit s'estimer par le produit de sa base horizontale , multipliée par la hauteur verticale de ce fluide ; de-là on conclut encore que dans les branches d'un tube communicant , le même fluide doit s'élever à la même hauteur , & que s'il se trouve dans les branches du tube des fluides de nature diffé-

rente , leur élévation sera proportionnée à leur pesanteur spécifique.

Le P. Tamagna finit son traité d'hydrostatique par l'examen de ce qui doit arriver de l'immersion d'un solide dans un fluide , c'est-à-dire , de combien le premier doit être plongé dans le second , s'il est plus léger , & combien il doit perdre de son poids , s'il est plus pesant. En dernier lieu se trouve , comme nous l'avons dit , un traité d'hydraulique , qui contient tout ce qu'on peut exiger d'un physicien , & dans lequel tout est soumis à des démonstrations évidentes. L'auteur y parle de l'écoulement des fluides hors des vases , il en détermine la vélocité , la hauteur à laquelle ils doivent s'élever si les tubes sont verticaux , & les arcs qu'ils décrivent , si les tubes sont horizontaux ; il y considère aussi le choc des fluides contre les solides , & la résistance mutuelle qu'ils opposent à leur mouvement , & il donne une description de plusieurs machines hydrauliques , la plupart utiles , & d'autres qui ne sont que de pure curiosité.

Nous venons de parcourir rapidement les principaux objets exposés par le P. Tamagna , dans son volume de la physique générale ; il y auroit pu sans doute étaler toutes ses connoissances en géométrie , mais il a préféré l'utilité de ses lecteurs à sa propre gloire , ou plutôt il a réuni ces deux intérêts , puisque ce n'est pas un léger mérite que d'avoir rendu si facile l'étude d'une science , que d'autres physiciens n'ont montré qu'environnée d'épines. Il

s'est toujours appliqué à montrer l'application des regles les plus abstraites dans les effets les plus sensibles de la nature , & il a ainsi prévenu cette question si ordinaire : *A quoi tout cela sert-il ?* Question qui enleve à la philosophie tant d'esprits , qui la pourroient cultiver , si on leur applanissoit la route qui conduit à elle. Notre auteur , en un mot , a montré jusqu'ici les talens d'un bon écrivain , & il n'est pas surprenant que ses nouvelles leçons aient été tellement goûtées du public , qu'il a été nécessaire d'en faire une seconde édition.

(*Efemeridi letterarie.*)



M Ê L A N G E S.

LETTRE au sujet d'un ancien éloge du BRAVE
C R I L L O N .

A Propos de l'éloge de Crillon , couronné à l'académie d'Amiens , (*) on m'a donné à lire une espece d'oraison funebre prononcée dans la cathédrale d'Avignon , aux obseques de ce héros si justement fameux : c'est bien la chose du monde la plus originale & la plus plaisante. Je me fais un plaisir de vous rapporter quelques singularités de cette production bizarre , afin que vous puissiez en amuser ceux de vos lecteurs qui ne la connoissent pas.

D'abord l'orateur , qui étoit un certain pere Bening, *Jesuite* , prend pour texte de son discours ces mots : *Abjectus est clypeus fortium*. Le bouclier des forts a été atterré , au second livre des rois , chapitre 1. Dans son exorde , il a peine à se persuader que Crillon soit mort : mais tout cet appareil funebre qui frappe ses regards , ce cordon bleu où pend une croix vefve , à côté d'une épée orpheline , lui prouvent

(*) Voyez notre dernier journal , page 140.

assez que *le bouclier des forts est atterré & enterré.* Il sent qu'il faut apporter quelque consolation à la douleur de sa famille, & *rendre quelque honneur à l'immortelle mémoire du défunt.* » Quoi » faisant, dit-il, nous parlerons plutôt de Crillon vivant, que de Crillon trépassé ; de » Crillon sur un coursier, que de Crillon sous » un tombeau ; de Crillon à la tête d'une armée, que de Crillon à la queue d'un convoi ; de Crillon bouillant, soufflant, battant, » triomphant, que de Crillon sans vie, sans » force, sans poulx, sans ame, sans mouvement. « Après cette tirade, l'orateur entre en matière, en s'applaudissant de cet heureux surnom de bouclier qu'il donne à son héros : » car appeler quelqu'un bouclier, escu ou » pavois, c'est, dit-il, l'appeler fort, brave, » preux, vaillant, valeureux, courageux, magnanime..... Mais, reprend-il, qu'est-ce » magnanimité, qu'est-ce qu'être magnanime ? » C'est avoir une ame grande. Et qu'est-ce » qu'avoir une ame grande ?..... Nous appelons une chose grande, qui est assortie de » ses quatre dimensions, longueur, largeur, » hauteur & profondeur. « En conséquence, l'éloquent pere Bening mesure l'ame de Crillon en long, en large, &c., & prouve de la manière la plus grotesque, que jamais aucun guerrier n'a eu un courage aussi long, aussi haut, aussi large, aussi profond que celui de Crillon. Pour peindre cette étonnante valeur, voici comme il s'exprime : » Le descendant des » affaires estoit l'ascendant de son courage ; les

» montaignes des difficultés lui estoient une
» pierre affiloir, qui donnoit le fil & le tran-
» chant à sa vertu..... Plus on le forçoit,
» plus avoit-il de force; plus on raschoit à amor-
» tir sa vertu, plus elle avoit d'amorce.....
» Son courage estoit sans virgule, & sa conf-
» rance sans période..... Crillon estoit le mur,
» le boulevard, le rempart, le fossé, le donjon,
» la garnison, l'artillerie d'une place.....
» Quand Crillon estoit en une armée, il le fal-
» loit compter pour mestre-de-camp, capitaine,
» lieutenant, porte-enseigne, sergent de bande,
» caporal, piquier, lancier, arquebusier; car
» il étoit tout cela..... A quoi le voulez-
» vous? Où le voulez-vous? Contre qui le
» voulez-vous? A pied, à cheval, avec la
» lance, avec l'épée, au siege, à l'escarmou-
» che, à une saillie, à une tranchée, sur une
» muraille, à une bresche, à une camifade,
» de nuit, de jour, en santé, en maladie, au
» printems, à l'hiver de son âge, avec une
» poignée de gens, avec une grosse armée? Il
» est toujours Crillon..... Je le vois aux
» grandes barricades de Paris, recevoir des
» coups, & en rendre le double, jeter la
» frayeur au cœur des adversaires, sa vie à
» mille dangers, en garantir le roi, faire ra-
» ge, faire merveilles, faire du Mars & du
» Marius, faire du Crillon..... Je le vois à
» Laon en Laonois, faire ronfler son coutelas,
» pousser avant, donner dedans, gagner le
» devant, se faire voie, escarter l'ennemi, ral-
» lier les troupes du roi, se porter en Crillon.

» Je le vois au siege de la Fere, fêru, ferir ;
 » battu , battre ; chocqué , chocquer ; blessé ,
 » bleffer ; toujours Crillon. Je le vois à Mont-
 » mellián , aux coups , à l'abandon , à la merci
 » des canons , bruyant , brillant , brülant du
 » desir de combattre ; par-tout Crillon.

Voilà , Monsieur , du joli , du saillant ; je
 vais à présent vous régaler d'un morceau su-
 blime. » Mais , s'écrie le panégyriste de Cril-
 » lon , pourquoi vais je preuvant la hauteur ,
 » la profondeur , la longueur , largeur de son
 » courage , comme si la chose n'étoit notoire ?
 » Car encore que je me taïse , la France &
 » toute l'Europe le dira ; quatre de nos rois ,
 » Charles IX , Henri III , Henri IV , Louis
 » XIII , le témoigneront ; & si les hommes ne
 » sonnent mot , les villes où il s'est signalé
 » parleront , & si les villes sont muettes , le
 » sang qu'il y a respandu pour la foi & la
 » couronne , crierá plus fort que le sang d'A-
 » bel ; & si le sang n'y paroist plus , ces vingt
 » & deux playes qu'il avoit sur son corps ,
 » comme autant de bouches pourprines , pré-
 » cheront & haut loueront sa valeur , sa force
 » & sa constance. Car , qu'est-ce que sont les
 » blessures , sinon les armoiries , les escussions ,
 » les panonceaux , les oriflammes du courage ?
 » Qu'est-ce que sont vingt & deux playes ,
 » fors que vingt & deux orateurs exaltans sa
 » magnanimité , vingt & deux hérauts procla-
 » mans sa force , vingt & deux présidens en
 » robes rouges , prononçans arrest en faveur
 » de sa générosité ?

Eh bien, Monsieur, qu'en pensez-vous ? Le brave Crillon n'auroit-il pas bien ri s'il avoit fu, de son vivant, qu'il portoit tout un parlement sur le corps ? Ces vingt-deux playes ont de grands charmes aux yeux du pere Bening ; il y revient encore dans deux endroits différens. » *Crillon, dit-il, alloit ce semble donner air & évent au feu de son cœur, par ces vingt & deux soupiraux.* Et plus loin : *Combien donc le logis de cette ame étoit clair & illuminé, prenant jour & recevant le soleil de la gloire & réputation, comme par vingt & deux fenêtres !* Il parle ensuite d'une blessure que le bon chevalier reçut à la journée de Tours, & pour laquelle Henri III l'alla visiter, & l'embrassa. Ne pensez-vous pas, Messieurs, (c'est le pere Bening qui parle) que cet embrassement du roi fut *la compresse & le bandage de sa plaie, & que les belles paroles de cette bouche sucrée furent l'huile & le salutaire appareil d'icelle ?* Il appelle les rois de France, *les rois de la Fleur de Lys.* Il dit que Crillon avoit toujours la main à l'épée, ou l'épée à la main, toujours le cœur dans la bouche, & la bouche dans son cœur.

Différentes lettres de Henri IV au bouclier des forts, embellissent l'ouvrage du pere Bening ; c'est, sans contredit, ce qui s'y trouve de mieux. Aussi dit-il que ce sont *des gouttes d'un chrême royal qu'il découle dans les oreilles de ses auditeurs.* En exaltant la piété du héros, qui, comme on peut le croire, ne consistoit pas en longues prières, il dit que ce brave

traitoit avec Dieu comme avec les rois , *briefvement* ; & il assure qu'une petite oraison bien *troussée* est assez agréable à Dieu. On s'imagine bien, Monsieur, qu'un aussi grand homme que Crillon, étoit bienfaisant & libéral : mais on saura, d'après son premier panégyriste , qu'il faisoit *toucher aux pauvres beaucoup d'argent* , pour faire tenir au ciel , & le mettre à la banque de Dieu en constitution de rente éternelle. De pointes en pointes, de calembourgs en calembourgs, l'orateur arrive enfin à la mort de Crillon. » Hé-
 » las ! Messieurs , s'écrie-t-il , après avoir em-
 » miellé vos oreilles du narré de tant de vail-
 » lances & actes héroïques , faut-il que je les
 » enfielle de ce mot triste & amer , *abjectus*
 » est ; il est mort.... Il est mort, il n'y a
 » plus de Crillon ; nous ne le verrons plus .
 » faire volter son cheval , le manier à sauts
 » gaillards , à la carrière , à bride ronde , en
 » long , &c. &c. &c. « Vous vous apperce-
 vrez, Monsieur, par cette dernière phrase,
 que le bon pere Bening aimoit & connoissoit un
 peu le manege. Ce singulier orateur aussi amou-
 reux de ses quatre fameuses dimensions , que
 des vingt-deux plaies de Crillon , n'a garde de
 les oublier. En finissant , il dit donc : » A
 » quoi est-il réduit ce grand héros ? Cette hau-
 » tesse de courage , à quoi est-elle abaissée !
 » Cette longueur , combien racourcie ! Cette
 » largeur , combien restreinte ! Cette profon-
 » deur , combien aplaniée !.... Est-il possible
 » que dans le creux & l'obscur de cette grotte ,
 » soit encoffré ce grand Crillon ! « Après ces

exclamations , & beaucoup d'autres non moins tragi-comiques , l'orateur prend ainsi congé de son illustre mort : » Adieu ; adieu le capitaine » des merveilles ; adieu la merveille des capitaines ; adieu mon brave , adieu brave » Crillon , adieu brave des braves , &c. &c. &c.

Voilà , Monsieur , un petit abrégé des facéties funéraires que le pere Bening a osé consacrer aux mânes de l'un de nos plus dignes chevaliers. Cet étrange discours , qui a eu , dans le tems , trois ou quatre éditions , m'a singulièrement amusé. En le lisant , je croyois être à la *comédie italienne* , & voir dans la tribune , *Arlequin orateur* , faisant l'éloge funebre du valeureux *Scapin*. Quelle différence entre le style du pere Bening , & celui des la Rue & des Bourdaloue ! Au reste , il ne faut pas s'étonner si , dans un ordre qui a fourni tant de grands orateurs , il s'est rencontré un homme sans goût : car , comme le dit le pere Bening lui-même , *il n'y a si beau tableau qui n'ait quelque ombrage ; la lune a ses macules , le soleil ses éclipses.*

Je suis , Monsieur , votre très-humble servante , C. D. L. C.

(*Journal de littérature , des sciences & des arts.*)

*FIN des remarques curieuses sur le Thibet,
traduites de l'anglois de M. JOHN STEWART,
ci-devant employé de la compagnie des Indes.*

LA maniere dont les habitans de ce vaste pays se débarrassent de leurs morts, n'est pas moins singuliere que les autres usages dont nous avons parlé précédemment. Ils ne les enterrent point comme les Européens ; il ne les brûlent pas non plus comme les Indiens ; ils les exposent sur le sommet glacé de quelque montagne voisine , où ils sont dévorés par les bêtes féroces ou les oiseaux de proie , ou détruits & consumés par le tems & par les vicissitudes de l'air ouvert où l'on les a abandonnés. Les carcasses desséchées , les os sont ramassés ensuite & entassés dans différens endroits de ce lieu funebre. Quelque vieillard malheureux , soit homme , soit femme , établit sa demeure au milieu de cet espace , où il ne tarde pas à perdre tout autre sentiment que celui de la superstition. Sa fonction est de recevoir les corps , d'assigner sa place à chacun , d'en rassembler les restes lorsque les bêtes féroces les ont dispersés , & d'entasser ensuite les os.

La religion du Thibet , quoique totalement opposée dans plusieurs de ses principaux dogmes , à celles des bramines , s'en rapproche

cependant beaucoup dans quelques autres. Les Lamas, par exemple, ont une grande vénération pour la vache; ils ne l'étendent pas, à la vérité, comme les Indiens, à toutes les especes de cet animal; ils la bornent à celle qui est remarquable par quelques particularités singulieres, & dont je parlerai plus bas. Ils ont aussi beaucoup de respect pour les eaux du Gange, dont ils croient que la source est dans le ciel; & un des premiers points que le Lama voulut faire entrer dans le traité que M. Bogle étoit allé conclure avec lui, fut que le gouverneur-général lui permettroit de faire bâtir un temple sur les bords de ce fleuve. On s'imagine bien que cette demande ne lui fut pas refusée; & lorsque je partis du Bengale, on avoit déjà assigné une place pour cet objet, à environ 2 ou 3 milles de Calcutta.

Les Sunnias, ou les pèlerins indiens, visitent souvent le Thibet comme un lieu saint. Le grand Lama entretient pour sa garde un corps de 2 ou 300 hommes. Sa résidence est à Pateli; c'est un vaste palais, situé sur une montagne au bas de laquelle coule le Baram-pooter, à environ 7 milles de Lahassa. Le Tayshoo Lama a plusieurs palais ou châteaux, dans l'un desquels M. Bogle vécut avec lui pendant cinq mois. Il représente ce Lama comme un des hommes les plus aimables & les plus intelligens qu'il ait jamais connus, maintenant son rang & son autorité avec un mélange de douceur & de fermeté qui se soutiennent l'une par l'autre, & lui concilient l'amour & le

respect, vivant avec décence, conservant les mœurs les plus pures, sans affectation & sans austérité. Tout respire la paix dans l'intérieur de son palais; il y regne le plus grand ordre, & une pompe élégante. Le château est de pierres ou de briques, avec plusieurs cours, des salles basses, des terrasses & des portiques. Les appartemens, en général, sont spacieux, décorés avec des porcelaines, des peintures chinoises. Il y manque deux commodités qui sont étrangères dans toutes les maisons de ce royaume, des escaliers & des fenêtres. On ne peut monter aux appartemens supérieurs qu'à l'aide d'échelles de bois ou de fer; à la place des fenêtres, ils ont des ouvertures plus ou moins larges au plafond, au-dessus desquelles s'élèvent de petits toits qui les couvrent assez pour défendre l'appartement de la pluie, sans intercepter le jour. Les combustibles sont si rares, qu'on ne fait guère du feu que pour préparer les alimens; & les hommes n'emploient presque pas d'autre ressource contre le froid que leurs vêtemens & leurs fourrures.

Le Lama, qui est parfaitement instruit de tout ce qui concerne la Tartarie & la Chine, montra beaucoup de curiosité, & fit beaucoup de questions à M. Bogle, sur la politique, les loix, les arts, les sciences, le gouvernement, le commerce & la force militaire de l'Europe. Notre ambassadeur essaya de le satisfaire sur tous ces points; il entreprit même, à sa prière, un ouvrage considérable; c'étoit un tableau de l'état actuel de l'Europe, qu'il écrivit en
langue

langue indienne, & que le Lama ordonna ensuite de traduire dans la langue du Thibet. Ce prince, qui est né à Latack, province frontiere de Cachemire, parle très bien l'indien, & se servoit toujours de cette langue dans ses conversations avec M. Bogle; mais le peuple, qui est persuadé que l'une de ses prérogatives est d'entendre celles de tous les peuples de la terre, ne doutoit pas que, parlant à un Anglois, il ne s'exprimât avec lui en anglois.

L'empire Russe étoit le seul de l'Europe qu'il connût; il se faisoit une haute idée de ses richesses & de ses forces, il avoit entendu parler de ses guerres & de ses victoires sur l'empire de Rome. C'est le nom qu'il donnoit à l'empire des Turcs. Cependant il ne concevoit pas qu'il pût être égal du Cathay.

Plusieurs des Tartares sujets de la Russie viennent dans le Thibet, & les czars ont souvent, en différens tems, envoyé des lettres & des présens au grand Lama. M. Bogle eut l'occasion de voir plusieurs productions de l'industrie européenne que ce prince avoit reçues de cette manière, telles que des peintures, des miroirs, de petits bijoux d'or & d'argent, quelques ouvrages d'acier d'Angleterre. Le Lama lui fit voir une montre à répétition faite en Angleterre, & qui portoit le nom de Graham, elle étoit en très mauvais état, & il lui dit qu'elle étoit morte depuis quelque tems. Pendant son séjour dans ce pays, M. Bogle y vit arriver plusieurs Tartares Monguls & Calmou-

ques, qui venoient de Sibérie, & avec lesquels il eut l'occasion de s'entretenir.

La ville de Lahassa, qui est la capitale du Thibet, est d'une assez grande étendue; on la dit très-peuplée & très-florissante. Elle est la résidence des principaux officiers du gouvernement, des mandarins Chinois & de leur suite. Elle est aussi habitée par un assez grand nombre de marchands & d'artisans Chinois & Cachemiriens; il s'y rend de toutes les parties de l'orient beaucoup de commerçans qui y viennent séparément, conduits par le cours de leurs voyages, ou ensemble & en caravanes.

Les eaux de la grande rivière par excellence, comme les habitans l'appellent dans leur langage, coulent dans les vallées. Le P. du Halde, sans soupçonner qu'elle est le Barampooter, en trace le cours avec une grande exactitude, depuis son origine sur les montagnes de Cachemire, & probablement des mêmes sources que le Gange, à travers la grande plaine du Thibet, jusqu'à ce que, tournant subitement vers le sud, il la perd dans le royaume d'Affam, en conjecturant encore avec assez de jugement & de probabilité, qu'elle arrive à la mer indienne par le Pegu ou la province d'Araacan. La vérité est cependant qu'arrivée au milieu d'Affam, elle se détourne encore rapidement, & entre dans le Bengale vers Rangametry, où elle prend ce nom; de-là, prenant un cours plus méridional, elle joint le Gange avec des eaux au moins égales, si elles ne sont pas plus abondantes, & formant par cette réu-

nion un fleuve immense & rapide, auquel on en trouve peu dans le monde qui puissent lui être comparés, va se décharger dans la baye de Bengale. Deux rivières semblables qui s'unissent dans cette heureuse contrée, où elles portent la fertilité, une ressource commode pour les communications & les transports, semblent devoir confirmer au pays le nom de *paradis des nations*, qu'on lui a toujours donné dans le Mogol.

Le principal commerce de Lahassa à Pékin est fait par des caravanes qui emploient deux ans à aller jusqu'à cette ville, & à en revenir. Ce tems ne paroît ni surprenant ni bien considérable, si l'on fait attention que la distance est de 2000 milles anglois; que les caravanes marchent lentement, se reposent fréquemment, & que les marchands qui les composent, trafiquent aussi sur la route. Il faut observer encore qu'un exprès envoyé de Lahassa à Pékin, ne met que trois semaines dans son voyage; & cette circonstance ne peut que faire honneur à la police chinoise, qui a su établir une communication si prompte & si expéditive dans un si grand espace à travers des montagnes & des déserts. Le commerce de ce pays avec la Sibérie se fait aussi par des caravanes qui vont à Seling, qui paroît indubitablement être la même que le Selinginskoi des voyageurs Russes, situé sur les bords du lac Baykal. Un fait extraordinaire, rapporté par Bell, vient à l'appui de l'opinion de cette identité. Il rapporte qu'il rencontra sur les bords de la rivière de ce nom, un homme

fort occupé à racheter de quelques enfans qui pêchoient, tout le poisson qu'ils prenoient, & à le rejeter dans l'eau : cette circonstance, la marque que cet homme portoit sur le front, ne lui permettoient pas de douter qu'il ne fût un Indien. Bell s'en convainquit bientôt en liant conversation avec lui. L'étranger lui dit qu'il venoit de Madras ; qu'il avoit été deux ans à faire le voyage ; & pour prouver qu'il n'en imposoit pas, il lui parla des principaux Anglois qui étoient à Madras, qu'il y avoit laissés à son départ, & les nomma tous par leurs noms.

Cet Indien avoit vraisemblablement voyagé sous l'habit d'un fakir ou d'un sunniasse, dans le Bengale & dans le Thiber, & s'étoit ensuite joint à la caravane qui se rendoit à Selinginskoi, où Bell le rencontra. Il n'est pas inutile de remarquer ici que les Indiens ont une méthode particuliere pour faire tourner à leur profit ce qu'ils appellent la sainteté de la vie. Les fakirs, dans leurs pèlerinages des côtes de la mer dans l'intérieur des terres, ne manquent guere d'emporter avec eux des perles, du corail, des aromates & d'autres denrées précieuses qui forment peu de volume & de poids. Il les échangent ensuite contre de la poudre d'or, du musc & d'autres articles de ce genre, qu'ils cachent aisément dans leurs cheveux ou dans leurs habits ; commerce qu'ils font avec d'autant plus de sûreté qu'on ne le soupçonne pas d'être considérable ; & il doit l'être lorsqu'on considère le nombre de ceux qui s'en occupent.

Les gosseigus sont encore un ordre religieux plus élevé en dignité que les fakirs, qui fait aussi un trafic plus étendu & plus ouvert avec la Sibérie.

Des détails particuliers sur le commerce exigeroient trop d'étendue, & par-là n'entrent point dans mon plan; cependant il ne seroit pas rempli, si en voulant faire connoître un pays en apparence si pauvre & si stérile, je n'indiquois pas quelques-unes des sources qui lui fournissent les articles étrangers de commodités & de luxe, dont j'ai eu l'occasion de dire en passant qu'il n'étoit pas privé. J'observerai donc qu'outre le petit trafic que les peuples du Thibet font avec leurs voisins, de leurs chevaux, leurs cochons, leur sel de roche, leurs étoffes grossières, & quelques autres objets, ils ont encore quatre articles principaux, suffisans pour leur procurer toutes les marchandises étrangères dont ils ont besoin. Ces quatre productions différentes, qui forment la source de leurs richesses, méritent chacune une notice particulière.

La première, quoique la moins considérable, est la vache à queue fournie de crins, si fameuse dans l'Inde, la Perse & les autres royaumes de l'orient; c'est la production d'un animal différent des taureaux qu'on trouve ordinairement dans les autres contrées; elle est plus grande aussi que la vache commune du Thibet; elle a des cornes courtes; son dos ne se relève point en bosse; son cuir est couvert d'un poil blanc qui a l'apparence de la soie au

premier coup-d'œil. Sa principale singularité est dans sa queue , qu'elle meut facilement dans tous les sens ; elle est garnie de crins longs & touffus, comme celle d'une belle jument, mais beaucoup plus longue & plus luisante. M. Bogle en envoya deux de cette espece à M. Hastings ; mais elles moururent avant d'arriver à Calcutta. Les queues de ces vaches sont très-recherchées, & se vendent à un très-haut prix ; on les monte sur un manche d'argent, & l'on s'en sert pour chasser les mouches. Il n'y a pas un homme d'un certain rang dans l'Inde, qui sorte de sa maison, ou qui s'y repose après y être rentré, sans avoir auprès de lui deux hommes avec chacun une queue de vache pour le garantir de ces insectes.

La seconde est la laine dont on fait le shaul, le drap le plus fin qu'on puisse faire avec cette matiere ; il est très-estimé dans l'orient, & il commence à être connu en Angleterre. Jusqu'au voyage de M. Bogle dans le Thiber, nos connoissances sur cette étoffe étoient très-imparfaites. Comme nous la tirions de Cachemire, nous imaginions que la matiere qu'on y employoit étoit une production de la contrée qui nous la fournissoit. On disoit que c'étoit le poil d'une chevre particuliere, un choix de celui qui croît sur la poitrine d'un chameau, & mille autres imaginations de ce genre. Nous sommes à présent certains que c'est de la laine fournie par une espece de brebis particuliere au Thiber. M. Hastings, lorsque je quittai le Bengale, en avoit deux dans son parc. Elles

sont de très-petite taille , peu différentes des nôtres quant à la forme , si ce n'est que leur queue est très-large ; mais leurs toisons , pour la finesse & la longueur de la laine , surpassent tout ce que nous connoissons dans le monde. Les Cachemiriens en font le commerce exclusif ; ils ont des facteurs dans toutes les parties du Thibet , où ils achètent sur le lieu toute la laine que l'on recueille , & l'envoient à Cachemire , où on la travaille ; c'est une source considérable de richesses pour ce royaume , comme pour celui d'où l'on tire originairement la matiere première.

Le musc est la troisième des principales productions du Thibet ; on connoît trop la nature , la qualité , & la valeur de cette marchandise , pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans des détails. J'observerai seulement que la bête fauve qui le fournit est commune sur les montagnes ; mais comme elle est très-légère , qu'elle habite seulement les lieux les plus sauvages & les plus inaccessibles , on ne la chasse que difficilement , & toujours avec beaucoup de peines & de dangers. Nous recevons le musc à Calcutta , où on l'envoie dans son sac naturel , qu'on se contente d'arracher du corps de l'animal ; cependant on peut rarement s'assurer qu'il n'a point été altéré en route ; lors même qu'il l'a été , il ne laisse pas d'être supérieur à tout celui que l'on vend sur les marchés de l'Europe.

La dernière des productions dont j'ai à faire mention , est l'or. La quantité qu'on en exporte annuellement du Thibet , prouve que ce mé-

tal précieux y est abondant ; on en trouve dans le sable des grandes rivières , & dans celui des plus petits ruisseaux & des torrens qui descendent des montagnes. La quantité qu'on s'en procure de cette manière , quoique considérable , paie médiocrement l'individu occupé au travail de le séparer. Il y a des mines dans les parties septentrionales , dont la propriété appartient au Lama , qui les loue à des fermiers qui les exploitent. On ne le trouve point en mine , mais dans un état purement métallique , lequel ne demande plus qu'à être séparé de la pierre , de la terre & des racines qui y sont attachées. M. Hastings en a un morceau , de la grosseur d'un rognon de bœuf , qui lui a été envoyé à Calcutta ; c'est une espèce de caillou très-dur , avec des veines épaisses & massives d'or pur ; il le fit scier en deux parties , & on le trouva également rempli dans l'intérieur de semblables veines de ce précieux métal.

Quoique l'or soit très-abondant dans le Thibet , on n'y frappe point de monnaie. Il y est employé cependant comme un moyen de commerce ; & les denrées sont estimées d'après différentes bourses de poudre d'or , comme chez nous par la monnaie. Les Chinois en retirent tous les ans pour une somme considérable , en retour des ouvrages de leurs manufactures.

J'aurois désiré ajouter ici quelques détails sur les plantes & les autres productions botaniques du Thibet ; mais comme je ne veux rien donner qui ne soit exact , & que je n'ai pas sous

les yeux les matériaux qui pourroient me guider , je laisserai ce soin à M. Bogle lui-même. Il envoya à Calcutta , pendant son séjour , différentes semences & plusieurs fruits qui y arriverent parfaitement bien conservés. La plupart de ces derniers , que j'ai goûtés , sont d'espèces connues en Europe , comme les pêches , les pommes , les poires , &c. , qu'il seroit à désirer qu'on pût se procurer au Bengale. Je dois ajouter que la plupart me parurent insipides , & fort au-dessous des nôtres.

En terminant ici mes remarques , je ne me dissimule point que je n'ai fait qu'éveiller la curiosité sans la satisfaire ; peut-être pourrai-je , en retournant au Bengale , trouver l'occasion de les étendre.

(*Journal encyclopédique.*)

LETTRE de M. *BLIN DE SAINMORE* à M. *DE SHERLOCK* , pour le remercier d'un exemplaire de son livre intitulé : *Lettres d'un voyageur Anglois.* (*)

INdépendamment de ce que je vous dois , Monsieur , pour le cadeau dont vous m'avez honoré , & pour le plaisir que m'a fait la lecture de votre ouvrage , vous avez encore des droits

(*) Voyez le journal de janvier , pag. 135.

à ma reconnoissance. Vous rendez justice à ma patrie ; votre livre est dédié à un lord chéri de tous ceux qui le connoissent ; vous faites un éloge mérité de S. E. Mgr. le cardinal de Bernis, auquel je suis attaché depuis long-tems par la reconnoissance ; vous appréciez nos grands hommes avec une impartialité peu ordinaire ; vous écrivez notre langue avec une finesse & une grace qui prouvent que vous vous êtes plu à l'étudier. Je vous prie de croire, Monsieur, que la justesse & la profondeur de vos observations, ainsi que la maniere piquante dont vous les présentez, ne m'ont pas échappé plus qu'à vos autres lecteurs, & j'ai, comme vous voyez, par-dessus eux, des motifs particuliers de vous applaudir.

J'ai toujours eu une secrete prédilection pour votre nation, & ceux que j'en ai connus, n'ont pas peu contribué à me l'inspirer. Je voudrois seulement qu'elle fût plus juste à notre égard.

Le peuple Anglois nous hait sans nous connoître :
 Sur les travers d'un seul, il nous condamne tous.
 Pour le don de penser, l'Anglois est notre maître ;
 Le François en convient, & n'en est pas jaloux.

Et c'est sans haine & sans courroux
 Qu'il saura le combattre, & le vaincre peut-être.

Vous n'êtes pas fait, Monsieur, pour être assimilé au peuple de Londres. Plus on est éclairé, & moins on est injuste. C'est donc avec confiance, qu'en applaudissant à votre jugement sur nos illustres écrivains, je vous avouerai que je ne suis pas entièrement de votre avis sur

vosre Sophoclé & vosre Homere. Il est vrai que si Shakespear & Milton ont beaucoup d'enthousiastes en Angleterre , ils n'ont pas moins en France de détracteurs encore plus injustes.

Je fais des deux partis l'aveuglement étrange ;
Londres les met au ciel & Paris dans la fange ;
A mon gré, l'un & l'autre ont de grandes beautés,
Ainsi que vous, je les admire.

Un peu trop, entre nous, vous les avez vantés :
Vous en faites des dieux ; je voudrois y souscrire ;
Mais souvent, dans les traits que leur talent fait luire,
Le plomb se mêle à l'or, & l'ombre à la clarté.
S'ils font passer en moi le Dieu qui les inspire,
De leurs nombreux écarts mon goût est révolté.

Tel qu'un coursier par sa fougue emporté,
Le génie a besoin du goût pour le conduire.
Vous aimez la nature & ses difformités ;
Nous la voulons choisie, & le grand art d'écrire
Prescrit à notre essor plus de difficultés.
Les Grecs pensoient de même, &, quoi qu'on puisse dire,
Pour juger ces débats, un mot devoit suffire.
Nos drames sont par-tout lus & représentés ;
Le roi de Chine enfin se plaît à les traduire.

Depuis deux siècles bien comptés,
Au théâtre François l'Europe vient s'instruire,
Corneille, en conquérant, en a fondé l'empire,
Racine y regne en maître, & l'auteur de Zaïre,
Avec orgueil se place à leurs côtés.

Ni vous ni moi, Monsieur, nous ne sommes assez désintéressés pour décider la question ; d'ailleurs une pareille discussion exigeroit un volume, & mon projet n'a été que de vous adresser une lettre ; quoi qu'il en soit, il m'a

toujours semblé que le suffrage unanime de tous les peuples lettrés mettoit un grand poids dans la balance entre le théâtre de Londres & celui de Paris. Voilà , si je ne me trompe , entre nous une petite guerre qui ne fera pas , je l'espère , aussi sanglante que celle de l'Amérique , ni aussi difficile à terminer ; au moins les combattans ne cesseront-ils jamais de s'aimer & de s'estimer. Les lettres , Monsieur , ont un avantage bien réel , celui de rapprocher ceux qui les cultivent dans tous les pays. Tandis que les nations , pour des intérêts politiques , cherchent à s'égorger , les gens-de-lettres de l'Europe , en gémissant de cette affreuse nécessité , n'en conservent pas moins une union vraiment fraternelle , & entretiennent ensemble une correspondance de lumieres ; cependant n'est-il pas singulier , Monsieur , que ce soit un guerrier , un conquérant , notre grand Henri IV , qui ait imaginé le premier les moyens d'établir une paix universelle , & que ce soit des gens-de-lettres qui aient traité de vision & de chimere , l'exécution de ce beau projet. Le bon abbé de St. Pierre & l'éloquent Rousseau ont été les seuls , parmi eux , qui l'aient adopté & défendu.

Vous m'annoncez , Monsieur , que vous devez bientôt quitter Paris pour retourner à Londres. Alors vous direz sans doute à vos compatriotes l'accueil obligeant que vous avez reçu des François , malgré la grande querelle qui divise les deux nations. Vous leur direz que partout on s'est empressé à vous marquer les égards

dûs à votre mérite, & à rechercher votre amitié.
Vous leur raconterez sans doute ce que vous
avez remarqué en France.

Vous leur direz que sur le trône,
Un nouveau Télémaque aux écueils échappé,
Dans cet âge glissant que l'erreur environne,
Prêchant les mœurs par l'exemple qu'il donne,
Du bonheur de son peuple est sans cesse occupé;
Que ce Mentor, éclairant sa jeunesse,
Ce digne ami des arts & de l'humanité,
Qui fait couvrir de fleurs l'arbre de la sagesse,
Rend à l'état ressuscité
Et sa splendeur & sa richesse,
Et fidele au plaisir qu'il a jadis chanté,
Dans les biens que sur nous il verse avec largesse,
Retrouve encor la volupté;
Que cet autre Nestor qui, jusqu'aux bouts du monde,
Fait respecter le nom François,
Et dont la politique éclairée & profonde
N'éclate que par le succès,
Plein de droiture, affable & populaire,
Dans le silence fait le bien,
Ne voulant pour tribut que l'attrait de le faire,
Garde, au sein de sa gloire, un modeste maintien;
Grand négociateur, époux tendre, bon pere,
Aime son roi, le sert sans en attendre rien,
Et quand par lui l'état prospere,
Dans le bonheur commun fait consister le sien.
Je lui dois tout. Sur lui j'aurois trop à vous dire;
Je me tais. Ses talens ne sont-ils pas connus?
Assez sans moi l'Europe admire
Et son génie & ses vertus.
Enfin vous leur direz que, fier du titre d'homme,
Ce Sulli, des abus hardi réformateur,
Et du trésor public magnifique économe,
Sait, sans charger d'impôts l'utile agriculteur,

Par les coffres du prince enrichir le royaume ,
 Entretient sur les mers le pavillon François ,
 Et , pour le peindre en moins de traits ,
 Que son nom béni désormais
 Sous les lambris & sous le chaume
 N'a de lustre que ses bienfaits.

Voilà , Monsieur , ce que vous avez vu & ce que vous pourrez dire. Puissé ce tableau de notre félicité prouver à vos compatriotes que nous avons des hommes vraiment dignes de leur estime ! Si quelque chose peut adoucir mes regrets d'être privé de votre entretien , c'est la consolation de penser qu'en Angleterre vous n'aurez que du bien à dire de la France. Quoi qu'il en soit , je me flatte du moins que vous vous souviendrez quelquefois d'un François qui a eu le bonheur de vous connoître , qui fera éternellement l'admirateur de votre mérite , conservera le plus tendre souvenir de votre amitié pour lui , & ne cessera dans tous les tems d'être , &c.

P. S. J'apprends , Monsieur , que vous vous proposez de donner une suite à ce premier volume , je la lirai avec intérêt , & sans doute avec le même plaisir.

(*Journal de Paris.*)

*SUITE de la vie de l'empereur CHARLES VI,
pere de l'impératrice-reine. (*)*

TANDIS que le comte de Cusfentes conduisoit en Arragon une armée de mécontents, & ébranloit toute cette province, le prince de Tserclas, général Espagnol, marchoit à sa rencontre avec 12000 hommes, & cherchoit à pénétrer en Catalogne par Higar. Tserclas ayant repris Alcannis, & battu un gros d'ennemis près de Calandra, fit pendre ses prisonniers par cinquante à la fois. Cette atrocité souleva de plus en plus les esprits; mais il n'en devint pas plus modéré. Le sang des citoyens coula par flots en Catalogne pendant dix années. Enfin, Tserclas n'ayant rien fait d'important, fut obligé de laisser aux vainqueurs leurs conquêtes de Catalogne & d'Arragon.

Basset poursuivoit toujours les siennes. Son armée augmentoit continuellement dans le royaume de Valence. Oliva se rendit à lui, & le colonel Espagnol Nebot, passa de son côté avec tout son régiment; Gandie se soumit également avec le plat pays d'alentour, & il alla se présenter devant Valence même. Ce qui sembloit une témérité, réussit glorieusement à cet homme extraordinaire. A peine y parut-il aux portes, que le comte Cardonne se mit à la tête de ceux qui se déclaroient pour Charles; le

(*) Voyez les journaux de janvier, février, mars, de cette année.

vice-roi abandonna la ville ; le peuple en ouvrit les portes, & reconnut Charles III pour son roi. Basset y entra avec 500 hommes de pied & 300 cavaliers ; & s'y étant fait recevoir en qualité de vice-roi du royaume de Valence, il transporta aussitôt cette dignité à Cardonne. Les habitans, ivres de joie, benissoient le nouveau gouvernement, qui permit à qui le voulut de quitter la ville. Bientôt, par la reddition de Xativa, le roi Philippe n'eut plus à lui dans le royaume de Valence, qu'Alicante & Peníscola.

L'armée alliée qui devoit entrer de Portugal en Espagne, avoit formé le siege de Badajoz. Le maréchal de Tessé s'approcha du Guadiana, à la faveur d'une nuit pluvieuse, le passa à gué, & se posta à une portée de canon des alliés. On eût pu emporter la place d'assaut ; on eût pu attaquer & battre Tessé, qui étoit de beaucoup le plus foible ; on ne fit rien, parce que l'antipathie étoit si extrême entre les généraux alliés, qu'aucun d'eux ne vouloit faire ce que l'autre vouloit. Une bombe ayant tombé le 5 octobre, sur une batterie des assiégeans, enleva quelques canonniers : aussitôt les Portugais commencerent à fuir. Les généraux Galloway & Fagel, qui les vouloient retenir, accoururent vers la batterie ; mais au moment que pour encourager les soldats, ils leur faisoient signe des mains en les élevant, un coup de canon emporta la manche de Fagel, & le bras droit de Galloway jusqu'au coude. La blessure de l'Anglois fut d'autant plus fâcheuse que personne ne vouloit obéir à l'Hollandois. Alors les généraux Portugais leverent le siege, & ordonnerent la retraite. En vain Fagel essaya encore de les ranimer : ils abandonnerent leur camp, & ne s'arrêtèrent point qu'ils ne se crus-

sent en sûreté. Ils étoient environ une fois plus forts que l'armée de Tessé qu'ils fuyoient.

Le trouble & la division alloient toujours en croissant à la cour de Madrid. Amelot, en assujettissant tout à sa volonté, indisposoit les grands du royaume : lui & la princesse des Ursins regnoient en Espagne. Philippe ne pouvoit que s'accommoder au gré des François, n'attendant que de la France, le soutien que ses états ne lui pouvoient accorder. Roi de si vastes domaines, il n'en obtenoit ni soldats, ni argent, ni ingénieurs, ni canons, ni munitions. La France lui fournissoit tout.

Dans les autres parties de l'Europe où l'on portoit les armes, il ne se passa rien d'avantageux pour Charles. Le duc de Savoie éprouva de grandes pertes en Italie. Toute la Savoie & presque tout le Piémont furent subjugués par la France. Le duc de Berwic réduisit Ville-Franche, Montmélian, & le château de Nice quoiqu'avec beaucoup de peine. Le duc de Vendôme, le grand-prieur son frere, & lui, conduisoient des forces si supérieures, qu'Eugene ne les pouvoit arrêter. Eugene prit néanmoins quelques places dans le Milanez, & résolut d'attaquer Vendôme le 16 août à Cassano. Des deux côtés, on combattit avec acharnement. Chaque armée reprit après une action meurtrière, sa situation précédente. Eugene, qui y fut blessé, en écrivit à l'empereur, que jamais il n'avoit vu un pareil feu. Le grand-prieur fut reçu en vainqueur à Versailles, comme il le méritoit. Cependant, accusé d'avoir sacrifié trop de monde, il lui fallut dans peu quitter le commandement, tandis que les François restés maîtres de leurs conquêtes, firent les préparatifs du siege de Turin.

Les armées d'Allemagne & des Pays-Bas ne faisoient presque que s'observer, se retrancher, prendre de petites places, & escarmoucher sans conséquence. L'empereur Joseph, frere de Charles, mit au ban de l'Empire ses deux ennemis capitaux, les électeurs de Cologne & de Baviere. L'électrice, qui s'étoit rendue suspecte, n'eut point la permission de revenir à Munich de Venise, où elle avoit entrepris un voyage. Il fut mis une garnison de troupes impériales à Munich.

L'épuisement d'hommes & d'argent que la guerre de la succession d'Espagne caufoit à la France, faisoit désirer ardemment la paix à Louis XIV, qui envoya le président Rouillé, & d'autres François *incognito* en Hollande, en les chargeant de détacher les Hollandois de leur alliance avec la maison d'Autriche. Les envoyés François soutinrent leur négociation par des écrits publics, où l'on représentoit que si la France devenoit aussi affoiblie que les alliés le souhaitoient, la maison d'Autriche acquerrait la prépondérance en Europe : que tout ce qu'on ôteroit à la France, lui seroit ajouté : que l'équilibre de l'Europe seroit alors détruit : & que rien ne pourroit plus résister à la puissance autrichienne. Ces écrits ne demeurèrent pas sans réponse, & ils n'empêcherent pas les Anglois & les Hollandois de demeurer unis à la maison d'Autriche, & particulièrement à Charles. Marlborough leur fit agréer un plan de guerre offensive en Italie, en Flandre, & en Espagne, suivant lequel, en sacrifiant trois ou quatre millions de plus, ils abrégeroient la guerre de plusieurs années : l'ardeur & les préparatifs redoublèrent.

Toute la nation espagnole étoit partagée en-

tre les deux rois d'Espagne & les deux résidences royales opposées. La Catalogne, le Valence, l'Arragon, s'attachèrent à la cour de Barcelone avec une fidélité inaltérable. La cour de Madrid avoit dans ses intérêts la Castille, à l'exception des Grands mécontents. La haine des Castillans contre les Arragonois, fut le support du trône de Philippe V. C'étoit avec sujet que l'amirante de Castille avoit avancé au conseil de Lisbonne, que les Castillans ne recevraient pas volontiers un roi qui leur viendrait par l'Arragon. Au moins cette circonstance retint-elle dans le parti de Philippe, plusieurs esprits chancelans.

En 1706, dès le 23 de février, le roi Philippe se rendit à son armée, que déjà le maréchal de Tessé conduisoit en Arragon. Le comte de la Torre fut envoyé avec un corps dans le royaume de Valence. Le duc de Noailles arriva de France avec des troupes fraîches, après avoir franchi les Pyrénées; & le maréchal de Berwic fut opposé à l'armée portugaise en Estramadure. La Catalogne voyant le danger qui la menaçoit, leva deux régimens à ses frais, pour augmenter l'armée du roi Charles, qui consistoit en dix mille Anglois & neuf mille Catalans. En proie à toutes les horreurs de la guerre, les plus belles provinces d'Espagne furent ravagées par les généraux de Philippe, qui n'espéroient point encore de les conserver. Le comte de la Torre fit le dégât dans toutes les terres des partisans de Charles, coupa les arbres & brûla leurs maisons. La ville portugaise de Villaréal, ayant osé se défendre, il en fit sauter les portes, & y mit tout à feu & à sang, n'épargnant ni âge, ni sexe. La seule garnison d'Anglois qui se retira dans le château, fut reçue prisonnière. Les habitans de Quarto mirent le feu à leur petite

place , méprisant le pardon qui leur étoit offert par le général Espagnol. Après que les vieillards , les femmes & les enfans en furent sortis , ce qui resta , s'y brûla soi même avec la place. La cruauté engendra l'héroïsme ; & le désespoir fit faire aux Catalans des efforts incroyables.

Philippe V marcha vers Barcelone , avec son armée de 18000 hommes de vieilles troupes , qui fut encore grossie d'un corps , aux ordres du marquis de Légal , & d'un autre commandé par le duc de Noailles : le maréchal de Tessé avoit le commandement général. Le siege rencontra beaucoup de difficultés , on ne put ouvrir la tranchée qu'au commencement d'avril , & les lignes de circonvallation ne furent achevées que le 23. Louis XIV envoya le grand-amiral , comte de Toulouse , seconder les assiégeans avec 25 vaisseaux , reste de sa puissance maritime. L'amiral bombarda la ville , tandis que les Espagnols battirent les remparts. Déjà les assiégeans s'étoient logés dans le couvent des Capucins & toutes les maisons situées entre la ville & le château de Montjoui : mais en s'opiniâtrant à vouloir , avant tout , s'emparer de ce château qui couvroit la ville , & leur sembloit devoir en faciliter la reddition , ils perdirent un tems précieux , & quoiqu'ils l'eussent pris le 25 avril , ils n'en tirèrent aucun avantage.

Ce même jour au soir le prince de Lichtenstein , & le comte de Péterboroug , jugeans qu'après la prise de Montjoui , il étoit trop dangereux pour Charles de rester à Barcelone , ils lui conseillèrent de quitter la ville à la faveur de la nuit. On avoit dressé un plan de retraite , & les gardes Angloises se tenoient prêtes à l'escorter. C'avoit été sans doute beaucoup hasarder que de laisser ce monarque s'enfermer

dans une ville menacée , & ensuite réellement assiégée par mer & par terre , sans apparence d'un secours puissant & prochain. Si ce fut une faute, l'événement la justifia , & elle est bien respectable , puisqu'elle fut l'effet de l'intrépidité d'un jeune roi de vingt ans & de son attachement à ses sujets zélés. Les Anglois , les soldats Catalans , les habitans de Barcelone frappés de sa magnanimité , hommes & femmes , tous jurèrent de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité , & de n'écouter aucune proposition de se rendre. Les prêtres & les moines s'armèrent. On vit les Capucins , la barbe nouée , combattre vaillamment ; dans des sorties fréquentes les ouvrages des assiégeans furent brûlés & comblés.

La consternation avoit saisi les Barcelonois au moment qu'ils avoient appris après la prise de Montjoui , que leur prince chéri étoit conseillé de fuir ; ils croyoient tout perdu , s'il s'éloignoit d'eux. Charles les rassura , en leur promettant de partager leur sort & de mourir avec eux. Cette parole les encouragea de nouveau à sacrifier tous leurs vies , pour la défense d'une place où se trouvoit un roi si digne de leur amour. Dans l'ardeur de leur zèle ils firent une sortie de nuit si vive & si inattendue qu'elle mit les assiégeans dans la dernière confusion. Le bruit se répandit dans leur camp que les Catalans avoient attaqué le quartier du roi Philippe : chacun y courut pour le sauver , même le duc de Noailles tout couvert de petite-vérole. L'alarme & le tumulte faisoient appréhender quelque chose de funeste au roi Philippe , qui dans son quartier ignoroit encore ce qui se passoit. Les assiégeans eurent beaucoup de peine à rétablir l'ordre & la tranquillité parmi eux ,

Le lendemain on eut avis de l'approche du comte de Ciufentes qui venoit au secours de Barcelone avec dix mille hommes. Dès ce moment le maréchal de Tessé fut d'avis que le roi Philippe quittât les lignes, trop peu sûres. On devoit tenter un assaut; mais pendant qu'on y seroit occupé, les dix mille Catalans qui déjà environnoient le camp royal, pouvoient le surprendre. Si l'assaut ne réussissoit pas, tout étoit à craindre pour Philippe; & s'il réussissoit, il avoit encore beaucoup à appréhender & des ennemis qu'il trouveroit dans la ville, & de ceux du dehors. Il ne restoit plus à l'armée françoise que 16000 hommes de troupes réglées. Cependant Philippe, aussi courageux que Charles, n'écouta pas plus des conseils timides; & il résolut aussi d'attendre la fortune de ses soldats, & de ne s'en point séparer.

L'escalade ayant été fixée pour le 5 mai à la pointe du jour, déjà on avoit désigné à chaque corps l'endroit qu'il devoit assaillir, & l'on achevoit les derniers préparatifs; lorsque pendant la nuit du 4 au 5 un vaisseau d'avis apporta au comte de Toulouse la nouvelle qu'une nombreuse flotte angloise alloit se présenter devant le port. Ses ordres étoient précis en ce cas de se retirer sur le champ avec la sienne, & de faire voile pour un port de France. On ne jugeoit pas à propos d'exposer le reste de la puissance maritime de la France au danger d'une ruine entière. Le comte, bien inférieur en force, leva l'ancre aussi-tôt & partit. Cet accident changea toutes les dispositions de l'armée de terre de Philippe. Abandonnée par la flotte françoise, menacée par l'armée de Ciufentes & par la flotte angloise, elle ne pouvoit plus exécuter son dessein. Ainsi Charles fut dé-

livré du péril , au moment qu'il sembloit le plus pressant.

En effet Lake , amiral d'Angleterre, cingloit vers Barcelone avec 55 vaisseaux de guerre & un grand nombre de navires de transport. Les cris de joie poussés par les troupes Catalanes qui campoient sur les hauteurs , & la triple décharge qu'elles firent , annoncèrent ce secours aux Barcelonois. La liste que l'amiral en répandit jetta la frayeur parmi les Espagnols & les François ; le bruit courut qu'il amenoit dix mille hommes de pied & deux mille de cavalerie. Pour le fortifier , il habilloit ses matelots en uniformes de troupes réglées : le jour ils se monstroient sur terre avec ce déguisement ; la nuit ils retournoient à leurs vaisseaux. Les François épouvantés décamperent le onze de mai avant minuit : ils firent leur retraite dans une grande confusion à travers de chemins étroits , où les mécontents en tuèrent un grand nombre. Dès le matin le roi Charles sortit de la ville & les fit poursuivre , tandis qu'il s'empara de leur camp où l'on trouva 106 canons , 60 mortiers , 5000 barriques de poudre , 40000 cartouches toutes faites , 26000 boulets , 4300 bombes , 6500 grenades royales , 12300 grenades à la main , 16000 sacs de farine , enfin une prodigieuse quantité de munitions de guerre & de bouche , avec beaucoup de malades & de blessés. Une bataille heureuse n'eût pas procuré à Charles d'aussi grands avantages que ceux-ci , qui ne lui coûtoient rien , qui augmentoient beaucoup le nombre des partisans de la maison d'Autriche , & qui lui ouvroient tous les chemins.

Malheureusement pour l'armée fugitive , il y avoit ce jour-là une éclipse de soleil , qui fut si obscurci , que les soldats ne pouvoient continuer

leur marche. On apperçut les étoiles pendant trois heures. Les animaux même en marquerent de l'effroi , & le cheval de Philippe s'arrêta plusieurs fois en frémissant ; mais Philippe ne démentant jamais sa constance , se rendit à Perpignan , d'où il revint en Espagne avec peu de suite.

Bien des gens attribuerent les mauvais succès à la conduite des généraux , sur-tout à celle du maréchal de Tessé , qu'ils supposoient se conduire suivant le desir secret du duc de Bourgogne , qui vouloit absolument la paix , & ne souhaitoit pas que la France se ruinât pour soutenir son frere.

Charles ayant résolu d'abord de profiter de la déroute de son rival pour marcher droit à Madrid à la tête de son armée , le comte de Péterbourg prit le devant avec 7000 hommes , & alla attendre le roi à Valence. Il s'étoit emparé de Requena sur la route , & rien n'auroit arrêté Charles jusqu'à Madrid. On fut surpris de voir le monarque demeurer encore inutilement quatre semaines à Barcelone , & s'acheminer ensuite , non vers la Castille , mais vers l'Arragon , dont il avoit appris qu'il avoit été proclamé roi le 25 juin à Saragosse. Les généraux Anglois ne discontinuerent point de le presser de se rendre à Madrid par la voie la plus sûre & la plus courte , suivant son premier dessein ; & ils ont toujours regardé ce délai & son detour comme la cause de tout ce qui est arrivé à la fin de funeste. Charles en fut toujours dissuadé par le comte de Cusentes , qu'il ne pouvoit désobliger , parce que le comte commandoit les troupes de Catalogne & d'Arragon , qui composoient la meilleure partie de l'armée nationale. Le comte vouloit qu'on attendit des
nouvelles

nouvelles de l'armée Portugaise, qui devoit pénétrer en Castille : les nouvelles n'arriverent point. On attendit encore, sous prétexte de ne pas s'engager comme des aventuriers, sans s'assurer d'être soutenus d'un nombre suffisant de soldats & de partisans. D'un autre côté, la conquête de l'Arragon invitoit par sa facilité.

Le comte de Peterboroug, qui avoit été envoyé pour attendre le roi à Valence, lui dépêcha lettres sur lettres pour le hâter, & le conjurer de ne point changer ses justes mesures. Quand il vit qu'on n'y avoit point d'égard, il fit éclater avec indignation son mécontentement, & il publia hautement qu'on avoit commis une faute irréparable.

Cependant l'armée des alliés, encouragée par la connoissance qu'elle avoit des succès de Charles en Catalogne, entra du Portugal en Estramadure. Elle étoit composée de 30000 hommes commandés par le marquis das Minas, & de 12000 Anglois & Hollandois sous les ordres du comte Gallowai. Les deux généraux étoient indépendans l'un de l'autre : ce qui produisit beaucoup d'embarras & d'obstacles ; mais la fortune les accompagnoit, & dans leur marche toujours en avant, ils prenoient des places & chassoient devant eux les ennemis conduits par Berwic, trop foible pour faire face. Berwic mit 4000 dans Alcantara, pour arrêter les alliés devant cette place : les 4000 hommes se rendirent sans beaucoup de résistance ; il en fut d'autant plus affoibli, & il se vit forcé de reculer vers la campagne de Madrid avec le peu d'infanterie qu'il avoit.

Les Portugais avançant toujours vers la Castille, se rendirent maîtres de Ciudad-Rodrigo, de Salamanque & d'Espinar. Berwic campoit

218 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

sous Sopenan avec 5000 hommes de pied & 3000 cavaliers ; Madrid étant dans le plus extrême danger , la reine se retira à Burgos ; Philippe abandonna aussi sa capitale le 21 juin , & s'alla mettre à la tête de l'armée de Berwic : les tribunaux suspendirent leurs fonctions. Le 25 juin , le même jour que Charles fut proclamé roi d'Arragon à Sarragosse , il fut également proclamé roi de Castille à Madrid , où le général Portugais das Minas avoit envoyé 2000 cavaliers la soumettre à son obéissance. Deux mille cavaliers étoient beaucoup trop pour la cérémonie de la proclamation de Charles dans une ville abandonnée des troupes réglées ; mais c'étoit trop peu pour en conserver la conquête. Das Minas & Gallowai y vinrent eux-mêmes , en attendant des nouvelles de Charles. Ils y demeurèrent tranquilles avec leurs gens comme en pleine paix , sans rien entreprendre ; & ils laissèrent à Philippe le loisir de tirer de France des secours considérables. Quant à Charles , il attendoit lui-même à Sarragosse des nouvelles qui ne lui parvenoient point. La cavalerie de Philippe , qui gardoit le pont de Viveros , & tous les passages en Arragon , arrêtoit tous les couriers avec leurs dépêches. Ainsi Charles ne savoit pas la moindre circonstance de ce qui se passoit à Madrid en sa faveur.

L'inaction de l'armée alliée impatientoit Charles ; mais comme c'étoient des étrangers qui la composoient , il n'avoit pas sur eux tout l'empire qui eût été nécessaire à sa cause. Das Minas , qui , comme ses soldats , avoit vécu joyeusement à Madrid , se mit enfin en mouvement , & joignit Charles & Péterboroug à Quadalaxara , laissant à Madrid une garnison insuffisante pour sa défense.

Il est rare de voir un monarque à la tête de

son armée, réduit sans combat aux dernières extrémités aussi subitement que l'avoit été Philippe V. Amelot, ministre de Louis XIV, lui avoit conseillé de retourner en France, ou au moins en Navarre. Les troupes en étant alarmées & découragées, il les assembla, & leur tint un discours touchant, les larmes aux yeux comme ceux qui l'environnoient. Il leur promit de ne les point quitter, & les pria en retour de ne le point abandonner. Il leur donna sa parole royale, qu'il mouroit plutôt à la tête du dernier escadron qui lui demeureroit fidele. Ce discours eut l'effet que cette dernière ressource des princes a coutume de produire dans des circonstances critiques : il opéra des prodiges. Une poignée d'Espagnols se crut dès-lors capable de braver des forces redoutables, jusqu'à l'arrivée de 15000 François, qui mirent Philippe en situation de se placer entre Madrid & l'armée des Portugais, pour les empêcher de secourir cette capitale, laquelle, de même que Toledé, revint à son obéissance, aussi promptement qu'elle y avoit renoncé pour se soumettre à Charles.

Portocarrero, retiré des affaires depuis trois ans, donna au monde un spectacle singulier ; quand Toledé, suivant l'exemple de Madrid, s'étoit rendu aux Portugais pour Charles. Ce cardinal, ennemi invétéré de la maison d'Autriche, & l'auteur du testament qui avoit appelé Philippe V au trône d'Espagne, changea tout-à-coup, & devint zélé partisan de Charles. Le jour que la ville de Toledé, dont il étoit archevêque, lui fit serment de fidélité, il n'omit rien de ce qui pouvoit signaler sa joie. Il illumina son palais, il chanta le *Te Deum* dans sa cathédrale, & il donna aux officiers un repas somptueux ; il bénit solennellement les étendards du

nouveau roi. Si sa joie fut de courte durée, au moins eut-il le bonheur que sa dignité le garantît de la vengeance de Philippe, qui tomba sur plusieurs autres grands.

A la fin de septembre, Charles proposant de prendre des quartiers d'hiver en Castille, les généraux soutinrent au contraire, qu'il valoit mieux se retirer vers Valence où l'on seroit plus tranquille, parce qu'on y comptoit sur la fidélité des habitans. Il fallut que le roi cédât, mais ce fut avec d'autant plus de regret, que la marche vers Valence eut toutes les apparences d'une fuite. Il y fut néanmoins reçu avec des transports de joie incroyables : toute la ville, les prêtres mêmes, & les moines allèrent au-devant de l'armée. Les Capucins & les autres Franciscains étoient armés & rangés en ordre comme des gens de guerre; chaque gardien salua le général Anglois de l'esponton. Cependant Charles n'y resta pas : il retourna à Barcelone, suivant l'avis du conseil de guerre; & l'armée hiverna dans l'Arragon. Peterboroug, à qui la fortune sembloit s'attacher, l'avoit quittée.

La Catalogne, le Valence & l'Arragon, tenoient toujours pour Charles. Lake s'étoit emparé des isles Majorque & d'Ivica, & du port d'Alicante sur la méditerranée. Philippe dominoit dans les Castilles. Sur ces entrefaites, le roi de Portugal, Pierre III, mourut le 9 de décembre, plein d'inquiétude sur le sort de son armée, dont il ne recevoit plus que des messages désagréables. Le marquis Das Minas lui avoit toujours représenté le mal plus grand qu'il n'étoit à la vérité. Les Portugais n'étoient plus ceux du siècle précédent. La guerre qu'ils faisoient de concert avec des hérétiques, leur répugnoit, & ils croyoient quelquefois faire une

action méritoire de conduire les Anglois & les Hollandois au danger, & de les y laisser. Philippe fut bien tirer parti de ce caractère, qui leur étoit commun avec beaucoup d'Espagnols, en peignant dans ses manifestes les auxiliaires de Charles, comme des ennemis de la religion, & des profanateurs des temples & des autels. Cependant, Jean V, fils aîné de Pierre III, ayant succédé au trône de Portugal, renouvela les alliances particulièrement avec Charles, dont les affaires tournoient plus favorablement dans les Pays-Bas.

Le 23 de mai, jour de la Pentecôte, le duc de Marlboroug avoit remporté une victoire mémorable à Ramillies, sur le maréchal de Villeroy. Villeroy avoit reçu ordre de Louis XIV, de ménager ses soldats, & de ne hasarder aucun combat. Il en hasarda un, le perdit, & avec lui la plus grande partie des Pays-Bas, dont le salut lui étoit confié. Voici le détail de ce qui le trompa. (*)

Un bourgeois de Namur, nommé Pasquier, ayant formé le projet de livrer cette forte place à l'armée des alliés, ce fourbe, pour y réussir, gagna si bien la confiance des officiers de la garnison, que la nuit comme le jour il entroit non-seulement dans la ville, mais même dans la citadelle, en sortoit également, y portoit & en rapportoit ce qu'il vouloit. Il hasarda la confiance de son dessein au prince de Salm, premier ministre de l'empereur Joseph, qui envoya de Vienne à Namur, un homme de confiance

(*) Vie de Charles VI, en manuscrit, au cabinet des Livres.

pour y prendre des informations sûres. L'envoyé ayant vu réellement Pasquier entrer & sortir de la citadelle même la nuit, & y introduire tout ce qu'il lui plaisoit, il le confirma au prince de Salm. La lenteur de la cour de Vienne à donner les ordres nécessaires pour l'exécution, fut cause que Pasquier se confia encore au général comte de Noyelles, qui en fit part aux états-généraux. Quoique l'année 1705 se fût passée sans effectuer le projet, il n'avoit pas été perdu de vue à Vienne. Guethem, fameux partisan attaché au prince Eugene, en fut dépêché pour y mettre la dernière main. Les états-généraux, dans le dessein d'y concourir, donnerent à Guethem un régiment de troupes légères, avec lequel il se rendit à Liege. Pasquier continuant ses artifices, s'attacha étroitement deux officiers du château sans leur découvrir son secret. Il faisoit ses essais en ouvrant la porte la nuit sans soupçon, & introduisant toute sorte de choses. Enfin, le plan de livrer Namur aux alliés fut arrêté. Marlboroug commença la campagne, & donna au colonel Guethem les ordres convenables.

Sur ces entrefaites, un moine nommé Antonin, grand espion des François, avertit le comte de Saillant, gouverneur de Namur, que le bourgeois Pasquier alloit souvent à Liege, où il avoit des entretiens sérieux avec Guethem, colonel Hollandois. Le gouverneur manda Pasquier. Qu'allez-vous faire si souvent à Liege? & quel est le sujet de si fréquentes conversations avec Guethem? Ce fut la première question du gouverneur. Pasquier répondit, sans se déconcerter, qu'il connoissoit Guethem, comme un ancien ami, & lui parloit souvent pour parvenir à se faire payer d'anciennes dettes. Vous

pouvez faire une grande fortune en France , reprit le comte de Saillant, si vous voulez rendre service au roi. Puisque vous avez une aussi belle occasion de parler à Guethem, il faudroit savoir souvent de lui des nouvelles des ennemis & nous les rapporter. D'abord Pasquier fit des difficultés, objectant qu'il n'étoit qu'un marchand, & qu'il seroit trop dangereux pour lui de se rendre suspect à Liege. Le comte insista & finit en lui disant : je fais certainement que Guethem vous a confié quelque chose que vous avez tort de me cacher. A ce propos Pasquier craignit que le comte ne fût instruit de ses intrigues ; mais il se remit sur le champ : & imaginant un conte dont il n'y avoit pas un mot de vrai, il avoua, avec une apparence de simplicité, savoir de Guethem, qu'il avoit dessein d'aller avec 3000 hommes piller la ville & l'abbaye de S. Amand : que Guethem lui avoit promis 1000 guinées de la part du duc de Marlborough , s'il y vouloit contribuer , de quoi il s'étoit défendu : qu'au reste, il ne s'étoit agi que d'engager certain moine de l'abbaye à laisser la porte du jardin ouverte pendant une nuit dont on conviendrait. Le comte de Saillant, fort satisfait de cette prétendue découverte, promit à Pasquier, au nom du roi de France, 20000 livres & un bel emploi, s'il excitait Guethem à suivre son dessein, & si par son adresse il réussissoit au gré des François.

Par ordre du comte de Saillant, Pasquier retourna à Liege, afin d'engager de plus en plus Marlborough dans l'entreprise. Il le vit, lui conta tout, & en reçut une instruction exacte touchant sa conduite ultérieure. En conséquence, il se rendit à St. Amand, & y pratiqua un moine, auquel il offrit 1000 florins pour le gagner. Le

moine ayant promis ses services , ne manqua pas d'écrire au maréchal de Villeroi les propositions de Pasquier , qui revint à Namur , tandis que le comte de Saillant se félicitoit d'avance de ses succès. Peu d'heures après le retour de Pasquier le maréchal de Villeroi vint lui-même secrètement à Namur , où ayant appris du comte la situation du projet , il se tint assuré d'enlever les 3000 hommes qu'il supposoit destinés à la prise de St. Amand. Il fit venir secrètement Pasquier , auquel il dit : mon cher ami , c'est vous qui êtes la cause de mon voyage ici ; vous ferez la plus belle fortune du monde , si l'affaire que vous avez si bien conduite jusqu'ici , réussit par vos soins. Voilà toujours 200 pistoles , outre la récompense que vous recevrez du roi. Racontez-moi tout ce que le duc de Marlboroug vous a dit. Pasquier , avec son air de sincérité , dit à Villeroi tout ce que Marlboroug lui avoit recommandé de dire. Villeroi l'ayant écouté tranquillement , prit feu : Et où le duc croit-il donc que je sois avec mon armée , s'écria-t-il , s'il s' imagine prendre St. Amand avec ses 3000 hommes ? Oh ! repliqua Pasquier , le duc de Marlboroug dit qu'il fait bien que Monsieur le maréchal n'oseroit sortir de ses lignes. Ici le maréchal , encore plus enflammé , répartit : le duc me trouvera hors de mes lignes , j'irai à sa rencontre.

Pasquier n'oublia pas d'informer le duc de Marlboroug de tout cet entretien. Villeroi quitta ses lignes , & pensant par-là empêcher la prise de S. Amand , il marcha au-devant du duc. Marlboroug ne cherchoit qu'une occasion favorable de lui livrer bataille. Elle arriva le jour de la pentecôte. Villeroi étoit si animé qu'il ne vouloit seulement pas écouter les généraux

qui lui conseilloyent de ne se point engager aveuglément. Le combat commença à une heure après-midi , & la victoire ne demeura douteuse que pendant une demi-heure. Les François souffrirent une défaite complète, ayant perdu tant dans le combat que dans la déroute 12000 hommes, leur artillerie, leur bagage & des provinces entières. Une grande partie de la gloire de cette journée appartient à Overkerke, général des Hollandois.

A la nouvelle d'un tel désastre, le comte de Saillant voulut faire arrêter Pasquier. Pasquier ne se trouva point; il y avoit quelques heures qu'il s'étoit évadé : dans la suite, il obtint un emploi considérable à Oudenarde.

Confus d'être dupe & battu, Villeroi n'osa lui-même l'annoncer au roi de France. Cinq jours se passèrent avant qu'il dépêchât un courrier. A la fin, il envoya la confirmation du bruit de sa défaite à sa cour, qui en fut long-tems déconcertée. Bruxelles, Gand, Anvers, Ostende, Dendermonde, Menin, Ath; enfin le Brabant & la Flandre devinrent la conquête du vainqueur dans cette campagne, & reconnurent Charles pour leur souverain.

Du côté du Rhin, le prince Louis de Bade demouroit sans action auprès de Haguenau. Ses ennemis disoient de lui qu'il avoit survécu à sa réputation. Cependant il avoit trop peu de monde, & il ne lui venoit point de renfort. C'étoit beaucoup pour lui d'arrêter les progrès de Villars, dont l'armée étoit bien plus nombreuse que la sienne. Il écrivoit à Marlboroug : Vous qui êtes du métier, jugez de ce que je peux entreprendre avec 6000 hommes contre un ennemi aussi supérieur.

Les armes de Charles prospéroient autant en

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Italie qu'en Flandres. Dans le moment qu'il abandonnoit la Castille , son allié, le duc de Savoie , recouvroit ses états qu'il avoit tous perdus , à la réserve de Turin , laquelle étoit même assiégée par le duc de la Feuillade , avec trente-huit mille hommes , cent soixante pieces de canon , & une prodigieuse quantité de munitions de guerre ; tandis que le duc de Vendôme , qui fut relevé par le duc d'Orléans , couvrait le siège avec la principale armée. L'intention de la France étoit de réduire entièrement le duc de Savoie , en lui prenant sa capitale , & de s'assurer la possession de ses conquêtes en Italie. Le prince Eugene y commandoit l'armée impériale , foible en elle-même , & encore affoiblie par la victoire de Vendôme , sur le comte de Reventlau , qui avoit été tué le 19 avril à Calcinato , avec 3000 hommes. Les débris du corps de Reventlau , furent recueillis par Eugene , qui arriva après l'action. A la fin de juin , quand il eut reçu les renforts dont il ne se pouvoit passer , il alla sauver Turin. Tous les chemins & toutes les rivières étoient gardées & retranchées par l'ennemi. En donnant habilement le change , il passa avec rapidité l'Adige , le canal Bianco , le Tanaro , le Pô , & joignit le duc de Savoie à Asti. Ils résolurent ensemble d'aller droit à l'ennemi & de l'attaquer.

Aux approches du duc de Savoie & du prince Eugene , le duc d'Orléans & l'armée françoise , sacrifiant leurs propres lumières aux ordres de Louis XIV , obéirent au maréchal de Marfin , qui voulut absolument , contre l'avis commun , attendre les ennemis dans ses lignes de circonvallation , quoiqu'il fût impossible de les bien garder , à cause de leur étendue. Le 7 septembre , dès le matin , il y fut forcé & y périt.

Eugene remporta une victoire éclatante , & il entra le soir du même jour en triomphe dans Turin ; le duc d'Orléans se retira à Pignerol , & les François en peu de tems furent entièrement mis hors d'Italie.

Les batailles de ce tems avoient des suites. Celle d'Hochster avoit fait perdre aux François la Baviere & quatre-vingt lieues de pays ; celle de Ramillies , deux belles provinces avec leurs places , & celle de Turin leur ravit leurs conquêtes d'Italie. Pendant le reste de la campagne , Eugene reprit tout le Piémont & tout le Milanéz , dont l'empereur Joseph donna aussi-tôt l'investiture à son frere Charles.

Il restoit encore 23000 François en Italie ; sous les ordres du général Médavi , qui y eut , le surlendemain de la déroute de Turin , un avantage sur le corps d'Impériaux , commandé par le prince de Hesse. Mais après la reddition du Milanéz , Louis XIV ne chercha plus qu'à retirer d'Italie les troupes françoises : ce qui n'étoit guere praticable qu'à la faveur d'une capitulation qui fut accordée à Médavi , en vertu de laquelle il retourna en France avec son armée sans empêchement. Les chemins d'Italie furent fermés aux François , ceux de France & du royaume de Naples ouverts au duc de Savoie & aux Impériaux.

Il n'y avoit qu'en Espagne , où les intérêts de Charles étoient mal soutenus , par le défaut de concert entre les alliés. Charles n'avoit que six à sept mille Allemands à son service , le surplus de son armée étant composé de Catalans , de Portugais & d'Anglois. Le principal commandement étoit partagé entre le Portugais das Minas & l'Anglois Gallowai , deux ennemis déclarés , qui n'avoient pas obtenu assez de confi-

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

dération pour être obéis volontiers des gens de nations si différentes. Les Catalans desiroient d'entrer aux conseils, leur orgueil naturel s'offensoit de la moindre exclusion, & de tout ce qui contrarioit leurs sentimens. Ne goûtant jamais l'avis des étrangers, ils en embrassoient toujours un opposé. Charles avoit des adversaires même en Catalogne, qui blâmoient tout en lui, & en répandoient les bruits les plus désavantageux : on condamnoit jusqu'à son goût pour les sciences, les arts, & sur-tout la musique. Quelque méprisables que fussent ces jugemens, ils séduisoient le peuple dans la conjoncture, & diminuoient son attachement. On découvrit à tems une conjuration contre lui.

La rebellion d'Hongrie lui portoit aussi préjudice. Fomentée par l'argent & les émissaires de France, elle tenoit l'empereur Joseph en échec, & occupoit une partie des forces qu'il auroit pu envoyer en Espagne au secours de son frere Charles. Les chefs Ragotzki & Berezeny faisoient de dangereux progrès. Heister, général de l'empereur, étoit tombé entre leurs mains.

(*Pour être continué.*)



POÉSIES FUGITIVES.

M E S A G E S .

IL fut un tems , il m'en souvient encor ,
C'étoit le bon tems de ma vie.

Parmi les jeux , à l'abri de l'envie ,
Mes jours avoient un libre effor.
Tout à mes yeux étoit prodige ;
Une source qui jaillissoit ,
La fleur qui couronnoit sa tige ,
Le zéphir qui la caressoit ,
Un nid de fauvettes Que dis-je ?
Un papillon m'intéressoit.

Aujourd'hui , tout est grand ; armés de leur balance ,
Les états attentifs croisent leurs mouvemens ;
Le midi craint le nord , le repousse en silence ;
La paix vole indécise aux champs des Musulmans ;
Sur un monarque aimé notre empire s'appuie ;
De vrais républicains combattent leurs tyrans ;
Tout est spectacle ! & je m'ennuie.

Il fut un tems , ce beau tems est passé ,

Où mon esprit , aux voûtes éternelles

S'élançoit d'un vol empressé.

Audacieux aiglon , dans mes courses nouvelles ,
Imitant l'aigle altier qui traverse les cieux ,
Je suivois ses sentiers , & du flambeau des dieux

J'allois ravir les étincelles ,

Et l'algebre & ses profondeurs ,

Et les secrets de la chymie ,

Et les systèmes séducteurs

230 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

De la pompeuse astronomie;
 Je sondai tout , hormis la science des cœurs...
 J'en avois un pourtant; je l'appris de Thémire.
 C'est alors que , dans mon délire ,
 Je m'écriois : » Tout n'est qu'erreurs ,
 » Hors le sentiment qu'elle inspire ! «
 Il fut , ce tems , cet heureux tems ,
 Où je disois à ma maîtresse :
 » Prends mon cœur & mes dix-huit ans ;
 » Hélas ! c'est toute ma richesse. . . . «

*A Mlle C***, fille d'un interprete du roi pour les
 langues orientales.*

IL faut que la beauté pardonne
 L'aveu qu'arrache son pouvoir.
 Auprès de vous , belle C*****,
 Quelle autre excuse puis-je avoir ?
 Un monarque fait choix d'un savant interprete ,
 Je n'en ai d'autre que l'amour ,
 Foible & timide enfant , qui craint l'air de la cour ,
 Et se niche en secret dans le cœur d'un poète.
 Cet enfant est le Dieu des bergers & des rois ;
 Sur toute la nature il exerce ses droits ;
 Au fond de l'Arabie on entend son langage.
Des mille & une nuits nous lui devons l'hommage.
 C'en est peu pour ce Dieu jaloux ;
 Mais il vous voit si peu docile ,
 Qu'il sera bien content de vous
 Si vous pouvez , un jour , n'en redevoir que mille.

Par M. de la LOUPTIERE,

*VERS pour mettre au bas du portrait de M.
D' A L E M B E R T.*

S'IL parle, il fait prendre le ton
De Théophraste dans Athene.
S'il prend la plume, c'est Platon ;
Avec le compas, c'est Newton ;
Quand on le voit ; c'est La Fontaine.
Par M. de V...

PHILÉMON ET BAUCIS,

CONTE imité de S W I F T.

AU tems passé, comme le dit l'histoire,
Du paradis les heureux citadins,
D'un corps mortel voilant leurs traits divins,
Quittoient souvent le séjour de la gloire,
Et s'en venoient visiter les humains.
Or donc voici, si j'ai bonne memoire,
Ce qu'il avint dans le siecle dernier :
Un bon hermite, & saint de son métier,
Vint ici bas avec un sien confrere ;
Quant à l'endroit où mirent pied à terre
Nos deux patrons, il n'est pas bien certain ;
Swift nous a dit que c'est en Angleterre,
Il faut le croire, & marcher notre train.
Affublés, Dieu fait de quelle maniere,
Par certain bourg ils vont quêtant du pain,
Chantant ainsi que fait tout pèlerin,
Pour abréger la longueur du chemin,
Dévot cantique, & fervente priere ;
Le tout en vain, car pas homme du lieu

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

N'ouvrit sa porte aux serviteurs de Dieu.

Il fait ja nuit ; crotté jusqu'à l'échine ,
 Mourant de froid , bien affamé , bien las ,
 Tout de nouveau notre couple chemine
 Par-ci , par-là , pourchassant un repas ,
 Quand à l'écart une pauvre chaumine
 S'offre à leurs yeux , ils y portent leurs pas.
 Là Philémon avec sa vieille femme
 Depuis long-tems vivoit loin du fracas ;
 On la nommoit Baucis , la meilleure ame
 Qui fut jamais ; or instruit de leur cas ,
 Sans longs discours le vieux bonhomme invite
 Nos voyageurs à coucher en son gîte.
 » Riche ne suis ; contentez-vous du peu
 » Que j'ai , dit-il , mais mon vin est passable ;
 » Asseyez-vous ; Baucis , mettez la table ,
 » Et pour chauffer ces gens , faites du feu. «
 Aussi-tôt fait que dit ; chacun s'empresse ,
 Baucis fricasse ; & tandis qu'à son croc
 D'un cochon gras elle prend une fesse ,
 Le vieux mari qu'autre soin intéresse ,
 D'assez bon vin remplit un large broc.

Nos saints chauffés , vin tiré , nappe mise ,
 Chacun s'affied ; gaieté , bon appétit
 Aux pèlerins rendent la chere exquisite ,
 Et Philémon qui se regaillardit ,
 De son bon tems maint conte leur devise ,
 Verse du vin , babille , avale & rit.
 Or vous allez penser que par bien boire
 Manquer devoit aux convives le vin ;
 Nenni da non , si nous croyons l'histoire ,
 Plus on trinquoit , plus le broc étoit plein.
 Très-étonnée , ainsi que pourrez croire ,
 Baucis trembloit , & se signoit déjà ,
 Quand de nos saints l'un ainsi commença :
 » Bien que ceci vous paroisse admirable ,
 » Rassurez-vous , nuire rien ne vous peut ,

» O bonnes gens, ce n'est l'œuvre du diable
» Que vous voyez, ains du bon Dieu qui veut
» Récompenser votre ame charitable ;
» Du Paradis nous sommes citoyens ,
» Et de ce toit nous allons faire un temple ;
» Pour ces rustauts, qui , durs comme payens ,
» Nous ont traité comme ils feroient des chiens ,
» De les punir nous avons sujet ample ,
» Et si d'en haut les gens n'étoient chrétiens ,
» Nous pourrions bien faire d'eux un exemple. »

Le saint avoit à peine dit ceci ,
Que Philémon voit aussi-tôt paroître
Son pauvre chaume en ruile converti ;
La lune luit par plus d'une fenêtre ,
De la maison l'espace est agrandi ,
Le mur s'accroît , la cheminée aussi
Monte , s'allonge , & d'une pointe aiguë
Nouveau clocher s'en va percer la nue.

Second prodige ; un antique chaudron
Loin du foyer part , se guinde , s'accroche ,
Puis sur le champ par un beau carillon
Annonce enfin qu'il est devenu cloche.
Ce n'est pas tout ; certain vieux tournebroche ,
De bois poudreux , dont les membres pourris ,
Rongés de vers , mais d'usage jadis ,
En s'agitant eurent mainte anicroche ,
En belle horloge iceux voit convertis ;
Mais tout changé qu'il est de la manière ,
Toujours lui chaut de son premier métier ;
De tems en tems sa voix perçante & claire
A Dame Alix dit de ne point laisser
Bruler le rôti qu'il ne peut plus tourner.

Plus loin gissoit un vieux siege de paille ,
Qui sur trois pieds marche & va s'attacher
Incontinent au pan d'une muraille ,
Et puis soudain devient chaire à prêcher.

Un vieux grabat , lit plus que centenaire ,

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Du dieu Morphée asyle accoutumé,
Par nos patrons en bancs est transformé,
Lesquels de lit l'office pourront faire;
De tel qui vient admirer le savoir
Du sermonneur, ils frustreront l'espérance,
Car sur iceux quiconque vient s'asseoir,
D'un doux sommeil sent encor l'influence.

Et cependant de maint fatras grossier
Étoient couverts les murs de la chapelle;
On y voyoit Rosamonde la belle,
Le bon Artus, cet antique forcier
Nommé Merlin, Saint George, son courfier,
Et le portrait de Jeanne la pucelle;
Tôt nos patrons savans dans leur métier,
En un clin-d'œil font avec du papier
De beaux tableaux, & dignes d'un Apelle.

Or achevé que fut le bâtiment :

» Si vous avez quelque souhait à faire,
» Dirent nos saints, expliquez-vous, mon frere,
» Point n'y faudrons. « L'autre rêve un moment,
Plus leur ayant lâché son compliment,
Du mieux qu'il peut parle en cette maniere :
» Or, puisqu'avez, par votre bon plaisir,
» De la façon transformé ma chaumiere,
» Je voudrois bien, & c'est tout mon desir,
» Être curé d'une église si chere. «

Il dit, & voit son souhait s'accomplir,
En lui tout prend une forme nouvelle;
Son habit gris formé de vieux haillons,
En descendant jusques à ses talons,
Se change tôt en noire soutanelle.
Ce n'est pas tout, mains prônes, mains sermons
De Philémon remplissent la cervelle.
Sans peine aucune il est passé docteur,
Le sire fait son office par cœur,
Son entretien roule sur la vendange,
Et sur la dixme il parle comme un ange;

A faire enfans ne cesse d'exhorter.
Chante , bénit , prêche , asperge , marie ,
Boit son muscat , & ne faut à compter
Tous les petits que met bas chaque truie.

De Philémon le désir satisfait ,
Pour ne laisser le miracle imparfait ,
Baucis devoit être aussi de la fête ,
Aussi fut-il ; elle voit de sa tête
En un moment tomber ses cheveux blancs ;
Bure grossière au doux satin fait place ,
De son vieux front chaque ride s'efface ,
Baucis sourit de se voir à vingt ans ;
Dans ses yeux noirs brille une vive flamme ,
Elle n'est plus *La mere* , c'est *madame*.
Or jugez si d'un œil tout ébahi ,
Le bon curé devoit lorgner sa femme ,
Qui de sa part lorgnoit son beau mari.

Des deux époux telle fut l'aventure ;
Au demeurant chacun jusqu'à la fin
Vécut en paix , & de rien n'ayant cure ;
Or arriva que par un beau matin ,
Long-tems après , tous deux bequille en main ,
Alloient coupant les choux de leur jardin ,
Et rappelant l'histoire de leur vie ;
Soudain Baucis , comme femme ébaubie :
» Sur votre front que vois-je pousser là !
» Veillai-je , ou bien suis-je encore endormie ? »
Et Philémon : » Que veut dire cela ?
» M'auriez-vous donc . . . » Malgré sa barbe grise
Il ajoutoit peut-être une sottise ,
Quand sur le front de sa chère moitié
Il apperçoit pousser la même chose
Que sur le sien. » Miracle ! en vérité ,
» Je crois que c'est une métamorphose ;
» Je deviens arbre , & ce n'est pas un jeu ,
» Déjà mon œil se ferme à la lumière ,
» Embrassons-nous , & disons-nous adieu ,

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Je sens mes pieds s'enfoncer dans la terre. «
Plus long détail n'est ici nécessaire.
Vous saurez donc que métamorphosé
En peupliers le couple fortuné
Vit terminer doucement sa carrière.
Jeune j'ai vu certain octogénaire
Encor joyeux, bavard, mais avisé,
Témoin du fait, dont souvent après boire,
En racontant les beaux traits du passé,
Il se plaisoit à redire l'histoire.
Chaque dimanche au sortir du sermon,
Il répétoit aux manans du village :
» Là fut Baucis, ici de Philémon
» J'ai maintefois vu verdir le feuillage. «
Pour faire court un manant du pays
Manquant de bois pour réparer sa grange,
Par un beau jour fit abattre Baucis;
De la douleur que l'effet est étrange!
De Philémon le feuillage sécha;
Bientôt après son tronc pourri tomba;
Et pour finir un certain maître Lange
Pour se chauffer en son feu le jetta.

Par M. LE MAÎTRE.

R O M A N C E.

O Ma chere & douce maîtresse,
Toi qui sans crainte en mes beaux jours,
Flattois ma naïve tendresse
Par les plus séduisans retours!
Lorsque banni loin de tes charmes,
Pour prix des plus durables feux
Il ne me reste que les larmes
Qui baignent sans cesse mes yeux.
Permets, ô belle enchanteresse,

Pour te peindre encor cet amour ,
Que mon cœur cherche en sa tristesse
Un long, mais soulageant détour !
Mes chants , à tout ce qui respire ,
Racontant ma triste langueur ,
Pourront peut-être te redire
Les affreux tourmens de mon cœur.

Ma bouche à l'écho lamentable
Dira-ton nom & ma douleur ;
De cette nymphe secourable
J'espérerai quelque faveur ;
Sa voix pour faire mon message ,
Ira sur les aîles des vents
Te porter mon triste langage
Et mes cruels gémissemens.

Je rechercherai les fontaines ;
Dans l'obscurité des forêts ,
Je leur raconterai mes peines ;
Elles sentiront mes regrets ;
Et couché le long de leurs rives ,
Mes pleurs en grossissant leurs cours ,
Pousseront leurs eaux fugitives
Vers toi par différens détours.

Leur murmure à tes rêveries
Pourra prêter quelques douceurs ,
Et leurs eaux mouiller les prairies
Où ta main cueillera des fleurs ;
De mes larmes encor baignées ,
Plus heureuses que ton amant ,
Sur ton sein ces fleurs inclinées
Pourront l'humecter un moment.

Mais pour les larmes de l'aurore
Ne prends pas leurs moites vapeurs ;
Hélas... le mortel qui t'adore

Autant qu'elle verse des pleurs.
 Ah ! puisse une émotion tendre
 A leur approche t'avertir ,
 Comme nos cœurs, las de s'attendre,
 Autrefois se sentoient venir.

Sous vos voûtes, grottes rustiques,
 Où se répète le soupir,
 Sous vos rameaux, arbres antiques,
 Où d'ennuis je me sens mourir !
 Que ne peut encor de l'attente
 Le tourment peser sur mon cœur !
 Loin de trouver l'heure trop lente,
 Je jouirois de sa longueur.

Rochers ! sur vos mortes surfaces
 On ne liroit point ma douleur ;
 Ah... si j'y laissois quelques traces,
 Ce seroient celles du bonheur.
 Sur nos noms, pins mélancoliques,
 Vous ne verferiez pas de pleurs :
 A vos pieds, myrtes symboliques,
 L'attente accroîtroit mes ardeurs.

Pour qu'elles passent dans ton ame,
 En vain du fond de mes déserts,
 Je veux te retracer ma flamme,
 Chaque jour par de tendres vers.
 Ainsi dans les bras de sa mère
 L'enfant débile & caressant,
 Ne pouvant parler ni se taire,
 N'exhale qu'un son impuissant.

Si le sort pouvoit vous conduire,
 Couplets amoureux & plaintifs,
 Sous les yeux d'où naît mon délire,
 Pour eux devenez expressifs !
 O... toi.... si tu daignes les lire,

Beauté , source de ma langueur !
 Tout ce qu'ils n'auront pu te dire ,
 Tu le trouveras dans mon cœur.

É P I G R A M M E

Tirée de M. DE LA MONNOYE.

LAïs , jeune beauté , devint fille publique.
 Son frere , vertueux , en eut tant de dépit ,
 Qu'il se jetta dans l'état monastique ,
 Et de son bien Laïs alors jouit.
 Une autre jeune Agnès , en son ame encore pure ,
 Commençoit d'éprouver je ne fais quel souci :
 Si je savois , dit-elle , apprenant l'aventure ,
 Que mon frere bientôt dût en user ainsi !
Par M. C. D. C. D. S. S. L. T.

Aux détracteurs de J. J. ROUSSEAU.

QUI donc sur ce tombeau vient mêler à nos pleurs
 Les poisons de la haine & le fiel de l'envie ?
 Ah ! qui que vous soyez , respectez nos douleurs. ..
 Rousseau fut malheureux pendant toute sa vie ;
 Mais il crut que la mort finiroit ses malheurs :
 Se feroit-il trompé ? ... N'agitez pas sa cendre ;
 Il est tems qu'il repose , épargnez notre ami ;
 Las ! à peine il est endormi ;
 Parlez du moins plus bas ; il pourroit vous entendre.

*DISCOURS lu à la SOCIÉTÉ d'ÉMULATION de
Liege , dans sa séance publique du 24 janvier
1780.*

MUSE , qui des héros célébrant les merveilles ,
Enchantes l'univers embelli par tes veilles ,
Et dissipant des tems la sombre obscurité ,
Consacres les vertus à l'immortalité :
Que ta lyre savante à nos voix se marie ,
Dans ce noble lycée , où servant la patrie ,
Et rivaux glorieux , par leurs soins vigilans ,
Nos citoyens en foule animent les talens :
Célébrons , honorons dans nos chants unanimes
Ces mortels renommés , dont les travaux sublimes
D'un génie immortel , monumens précieux ,
Annonceront la gloire à nos derniers neveux.
Parmi ces favoris du dieu de la lumière
Qui , parcourant des arts la pénible carrière ,
Des humains gémissans consolent les douleurs ,
Et par-tout sous nos pas font éclore des fleurs ,
Liege , d'un noble orgueil dès long-tems enivrée ,
Vit ses enfans ornés de la palme sacrée ,
De ce dieu des talens illustres nourrissons ,
Chez nos voisins surpris , faire honorer leurs noms.
Cet art qui par l'effet d'une heureuse imposture
A nos yeux enchantés reproduit la nature ,
S'honore & s'embellit de leurs succès nombreux.
Le fier *Laireffe* admis dans ce temple fameux
Où Rubens nous enchante , où Raphaël étonne ,
Des mains de Dibutade a reçu la couronne.
A ses côtés *Carlier* sourit à *Bertholet*.

Uranie

Uranie applaudit au rival de Nollet. (*)

Toi qui fus dans Perrault rendre hommage au génie ,

Vainqueur de Praxitele , honneur de l'Aufonie ,

Tu remis à *Delcour* ton ciseau créateur , (**)

Et Berghem dans nos murs a vu son successeur. (***)

Quels chants harmonieux soudain se font entendre ?

Apollon du Parnasse a-t-il daigné descendre ?

Vient-il, comme autrefois, aux champs Thessaliens

Des accords de sa lyre enchanter les humains ?

Mais que vois-je ! un mortel, conduit par Polymnie,

Sort d'un pas triomphant du sein de ma patrie ;

Il chante : ses accens, aux nymphes d'Hélicon ,

Ont rappelé la voix du chantre du Strymon ;

Des mains du dieu du goût qui l'anime & l'inspire,

Du fondateur de Thebe il a reçu la lyre ;

A son aimable aspect les Grâces ont souri ,

Et le dieu de Cythere a reconnu *Gretri*. (****)

Ces arts qui moins brillans , mais souvent plus utiles,

Par leurs travaux nombreux enrichissent nos villes,

Ceux qui par le burin animant les métaux ,

Nous transmettent les traits & les faits des héros,

Et des tems reculés franchissant l'intervalle,

De leur histoire obscure éclairent le dédale ;

Cultivés, illustrés par mes concitoyens ,

Dans leurs talens féconds ont trouvé des soutiens.

(*) *M. de Villette*, physicien célèbre, connu par sa correspondance avec l'illustre abbé Nollet, qui lui rendoit justice.

(**) *Delcour* étoit l'élève du Bernin.

(***) *M. de Fassin*, paysagiste, que nos voisins apprécient.

(****) On ne peut parler de cet illustre compositeur, sans se rappeler un nom cher aux amateurs des arts. On sent que je veux parler du célèbre *Hamal*, à qui *Gretri* a toujours rendu justice.

L'agile Renommée aime à redire encore

Les noms de ces rivaux dont la France s'honore. (*)

Mais quel objet nouveau se présente à mes yeux ? (**)

Je me vois transporté dans ce séjour pompeux ,

Où maîtresse des cœurs, triomphante, adorée ,

Réside des Bourbons la famille sacrée ;

Là , le lion vomit ses ardentcs chaleurs ;

Il brûle la verdure , il dessèche les fleurs :

Pomone en vain gémit ; les naïades fécondes ,

Refusent à ses pleurs les secours de leurs ondes ;

En vain par ses bienfaits le plus puissant des rois

Appelle tous les arts animés à sa voix :

Tout périt sous les feux de cet astre perfide ,

Et le sol épuisé n'est plus qu'un sable aride.

Un mortel a paru : son bras audacieux

Va forcer la nature , & ranimer ces lieux :

Cent tubes à sa voix rassemblés sur la Seine ,

Font crier leurs ressorts & retentir la plaine ;

La nymphe avec frayeur voit ses flots enchaînés ,

Et poussés lentement sur les monts étonnés ,

Pour couronner les vœux de Flore languissante ,

Rouler dans les vallons leur onde bouillonnante.

O Liege ! ce mortel étoit né dans ton sein ,

Paris , qui l'honora , le reçut de ta main.

Mais quoi ! lorsque l'Europe admire leur génie ,

(*) Il est inutile de nommer les Warin, les Du-
vivier, les Dumarreau, Natalis, &c. &c.

(**) Tout ceci se rapporte à la fameuse machine de
Marli, inventée & exécutée par Renkin, Liégeois : sa
pattie a long-tems oublié son nom . . . Il seroit facile
d'étendre cette nomenclature d'artilles célèbres, que le
pays de Liege a fourni, mais les principaux suffisent,
pour prouver ce qu'il peut. C'est une époque bien in-
téressante pour les citoyens qui pensent & aiment la
patrie, que l'établissement de la *Société d'Emulation*.
Puisse-t-elle remplir son but ! Seule elle peut ranimer
les arts, & apprendre au pays à en sentir le prix.

Méconnus d'une ingrate & frivole patrie,
Chez nos sages voisins , qui leur tendent les bras ,
Tu les vois à l'envi précipiter leurs pas.
Les préjugés cruels , malgré ces noms célèbres ,
Sur tes yeux aveuglés répandoient leurs ténèbres ,
Et les arts gemissans , les talens indignés ,
Les talens dans ton sein lâchement dédaignés ,
Cherchant de leurs travaux la juste récompense ,
Ont laissé dans tes murs triompher l'ignorance.
En vain ces monumens dans nos temples épars ,
Te parlent de ta gloire & charment nos regards
Mais ces tems ne sont plus ; tout change , tout s'anime ;
Le mérite vengé rompt le joug qui l'opprime ;
L'ignorance entraînant les préjugés obscurs ,
Frémissant de fureur disaroît de nos murs.
Un temple vénérable est ouvert au génie ,
Sous l'ombrage sacré des lauriers d'Aonie ,
Par un prince chéri les talens consolés ,
Dans cet asyle heureux soudain sont rassemblés.
Là , donnant à son peuple un exemple sublime ,
Il sourit aux essais que sa présence anime ,
Et les arts à sa voix à l'envi renaissans ,
Y déposent les fruits de ses soins bienfaisans.
Déjà de ces mortels dont les noms font sa gloire ,
Liege , dans ce lycée a vengé la mémoire :
Là frappant nos regards , leurs vénérables traits ,
De leur postérité présagent les progrès.
Minerve en souriant contemple ces images ,
Et sa main les présente à nos justes hommages ;
Nos citoyens de fleurs ornent leurs médaillons ,
Et la foule attendrie a répété leurs noms. (*)

(*) On ne peut parler des portraits qui ornent la salle de la société, sans rendre hommage au zèle vraiment patriotique, que M. d'Heusy a prouvé pour elle depuis son établissement. Il vient d'y faire placer à ses frais, les portraits des Laireffe, Duvivier & Dumarteau; je ne dis rien des autres présens qu'il lui a faits.

244 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Jeune élève des arts que cet aspect t'enflamme,
 Que ces traits révévés allument dans ton ame
 Cet amour de la gloire , & ces transports brûlans
 Dont le feu créateur féconde les talens ;
 De ces rares mortels admirant les merveilles ,
 Ton pays éclairé sent le prix de tes veilles ,
 Il t'ouvre la carrière où tu dois l'illustrer.
 Nourrissant cette ardeur qui va te pénétrer ,
 Il fait par les honneurs animer ton génie.
 Aux accords gracieux d'une douce harmonie
 Les enfans d'Apollon , des préjugés vainqueurs ,
 Du vulgaire stupide adouciront les mœurs ;
 De ces astres brillans la féconde influence ,
 De tes droits méconnus rétablit la puissance ,
 Et de l'état tranquille annonçant la splendeur ,
 Des peuples éclairés assure le bonheur.

Et toi qui le formas , soutiens ce grand ouvrage ,
 Mon prince , entends ton nom célébré d'âge en âge !
 Entends la juste voix de la postérité
 Qui te nomme l'auteur de sa félicité ;
 Nos neveux , l'œil mouillé de larmes de tendresse ,
 Se rappellent ton nom dans une douce ivresse ,
 Ils redisent en chœur : » dans nos murs malheureux
 » Les beaux-arts étouffés par un oubli honteux ,
 » Sous leurs lauriers flétris accusoient la patrie ,
 » VELBRUCK vint , d'un regard il leur rendit la vie. «

C'est ainsi qu'en nos champs , dans ces mois rigoureux ,
 Où vainqueurs des zéphirs les aquilons fougueux ,
 Grondant avec fureur au sommet des montagnes ,
 D'un voile triste & sombre ont couvert les campagnes ,
 Nos jardins dépouillés soudain n'ont plus de fleurs ;
 On voit fuir des bosquets les hôtes enchanteurs :
 Des nuages épais dans l'atmosphère obscure
 A l'œil du Dieu du jour dérobent la nature ,
 Et les mornes corbeaux sur les cyprés perchés ,
 Balancent tristement les rameaux desséchés.

Mais le Dieu du printems fourit aux vœux de Flore,
Dans les airs épurés que son flambeau colore,
S'élance tout-à-coup son char victorieux :
Il vient, à son aspect resplendissent les cieux ;
Les aquilons muets à sa voix disparoissent,
La terre se ranime, & mille fleurs renaissent.

É L O G E F U N E B R E

D'UN SEIGNEUR DE VILLAGE.

EN bons chrétiens, pleurons la mort
De monsieur de la Rapiniere,
Qui n'a jamais fait aucun tort....
A quiconque il n'en a pu faire.

A tous il offroit son appui
Par une rare bienveillance :
Et l'on pouvoit compter sur lui....
Quand on vivoit dans l'abondance.

Des requêtes qu'on lui portoit,
Il ne se lassa de la vie ;
Il lisoit tout, tout écoutoit....
Quand c'étoit son apologie,

Devant lui parler de procès,
C'étoit lui causer une angoisse ;
Monseigneur ne plaida jamais
Que contre toute sa paroisse.

Quoiqu'il se fût bien signalé,
Sa modestie étoit extrême.
A la guerre il avoit brillé
Car il en convenoit lui-même.

246 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

A la cour lorsqu'il se trouvoit,
Sur ses pas voloît mainte belle;
La reine même le suivoit....
Quand il cheminoit devant elle.

De la grandeur, ô triste sort!
Une fièvre éclipse la sienne.
Les médecins le voyant mourr....
Ne pensent pas qu'il en revienne.

Quel dommage, disent tout haut
Ses vassaux que ce coup désole....
Qu'il ne soit mort dix ans plutôt!
Pourtant faut-il qu'on se console.

Par M. GIRARD-RAIGNÉ.

LES DEUX RUISSEaux,

I D Y L L E.

DAPHNIS privé de son amante,
Depuis long-tems versoit des pleurs;
Il dit cette fable touchante,
A ceux qui blâmoient ses douleurs.

Deux ruisseaux confondoient leur onde,
Et sur un pré semé de fleurs,
Guidés par d'aimables erreurs,
Couloient dans une paix profonde.
Dès leur source, aux mêmes déserts,
La même pente les rassemble,
Et leurs vœux sont d'aller ensemble
S'abyster dans le sein des mers.
Faut-il que le destin barbare
S'oppose aux plus tendres amours?
Ces ruisseaux trouvent dans leur cours

Un roc affreux qui les sépare.
L'un d'eux , dans son triste abandon ,
Sedéchaînoit contre sa rive ,
Et tous les échos du vallon
Répondoient à sa voix plaintive.
Un passant lui dit brusquement :
Pourquoi , sur cette molle arène ,
Ne pas murmurer doucement ?
Ton bruit m'importune & me gêne.
N'entends-tu pas , dit le ruisseau ,
A l'autre bord de ce côteau ,
Gémir la moitié de moi-même ?
Poursuis ta route , ô voyageur !
Et demande aux dieux que ton cœur
Ne perde jamais ce qu'il aime.

Par M. LÉONARD.

A M. LE CHEVALIER DE C**.

*Qui se plaignoit d'être tourmenté du démon de la
Métromanie.*

P OUR vos amis & pour vous-même ,
Ayez toujours auprès de vous
Ce joli démon qui vous aime ,
Et dont je suis un peu jaloux.
Autrefois , avec moins de grâce ,
Il inspiroit Anacréon :
A Rome , il alloit sans façon ,
S'asseoir sur les genoux d'Horace ;
Chaulieu soupiroit avec lui
Des vers moins heureux que les vôtres :
Vous êtes son nouvel ami ,
Et vous lui rendez tous les autres.

Par M. le chevalier de PARNI.

A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

A C A D É M I E royale des sciences de Paris.

L'Académie a fait sa rentrée publique le mercredi 5 avril.

M. le marquis de Condorcet, secrétaire-perpétuel, a ouvert la séance par la lecture de deux programmes de prix.

Feu M. Rouillé de Meslay, conseiller au parlement de Paris, ayant conçu le noble dessein de contribuer au progrès des sciences, & à l'utilité que le public en pouvoit retirer, a légué à l'académie royale des sciences un fonds pour deux prix destinés à ceux qui, au jugement de cette compagnie, auront le mieux réussi sur deux différentes sortes de sujets qu'il a indiqués dans son testament, & dont il a donné des exemples.

Les sujets du premier prix regardent le

système général du monde, & l'astronomie physique.

Ce prix devoit, aux termes du testament, se distribuer tous les ans : mais la diminution des rentes a obligé de ne le donner que tous les deux ans, afin de le rendre plus considérable, & on l'avoit porté à 2500 liv. De nouveaux retranchemens dans les rentes ont forcé l'académie de le réduire, à commencer de 1772, à la somme de 2000 livres.

Les sujets du second prix regardent la navigation & le commerce.

Il ne se donnera que tous les deux ans, & sera aussi de 2000 livres.

L'académie avoit proposé pour le sujet du prix de l'année 1780, *la théorie des perturbations que les comètes peuvent éprouver par l'action des planetes.*

Comme les astronomes attendent vers 1789 ou 1790 la comète des années 1532 & 1661, dont la période paroît être d'environ 129 à 130 ans, l'académie exigeoit de plus, que les concurrens appliquassent leur théorie à cette dernière comète, non en faisant les calculs arithmétiques nécessaires pour fixer à-peu-près le tems de son retour, mais en donnant la méthode analytique la plus simple à la fois & la plus exacte pour déterminer ce retour, & en exposant cette méthode avec tout le détail & toute la clarté nécessaires, pour mettre les savans en état d'y appliquer le calcul arithmétique.

Le prix étoit double, c'est-à-dire, de 4000 l.

L'académie a jugé que l'auteur de la piece, N^o. 1, ayant pour devise : *Conamur tenues grandia*, avoit rempli les vues du programme, puisque sa piece contient une méthode nouvelle & générale de calculer l'action des planetes sur les cometes, & le développement des formules analytiques particulieres où cette méthode conduit pour la comete attendue vers 1790. En conséquence elle a décerné le prix double à cette piece, dont l'auteur est M. de la Grange, associé étranger de l'académie, & directeur de la classe de mathématiques de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Prusse.

L'académie, persuadée que la détermination des périodes des cometes est un des points les plus importans du système du monde, & voulant faciliter aux savans les recherches sur la période de la comete de 1532 & de 1661, a cru devoir proposer pour sujet du prix de 1782, les questions suivantes :

1^o. *Vérifier & réduire aux distances véritables, les distances apparentes de la comete de 1661 aux étoiles, en ne négligeant pas même d'entrer dans la critique des positions de ces étoiles données par les catalogues.*

2^o. *Vérifier & discuter, autant qu'il sera possible, les différentes périodes anciennes des retours de cette comete, dont les historiens ont pu faire mention.*

3^o. *Corriger par l'effet connu des réfractions & des parallaxes les observations relatives à cette comete, faites par Appian à Ingolstadt en 1532.*

4^o. *Examiner l'influence que les mouvemens*

propres des étoiles fixes & la précession des équinoxes ont dû avoir sur ces différentes observations.

Les savans de toutes les nations sont invités à travailler sur ce sujet , & même les associés étrangers de l'académie. Elle s'est fait la loi d'exclure les académiciens regnicoles de prétendre au prix.

Ceux qui composeront sont invités à écrire en françois ou en latin, mais sans aucune obligation. Ils pourront écrire en telle langue qu'ils voudront , & l'académie fera traduire leurs ouvrages.

On les prie que leurs écrits soient fort lisibles , sur-tout quand il y aura des calculs d'algebre.

Ils ne mettront point leur nom à leurs ouvrages , mais seulement une sentence ou devise. Ils pourront , s'ils veulent , attacher à leur écrit un billet séparé & cacheté par eux , où seront , avec cette même sentence , leur nom , leurs qualités , & leur adresse ; & ce billet ne sera ouvert par l'académie , qu'en cas que la piece ait remporté le prix.

Ceux qui travailleront pour le prix , adresseront leurs ouvrages à Paris , au secrétaire-perpétuel de l'académie , ou les lui feront remettre entre les mains. Dans ce second cas , le secrétaire en donnera en même tems à celui qui les lui aura remis son récépissé , où sera marquée la sentence de l'ouvrage & son numéro , selon l'ordre ou le tems dans lequel il aura été reçu.

Les ouvrages ne seront reçus que jus-

qu'au premier septembre 1781 exclusivement.

L'académie, à son assemblée publique d'après pâques 1782, proclamera la piece qui aura mérité ce prix.

S'il y a un récépissé du secrétaire pour la piece qui aura remporté le prix, le trésorier de l'académie délivrera la somme du prix à celui qui lui rapportera ce récépissé. Il n'y aura à cela nulle autre formalité.

S'il n'y a pas de récépissé du secrétaire, le trésorier ne délivrera le prix qu'à l'auteur même, ou au porteur d'une procuration de sa part.

L'académie a proposé, en même tems, pour sujet d'un prix de physique, les questions suivantes.

1°. *Déterminer par des caractères constans, faciles à saisir, même par ceux qui n'ont pas fait une étude particuliere de la botanique, les différences qui existent entre les divers cotonniers d'Asie, d'Afrique & d'Amérique.*

2°. *Indiquer l'état naturel du coton dans sa coque après la maturité, son adhérence à la graine, la maniere dont ses brins enveloppent les graines, afin d'en déduire le meilleur procédé pour les en séparer dans leur plus grande longueur.*

3°. *Etablir, d'après des épreuves suffisantes, les rapports des degrés de finesse, de longueur, & de tenacité qui sont propres aux brins de chaque espece de cotonnier, ainsi que le rapport de ces qualités avec la perfection des filatures.*

Le prix est de 1,500 liv. Les pieces doivent être remises avant le premier janvier 1782.

Les fonds de ce prix de physique, qui est le second de ce genre que l'académie ait proposé, sont formés des honoraires que, par son testament, M. Rouillé de Meslay avoit destinés aux commissaires chargés de juger les prix de mathématiques qu'il avoit fondés.

Les académiciens ont renoncé à ces honoraires, que l'académie a cru devoir employer à former un prix de physique qui doit être proposé tous les deux ans. Cet abandon a été fait en 1777, & c'est deux ans après, qu'on s'est avisé d'accuser l'académie de détourner à son profit le legs qu'elle a reçu de M. de Meslay.

M. de Condorcet, secrétaire-perpétuel, a lu l'éloge de M. Joseph de Jussieu, frere de MM. Antoine & Bernard de Jussieu.

Cet éloge d'un savant que son zele pour les progrès des connoissances a conduit dans le Nouveau-Monde; qui a mille fois exposé sa vie pour ajouter à nos lumieres; qui, doué d'une grande variété de talens, a été tour-à-tour ingénieur & médecin, a construit des ponts & a guéri des malades; qui, au moment de répandre toutes ses connoissances dans quelque ouvrage, a perdu entièrement la mémoire où il les avoit mises en dépôt, & est devenu imbécille lorsqu'il alloit obtenir de la gloire; cet éloge a été écouté avec beaucoup d'intérêt par l'assemblée qui étoit nombreuse. On a été touché sur-tout au moment où M. de Condorcet a tracé le tableau des soins plein de tendresse que recevoit de sa famille ce savant réduit à un état si dé-

plorable. Retombé dans l'enfance , chacun de ses neveux veilloit sur ses besoins , comme des pères tendres veillent sur les besoins de leurs enfans : lorsqu'il ne lui restoit plus qu'une existence purement physique , on vouloit au moins que toutes ses sensations fussent agréables ; & lui , toujours caressant & doux , dans la perte de tous les sentimens & de toutes les idées morales , sembloit avoir conservé la reconnoissance pour répondre à des soins si touchans. Des peuples sensibles ont pensé que l'esprit divin animoit les infortunés qui perdoient la raison. On en faisoit des dieux lorsqu'ils cessoient d'être des hommes. C'est avec cette espece de respect religieux que M. de Jussieu a été traité par sa famille.

En écoutant la lecture publique de cet éloge , l'on n'a pu s'empêcher de faire une observation. Le style de M. de Condorcet est presque toujours calme & tranquille : les plus grandes idées ne lui donnent point d'agitation ; il paroît se défendre avec soin tous ces mouvemens qui montrent le dessein de parler à l'ame ; & cependant , lorsqu'on l'a écouté quelque tems , pour peu que le sujet qu'il traite ait d'intérêt , on se sent ému & touché : on ne voit point d'où est venue l'émotion qu'on éprouve , mais on la sent : on n'a point remarqué de sensibilité dans une expression , ou dans un morceau en particulier ; mais l'ouvrage entier en est rempli.

M. le Gentil a lu un mémoire sur des observations faites par les Hollandois à la Nou-

velle-Zemble en 1597 & 1598. On fait qu'ils ont rapporté qu'ils avoient vu le soleil onze jours plutôt qu'il ne devoit être visible, ce qui ne peut s'expliquer qu'en supposant à l'atmosphère condensé par le froid où ils se trouvoient, une réfraction extraordinaire.

M. le Gentil examine la suite de leurs observations, & montre qu'il s'y trouve un grand nombre d'erreurs, ce qui, selon lui, doit jeter des doutes sur la vérité du fait singulier qu'ils rapportent. L'opinion de M. le Gentil sur cet objet, est contestée par de célèbres astronomes.

M. de Bori a lu un mémoire sur une méthode de purifier l'air des vaisseaux. Les entreponts des vaisseaux, le fond de cale renferment un air très-corrompu; celui de la sentine est même très-souvent absolument méphytique. Le célèbre Hales proposa le premier d'employer des ventilateurs, instrumens dont on lui doit la première idée. Mais jusqu'ici l'établissement des ventilateurs mécaniques a trouvé beaucoup d'obstacles. Ceux où l'on emploie le feu sont préférables.

Celui que propose M. de Bori est de ce genre, & la connoissance qu'il a de la distribution des vaisseaux, ainsi que de la police qui y est établie, le met à portée de donner les moyens d'éviter les inconvéniens qui, jusqu'ici, ont empêché l'usage des ventilateurs de s'établir. Il faut en effet que ces inconvéniens soient réels. Comment expliquer autrement que ce moyen si souvent essayé, n'ait été adopté d'une manière suivie ni par aucune nation, ni par

aucun même des navigateurs célèbres que l'on ne peut accuser d'avoir été esclaves des préjugés ou de la routine.

Le secrétaire a lu ensuite l'éloge de M. le comte d'Arcy, maréchal-de-camp, & pensionnaire de l'académie, qui jouissoit d'une célébrité méritée, comme militaire, comme géometre & comme physicien.

Ce second éloge a été plus applaudi encore que le premier. Les événemens de la vie de M. le comte d'Arcy, ont été mêlés à de grands événemens de ce siècle; son caractère avoit des singularités très-remarquables : son goût pour les sciences exactes & pour les plaisirs : son amour pour les Anglois, auxquels il a fait la guerre toute sa vie : tout cela a fait naître des détails qui ont amusé & intéressé le public dans l'éloge d'un géometre. Lorsque M. de Condorcet parle des loix & des mœurs des peuples, des constitutions & des gouvernemens, on sent que ces objets appartiennent à son talent, comme les hautes spéculations de la géométrie; & que si son génie le porte aux sciences exactes, son ame le ramene souvent à celles dont dépend la félicité des peuples.

En rendant compte de ses travaux, le secrétaire a été conduit naturellement à parler de deux découvertes importantes que la géométrie doit au génie de M. d'Alembert. L'une est un principe de mécanique général, direct, le seul des principes connus qui suffise pour résoudre tous les problèmes. L'autre est la solution du problème de la précession des équinoxes.

noxes, problème dans la solution duquel Newton a échoué, que les plus grands géometres avoient tenté vainement de résoudre, & sur la solution duquel cinq ou six savans mathématiciens se sont trompés, même après que M. d'Alembert a publié la sienne. Ce problème est l'un des plus importans du système du monde, puisque toute l'astronomie-pratique, la chronologie, l'explication de l'antiquité, tiennent à ce grand phénomène.

Le public a vu avec plaisir cette justice rendue à un homme de génie, dans le moment où il est déchiré dans tant de libelles : on ne peut attribuer cette justice à l'amitié ; M. d'Alembert n'est pas loué, on se borne à rappeler des faits connus de l'Europe savante ; d'ailleurs l'amitié ne dicte point de louanges dans un genre où la fausseté peut en être *démontrée*.

M. Sage a lu un mémoire sur la ductilité du zinc. Ce demi-métal se brise sous le marteau ; & M. Sage a trouvé qu'en le soumettant à l'action graduée d'un laminoir, le zinc pouvoit s'étendre & se réduire en lames très-minces & très-flexibles. Aucun autre demi-métal n'a cette propriété. Le zinc ainsi réduit en lames, brûle & donne une flamme verte, circonstance qui pourroit faire soupçonner un mélange de cuivre dans ce zinc laminé, *si l'exaëtitude du savant chymiste étoit moins connue*.

La séance a été terminée par la lecture d'un mémoire de M. l'abbé Rochon sur la lumière. Lorsqu'un faisceau de rayons traverse un prisme, non-seulement la direction de chacun des

rayons est changée, mais ils sont décomposés en un nombre indéfini de rayons différemment réfrangibles, qui présentent sept couleurs principales très-distinctes. Les différens milieux sont différemment réfractifs, c'est-à-dire, qu'ils déplacent plus ou moins le centre du faisceau de rayons qui les traverse; mais ils sont encore diversement dispersifs, c'est-à-dire, que le faisceau de rayons décomposé s'allonge plus ou moins; si cet allongement étoit proportionnel au déplacement, il est aisé de voir qu'un prisme d'un certain angle d'une matiere, répondroit précisément, quant à tous ses effets, à un prisme d'un autre angle d'une autre matiere quelconque : qu'ainsi, en combinant des prismes de différentes matieres, on n'auroit jamais réellement que l'effet d'un prisme d'une seule matiere, & qu'il seroit impossible de détruire la dispersion sans détruire la réfraction. Aucune combinaison de prismes ne détruiroit donc les couleurs qu'en se réduisant à un verre plan. Heureusement il n'en est pas ainsi; la force dispersive ne suit pas les mêmes loix que la force réfractive, comme l'avoit cru Newton, trompé par des expériences incomplètes. On peut donc trouver une combinaison de prismes qui détruise les couleurs, & qui change cependant la direction des rayons. C'est sur cette observation qu'est fondée la théorie des lunettes acromatiques, dont la premiere idée est due à l'illustre Léonard Euler.

On sent qu'il est très-important pour la perfection de l'optique, de savoir mesurer avec

exactitude le rapport des forces dispersives & réfractives des différens métaux. Tel est l'objet du mémoire de M. l'abbé Rochon. Il forme d'abord avec deux prismes égaux de verre commun qui tournent l'un sur l'autre, un prisme à angle variable, idée ingénieuse qui lui est due; plaçant devant ce prisme un autre prisme d'une matiere quelconque d'un angle donné, il fait prendre au premier l'inclinaison nécessaire pour ne pas déplacer l'image d'un objet, & il en déduit le rapport des forces réfractives des deux matieres : il fait ensuite tourner son premier prisme jusqu'à ce que toutes les couleurs soient détruites : il a alors le rapport des forces dispersives; mais cette méthode ne feroit appercevoir que des différences très-fortes; pour en saisir de plus petites, M. l'abbé Rochon a imaginé de placer son appareil devant un télescope; c'est par ce même moyen qu'il est parvenu, il y a quelques années, à décomposer la lumiere des étoiles fixes, & à enrichir la dioptrique de plusieurs vérités importantes qu'il eût été impossible de découvrir en employant de simples prismes.

Il y a des corps qui ont une double réfraction, & M. l'abbé Rochon a fait cette observation singuliere, que la force dispersive n'est pas la même dans les deux réfractions; en sorte que si on regarde à travers son appareil armé d'un prisme de crystal d'Islande un objet qui paroît double, & qu'on cherche à détruire les couleurs, une des images est rendue acromatique long-tems avant l'autre.

260 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Si l'on joint à ces inventions l'idée si heureuse d'employer la double réfraction à mesurer le diamètre des objets, idée qui a donné naissance à des instrumens susceptibles d'une foule d'usages très-importans, on ne pourra s'empêcher de conclure que M. l'abbé Rochon est l'homme qui, depuis Newton, a contribué le plus à la perfection de l'optique.

Il est doux de rendre justice à un savant modeste, plus occupé de suivre ses découvertes que de les publier, & dont plusieurs savans ont mieux aimé s'approprier les découvertes ou les contester, que de lui en faire honneur.

(*Mercur de France ; Journal de Paris.*)

I I.

ACADÉMIE royale de chirurgie de Paris.

Le jeudi 6 avril, l'académie a tenu sa séance publique. M. Louis, secrétaire perpétuel, en a fait l'ouverture par un discours sur la question du prix, dont le sujet étoit : *d'exposer les effets du mouvement & du repos, & les indications suivant lesquelles on doit en prescrire l'usage dans la cure des maladies chirurgicales.*

De quatorze mémoires envoyés sur cette matière, l'académie en a admis deux à partager le prix qui étoit double, & les auteurs ont reçu chacun une médaille d'or de la valeur de 500 l. l'un est M. Reyne, maître-ès-arts de l'université de Paris, élève des écoles de chirurgie ; l'autre est M. Lombard, maître

en chirurgie à Dôle en Franche-Comté, chirurgien-major de l'hôpital militaire de cette ville, qui a été employé l'année dernière en cette qualité à l'armée de Vaux sur les côtes de Normandie, & nouvellement désigné par la cour, chirurgien-major adjoint de l'hôpital royal militaire de Strasbourg.

Les prix par lesquels l'académie récompense annuellement l'émulation des chirurgiens de province qui lui ont adressé des mémoires ou observations utiles, ont été accordés à M. Icart, lieutenant de M. le premier-chirurgien du roi à Castres, en Languedoc, qui a eu la médaille de 200 livres; & les cinq petites médailles de la valeur de 100 livres, ont été accordées à M. Thomassin, maître en chirurgie de la ville de Dôle, en Franche-Comté, & depuis peu chirurgien-major du premier-régiment de chasseurs à cheval, en garnison à Besançon : à M. Nolleffon fils, ancien chirurgien-aide-major des armées du roi, maître en chirurgie à Vitry-le-François, à qui l'académie a accordé des lettres de correspondant : à M. Doucet, maître en chirurgie à Froslois en Bourgogne, près Sainte-Reine : à M. l'Ecoffe, chirurgien à Doucey en Champagne; & à M. Fèvre, chirurgien à Montréal, près Avalon en Bourgogne.

Les observations communiquées par M. Fèvre avoient pour objet la pustule maligne de la Bourgogne, sujet si important, que l'académie des sciences de Dijon l'avoit proposé pour un prix extraordinaire & double, qu'elle a ad-

jugé le 14 février dernier , & ce qui intéresse en cela l'académie de chirurgie , c'est que ce prix a été remporté par deux chirurgiens qui viennent de mériter ses attentions. L'un des ouvrages couronnés par l'académie de Dijon a pour auteur M. Chambon , maître en chirurgie à Brévane , près Bourbonne-les-Bains , & associé de l'académie , où il a remporté des prix : l'autre mémoire jugé digne de partager le prix , est de M. Thomassin , que l'académie de Chirurgie a nommé son correspondant , après lui avoir accordé une médaille.

L'académie , en suivant son plan sur l'hygiène chirurgicale , a proposé pour le prix de l'année prochaine 1781 , le sujet dont nous avons donné l'énoncé dans le journal d'avril , (pag. 265) d'après le programme publié par l'académie.

Après la distribution des prix , M. Louis a prononcé l'éloge de M. Flurent , chirurgien de Lyon , qui après avoir joui d'une réputation distinguée dans l'exercice de la chirurgie , s'étoit restreint à la pratique de l'art des accouchemens. Il jouissoit de la plus grande confiance. Les dames le préconisoient avec enthousiasme : M. Louis dit , que leurs regrets furent très-vifs à sa mort , & que les jeunes femmes qui comptoient sur ses soins , dans les premiers mouvemens de leur consternation , se disoient entre elles , qu'elles ne vouloient plus faire d'enfans. » On peut s'en rapporter au tems » qui calme les sentimens les plus légitimement douloureux : elles ne feront pas fideles » à une si triste résolution. «

M. Maugras a lu un mémoire sur la pustule maligne de la Bourgogne; M. Louis, l'éloge de M. Willier, associé de l'académie à Mulhausen en Haute-Alface; M. Bordenave, une observation sur une maladie très-singulière par une conformation vicieuse des organes de la circulation; M. Pipelet, directeur, un mémoire sur la réunion des plaies du bas-ventre; M. Louis a terminé la séance par l'éloge historique de M. Levret, célèbre accoucheur de cette capitale, & qui a eu l'honneur de l'être de feue Madame la dauphine & de S. A. R. Madame la comtesse d'Artois.

(*Journal de Paris.*)

I I I.

SOCIÉTÉ d'agriculture de Limoges.

La société vient de publier le programme d'un prix concernant les avantages & les désavantages de l'incinération.

» Elle entend, dit-elle par ce mot, l'opération (*) de faire des brûlis sur les terres; ce qui s'exécute de deux manières, ou en étendant sur le sol des fougères seches que l'on fait brûler peu de tems avant de semer, ou en enlevant & retournant avec la tranche,

(*) Cette opération est une des plus anciennes qui soient en usage dans le Limouſin, pour se procurer de bonnes récoltes.

» appelée en cette occasion *écobue*, le gazon ;
 » les broussailles, ainsi que leurs racines, dont
 » on forme de petits tas auxquels on met le
 » feu, qui s'y maintient trois ou quatre jours
 » de suite. Cette seconde opération s'appelle
 » *écobuer*, & fut fort exaltée en 1760, par
 » M. le marquis de Turbilly. D'habiles agri-
 » culteurs ont observé sur certains terrains,
 » que cette opération (pour deux ou trois
 » bonnes récoltes qu'elle produisoit) les dé-
 » pouilloit de toutes leurs parties végétales pour
 » 30 ans & plus, de sorte qu'on n'en pouvoit
 » tirer aucun parti, pas même pour la pâture,
 » au lieu qu'en laissant (par un procédé, à
 » la vérité, plus long & plus dispendieux) con-
 » sommer & pourrir dans la terre, par les
 » vicissitudes des saisons, ces gazons, ces brouf-
 » sailles, ainsi que leurs racines, après les
 » avoir écobués, on en forme, au moyen de
 » labours réitérés, des cultures toujours pro-
 » ductives, lorsqu'on les entretient avec les
 » amendemens convenables. Cependant, com-
 » me les brûlis peuvent avoir leur utilité, &
 » sont même indispensables pour quelques ter-
 » reins, on propose aux agriculteurs-pratiques
 » d'expliquer les différences de ces terrains,
 » de déterminer les circonstances où le brûlis
 » & l'écobuage sont nécessaires ou nuisibles,
 » & de décrire exactement les procédés con-
 » venables pour rendre l'incinération utile. On
 » demande que ces explications soient mises à
 » la portée de tout le monde, la société pré-
 » férant les détails les plus minutieux de pra-
 » tique

» tique aux plus brillantes explications de théo-
» rie. «

Les mémoires , écrits en françois ou en latin , doivent être adressés , avant le premier novembre prochain , à M. d'Aine , intendant de Limoges.

Le prix fera une médaille d'or de 150 livres , ou cette somme en argent , au choix de l'auteur , à qui l'on enverra , franc de port , l'un ou l'autre.

(*Journal encyclopédique.*)

I V.

ACADÉMIE impériale des sciences de Pétersbourg.

Plusieurs personnes de distinction , les ministres des cours étrangères , les chefs & les principaux membres des colleges , & un grand nombre d'amateurs des sciences , rendirent l'assemblée de l'académie du 23 octobre de l'année dernière , aussi brillante que nombreuse. S. E. M. de Domaschnew , chambellan actuel de l'impératrice de Russie , & chevalier de l'ordre royal Suédois de Vasa , y présida en qualité de directeur en chef ; les honoraires , les académiciens ordinaires & les adjoints y assistèrent.

M. de Domaschnew ouvrit la séance de la maniere accoutumée , en chargeant le secrétaire de conférence (M. Jean-Albert Euler) de lire le protocole de la séance précédente. Ensuite il rapporta que l'académie avoit adjugé le prix proposé en 1776 , sur les moyens de préserver les chênes de Russie de la corruption à laquelle ils sont fort sujets. M. de Domaschnew , dans les

dernieres campagnes qu'il avoit faites contre les Turcs , dans l'Archipel , où il commanda avec autant de valeur que de succès , un corps considérable , avoit été à portée de juger par lui-même des avantages que la marine russe obtiendrait , si les constructeurs de ses vaisseaux connoissoient des moyens praticables de conserver le bois de chêne : aussi , lorsqu'après son retour à la cour impériale , S. M. le nomma directeur de son académie , il n'eut rien de plus pressé que d'engager cette compagnie à choisir pour sujet de son prix la question suivante : *Indiquer les meilleurs moyens , prouvés par la théorie & par des expériences suffisantes , de rendre le chêne de Russie aussi durable & même plus fort que ne l'est celui d'Allemagne , soit par la culture , soit à l'aide de certains mordans d'un bas prix , qui , en pénétrant ce bois sans nuire à sa solidité , pourroient empêcher la corruption des navires dans les ports où l'eau douce se mêle à l'eau de mer , & servir de même à la conservation du bois de bouleau , ou de tel autre qu'on est obligé d'employer pour la construction des vaisseaux , au défaut des chênes.* Les academiciens nommés pour examiner quatorze mémoires qui avoient été envoyés au concours , décidèrent en faveur du N^o. VIII , qui avoit pour devise : *Multum adhuc restat operis , multumque restabit , nec ulli nato post mille sæcula præcludetur occasio aliquid adhuc adjiciendi.* SENECA. Le premier Accessit fut accordé au N^o. XII , ayant pour épigraphe : *Omnia ex uno , omnia ad unius gloriam ,* & qui renfermoit un procédé simple , très-conforme aux principes de la chymie. Les billets cachetés ayant été ouverts , on trouva dans celui de la piece victorieuse le nom de Gottfried - Ludolff Graffmann , pasteur de Sinklov & Korbenhagen , village situé en Po-

méranie , dans le bailliage royal Prussien de Colbarz. L'auteur de l'*Acceffu* est M. Alberti , docteur en médecine , & physicien de la ville & du cercle de Conitz , dans la Prusse occidentale. M. Pallas lut ensuite l'extrait du mémoire couronné , & les sommaires de l'*Acceffit* & des autres pieces qui avoient concouru.

M. de Domaschnew annonça que l'académie avoit perdu dans le cours de l'année écoulée depuis la dernière assemblée publique , deux membres dignes de ses regrets , savoir : M. Jean Burmann , ancien professeur de Botanique & directeur du jardin médicinal à Amsterdam, reçu au nombre des externes en 1776 , & mort en janvier 1779; & S. E. M. Grégoire de Teplof, conseiller-privé du cabinet de L. M. Imp., sénateur & chevalier des ordres de St. Alexandre Newski & de Ste. Anne, élu honoraire en 1774, & mort au mois de mars 1779. Ensuite le directeur proclama , à la place de ce dernier , comme honoraire de l'académie impériale , M. le baron George d'Asch , conseiller-d'état au college impérial de médecine , médecin-général des armées Russes , membre de la société royale des sciences de Gottingue , &c. Ce nouveau récipiendaire prit sa place parmi les honoraires , & lut un discours de remerciement , où il fit des réflexions très-intéressantes & judicieuses sur ce que les guerres ont contribué à enrichir & à perfectionner la médecine par des découvertes aussi utiles qu'importantes. M. de Domaschnew y répondit d'une manière aussi élégante que flatteuse pour le nouvel académicien , l'un des plus dignes disciples du célèbre Haller.

Après cette réception , le secrétaire de conférence rapporta que l'académie ayant , dans le

cours de l'année, rappelé trois de ses élèves, MM. Nicolas Oseretzkoffski, docteur en médecine, Wafile Souyef, & Fœder Maiscenkof, qu'elle avoit envoyés aux universités des pays étrangers pour achever leurs études, elle leur avoit donné, à leur retour, divers sujets de minéralogie & d'histoire-naturelle à traiter, & qu'entre les dissertations qu'ils avoient composées, les académiciens nommés pour les examiner avoient porté un jugement favorable des suivantes : *De plantis parasiticis*, auctore N. Oseretzkoffski; *Exemplum metamorphoseos minerarum in mineris argenti*, auctore F. Maiscenkof; *Idea metamorphoseos insectorum, ad cœtera animalia applicata*, auctore W. Souyef; de sorte que M. le directeur, pour encourager ces trois élèves à se distinguer dans les sciences auxquelles ils s'étoient voués, les proposa pour être reçus au nombre des adjoints; en conséquence, le secrétaire procéda à la proclamation solennelle, & nomma M. Nicolas Oseretzkoffski adjoint en histoire-naturelle, attaché à M. le professeur Guldenstedt; M. Fœder Maiscenkof adjoint en minéralogie, attaché à M. le professeur Laxmann, & M. Wafile Souyef adjoint en histoire-naturelle, attaché à M. le professeur Pallas. Ces nouveaux adjoints avoient présenté des mémoires en langue russe, dont la lecture auroit pu intéresser l'assemblée, & servir en même-tems de discours de réception, savoir: M. Oseretzkoffski, sur l'inoculation des arbres; M. Maiscenkof, sur les moyens les plus sûrs de découvrir & d'exploiter les mines, & M. Souyef, sur les causes du passage des animaux d'un pays dans un autre; mais comme ces lectures auroient pris trop de tems, M. le directeur jugea plus convenable de les renvoyer aux assemblées sui-

vantes. En attendant, les trois nouveaux adjoints prononcèrent chacun un petit discours de remerciement, & M. de Domaschnew y répondit en termes fort obligeans. Enfin, le même directeur déclara l'élection de cinq correspondans que l'académie avoit acquis dans le cours de l'année. Ces correspondans sont, 1^o. M. Eugene-Melchior-Louis Patrin, avocat au parlement de Paris, qui est allé s'établir pour quelque tems à Kolivan; 2^o. M. Jean-Henri Gottlieb Enfel, assesseur & chirurgien-opérateur à Moscou; 3^o. M. Alexandre Karamyschef, conseiller & directeur de la banque impériale à Irkontzk; 4^o. M. Fœder Toumanski, aide-enseigne à Glouchow; 5^o. M. Jean Renovantz, surintendant des mines & des forges à Kolivan.

M. Krafft, professeur, lut ensuite une relation du succès qu'a eu une expérience des plus importantes, faite en présence d'un grand nombre de spectateurs, le lundi 7 octobre, où une maisonnette de bois, construite suivant la manière du lord Mahon, a résisté pendant plus d'une heure à un feu terrible, sans avoir été consumée. M. Fuß, adjoint, présenta, pour être lu dans cette assemblée un mémoire fort curieux sur une nouvelle espèce de fourneaux sans tuyaux de cheminée, favorable à l'épargne du bois, mais, vu le tems que cette lecture auroit exigé, M. de Domaschnew la renvoya à une autre séance. M. le directeur lut encore l'énoncé de la nouvelle question que l'académie propose pour le prix de 1782, laquelle est du ressort de la botanique, & où l'on demande une théorie de la génération & de la fructification des plantes cryptogamiques.

Dans une assemblée précédente (celle du $\frac{10}{21}$ octobre), M. de Domaschnew notifia que l'im-

pératrice, par un ordre émané du trône, le lundi 7 & le 18 du même mois, étant instruite du mérite de M. Stritter, & de son savoir dans toutes les parties de l'histoire, l'avoit nommé pour être attaché à M. Muller, conseiller-d'état à Moscou, en qualité d'aide-historiographe & archiviste de l'empire. S. M. lui accorde, avec cette place distinguée, le grade d'assesseur de college, & lui assigne sur les fonds du college des affaires étrangères 700 roubles d'appointemens. Après cette notification, M. le directeur ajouta que, comme il importoit à l'académie de conserver dans son corps cet historien profond & judicieux, qui, quoiqu'absent, pourroit continuer à lui être utile, il le proposoit pour être reçu au nombre des adjoints ; après quoi il jouiroit d'une pension de 200 roubles sur la caisse académique. L'aggrégation se fit par des suffrages unanimes ; le diplôme fut expédié & signé ; & M. Stritter, qui en avoit été averti, prit place dans la même séance, parmi les autres adjoints de l'académie. Il étoit déjà attaché à la même compagnie en qualité de co-recteur du college impérial, dont la direction est confiée au chef & à la commission nommés pour diriger les affaires académiques. Il a publié l'ouvrage, si estimé, qui a pour titre : *Memoriæ populorum, olim ad Danubium, Pontum Euxinum, Paludem Mæotidem, Caucasum, Mare Caspium, & inde magis ad septentriones incolentium, è scriptoribus historiæ Byzantinæ erutæ & digestæ*. Il en a paru trois tomes in-4to., dont le troisieme, forme deux volumes. Il est encore auteur de plusieurs petites pieces très-goûtées du public, & en partie insérées dans les calendriers de l'académie ; enfin, il travaille à un grand ouvrage sur la géographie de la Russie, que l'académie s'est engagée à publier.

PROGRAMME. (*) *Summis augustissimæ Catharinæ II, Russiarum imperatricis & autocratoris auspiciis, directore academiæ illustrissimo Domino de Domaschnew, augustæ cubiculario actuali, academia imperialis scientiarum Petropolitana, ad annum 1782, hanc de præmio certantibus proponit quæstionem : Sententiæ physiologorum de plantarum cryptogamiarum Linnæi, seu filicum, muscorum, algarum, fungorumque propagatione hucusquæ valdoperè divisæ sunt. Alii non nisi per gemmas plurimas harum plantarum perennare & seminibus planè carere perhibent ; alii semina vera in his adesse & plantas matri similes exindè provenire contendunt, qui iterùm quoad seminum fructificationem inter se differunt. Alii hanc per tunicam communem vasculosam, semina cryptogamiarum obvolventem & in superficie internâ auram seminalem exhalantem, in filicibus & muscis præsertim, peragi ; alii eandem per organa masculina, illis plantarum perfectarum simillima, auram seminalem explodentia, in muscis & fungis præsertim, absolvi asserunt. Minimè pariter de partium temporariarum denominatione, muscorum imprimis, botanici consentiunt : alii substantiam eandem pro polline antherarum habent, quam alii semina esse dicunt ; atque partem eandem alii antheram, alii seminum capsulam appellant. Alii tandem illam muscorum particulam quam vulgò calyptram nominant, pro tunicâ vasculosâ fecundante, antherarum vices sustinente ; alii pro tunicâ inertî, calycis loco inserviente, declarant ; iidem modo planè analogo de volvâ fungorum*

(*) Nous le donnons en latin, pour éviter les altérations que les traductions apportent souvent, sur-tout aux termes techniques.

dissentiant. Ad lites has litterarias componendas academia scientiarum imperialis Petropolitana viros omnium gentium doctos invitat ut unam alteramve harum opinionum reiteratis observationibus & multiplicatis experimentis tandem confirmare, vel aliam, si probabiliorē invenerint, proponere, verbo: Theoriam generationis & fructificationis plantarum cryptogamiarum Linnæi dare, & observationibus ad varias, si non omnium, attamen plurium Linnæanorum generum cryptogamiorum species institutis, adjunctisque omnium partium fructificationis distinctis & iconibus illustratis descriptionibus corroborare, tandemque demonstrare velint an modus fructificationis & propagationis omnibus classe cryptogamiarum hucusque comprehensis plantis idem sit, an differat pro ordinum suprâ enumeratorum differentiâ. Ut prætereâ figuræ plantarum cryptogamiarum ad examen revocatarum vel ex libris botanicorum allegentur, vel auctorum curâ confectæ dissertationibus addantur, maximopere evidentia causâ optatur. Solutiones thematis nunc propositi academia scientiarum imperialis Petropolitana antè diem 1 januarii anni 1782 expectat, quarum ea quam iudicium sociorum academici Petropoli habitantium (quibus nunquam palma academici concurrit) cæteris præstantiorem & adequatiorem declarabit, præmio centum nummorum aureorum quos vulgò Ducatos appellant, condecorabitur. Dissertationes distinctis litteris, vel rossico, vel latino, vel germanico, vel gallico idiomate conscribendæ; non nominibus auctoris, sed symbolo distinguendæ; schedula ob signata, externè symbolum idem dissertationi inscriptum, internè autem auctoris nomen continendæ; atque antè terminum designatum ad Dn. Joannem-Albertum Euler, academici imperialis scientiarum secretarium, transmittendæ sunt, quo

fatto ab eodem syngrapham cum numeri sub quo dissertatio fuerit reposita, significatione accipiet auctor quilibet, dummodò locum ad quem ea dirigenda sit, indicaverit. Dissertationes termino elapso advenientes præmium obtinere nequeunt. Judicium academice in primo post terminum præfixum conventu publico, anno 1782, enunciabitur.

Per programma anno ultimo præcedente promulgatum, academice sequentia duo problemata eruditius solvenda proponere libuit, quæ eis hîc in memoriam redigere non superfluum erit. Ad annum 1780 quæritur: Qualis est natura & character sonorum litterarum vocalium a, e, i, o, u, tam insigniter inter se diversorum. Et cum organa pneumatica construentes artifices, dudum, licet dubio successu, laboraverint ut his instrumentis vocis humanæ sonum imitarentur, peculiari quarundam fistularum earum apparatu quæ ferè omnes litteræ vocalis æ, Gallorum ai sonum edunt, porrò quæritur: Annon construi queant instrumenta, ordinis tuborum organicorum sub termino vocis humanæ noti similia, quæ litterarum vocalium a, e, i, o, u, sonos exprimant, sive id figuræ tuborum, sive nuclei, sive lingulæ, sive cujuscunque aliûs eorundem partis immutatione efficiatur, à quâ genus & proprietas soni pendet, & quæ isti modulationis generi harmoniam conciliat tantoperè discrepantem ab aliis & jucundam?

Ad annum 1781 quæritur: An rationes dentur indubitæ, ex quibus motus terræ diurni uniformitas demonstrari possit? Et si motus terræ diurnus non sit uniformis, sed revera mutationem quandam patiatur, quæritur porrò: 1º. Ex quibusnam phenomenis minima hæc mutatio in motu terræ diurno oriunda concludi possit? 2º. Quænam, ob hanc ipsam motûs terræ diurni inæqualitatem, temporis mensuræ correctio adplicanda sit, ut justè

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

inter mensuram temporis præteritorum sæculorum ; & recentioris ævi comparatio institui possit ? Ad tempus illimitatum , sine ullo dissertationum admittendarum præfixo termino , quæritur qualis sit indoles sonorum à tubis æqualiter amplis , supernè inflatis , & in latere foramine instructis editorum , & quænam sit horum sonorum varietas respectu gravitatis & acuminis , pro diversis istius foraminis positione & amplitudine.

(Journal encyclopédique.)

V.

ACADÉMIE des Arcades de Rome.

Le 6 avril , l'académie tint sa séance ordinaire , dans laquelle on reçut au nombre des bergeres d'Arcadie , la comtesse *Isabella Marescialla Potocki* , avec sa sœur la comtesse *Alessandra*. L'abbé *Dominique Testa* , professeur de métaphysique au college Romain , prononça un discours *sur la nature du plaisir* , dans lequel il s'appliqua à réfuter les sentimens de plusieurs métaphysiciens sur ce sujet. Ce discours fut reçu avec beaucoup d'applaudissemens , ainsi qu'un grand nombre de poésies faites par quelques improvisateurs à la louange des nouvelles bergeres.

(Notizie del mondo.)

S P E C T A C L E S.

P A R I S.

O P É R A.

NOus ne croyons pouvoir mieux faire, pour rendre compte des changemens survenus dans l'administration de ce spectacle, que de donner en entier l'arrêt du conseil qui les détermine.

ARREST du conseil d'état du roi, du 17 mars 1780

Le roi s'étant fait représenter le résultat des comptes de l'académie royale de musique, depuis que le privilege & l'administration en ont été rendus au corps de sa bonne ville de Paris, sa majesté a vu avec peine que la dépense excédoit de beaucoup la recette : & considérant que le produit des octrois qu'elle a bien voulu accorder à cette ville, sont payés indistinctement par tous ses habitans, & destinés à des dépenses nécessaires ou d'une utilité générale ; sa majesté ne sauroit approuver qu'une partie de ce produit serve à subvenir aux frais des amusemens de la classe la plus aisée. Persuadée d'ailleurs que l'opéra doit trouver dans ses propres fonds de quoi pourvoir à toutes ses dépenses, sa

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

majesté a desiré qu'on s'occupât des moyens d'établir cette balance , sans nuire cependant , par une économie mal entendue , à l'éclat d'un spectacle , qui , en contribuant à l'embellissement & aux plaisirs de la capitale , y attire les étrangers , & dont le succès intéresse encore le progrès des arts , & la perfection du goût & de l'industrie.

C'est pour remplir les vues de sa majesté , qu'il lui a été proposé un plan pour réunir le service & les dépenses des spectacles de la cour , avec le service de l'opéra ; ce qui , en évitant un double emploi très-dispendieux , d'habits , de décorations & de magasins , procureroit une économie très-sensible dès-à-présent , & une plus considérable encore à l'avenir , par les arrangements d'ordre qui seront l'effet de ces premières dispositions.

Sa majesté pourvoira , des fonds de ses menus-plaisirs , aux dépenses des spectacles de la cour , soit par un abonnement , soit de toute autre manière qui sera jugée plus équitable : & cependant pour éviter encore plus sûrement que , malgré tous ces différens soins , l'opéra ne contracte des dettes , & ne devienne à charge au trésor royal , sa majesté a déterminé que le prix des places du parterre , depuis long-tems à quarante sous , seroit porté à quarante-huit sous. Cette augmentation déjà autorisée par celle des petites loges , n'est que dans une foible proportion avec l'accroissement de valeur de tous les objets de subsistance & de commerce.

La réunion du service des spectacles de la cour à celui de l'opéra , exigeant une nouvelle forme d'administration dont la ville de Paris ne peut plus être chargée , le roi a senti la nécessité de retirer de ses mains le privilège qu'elle exerçoit :

en même tems sa majesté n'a pas cru devoir le céder à aucun particulier par forme d'entreprise, non-seulement à cause des embarras & des difficultés que ce genre de manutention a fait naître, lorsqu'en différens tems on en a fait l'épreuve, mais encore parce que la liberté d'employer à l'usage de l'opéra les habits & les décorations du fonds des menus-plaisirs, donneroit à l'entrepreneur un avantage momentané très-considérable, & dont la compensation seroit difficile à fixer & à répartir avec sûreté sur toutes les années du bail. Mais sa majesté en renonçant, du moins pour un tems, à la forme d'entreprise, a approuvé les vues qui lui ont été présentées pour associer aux succès & aux bénéfices d'une administration nouvelle, les directeurs & les principaux sujets de l'académie royale de musique, afin d'exciter ainsi de plus en plus leur zele & leur activité.

Enfin, sa majesté en maintenant le secrétaire d'état ayant le département de Paris, dans toute l'autorité qu'il a constamment exercée sur cette académie, a déterminé que les comptes de recette & de dépense de l'opéra de Paris, seroient communiqués & remis par *duplicata* à l'administrateur-général de ses finances. A quoi voulant pourvoir : Oui le rapport; le roi étant en son conseil, a ordonné & ordonne ce qui suit :

A compter du 1^{er}. avril prochain, la concession du privilege de l'opéra, faite à la ville de Paris, cessera; & les dettes contractées par l'académie royale de musique, jusqu'à ladite époque, seront acquittées par ladite ville, comme étant contractées pendant la durée de son privilege & de son administration.

Les pensions d'auteurs, compositeurs, directeurs & autres personnes employées par ladite

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

académie, qui sont actuellement payées par la ville de Paris, continueront à l'être de la même manière ; & toutes les extinctions tourneront à son profit, sans que, sous aucun prétexte, on puisse lui demander pour la manutention future de l'opéra, aucun supplément de fonds, auxquels sa majesté pourvoira, si besoin est.

Tous les habits de théâtre, toutes les décorations, ainsi que tous les autres objets qui pourront servir à l'académie royale de musique, & qui sont actuellement dans les magasins des menus-plaisirs du roi, seront remis à l'académie royale de musique ; à la charge par elle de faire le service de la cour pour telles rétributions qui seront trouvées justes : & ladite académie pourra pareillement se servir de l'hôtel des menus, soit pour des magasins, soit pour une école, ou des répétitions, si long-tems qu'il n'en sera pas fait d'autre disposition par sa majesté.

Ladite académie royale de musique demeurera, comme elle est depuis son institution, sous les ordres immédiats du secrétaire d'état ayant le département de la ville de Paris, qui en confiera sous lui, l'administration à telle personne qu'il jugera à propos de proposer à sa majesté.

Le roi a nommé pour directeur-général de ladite académie, le sieur Leberton, pour la gouverner avec pleine & entière autorité, sous les ordres du secrétaire d'état, & l'inspection de la personne qu'il aura choisie pour le représenter.

Il sera incessamment présenté à sa majesté, un règlement pour accorder aux directeurs & aux principaux sujets de l'opéra, un intérêt dans le produit des recettes & des économies.

Entend sa majesté, que le caissier fournisse caution suffisante pour la sûreté des deniers de la recette ; & qu'à l'égard des fournitures à faire

en marchandises, elles soient désormais faites au rabais pour les marchandises susceptibles de concurrence.

Sa majesté ne voulant pas qu'il soit contracté de dettes, ordonne que les achats & fournitures soient payés comptant, aussi-tôt après l'arrêté des mémoires.

Le prix des places du Parterre & du Paradis, sera de *quarante-huit sous* à l'avenir.

Le roi autorise le secrétaire-d'état ayant le département de Paris, à lui présenter les nouveaux statuts & réglemens qu'il jugera nécessaires pour l'administration de ladite académie; auxquels, après qu'ils auront été approuvés par sa majesté, les directeurs, compositeurs, acteurs & autres employés, seront tenus de se conformer: Voulant en outre sa majesté, que dans tous les cas qui n'auront pas été prévus, les décisions du secrétaire d'état, & les ordres provisoires de son représentant, soient exécutés comme s'ils étoient émanés de sa propre personne.

Veut sa majesté que les états de recettes & de dépenses, soient communiqués & remis par *duplicata* au directeur-général de ses finances, ainsi que le compte général qui sera fait tous les ans à la clôture du théâtre.

(*Journal de Paris.*)

COMÉDIE FRANÇOISE.

La clôture de ce théâtre s'est faite par *Tancrede*, tragédie de Voltaire, & la *Gageure imprévue*. Le compliment a été prononcé entre les deux pieces par M. Courville. Nous l'imprimons ici en entier, & nous y joignons deux ou trois observations,

M E S S I E U R S ,

» Chaque année, nouvelles bontés de votre
 » part ; chaque année, de la nôtre, nouveaux
 » efforts pour la mériter, nouveaux remerci-
 » mens, tribut de notre reconnoissance ; & à qui
 » en devons-nous à plus juste titre qu'à ceux
 » dont nos talens font l'ouvrage ? Oui, Mes-
 » sieurs, vous seuls avez créé tous les acteurs
 » célèbres qui ont honoré jusqu'ici notre théa-
 » tre ; vous seuls pouvez les reproduire en en-
 » courageant ceux qui leur survivent, & votre
 » plaisir en fera la récompense. C'est le seul
 » but où nous tendons tous, l'objet de nos de-
 » sirs, le dédommagement & le prix de nos
 » peines. «

Nous observerons que les encouragemens
 n'ont jamais manqué à nos comédiens ; mais
 qu'ils ont souvent manqué aux encouragemens
 qu'on leur a prodigués. On en pourroit citer
 cent exemples.

» Ceux mêmes d'entre nous qui, subordonnés
 » par les petits détails où leur emploi les res-
 » treint, ne peuvent prétendre à faire naître
 » ces élans & ces transports qu'excitent les
 » grandes passions *aussi vivement senties qu'éner-*
 » *giquement exprimées*, tâchent d'y suppléer par
 » *l'attention la plus scrupuleuse*, & le *soin ex-*
 » *trême* qu'ils apportent dans les rôles qui sont
 » de leur ressort. «

Ici l'orateur peint la comédie françoise, non
 pas comme elle est, mais comme elle devrait

être. Espérons qu'elle fera quelque jour reconnue dans ce tableau ; c'est déjà une jouissance que l'espoir.

» Mais si nos talens vous doivent tout , Mes-
» sieurs , les lettres ne vous doivent pas moins.
» Vous êtes , pour ainsi dire , le creuset où
» s'épurent & se raffinent les ouvrages des au-
» teurs qui vous ont voué leurs plumes & leurs
» veilles , la pierre de touche qui en constate
» le véritable titre. Jamais Sophocle , Euripide ,
» Eschile , Ménandre , Plaute & Terence n'au-
» roient franchi l'immense espace des siècles qui
» se sont écoulés depuis eux jusqu'à nous , si le
» public judicieux & éclairé d'Athènes & de
» Rome , n'avoit mis à leurs écrits le sceau de
» l'immortalité. C'est à vos ancêtres , Messieurs ,
» que nous devons notre Moliere , Corneille
» & Racine , dont les chef-d'œuvres , sans cesse
» exposés sous vos yeux , vous causent chaque
» fois de nouveaux transports d'étonnement &
» d'admiration. Leurs successeurs , dignes rivaux
» de leur gloire , ont été jugés dignes par leurs
» contemporains de la partager avec eux. Vos
» larmes coulent encore sur le tombeau du Nes-
» tor de la littérature , cette abeille , enrichie du
» suc de toutes les fleurs que le champ des let-
» tres , tant anciennes que modernes , a fait
» éclore , qui s'en est approprié les beautés , &
» a fondu dans notre langue les richesses de
» toutes les autres. Vous avez consacré sa mé-
» moire parmi celle des hommes de génie qui
» illustreront à jamais la France , & vous ferez
» à la postérité ceux qui marcheront sur leurs
» traces.

» Ainsi , Messieurs , c'est par vous que se
 » perpétue l'honneur des lettres & des talens :
 » ce théâtre est un héritage que vos aïeux vous
 » ont transmis pour en soutenir la gloire & la
 » durée. Votre présence en est le principal or-
 » nement & l'appui , votre goût en est l'unique
 » règle ; & quand vous applaudissez avec trans-
 » port & l'auteur & l'acteur , vous jouissez de
 » votre propre ouvrage ; & , s'il m'est permis
 » de me servir de ce terme , vous êtes vous-
 » mêmes les artisans de vos plaisirs. «

Nous ne ferons aucune remarque sur les obligations que les lettres & l'art dramatique peuvent avoir à ce qu'on appelle aujourd'hui le public. Ces sortes d'éloges sont toujours bien placés dans la bouche d'un comédien , & on peut dire à M. Courville avec Moliere ,

Après ce beau discours , toute la confrairie
 Doit un remerciement à votre seigneurie.

Deux comédies de Moliere , le *Misanthrope* & le *Médecin malgré lui* , ont formé le spectacle pour l'ouverture de ce théâtre , le mardi 4 avril. Avant la première pièce , M. Vanhove prononça le discours suivant :

M E S S I E U R S ;

» Permettez-moi de vous offrir nos homma-
 » ges. Je remplis ce devoir avec la crainte qui
 » doit accompagner tout homme qui parle à
 » ses juges , indulgens il est vrai , mais dont
 » la juste critique se fait sentir , même quand

» elle n'est pas sévère. Des deux classes d'acteurs
 » qui se partagent ce théâtre , & dont tous les
 » instans sont consacrés à vos plaisirs & à vos
 » amusemens , acteurs tragiques , acteurs comi-
 » ques , *dussé-je m'attirer de ceux-ci quelques*
 » *reproches* , ne m'est-il pas permis de penser
 » que ceux *d'entre nous qui se livrent à la tra-*
 » *gédie , n'ont pas , Messieurs , les moindres droits*
 » *à votre indulgence* , ni le moins de titres pour
 » la mériter ? Allier , dans tous ses mouvemens ,
 » la noblesse à la vérité , la grandeur à la sim-
 » plicité , joindre dans son débit , à la sensibilité
 » la plus constante , l'articulation la plus pure ,
 » même dans les momens où , affaibli sous le
 » poids des malheurs , le personnage ne doit
 » exhaler son délire ou ses souffrances que par
 » des accens étouffés ; conserver enfin la dignité
 » du visage , lorsque la haine , l'indignation , la
 » colere , la terreur , l'horreur même forcent
 » ses traits à se décomposer. Ne semble-t-il pas
 » que dans la carrière de la tragédie , l'art soit
 » continuellement aux prises avec la nature , &
 » s'efforce de la repousser ?

» Voilà , Messieurs , le surcroît des difficultés
 » que Melpomene impose à ceux qui , sur ses
 » pas , ont l'ambition d'obtenir vos suffrages.
 » Rival de ses travaux , l'acteur comique a le
 » même guide , le même précepteur que l'acteur
 » tragique , votre goût & vos leçons ; mais tous
 » les rangs , toutes les classes de la société four-
 » nissent à ses études des modèles pour se pré-
 » senter , pour parler , pour agir ; il reçoit dans
 » tous les instans l'imitation des *formes* qu'il doit
 » prendre pour vous plaire. Mais où sont les
 » modèles de Néron , de Polieuète , d'Orosmane
 » & de Cléopâtre ? Ils sont éclos de l'imagina-
 » tion du poète qui les a créés , & leur fan-

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» tôte ne prend de consistance que dans l'exal-
 » tation de l'ame de l'acteur qui les représente ;
 » & quelquefois (j'ose l'affurer , Messieurs , d'a-
 » près vos remarques) quelquefois par des vers
 » qui ne rendent pas toujours le plus nettement
 » possible , les pensées qu'ils voudroient expri-
 » mer : il faut cependant que , tout entier à leur
 » expression , l'acteur tragique soutienne avec
 » véhémence ces parties foibles ou vagues ; il
 » faut qu'il répande sur elles la chaleur de la
 » passion dont il est agité ; il faut qu'il s'iden-
 » tifie tellement avec le noble personnage qui
 » lui est confié , qu'il vous attache fortement ,
 » qu'il vous en impose , qu'il remue vos cœurs
 » & s'empare de vos ames. S'il ne réussit pas ,
 » plus le personnage qu'il représente a fourni
 » d'élévation à ses idées , d'exaltation à ses tranf-
 » ports , & plus la disgrâce qu'il éprouve l'affli-
 » ge , le déconcerte & l'anéantit. Il semble que
 » dans sa personne on couvre d'opprobre ou
 » Sertorius ou Pompée ; la grandeur dont il s'est
 » revêtu ne lui fait sentir que plus vivement le
 » chagrin d'avoir fait de vains efforts , le mé-
 » pris de son propre talent , & la honte de vous
 » paroître ridicule.

» Je ne vous présente cette image , Messieurs ;
 » qu'afin de vous rendre plus sensibles à nos
 » peines , qu'afin d'implorer votre indulgence
 » pour des acteurs tragiques qui ont perdu ce-
 » lui qui pouvoit leur indiquer dans chacun de
 » ses rôles les moyens de vous satisfaire ; mal-
 » heureusement pour nous , son souvenir est en-
 » core présent à votre mémoire. Cruel sou-
 » venir ! ah ! Messieurs , que vos regrets pour
 » ce talent sublime me préparent d'amertume ,
 » à moi que mon emploi destine à remplacer
 » un jour un homme aimé à si juste titre , au

» acteur qui , pendant un nombre d'années ;
» soit qu'il vous ait fait voir Don Diegue , Ho-
» race , Joad ou Burrhus , n'a point encore ap-
» préhendé de rival dans la carrière qu'il a
» remplie.

» Mais , Messieurs , que le dessein de vous
» toucher en faveur des suivans de Melpomene
» ne me rende point injuste envers les enfans
» de Thalie. S'ils faisoient le tableau des diffi-
» cultés qu'ils éprouvent , peut-être ne fourni-
» roient-ils pas de moindres sujets *d'être plaints* ,
» & qu'ils prouveroient aisément que , dignes
» émules des acteurs tragiques , ils sont égaux
» autant par les peines que par le constant desir
» de vous plaire & de mériter vos bontés. «

Le public a applaudi avec transport la partie de ce discours dans laquelle l'orateur parle des talens de M. Brizard , & de ce sublime le Kain , dont nos regrets honorent tous les jours la mémoire. Le reste a été écouté assez froidement. M. Vanhove paroît être persuadé que les difficultés qui entourent l'acteur tragique sont plus épineuses , plus difficiles à surmonter que celles que rencontre l'acteur comique. Peu de gens adopteront son opinion. On conviendra sans peine de l'étude , des soins , du travail qu'exige la tragédie ; mais il est facile de sentir que comme dans cette partie de l'art , les conventions & les vraisemblances sont plus étendues que dans la comédie ; comme les personnages qu'on y représente sont presque tous des héros imaginaires ou éloignés de nous par le laps de plusieurs siècles ; comme ceux qui , par les tems , sont le plus rappro-

chés du moment qui les voit renaître ; sont placés dans un rang dont la dignité est importante , l'acteur tragique trouve dans l'exagération des sentimens qu'on a prêtés au rôle dont il s'est chargé , dans la pompe du débit , dans la noblesse des formes qu'il doit prendre , des ressources que n'a point l'acteur comique.

Où sont (demande M. Vanhove) *les modeles de Néron , de Polieucte , d'Orosmane , de Cléopâtre ?* A la bonne-heure. Mais où sont les objets de comparaison qu'on voudroit en faire avec le caractère qu'il plaît à l'acteur de leur donner ? L'acteur comique trouve par-tout des modeles , dit encore M. Vanhove ; oui , sans doute , mais c'est d'après les formes mêmes de ces modeles , qu'il lui est facile de s'égarer. Tous les hommes dont il est entouré , sont couverts d'un masque presque exactement pareil. Quelle profondeur d'observation ne faut-il pas pour deviner le secret du cœur humain au travers de ce masque imposteur ? Quelle finesse , quelle justesse de tact ne lui sont pas nécessaires pour démêler le dédale des moyens qu'emploie l'homme vicieux qui cherche à voiler ses vices , pour en observer tous les rapports , en saisir toutes les nuances , & les mettre au grand jour ? La peinture des ridicules est encore pour lui un écueil redoutable. C'est beaucoup d'avoir su les appercevoir ; aux yeux du spectateur ce n'est rien , quand on ne les lui représente pas avec goût , & revêtus de manieres éloignées de ce qu'ils peuvent avoir de rebutant. Depuis l'hypocrisie jusqu'à l'ivresse , tout , dans

la comédie doit être rendu de façon que l'observateur puisse reconnoître le tableau d'un objet déjà connu , & les couleurs doivent y être fondues avec une telle intelligence qu'on y trouve à la fois la vérité & l'agrément , sans que l'un puisse nuire à l'autre.

Les bornes de ce journal ne nous permettent pas d'entrer dans de plus grands détails. D'ailleurs ceux dans lesquels nous venons d'entrer suffissent pour convaincre tout homme de bonne-foi. Destiné à jouer au théâtre François dans les deux genres , M. Vanhove a sans doute donné ses premiers soins à la tragédie ; quand il aura fait sur la comédie le travail & les observations nécessaires , nous ne doutons pas qu'il ne soit de notre avis ; & l'on doit beaucoup espérer des talens d'un comédien qui s'occupe journellement d'approfondir un art dont il est aussi honteux de négliger les difficultés qu'il est glorieux de les avoir vaincues.

(*Mercur de France.*)

COMÉDIE ITALIENNE.

Après *la Servante maîtresse* , & *l'Amant jaloux* ; les comédiens annoncerent la clôture de leur théâtre par un compliment dialogué , suivant l'usage introduit depuis quelques années. L'auteur (le sieur Favart fils) , pour n'avoir à donner que des louanges indirectes , toujours plus agréables à recevoir , a choisi le genre allégorique. Les comédiens sont des fermiers , & le public est le Seigneur de la ferme. Cha-

que Fermier, ou comédien, vient témoigner à sa manière, par des couplets mêlés de prose, le regret qu'il a de voir partir son *bon Seigneur*. Par exemple, le sieur Valroy, sous le nom de *Dubois*, fidele à la gaieté de son emploi de Valet, vient consoler ses camarades par le couplet suivant,

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

L'absence n'est jamais cruelle,
Quand le retour la suit de près;
En ces lieux la gaieté rappelle
L'objet qui cause vos regrets;
A la tristesse il est un terme;
Et vous devez vous souvenir,
Qu'on ne doit voir dans notre ferme
Que l'enjouement & le plaisir.

Peut-être les comédiens Italiens devroient-ils se souvenir un peu plus souvent de cette maxime.

La critique auroit mauvaise grace à s'exercer sur ces bagatelles du moment. Celle-ci a été fort bien rendue par les acteurs qui étoient chargés des rôles; & le public l'a fort applaudie. Elle le méritoit par sa simplicité intéressante. Le sieur Favart y a paru lui-même sous le personnage de *Justin*; & nous allons transcrire sa petite scène qui a paru intéresser les spectateurs.

V A L C O U R T.

Quel est ce jeune homme que j'apperçois auprès de cette porte? Approche. Qui es-tu?

J U S T I N.

J U S T I N .

Garçon de la ferme , prêt à vous servir :

V A L C O U R T .

Ton nom ?

J U S T I N .

Justin.

V A L C O U R T .

Je ne t'avois pas encore remarqué :

J U S T I N .

Hélas ! Monsieur , je paroïs si peu , que je n'ai pas encore pu me faire connoître de Monseigneur.

V A L C O U R T .

Ton emploi ?

J U S T I N .

Je ne suis jusqu'à présent que le balayeur de la salle de ce château , où Monseigneur vient tous les soirs s'amuser avec une brillante cour ; mais je ne demande qu'à travailler , & si l'on veut bien me donner de l'ouvrage , peut-être pourrai-je espérer....

V A L C O U R T .

Quels sont tes répondans ?

J U S T I N .

Mon courage & mon cœur.

V A L C O U R T .

Ta famille ?

J U S T I N .

Je suis le fils de cette petite Bastienne ; con

nue depuis sous le nom de la bonne vieille Urgelle.

V A L C O U R T.

On ne l'a point oubliée dans le village , & c'est un titre pour vous auprès de Monseigneur. Venez avec nous.

Ce compliment est imprimé sous ce titre : *Le départ du Seigneur* , &c. Et se trouve à Paris chez la veuve Ballard & fils, imprimeurs du roi, rue des Mathurins; prix 12 sols.

Avant la représentation du *Mari Garçon*, piece remise au théâtre, & de l'*Epreuve*, comédies choisies pour l'ouverture de ce spectacle , M. Reymond , l'un des comédiens du roi nouvellement reçus , a prononcé le discours suivant.

M E S S I E U R S ,

„ Mes camarades m'ont nommé pour vous
 „ rendre l'hommage annuel qu'ils vous doivent,
 „ & vous exprimer les transports de leur reconnaissance ; mais je n'entreprendrai pas de vous
 „ peindre la vivacité de notre zèle ; c'est par
 „ des effets que nous espérons vous en donner
 „ des preuves.
 „ Un champ vaste & fertile nous est ouvert ;
 „ les bornes du talent sont reculées , tous les
 „ genres nous appartiennent ; & depuis *le drame pathétique*, *fils naturel de Melpomene*, jusqu'au vaudeville, joyeux enfant de la gaité française, chacun va contribuer à la variété de vos plaisirs. Un second théâtre s'élève :
 „ Delisle, Marivaux, Boissy, vous allez revir-

„ vre sur la scène. Thalie, qui n'osoit reparoi-
 „ tre en ces lieux que sous les auspices de la
 „ déesse de l'harmonie, rentre aujourd'hui dans
 „ son domaine & reprend ses droits primitifs :
 „ sans briser le lien qui l'unit à la muse lyri-
 „ que, elle pourra régner encore par elle-même.
 „ Venez, jeunes auteurs qu'elle inspire : venez-
 „ lui consacrer ici les prémices de vos talens ;
 „ méritez par d'heureux essais qu'elle vous in-
 „ troduise bientôt dans son temple, sur le pre-
 „ mier théâtre de l'Europe, en vous approchant
 „ du trône de Moliere.

„ Mais une réflexion nous alarme : sommes-
 „ nous en état de seconder leurs efforts ? Les
 „ nouveaux sujets que Thalie vient de rassem-
 „ bler sont peut-être loin de la perfection ; ne
 „ les jugez pas encore à la rigueur. Daignez
 „ les encourager par votre indulgence, je l'im-
 „ plore pour eux & pour moi-même, lais-
 „ sez-nous le tems de nous rendre dignes de
 „ vos suffrages. ”

Nous n'imprimerons point les stances qui terminent ce discours. Le tout a été fort applaudi. On attribue ce compliment à M. Favart le pere. (*)

Les comédiens Italiens sollicitent l'indulgence du public, & on la leur doit à bien des égards ; mais faut-il les encourager à porter sur leur théâtre *le drame pathétique, fils naturel de Melpomene* ? Cela est au moins douteux. Si ce genre peut être déplacé quelque part, c'est dans

(*) On le trouve aussi imprimé chez la veuve Ballard & fils.

292 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

un spectacle qui , comme le leur , est le séjour principal de la gaité ; d'ailleurs , quelque respect qu'inspire la terrible Melpomene , dès que le drame est reconnu pour son fils naturel , le drame n'est qu'un bâtard que le goût ne doit légitimer jamais.

(*Journal de Paris ; Mercure de France.*)

L O N D R E S.

D R U R Y - L A N E.

Le vendredi 7 avril , on a donné sur ce théâtre , la premiere représentation d'un opéra-comique : intitulé *l'Artifice*.

Charles veut faire épouser sa sœur Elise à un de ses amis appelé Bevil. Il l'engage à faire le rôle d'un jeune officier son cousin , afin de tromper son pere. Voilà toute l'intrigue de cette piece assez médiocre , & qui ne s'est soutenue qu'à l'aide de la musique.

(*Lloyd's Evening Post.*)

C O V E N T - G A R D E N.

Le siege de Gibraltar , opéra-comique. Paroles de M. Pillon , musique de M. Shields.

L'heureuse expédition de George Rodney ; & le secours jetté par cet amiral dans la forteresse de Gibraltar , ont fourni le sujet de cette piece ; il paroît que l'auteur , encouragé par le succès de *l'Invasion* & de *la prise de Liverpool* , (*) prend beaucoup de plaisir à mettre

(*) Deux pieces de théâtre de M. Pillon.

sur le théâtre les principaux événemens de la guerre présente.

Les acteurs sont : le major Bromfield, Woolwich, Ben-Hassan, Beauclerc, le sergent Trumbull, le sergent O'Bradley, Zayde & Jenny.

La scène s'ouvre par plusieurs officiers Anglois à table. Ils chantent, boivent, & joignent aux vœux qu'ils font pour la prospérité de l'Angleterre, des imprécations contre l'Espagne; l'auteur leur a mis dans la bouche la chanson favorite du général Wolfe, & qui fut chantée par son armée avant la bataille de Quebec. Mais comme au théâtre l'amour doit être uni avec la guerre, il introduit un jeune soldat nommé Beauclerc, & qui est amoureux de Zayde, fille du More Ben-Hassan, résidant à Gibraltar. Ben-Hassan étant résolu de quitter secrètement cette place le soir même, Beauclerc, qui se voit exposé au danger de perdre sa maîtresse, obtient de son officier la permission d'interrompre pour un tems ses occupations militaires pour ne s'occuper que des soins de son amour. Cependant Ben-Hassan, qui a voulu s'évader, est arrêté dans sa fuite, & confiné dans un endroit obscur, qu'il croit être un dongeon du roc de Gibraltar. Un de ses esclaves que Zayde a mis dans ses intérêts, vient lui annoncer qu'il a été condamné comme espion, & l'engage à lui remettre la clef de son coffre-fort pour la donner à sa fille. La fortune du vieux More une fois mise en sûreté, on lui apprend qu'il a été dupé; mais il est contraint de garder le silence, parce qu'on a

découvert chez lui des papiers qui prouvent son intelligence avec l'ennemi ; l'affaire est enfin apaisée par les soins de Beauclerc, qui épouse la belle Morelle.

Cette intrigue est coupée par différentes scènes qui représentent le trouble & les alarmes que peut occasionner un siège, la démolition des lignes de St. Roch, & une émeute excitée par l'arrivée d'un vaisseau chargé de provisions. La pièce finit par une vue de la mer, & l'entrée de Rodney dans la baye.

(*Lloyd's Evening Post.*)



HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

*OBSERVATIONS faites sur le BLOCKSBERG ;
tirées d'un mémoire de M. SILBERSCHLAG ;
contenant la description de cette montagne ; in-
séré dans le IVe. recueil allemand publié par la
société des amis scrutateurs de la nature ;
établie à Berlin.*

LOrsque je visitai, dit l'auteur, pour la première fois, en 1751, le *Broken* ou *Blocksberg*, je vis un phénomène singulier : de la hauteur du Henri, je découvris un nuage arrêté sur le sommet de la montagne, ce qui me détermina à profiter de l'occasion pour monter dans les nues. J'avançois avec mon compagnon dans le nuage ; à peine eus-je fait cent pas dans cette espèce de brouillard épais, que mon conducteur s'égara. Je le cherchai des yeux ; mais la vue ne pouvoit s'étendre au-delà de quinze pas. Je criai ; mais je fus effrayé de ne me trouver

qu'un filet de voix, quoique naturellement elle soit assez forte pour remplir des églises assez vastes. La vapeur épaisse l'étouffoit, & je ne crois pas qu'elle fût entendue au-delà de la portée de ma vue. Mon guide m'assura qu'il avoit toujours sifflé, & que son chien n'avoit pas cessé d'aboyer. Cependant je n'avois rien entendu de tout cela, quoique nous ne fussions éloignés l'un de l'autre que d'environ 100 pas, comme nous le vérifiâmes ensuite. Dans cette situation, je n'osai pas aller plus loin : je ne savois ni d'où j'étois venu, ni où il falloit avancer pour sortir du nuage. Je m'assis sur une pierre, je m'enveloppai dans mon *wildschoura*. Le froid étoit aussi âpre que celui de 1740. Mon haleine se geloit sur le champ en flocons de neige; les crachats que je pouffai contre une épine, se gelerent d'abord; ma transpiration insensible s'attachoit en forme de givre aux poils de mon *wildschoura*. Du côté du vent, ces poils étoient hérissés & glacés, tandis que du côté opposé, ils étoient flexibles à l'ordinaire; ce qui paroît prouver que le vent contribue au changement de la pluie en neige. L'exercice des bras & des jambes entretint pendant quelque tems la chaleur naturelle; mais au bout d'une heure & demie, je sentis mes membres s'engourdir; je tombai dans un long abattement; & quoique je fusse assuré qu'en m'y livrant, une mort prompte termineroit mes jours, il me fut impossible de m'y refuser. Un nouveau phénomène me réveilla un peu. La nue creva en neige. Celle-ci tomba d'abord sur moi

d'en haut, & j'en conclus que les couches supérieures des vapeurs se gèlent les premières. La formation de la neige se fit remarquer peu-à-peu autour de moi, & je vis distinctement que tous les petits flocons se formoient à l'instant tout-à-la-fois, & non par parties. On remarque cette formation par un éclat prompt, qui frappe les yeux. C'est en tombant pêle-mêle, en s'unissant ensemble que les vapeurs se réduisent en flocons, en étoiles, en poussière glaciale. Jusqu'ici le vent avoit été si foible qu'on n'appercevoit pas sa direction, même aux poils du *wildschoura* couvert de frimats; tout-à-coup il s'éleva & chassa le nuage dans la plaine. Je fus aussi-tôt entouré d'une atmosphère sereine & éclairée par un soleil brillant, au-lieu d'une vapeur glaciale, ténébreuse, étouffante. La cause de la mort inévitable dont j'étois menacé au sommet de la montagne, descendit & se dissipa dans la plaine. Je vis mon guide & son chien, qui, trompé par la forme d'une partie de ces vapeurs, qui ressembloit à un chevreuil blanc, poursuivoit ce fantôme en chassant. Si quelqu'un s'avise de répéter cette expérience, & de se plonger dans un nuage, je lui conseille de se munir d'une boussole pour diriger ses pas, lorsqu'il sera tems d'en sortir. Cette journée avoit commencé par un phénomène singulier; elle devoit se terminer par un autre : car lorsque l'illustre famille du comte se fut transportée avec moi sur le sommet de la montagne pour voir le superbe spectacle du coucher du soleil, je vis au mo-

ment que cet astre , semblable à un globe d'or enflammé , darde déjà ses rayons pourprés à travers les ombres de la nuit sur les sommets les plus élevés ; je vis , dis-je en me tournant vers l'est-ouest , à une distance de deux milles , la forme du Broken , bien plus grande qu'il n'est , & suspendue dans l'air comme un fantôme. La petite cabane , nos personnes mêmes y étoient représentées en figures colossales. Je levai le bras ; ce mouvement parut très-peu sensible. J'avertis aussi-tôt la compagnie de regarder vers l'est , & tous furent étonnés de voir cette énorme représentation. Voici comme on pourroit l'expliquer. Il s'étoit élevé du duché d'Halberstadt , & du comté de Wernigerode un léger brouillard sur lequel le soleil traçoit la forme du Broken comme sur un miroir. Or , puisque les ombres s'agrandissent dans l'éloignement , & s'étendent , le contour du Broken & de tout ce que les rayons solaires pouvoient atteindre , devoit se peindre d'une forme colossale. Combien ne voit-on pas souvent dans un brouillard , quand on est éclairé d'une lanterne , une figure qui paroît se trouver à côté de nous , & qui , par sa ressemblance avec celui qui la voit , fait croire qu'il se voit double ? Le prétendu esprit dans les carrières n'est rien autre chose qu'une pareille erreur d'optique.

(*Journal encyclopédique.*)

I I.

LETTRE de M. MARC-THÉODORE BOURRIT ,
citoyen de Geneve , à M. le comte DE BUF-
FON , sur l'accroissement des glaciers dans les
Hautes-Alpes.

M O N S I E U R ,

Combien l'étude de la nature me devient plus chere , depuis que je lui dois l'avantage de voir mes observations confirmées par les vues de votre génie , & mes pénibles voyages payés par l'honneur que vous leur faites de les citer , honneur plus flatteur , à mon gré , que celui qu'on leur a fait de les traduire ! mais , permettez-moi , Monsieur , de vous apprendre que j'ai beaucoup à ajouter aux faits déjà connus sur l'accroissement général des glaciers dans les Hautes-Alpes : toutes mes observations tendent à démontrer que cet accroissement n'est point une hypothese : en voici de nouvelles preuves assez frappantes pour mériter d'être recueillies.

1°. La fameuse mer de glace du Montanvert à Chamouni , borne la Savoie & le Piémont ; ses glaces sont immenses ; on ne les parcourt pas sans danger ; d'un côté elles vont aboutir au Mont-Blanc , & de l'autre au grand glacier du Taléfe ; à ces extrémités l'on ne voit que des horreurs , que les guides de Chamouni nomment avec raison *un enfer de glace*. Cepen-

dant , quel que soit l'état actuel de cette vallée ; il est certain que c'étoit par-là que les habitans de Chamouni communiquoient , il y a quelques siècles , avec ceux du Val-d'Aost , & qu'en partant à quatre heures du matin , ils arrivoient à *Cormayeur* pour l'heure de la messe. Je tiens même du sieur Paccard , âgé de près de quatre-vingt ans , notaire de la communauté de Chamouni , entre les mains duquel sont les plus anciens documens du pays , que cette vallée étoit anciennement du ressort de *Cormayeur* même , dénomination qui dérive de *Courmajeure* , parce que c'étoit-là que se tenoient les assises des juges , & que les procès des *Chamounards* se terminoient : or , ils ne s'y rendoient qu'au travers du Montanvert ; aujourd'hui la communication avec *Cormayeur* est interrompue ; non-seulement elle est devenue impraticable aux hommes les plus hardis , mais encore aux bouquetins , qui , depuis que les glacés l'ont fermée , ne pénètrent plus au Montanvert ; les *Chamounards* qui ont affaire à *Cormayeur* , ne peuvent y aller qu'en passant par le *Bon-homme* qui entame la Tarentaise , ou par le *Valais* , ce qui prend deux journées d'été ; enfin cette même vallée du *Montanvert* , étoit , il y a tout au plus 30 ans , un Pérou pour les chercheurs de crystaux ; aujourd'hui cette branche d'un commerce alors lucratif , est tombée par l'accroissement & l'accumulation des neiges & des glaces qui couvrent presque par-tout les rochers.

2^o. Quand j'ai décrit dans mon premier ouvrage les divers *glaciers* qui pendent le long

de la belle vallée de Chamouni , je n'en ai compté que quatre , ceux des *Bossons* , des *Bois* , d'*Argentiere* & du *Tourd* ; mais depuis ce tems le théâtre a changé de décoration ; il s'en trouve un nouveau qu'on a nommé *Tacona* , c'est à présent le premier qu'on rencontre ; il est même déjà si bas , qu'il fait craindre aux habitans qu'il ne s'empare bientôt des possessions qui en sont voisines.

3°. Le sieur Paccard , que je viens de nommer , m'a confirmé ce que j'avois appris de plusieurs Chamounards , que ne pouvant plus pénétrer dans le Val-d'Aost par le Montanvert , ils y arrivoient encore , il y a quelques années , par le sommet du *Tourd* ; de cette montagne ils tomboient dans une gorge nommée le *Col-Féret* , ce qui leur faisoit 12 heures de marche. Aujourd'hui ce passage est entièrement bouché.

4°. Vous verrez , Monsieur , dans mes descriptions des montagnes du Valais & de la Suisse , qu'il existe une vallée de glace immense située au midi du Valais ; que cette vallée , que je nomme *Chermotane* , est un lieu d'horreur ; qu'elle n'est point connue , &c... Cependant , j'ai vu une ancienne carte de ce pays sauvage , où plusieurs routes se trouvent tracées précisément par le travers de cette mer de glace & de ces précipices : cette carte est entre les mains de M. le capitaine Mikeli Thelluffon , de Geneve , qui possède une collection de cartes géographiques intéressantes.

5°. Si des glaciers de la Savoie & du Va-

lais, je passe à celles du canton de Berne, les preuves s'accumulent, deviennent plus fortes, & acquièrent une authenticité toujours plus grande.

A l'extrémité de la vallée de *Lauterbroun* ; il existoit, il y a 40 ans, plusieurs habitations situées plus avant dans les Alpes, que ne sont celles de *Myrre* & de *Ghimmel* ; ces habitations sont à présent englouties par les glaces. Il existoit encore dans leurs environs un passage pour pénétrer dans le Haut-Valais, qui est aujourd'hui perdu : je regarde aussi comme perdu un passage par lequel M. Polier de Bortens, doyen de l'église de Lausanne, pénétra du Kandelsteig à Lauterbroun : je suis du moins certain, par ce que m'en ont appris les habitans du Kandelsteig, que les glaces ont prodigieusement augmenté dans ces montagnes.

6°. Mais c'est sur-tout dans la vallée du Grindelvald, qu'on a une preuve existante de l'augmentation des glaciers qui y descendent ; ils étoient, il n'y a que quelques siècles, relégués encore sur les sommets, & la place qu'ils occupent aujourd'hui étoit cultivée fort avant ; cela est si vrai, que la société économique de Berne a proposé un prix pour l'année prochaine, à celui qui assigneroit les époques des envahissemens des glaces dans ce pays sur les terrains fertiles. A cette autorité, je joindrai celle de M. Grouner, qui dit, que d'anciens titres attestent que la vallée de l'*Aar* au mont-Grimsel, qui est aujourd'hui comblée de glace, étoit anciennement cultivée ; cependant cette vallée est

une des plus élevées des Alpes ; je l'ai parcourue toute une journée , le soleil y darde ses rayons pendant plusieurs heures , & ne parvient pas à diminuer le massif de glace qui la couvre en entier.

7°. Ce n'est pas seulement dans quelques parties des Alpes , que les glaces ont augmenté , c'est encore dans toute leur étendue ; j'en pourrois citer un grand nombre d'exemples ; mais pour me resserrer , je me bornerai à deux.

A l'orient de St. Gothard commence un assemblage de sommets fort élevés , connus sous le nom de *Monts Adula*. Ces sommets sont divisés en plusieurs branches , dont les intervalles sont autant de vallées immenses de glace d'un aspect effrayant ; nul homme n'ose y pénétrer , les Chamois même s'en tiennent éloignés , & le soleil semble craindre d'éclairer ces vallons affreux ; cependant on a des notices que ces pays perdus pour les hommes , n'ont pas été autrefois ce qu'ils présentent aujourd'hui : la vallée du Rhinvald , par exemple , d'où descend le Rhin supérieur , portoit dans des tems reculés , le nom de *vallée du Paradis* , parce qu'elle étoit un pays de délices , tradition qui est passée au travers de plusieurs générations chez les habitans de ces montagnes ; aujourd'hui la partie supérieure de cette vallée est le paradis des Chamois , parce qu'elle est pour eux un asyle inviolable.

8°. Un fait certain , un fait encore subsistant , c'est qu'il n'est point de pays dans l'Europe où l'on trouve autant de décombres d'é-

difices & de châteaux que chez les Grisons ; & ces édifices ruinés se voient à présent parmi les débris des montagnes , dans des vallons désolés & bien éloignés des pays actuellement habités. Or , il n'y a pas d'apparence que les hommes eussent été choisir pour leur demeure , un pays aussi horrible & éloigné de tout secours humain ; d'ailleurs , ce n'est pas ces édifices seulement qui présentent des ruines , ce sont les montagnes même qui les environnent ; & leur dévastation , les neiges & les glaces qui les couvrent en grande partie , attestent que les hommes en ont été repoussés par le changement de climat qu'elles ont subi.

9°. Je ne prétends pas dire qu'il n'arrive souvent que des amas de neige & de glaces , ne viennent à diminuer dans certaines saisons , & même pendant plusieurs étés , cela arrive par des chaleurs continues & de grands vents ; mais je ne regarde ces diminutions que comme des retardemens à l'accroissement général des glaces ; j'envisage leur augmentation dans un laps de tems considérable , même de plusieurs siècles. D'ailleurs , il arrive souvent que si la diminution des glaces est sensible dans quelques endroits des Alpes , l'augmentation s'opère dans d'autres , & c'est ce qui vient d'arriver. Les grands vents du midi de l'année dernière ont fait diminuer le glacier des Bossons , mais jamais le *Buet* n'a été si chargé de neige que dans cette même époque. M. Berenger & mon fils , qui y sont montés cette année , n'ont pu se reposer à la *Table du Chantre* , qu'ils ont

trouvée ensevelie sous les neiges , de même que les autres rochers ; ils ont eu à marcher près de 4 heures sur la neige , avant que d'atteindre le sommet de cette montagne ; enfin , je dirai avec M. de Luc , » qu'on ne peut » douter de l'accroissement de tous les glaciers » des Alpes ; que puisqu'ils existent , c'est une » preuve que dans les siècles précédens , la » quantité de neige qui est tombée pendant » les hivers , l'a emporté sur la quantité fondue pendant les étés , &c. « Vous verrez , Monsieur , quelques tableaux que j'ai faits , intéressans par leur rapport avec l'histoire-naturelle de ces lieux extraordinaires , dont l'aspect est si imposant , & dont les beautés sauvages sont si fieres.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens de l'admiration & d'un profond respect ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & obéissant serviteur ;

MARC-THÉODORE BOURRIT.

(*Mercur de France.*)

I I I.

MÉTÉORÉ vu en Angleterre.

Le onze avril dernier , vers les neuf heures du soir , on vit à Nottingham un Météore des plus surprenans. Il s'avança d'abord du côté du nord-est , passa au-dessus de la ville , & con-

tinua sa direction vers le sud-est; il étoit d'une grandeur prodigieuse, & jettoit une grande clarté; il tomba dans plusieurs endroits, se creva avec une explosion terrible, & se divisa en une multitude d'étincelles semblables à des serpenteaux de fusée. On le vit d'abord tomber sur la forêt voisine, il parut que c'étoit trois globes unis par une chaîne de feu, ensuite dans le parc, & sur les libertés de Beeston, où l'on trouva dans plusieurs places des globes d'une médiocre grandeur.

(*Lloyd's Evening Post.*)

I V.

AURORE-BORÉALE observée à Lille en Flandres.

» On a observé ici, écrit-on de Lille, le
 » mardi 29 février, à 8 heures & demie du
 » soir, une aurore boréale des plus considéra-
 » bles, du genre de celles qu'on nomme *Tran-*
 » *quilles*. Je n'en fus averti par mes domesti-
 » ques qu'après 9 heures, lorsque je soupois.
 » Le ciel étoit alors dans toute sa capacité,
 » même dans la partie australe, d'un rouge
 » éclatant & de plusieurs nuances. On remar-
 » quoit sur-tout, à une petite distance au midi du
 » zénith de notre ville, un espace ovale d'en-
 » viron dix degrés, beaucoup plus clair &
 » plus lumineux que le reste du ciel, & d'où
 » partoient en tous sens des rayons ou fais-
 » ceaux de lumière très-étendus & de diverses
 » couleurs, comme rouges, jaunes, blancs,

» verdâtres , &c. & tout-à-fait distincts du fond
 » rouge qui coloroit tout le ciel , & qui étoit
 » plus foncé , sur-tout dans la partie boréale &
 » au couchant. Ces faisceaux lumineux étoient
 » fixes & sans aucun mouvement apparent ;
 » en quoi ils différoient de ceux des aurores
 » boréales ordinaires , qui naissent , s'éteignent
 » ou changent subitement de place par un mou-
 » vement convulsif assez semblable à celui des
 » éclairs , & qui d'ailleurs partent toujours du
 » pôle septentrional ; à neuf heures & demie
 » tout l'horizon offroit le spectacle le plus mag-
 » nifique. La clarté étoit si grande qu'on pouvoit
 » y lire de très-petits caractères , & que beau-
 » coup de personnes crurent que la ville étoit
 » en feu. La matiere lumineuse étoit par-tout
 » si tenue , qu'elle laissoit appercevoir le disque
 » des étoiles , mais elle en absorboit les rayons.
 » Bientôt après le foyer resplendissant qui nous
 » dominoit presque perpendiculairement , com-
 » mença à s'éteindre d'une maniere insensible.
 » On ne vit plus que le beau rouge qui occu-
 » poit tout le nord & le couchant ; à 10 heures
 » il fut couvert à son tour par des nuages qui
 » bordoient l'horizon de ces côtés , & qui étoient
 » poussés par le vent d'ouest qui avoit soufflé
 » assez fort toute la journée. Le ciel depuis le
 » matin avoit été très-serein , le temps doux.
 » Le thermometre de *Réaumur* étoit à 7 & 8
 » degrés au-dessus de zéro à midi , & le ba-
 » rometre à vingt-sept pouces. Il y avoit eu
 » les jours précédens beaucoup de neiges &
 » de froidure. « (*Mercur de France.*)

V.

AUTRE observation faite à Montmorency.

M. Cotte, curé de Montmorency, & correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, observa, le même jour 29 février, à 7 heures 3 quarts du soir, quoique le ciel fût couvert, une aurore boréale qui répandoit une lumière presque aussi grande que la lune en son plein; de tems en tems, les nuages qui la couvroient, paroissent teints d'une couleur rouge & éclatante vers le zénith. Ce phénomène dura une partie de la nuit; & pendant cette durée, l'aiguille aimantée fut dans la plus grande agitation. Elle déclinait à 7 heures de 19 d. 55'; & à 8 heures un quart, de 20 d. 0'; à 8 heures & demie, de 19 d. 55'; à 8 heures 3 quarts, de 19 d. 28'; à 9 heures, de 20 d. 0', &c.; à 4 heures du matin, de 19 d. 45': c'est la déclinaison ordinaire à cette heure là. Une autre aiguille aimantée, suspendue par une soie à l'air libre, agissoit continuellement, en décrivant des arcs de cercle de 10 ou 12 degrés. Pendant la durée du phénomène, le vent souffloit faiblement de l'ouest. Le thermometre à mercure de Réaumur marquoit 6 degrés de dilatation, le barometre 28 pouces 1 ligne, & l'hygrometre à plume 8 degrés; ce qui indiquoit une assez grande humidité.

(*Journal encyclopédique.*)

B O T A N I Q U E .

Asclepias floribus muscas captat, dit le célèbre Linneus dans sa philosophie, pag. 196. M. Jean Menabuoni, étudiant en Botanique, a eu occasion de s'assurer de la vérité de cette observation, au mois de juin de l'année dernière, dans le jardin botanique annexé à l'hôpital de *S. Marie-Nouvelle* de Florence. Il a vu que les mouches qui se posoient sur les fleurs de la plante que l'illustre auteur ci-dessus cité nomme *Asclepias Syriaca*, restoient prises dans les nectaires, & que le plus souvent en voulant se sauver de cette prison ; elles y laissoient leurs pattes. La même chose a été observée seulement avec quelque différence dans la capture, sur les fleurs de la plante nommée *Apocynum Androsæ misolium*, par M. François Bartolozzi, dont on a un savant mémoire sur ce sujet, dans le *recueil d'opuscules scientifiques de Milan*. M. Bartolozzi a encore observé que la fécondation des plantes ne s'opere pas seulement par le moyen des poussieres, mais qu'elle peut aussi s'opérer par le moyen d'une liqueur transparente, comme il a eu occasion de s'en assurer sur la plante dite *apocynum*, dont les antheres ne contiennent aucun globule ou atome qu'on puisse nommer poussiere, mais seulement une goutte de liqueur glutineuse qui se trouve toujours dans l'extrémité supérieure du filament, &c.

(*Novelle letterarie.*)

M É D E C I N E.
C H I R U R G I E.

I.

*LETTRE de M. FOURCROY , conseiller au bail-
liage de Clermont en Beauvoisis , aux rédacteurs
de la Gazette de santé , pour servir d'éclaircis-
semens aux observations sur le Tetanos ou mal
de mâchoires. (*)*

JE me crois obligé, MM. de vous commu-
niquer quelques réflexions relatives au tetanos ;
ou mal de mâchoire , auquel sont sujets les
negres nouveaux-nés de d'Amérique , dont vous
faites mention dans les N^o. I & V de votre
gazette de cette année. Vous dites dans le N^o.
Ier. que si les négresses étoient accouchées par
des sages-femmes d'Europe , on n'observeroit
pas un semblable accident. Je ne crois pas que
cette maladie puisse être attribuée à l'ineptie

(*) Voyez le journal de mars , page 344 , & celui
d'avril , page 317.

des femmes qui accouchent les négresses , comme il est aisé de le voir par le succès des moyens qui m'ont réussi pour en préserver un grand nombre d'enfans. D'ailleurs , les sages-femmes d'Europe sont la plupart sans connoissances , sans adresse & sans prudence , comme en sont convaincues les personnes éclairées qui habitent les campagnes. On devroit parmi nous voir aussi le tetanos , comme parmi les enfans des negres , s'il dépendoit de cette cause. (*)

Dans un petit ouvrage que j'ai publié sous ce titre : *Les enfans élevés dans l'ordre de la nature* , j'ai avancé que je soupçonnois que le mal de mâchoire étoit dû à un défaut d'évacuation totale du méconium , & qu'il n'avoit pas eu lieu dans les enfans négrellons , auxquels on avoit donné , par mes conseils , une once de manne en naissant. Il paroît sans doute extraordinaire que le lait maternel des négres-

(*) *Note des rédacteurs.* Nous sommes fâchés que M. de Fourcroy ne nous ait pas entendu , ou que nous nous soyons mal expliqués. Nous avons dit que nous croyions ou que nous étions persuadés que si les négresses étoient accouchées par des sages-femmes d'Europe , cet accident n'arriveroit pas. Mais ce n'est pas à raison de l'impéritie des négresses , ou de la supériorité , des talens des sages-femmes d'Europe , comparés à ceux des négresses , que nous l'avons dit ; c'est parce qu'il est probable que la cause de cette maladie tient à quelque pratique particuliere en usage parmi les accoucheuses négresses , & inconnue à celles d'Europe.

ses n'ait pas , dans nos isles d'Amérique , la propriété de purger suffisamment les enfans , & qu'il faille avoir recours à l'art. Cela tient apparemment à des circonstances particulieres. Mais il est de fait qu'en conseillant ce moyen , de l'efficacité duquel vous doutez dans votre N^o. 5 , j'ai préservé de cet accident un grand nombre de négrillons à Saint-Domingue.

Au lieu de ne donner qu'un extrait imparfait de l'article de mon livre , où je parle du mal de mâchoire , vous m'auriez fait plaisir de le transcrire tout entier , afin que le public fût à portée de connoître le fait dont il s'agit ; voici comme je m'exprime , pag. 61. » Je pro-
 » posai à un de mes parens , qui me parloit
 » des pertes que le mal de mâchoire lui avoit
 » occasionnées , de faire prendre une once de
 » manne fondue dans suffisante quantité d'eau
 » au premier négrillon qui lui naîtroit ; l'essai
 » que nous en fîmes , nous ayant réussi à
 » souhait , il fut recommencé avec un égal
 » succès sur tous ceux qui lui vinrent ; au-
 » cun ne fut attaqué du mal de mâchoire , &c.

D'après cette expérience , j'étois autorisé à faire le raisonnement qu'on lit à la pag. 303.
 » Le mal de mâchoire n'a d'autre cause que le
 » manque d'évacuation du méconium , qui par
 » un trop long séjour dans l'estomac & les in-
 » testins , y occasionne une inflammation mor-
 » telle , dont le tetanos est le symptôme , &c.

Le moyen que j'ai employé sans doute est simple ; mais c'est une raison de plus pour y avoir confiance. Il n'est point étonnant que M.

Poupée

Poupée Desportes , qui étoit en même tems que moi à Saint-Domingue , n'en ait pas eu connoissance. Car S. Domingue est une isle d'une très-grande étendue , possédée , comme on fait , pour plus des deux tiers par les Espagnols. Il se trouve néanmoins dans la partie françoise , des quartiers à plus de 100 lieues les uns des autres , qui n'ont entre eux aucune relation , tels que ceux du fort Dauphin & du fond de l'Isle-à-Vache.

Au reste , soit que M. Poupée Desportes n'ait point entendu parler du moyen que j'ai indiqué , ce qui ne seroit point étonnant ; soit que ne voulant exposer que la méthode de tous les peuples de l'Europe , il ait négligé l'avis d'un simple particulier , il n'en est pas moins vrai qu'en faisant donner à des négrillons nouveaux-nés une once de manne , peu de tems après leur naissance , je les ai préservés du mal de mâchoire. Tous les raisonnemens possibles , toutes les conjectures , toutes les obmissions ne peuvent nuire à des faits qui sont en médecine , à ce qu'il me semble , la seule boussole qui puisse servir de guide.

Je vous prie , MM. d'insérer ma lettre dans une de vos feuilles.

J'ai l'honneur d'être , &c.

FOURCROY.

I I.

E F F E T S funestes des vapeurs méphitiques.

Les dames Urfulines de Saint-Germain-en-Laye, avoient dans leur couvent un puisfard où se réunissoient toutes les eaux de cuisine, celles de lessive & de savon; elles se décidèrent à en faire construire un second; du moment où il fut achevé, on y fit couler les eaux du vieux puisfard. Le fils du jardinier crut pouvoir y descendre sans inconvéniens. Mais bientôt il y est frappé de la vapeur méphitique; son frere vole à son secours & reste à ses côtés. Le pere partage bientôt le sort de ses fils. Un tapissier qui étoit dans l'église, accourt avec un manoeuvre, & ce sont deux victimes de plus. Heureusement qu'il y avoit ce jour-là, le 21 du mois de mars dernier, dans la ville un atelier de ventilateur sous la conduite d'un inspecteur, homme très-intelligent, vieux militaire, & conséquemment plein de courage : il montre l'exemple & descend; mais n'étant pas accoutumé à l'impression immédiate de ces vapeurs, peu s'en fallut qu'il ne devînt victime de son zele : le danger de cet honnête-homme ne permet pas à ses ouvriers de délibérer. Les nommés Grosselet & Bernard l'ont bientôt retiré & rappelé à lui : on vole de nouveau au secours de nos cinq infortunés. Le nommé *Denis*, autre compagnon vidangeur (& son nom mérite bien d'être consacré)

en saisit un & l'attache, mais prêt à être suffoqué, il crie qu'on l'enleve lui-même : redescendu sur le champ, il en saisit deux autres, & remonte de nouveau pour jouir pendant quelques secondes d'un air pur, car s'il respiroit dans ce gouffre il périroit. Encore livide, palpitant, plombé, & tout chancelant, il regagne l'échelle, & a le bonheur d'enlever les deux qui restoient. Pendant ce tems le sieur le Brun s'empressoit d'administrer aux asphixiés les secours dont il avoit eu lui-même besoin au moment où il fut retiré. Il les fait étendre à terre, leur fait respirer de l'alkali volatil, & est assez heureux pour en rappeler trois à la vie. Mais les deux autres avoient succombé. Le fils cadet du jardinier, descendu le premier dans le puits, & le tapissier, qui y étoit descendu le dernier.

M. le prévôt & M. le procureur du roi de la ville, témoins de cet événement, ont donné les plus grands éloges à l'intelligence du sieur le Brun, ainsi qu'au courage des ouvriers. On se rappelle assez l'événement de la fosse de Narbonne, (*) où toutes les circonstances s'étoient réunies pour immoler un plus grand nombre de victimes; & sans le hasard qui avoit conduit à S. Germain un atelier de ventilateur, non-seulement ces cinq malheureux eussent péri, mais encore ceux qui auroient eu la hardiesse d'aller leur porter du secours. Ce

(*) Journal de juillet 1779, page 320.

316 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qu'il y a de consolant, c'est que si les événemens de ce genre sont effrayans, il est bien facile de les prévenir. Aussi le ministre qui s'empresse d'adopter tout ce qui peut concourir à la conservation des hommes, va-t-il consacrer les moyens simples & sûrs de remédier, ou pour mieux dire, de prévenir ces accidens funestes, & s'il en arrivoit par la suite, ils ne seroient plus que l'effet d'une imprudence criminelle, & que la loi punira.

(*Journal de Paris*)

I I I.

REMEDE du sieur Laffecteur.

La société royale de médecine, qui avoit nommé des commissaires pour préparer & pour administrer le rob du sieur Laffecteur, (*) a jugé, d'après les 2 rapports qui lui en ont été faits, 1°. que ce rob, tel qu'il a été préparé, ne contient point de mercure; 2°. que le remede & la méthode du sieur Laffecteur peuvent guérir les maladies vénériennes confirmées; 3°. que cette méthode n'exclut point les traitemens particuliers accessoires, les précautions & les modifications relatives aux circonstances qu'il est impossible de désigner, & qui doivent être laissées à la prudence du médecin; 4°. que ce remede ne contenant pas de mer-

(*) Voyez le journal de février 1779, page 332.

cure, peut devenir sur-tout utile dans les cas où l'on auroit quelqu'inconvénient à craindre de l'usage, soit intérieur soit extérieur, des préparations mercurielles. Le sieur L'affecteur demeure présentement rue de Bondy, la dernière porte-cochère à gauche après M. l'ambassadeur de Venise; & au mois de juillet prochain, il demeurera, même rue, entre l'hôtel de Rosambo & l'hôtel d'Aligre. Il prévient qu'il y a un médecin de la faculté de Paris, qui, tous les jours, se transporte chez lui, depuis 10 heures jusqu'à 2, pour examiner les malades qui s'y présentent, & leur donner les conseils. La bouteille de rob de 32 onces, coûte 24 liv. à Paris & 27 liv. en province franche de port & d'emballage.

(*Journal général de France.*)



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

ANECDOTE honorable à l'agriculture.

L'Agriculture fut le premier de tous les arts. Il y a apparence que le premier homme essaya de disposer la terre à produire les végétaux dont il avoit besoin pour sa subsistance. Cet art a sur-tout été en honneur chez les peuples qui ont fait le plus de cas de la valeur ; & les plus grands généraux des plus florissantes républiques n'ont pas dédaigné le labourage. La Suisse est un des pays les plus fertiles, par l'industrie & les travaux de ses habitans.

On disputoit un jour sur l'origine de la noblesse devant Maximilien I. Quelqu'un demanda, en plaisantant , où étoit le gentilhomme , lorsqu'Adam labouroit , & qu'Eve filoit ? Je suis un homme , ainsi qu'un autre , répondit l'empereur , à la dignité près que Dieu m'a donnée.

Les anciens nobles de la Germanie, ou de

l'Allemagne honoroient beaucoup l'agriculture. Un seigneur de Hagi , château situé dans le comté de Kybourg près de Winthertour , & qui vivoit vers l'an 1300 , en faisoit son occupation ordinaire , quoiqu'il possédât plusieurs fiefs. Il réservoit ses meilleurs chevaux pour la charrue. Son fils , jeune & d'une figure agréable , les guidoit , tandis que le pere , en chevaux blancs , ouvroit le sein de la terre & traçoit les sillons. Un duc d'Autriche allant à cheval , de Raperfwil à Winthertour , aperçut , en passant , ces laboureurs respectables , & fut frappé de l'attelage. Il s'arrête. *Çà , dit-il , au grand-maître de sa maison , faites halte , je n'ai pas vu un si beau paysan , ni de chevaux si superbes attelés à une charrue.* Mais quelle fut sa surprise lorsque le grand-maître lui répondit que c'étoit le baron de Hagi qui labouroit avec son fils ! Le duc faisoit quelque difficulté de le croire. *Monseigneur , reprit le grand-maître , votre grandeur pourra s'en convaincre demain par elle-même ; elle le verra venir à cheval à la cour pour lui offrir ses services.* En effet , le lendemain , le baron de Hagi , accompagné de sept de ses gens , tous à cheval , vint à Winthertour faire sa cour au duc , qui ne manqua pas de lui demander si c'étoit bien lui qu'il avoit vu la veille , à la suite d'une charrue superbement attelée ? Le baron lui répondit avec dignité , qu'il ne trouvoit pas , après la guerre , pour la défense de la patrie , d'occupation plus digne d'un gentilhomme , que celle de cultiver ses terres. Il ne put s'empêcher d'admirer ce vieil-

laid qui lui présenta son fils. Le duc lui fit l'accueil le plus gracieux , & prodigua ses caresses au pere & au fils.

I I.

LETTRE au rédacteur de la gazette d'agriculture , commerce , arts & finances.

Puisque vous vous êtes imposé la loi, Monsieur , de faire part à vos lecteurs de tout ce qui peut paroître de nouveau sur l'agriculture , je crois devoir fixer votre attention sur un article que je trouve dans une feuille de province , & qui pourroit peut-être échapper à vos recherches. Elle intéressera certainement tous ceux qui liront vos feuilles , quels que soient leurs principes. Voici mot pour mot la teneur de cet article.

L'usage de la faucille pour couper les bleds , se perd dans l'antiquité la plus reculée. Vers le milieu de ce siècle , différens laboureurs de la province de Picardie chercherent à introduire l'usage de faucher les bleds , au-lieu de les faire scier.

Ce nouvel usage privoit entièrement les pauvres du chaume que les loix divines & humaines concourent à leur assurer. Il leur étoit d'autant plus préjudiciable , dans cette province qui manque de bois , que le chaume est la seule ressource qu'ils aient pour couvrir leurs maisons & se chauffer durant l'hiver. Il excita la vigilance des magistrats de Saint-Quentin. Sur

leurs représentations , fut rendu l'arrêt ci-dessous énoncé du 13 juillet 1750, conformément à un autre du 30 juin précédent , obtenu par le marquis de Caulincourt & l'abbaye de Royaumont , pour l'étendue de leurs justices en Picardie.

En 1778 , Sébastien Quentin , & autres laboureurs de la paroisse d'Arvillers , ressort du bailliage de S. Quentin , ont fauché une partie de leurs bleds , & ont enlevé du chaume restant sur l'autre partie qui avoit été sciée.

Sur la plainte des pauvres , le procureur-fiscal a cru devoir poursuivre les délinquans ; ils ont été assignés , & sur son réquisitoire , sentence est intervenue en la justice d'Arvillers le 22 septembre 1778 , qui les condamne tous à l'amende , pour avoir fait faucher partie de leurs bleds ; fait défense aux habitans d'enlever aucuns chaumes sur les bleds sciés ; leur enjoint de les laisser aux pauvres de la paroisse ; les condamne à leur restituer la valeur des chaumes excédant le tiers au-delà duquel ils ont continué à faire faucher les bleds ; ordonne que la quotité de terre en bled que les autres avoient fait faucher , seroit imputée sur leurs tiers de chaumes , & leur fait défenses à tous de récidiver , sous les peines de droit ; sentence confirmée au bailliage de Saint-Quentin , dont Quentin & consorts se sont rendus appellans ; ils ont aussi formé opposition aux deux arrêts des 30 juin & 31 juillet 1750.

Pour défendre la liberté de faucher les bleds

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& de faire le chaume dans les bleds sciés, ils soutenoient, 1^o. que cette liberté est une suite nécessaire, une partie intégrante du droit de propriété; 2^o. que l'usage de la faux est le plus avantageux pour la dépouille; 3^o. que la faucille est contraire au bien public & à l'intérêt général de la société.

Le bien jugé de la sentence étoit soutenu par les seigneurs d'Arvillers, qui réclamoient l'exécution du règlement, & plusieurs seigneurs voisins se sont joints à eux.

M. l'avocat-général qui parla seul dans cette cause, après avoir exposé les faits & les moyens des deux parties, représenta que le chaume avoit été réservé de tout tems pour les pauvres, par un motif d'utilité publique qui doit passer avant toute considération particulière; que l'on doit proscrire toute prétention qui tendroit à priver le pauvre de cette ressource dans tout pays quelconque, & singulièrement dans la Picardie, où il devient d'une nécessité absolue pour ce même pauvre; que l'usage de la faux pour couper les bleds, loin d'être avantageux, est contraire à l'intérêt bien entendu du cultivateur, ainsi qu'il fut exposé dans les mémoires sur lesquels fut rendu l'arrêt de règlement; que la propriété particulière peut être restreinte par un motif d'utilité publique; que les propriétaires seuls seroient recevables à se plaindre de cette restriction; que dans l'espece les seigneurs qui sont les plus forts propriétaires, loin de se plaindre, sont au contraire les premiers à solliciter en faveur du pauvre, cette

restriction de leur propriété; que les fermiers sont non-recevables à la critiquer, parce qu'ils ne sont pas propriétaires, & que d'ailleurs ils ont affermé en conséquence de l'usage subsistant & des réglemens faits en cette partie, & qu'ils ont calculé d'après ce, le gain qu'ils pouvoient espérer; que l'arrêt de règlement rendu sur les conclusions du ministère public, protecteur né des pauvres, devoit avoir son exécution; que les appellans, de leur propre aveu, y avoient contrevenu; que la sentence dont étoit appel, avoit jugé en conformité, & qu'il devenoit nécessaire de la confirmer.

Sur la plaidoirie de M. l'avocat-général, est intervenu le 15 janvier 1780, arrêt conforme aux conclusions, selon lequel, sans s'arrêter à l'opposition formée par Quentin & consorts aux deux arrêts de règlement des 30 juin & 13 juillet 1750, ordonne que la sentence dont est appel sortira son plein & entier effet.

I I I.

RÉVEIL agréable & utile, qui consiste dans une pendule que l'on place à côté d'un lit.

Ce réveil, comme tous les autres, fait son effet à l'heure où on l'a fixé la veille; & dans l'instant, par une communication d'un mouvement qui répond à un vase d'ornement placé sur la cheminée, une bougie & le feu s'allument; & si on le desire, par le même mouvement, les rideaux du lit, ceux des fe-

324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nêtres & les volets s'ouvrent. Si pendant la nuit on desiroit avoir de la lumière & du feu, il suffiroit de tirer un cordon placé à côté du réveil.

Le R. P. Mourgues, cordelier de la province de Marseille, qui a inventé ce réveil, a été sollicité par plusieurs amateurs, de se rendre à Paris. Il y demeure, chez M. l'abbé de Vienne, ancien conseiller-clerc au parlement, grande rue Taranne.

L'auteur propose ce nouveau réveil par souscription, aux conditions suivantes.

On déposera la somme de 100 liv. chez M. Hemart, notaire, rue du colombier, vis-à-vis la grille de l'abbaye, & lorsqu'on livrera le réveil & toute la mécanique, on paiera encore 100 liv. On pourra souscrire jusqu'au premier juillet prochain, & ceux qui n'auront point souscrit auparavant, paieront la somme de 250 liv. pour en faire l'acquisition. Il sera permis à ceux qui auront déposé la somme de 100 liv. de la reprendre, si le réveil ne produit pas les effets annoncés. Il est aisé de transporter cette mécanique d'un appartement à un autre : elle est très-peu compliquée, solide, difficile à se déranger, & facile à réparer.

(*Journal de Paris.*)



I V.

P I E G E pour arrêter les voleurs.

*Lettre adressée au rédacteur des Affiches de Metz.
De Campigneul, près Nancy, le 28 mars,
1780.*

» M O N S I E U R ;

» Pendant l'été dernier, je m'appergus qu'on
» avoit tenté de dérober le fruit d'un arbre
» dans un de mes jardins. J'imaginai un nou-
» veau piege, plus subtil & moins coûteux
» que ceux que j'ai faits ci-devant. Il n'est pas
» possible de l'appercevoir. Je le mis en terre
» au pied de l'arbre, & je posai l'échelle par-
» dessus. Bientôt mon essai réussit à merveille ;
» car le lendemain matin je trouvai mon vo-
» leur pris dans la machine, sans pouvoir en
» sortir. Par charité, je voulus bien lui faire
» grace ; mais à condition qu'il n'y retour-
» neroit plus. Je remis ce piege sous une
» échelle, vis-à-vis d'une fenêtre d'un bâti-
» ment ; j'eus de même la satisfaction d'y
» prendre un homme qui avoit voulu s'intro-
» duire dans cette maison, & qui ne put ja-
» mais se débarrasser.

» Depuis ces deux aventures, qui ont fait
» du bruit, on a beau laisser des échelles con-
» tre des arbres chargés de fruits, personne
» n'en approche. Dès qu'on en voit une, on

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» s' imagine qu'il y a un piège, & l'on est ainsi
» garanti des fourrageurs.

» Une pareille invention étant très-utile ,
» je vous prie , M. , de vouloir bien l'annon-
» cer dans vos feuilles. Dorénavant il ne
» faudra ni procès ni témoins pour découvrir
» les voleurs. Je donne le croquis pour 6 liv.
» qu'on me fera tenir franches de port , ainsi
» que la lettre. La machine suffisante pour ar-
» rêter un homme ne coûtera qu'un louis. Le
» prix paroîtra modique , lorsqu'on réfléchira
» qu'elle peut durer un siècle , sans que la pluie
» ni les mauvais tems l'empêchent de produire
» son effet. «

J'ai l'honneur d'être , &c.

(Signé) LAVOCAT, mécanicien de la
cour de Bruxelles.

V.

*SUITE de la Lettre sur les travaux hydrauliques
qui se font à Amsterdam. (*)*

Vous avez vu , Monsieur , le niveau de ce pays-ci , & vous sentez la nécessité des défenses contre les débordemens des eaux , ainsi que le besoin qu'on a de se débarrasser de l'odeur continuelle des immondices qui se déchargent des latrines dans les canaux , qui ont *sept cens mille toises* de surface , & sans circulations ; vous pensez aussi quel nombre de maladies doit régner

(*) Voyez le journal d'avril , page 330 & suivantes.

dans une grande ville comme celle-ci , (*) néanmoins les habitans n'y font attention que quand ils sont obligés de se boucher le nez , ou quand ils sont malades ; aussi vous seriez étonné de voir des gens aisés qui ont des maisons & des meubles superbes , & d'une propreté admirable , ne pas faire attention à toutes ces fanges liquides , qui vont & viennent sous leurs yeux dans ces canaux à chaque marée , sans en sortir ; & que malgré l'exemple de tant de maux qui arrivent à la ville par cette infection , pas un ne prie leurs savans physiciens de les débarrasser de tant de causes de maladies : néanmoins il faut rendre justice à un certain *Archimede* , qui y a pensé , & qui a dit : *qu'il est impossible de donner une circulation dans les canaux de la ville avec des machines , & qu'il n'y avoit pas d'autres moyens que de faire une écluse sur l'Amsel , afin de hausser les eaux de trois pieds*. Voilà qui est très-positif ; mais sauf le respect qui est dû à ce chef des sciences , on dira que ce moyen est encore plus impraticable que celui des machines les plus mal faites & les plus compliquées , parce qu'une écluse

(*) Un particulier écrivoit à un de ses amis à Amsterdam , pour savoir comment il s'étoit trouvé des chaleurs de l'été dernier ; l'ami répondit : » que depuis deux mois il n'y avoit pas une maison où il » ne se trouvât des malades plus ou moins ; sur l'ex- » trait des morts , on en compte jusqu'à trois-cens deux , » au lieu de cent à cent vingt par semaine ; mes deux enfans » & mon épouse sont au lit , mon épouse sur-tout , at- » taquée depuis deux mois d'une fièvre qui la mine » cruellement : un François de mes amis est arrivé » chez moi , il y a sept semaines ; il y en a six qu'il » est au lit , & il a été à deux doigts de la mort. Aussi » vous voyez , Monsieur , que l'exécrable puanteur des » canaux n'a pu m'amuser , &c. &c. »

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui retiendrait les eaux trois pieds plus haut ; exigeroit des digues pour envelopper tous les bras de l'Amsel , afin que les eaux ne puissent point inonder les terres , qui sont déjà plus basses que les canaux de navigations.

De plus , il faudroit une réforme sur quatre-vingt-quatorze moulins , pour faire rejeter les eaux trois pieds plus haut qu'elles ne sont actuellement , c'est-à-dire , sept pieds au-lieu de quatre ; alors ces moulins auroient une charge de dix pieds , chose à quoi ces savans n'ont pas encore pensé , non plus qu'à la force qu'il faudroit donner de plus à ces moulins ainsi réformés , force qui seroit équivalente à celle qu'il faut pour enlever *quatorze mille* tonnes par minute avec les moulins actuels. On prie ces Messieurs de réfléchir sur cet objet.

Supposons maintenant toutes les écluses , les digues & les chemins haussés , & les moulins réformés ; ces moyens ne peuvent être mis en pratique qu'en hiver & en tems de pluie ; c'est par conséquent augmenter le danger des inondations des terres & des eaux d'Amsterdam en hiver ; mais en été , comment faire pour avoir des eaux trois pieds plus hautes dans cette prétendue riviere , qui n'est nourrie d'aucune source ? Comment remplacer les écoulemens continuels par les joints des portes des écluses ? Comment suppléer aux évaporations d'eau en été , & à celle qui s'échappe par le passage des bateaux ; & enfin par celle qui s'écouleroit pour la circulation des canaux d'Amsterdam ? Supposons encore ce projet adopté : d'où tireroit-on les matériaux pour faire les digues , si savamment imaginées , puisque le pays n'en a pas la moitié assez pour faire ses bâtimens , & encore moins entretenir les terres qui ne se haussent pas à

beaucoup près (*) à proportion que les fonds des bras du Rhin & de la Meuse s'élevent , & qui menacent plus que jamais de verser leurs eaux pardeffus les digues , pour inonder tout le pays chaque hiver ? Aussi doit-on sentir combien un pareil plan est impraticable , eu égard à la dépendance d'un grand nombre de propriétaires. L'on suppose que l'auteur d'un pareil projet n'est pas Hollandois ; s'il l'est , il ne connoît pas le local ni la situation de son pays , où la propriété est si bien conservée à chaque individu.

Mais pour vous faire voir jusqu'à quel degré certains savans de ce pays-ci , peuvent avoir des idées opposées à la circulation des eaux dans les canaux , observez qu'un médecin s'en mêle ; l'on ne dit pas que tous les membres de la savante faculté soient de cette opinion , l'on est bien éloigné de le croire , mais un membre de cette compagnie veut persuader *que la puanteur des canaux d'Amsterdam ne nuit point à la santé*. L'on ne fait si ce disciple d'Esculape a remarqué une pareille assertion dans les aphorismes d'Hypocrate , mais on ose dire , que si ce célèbre Grec avoit vu le visage enveloppé & couvert d'emplâtres , ainsi que les affligés qui gardent leurs lits & leurs chambres , attaqués des maladies locales d'Amsterdam (**)

(*) Chaque hiver la crue des eaux fait descendre des sables qui haussent les fonds des rivières , ce qui gêne ou fait tort à la navigation en été , comme on le voit depuis Bois-le-Duc jusqu'à passé Dort.

(**) Il y a long-tems que la ville d'Amsterdam seroit déserte , si l'appas du commerce ne lui procuroit pas des recrues de toutes les parties de l'Europe , qui ,

il auroit pensé autrement que le docteur moderne. Nous disons qu'Hypocrate n'auroit pas avancé qu'une atmosphère putride, ainsi que des odeurs si puantes, qu'elles gâtent les peintures des maisons en vingt-quatre heures, ne sont pas nuisibles à la santé.

Vous ayant fait connoître, Monsieur, une partie du local de la ville d'Amsterdam, & de quelques conséquences qui résultent de ce local ; il est juste de vous faire savoir ce que peut être son port & les travaux qu'on y fait, tant pour ôter l'embourbement actuel, que pour l'empêcher de revenir. On n'entrera pas dans les causes physiques & artificielles du mal croissant, parce que l'on se réserve de les donner une autre fois ; ainsi que le moyen d'améliorer & conserver un bon port devant la ville d'Amsterdam, & un passage libre jusqu'à tous les endroits nécessaires sur le T'ye, en approfondissant tous les châteaux pour la navigation.

Vous saurez donc, Monsieur, que le bras qui va du Zuéder-Zée au T'ye, est le port d'Amsterdam, où les vaisseaux sont dans une sûreté très-grande, & à la portée de tous les besoins qu'on peut désirer dans la marine ; ce port se comble de vâle, & si promptement, qu'en peu de tems les gros navires ne pourront plus y arriver, puisqu'actuellement on est obligé de les décharger ou de se servir de machines, qu'on nomme chaux, afin de passer le chenal, qu'on nomme Pampus : *Chenal qui se comble aussi pour des raisons qu'on vous dira encore dans son*

néanmoins s'étonnent autant qu'elles sont dégoûtées à leur arrivée ; mais petit-à-petit elles s'y accoutument & sont comme les autres.

tems ; mais on vous dira que si le Pampus se comble , & que le port s'embourbe , il est certain que le commerce de la ville d'Amsterdam sera ruiné ; aussi la régence a fait voir son inquiétude , & les Etats ont nommé l'université de Leyde , comme un corps très-au fait pour donner son opinion sur le parti qu'il y avoit à prendre sur plusieurs projets que des savans ont donnés ; entr'autres sur deux plans , dont l'un est fait par une personne très-entendue dans la théorie & la pratique hydraulique , ainsi que les niveaux des eaux dans toutes les sept Provinces-Unies ; l'autre , par un physicien examinateur des pilotes & des matelots.

Le plan de celui qu'on dit être physicien ; est pour se servir de la marée montante , afin de remuer les boues ; le plan de l'autre savant est pour se servir de la marée montante & descendante ; mais le projet de celui de la marée montante , sans profiter de la descendante , l'a emporté ; parce que l'on n'a pas senti que la vitesse du courant , n'étoit qu'autant que le T'ye vouloit bien recevoir l'eau de la marée montante , & sans faire attention que la vase va se déposer dans les endroits où les eaux sont tranquilles , c'est-à-dire , dans le T'ye , & dans certains endroits du port. Pour donc gagner ce courant , l'auteur de la marée montante a fait faire des pilotages & des digues , qui ont coûté plus de *cent vingt mille florins* , il a fait débourber à bras d'hommes pour 80000 florins , l'année passée , & voyant que ces travaux ne faisoient pas tout l'effet désiré ; on a fait encore un autre marché par adjudication de *cinquante autre mille florins* , afin d'ôter la boue de certaines parties du port , par le moyen de ma-

332. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

chines (*) les plus naturelles du monde , & si fort à la portée des hommes , que des Hottentots s'y connoïtroient du premier coup-d'œil. Il faut néanmoins rendre justice à l'auteur du projet de la marée descendante & montante ; car il est trop connoisseur dans les effets de la nature , pour ne pas avoir eu en vue les avantages que le local présente , sans vouloir faire de grandes dépenses en pilotage & atterrage , qui pourroient non-seulement gêner ou embourber davantage le Pampus , ainsi que le port & la navigation du T'ye , comme je l'ai déjà dit. J'ai l'honneur d'être , &c.

(*) Cette boue est tirée hors de l'eau à bras d'hommes , avec de grandes pelles de fer , & ensuite mise dans des bateaux que l'on charge pour faire des atterrages.



TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME , DE COURAGE ,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

IL n'est point de ville en Europe, où les monumens d'une piété secourable soient aussi somptueux, aussi multipliés qu'à Paris. La magnificence des rois & l'humanité ont pris soin d'y assurer des refuges à la vieilleffe infirme, à l'enfance abandonnée; la jeunesse pauvre, de tous les états, y trouve une subsistance & une éducation gratuites; le peuple malade y reçoit des secours dans une multitude d'hôpitaux. Les anciens officiers & les ecclésiastiques indigens, dont cette capitale abonde, sont les seuls dont il semble qu'on ne se soit point occupé: il n'y a pour eux aucun asyle où ils puissent être reçus décemment, lorsqu'ils sont malades. Les religieux de la Charité faisoient des vœux depuis long-tems, pour obtenir les fonds nécessaires à un établissement particulier en faveur de ces deux classes d'infortunés. Enfin ces vœux ont été entendus; le roi, à qui le projet de cet établissement a été présenté, a daigné l'approuver, & assurer en conséquence les fonds

334 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

nécessaires pour la dotation de 26 lits. Mais il reste à la charge des religieux de bâtir pour ces lits une nouvelle salle où les officiers & les ecclésiastiques puissent avoir un traitement particulier, & un asyle absolument séparé de celui des autres malades. En supprimant l'infirmerie des religieux, un jardin, une terrasse à leur usage, & leur chauffoir, dont ils font volontiers le sacrifice au bien public, il se trouve assez de terrain pour construire une salle de 26 lits, destinée aux nouvelles fondations qui se présentent journellement en faveur du commun des pauvres, & auxquelles s'oppose le défaut d'emplacement. Une décoration simple distinguera la salle des officiers & des prêtres; un petit jardin y sera attaché; les distributions seront faites de manière que le service de cette salle n'aura rien de commun avec les autres, & ne communiquera point avec le reste de l'hôpital. Le devis de tous ces changemens & constructions monte à 172 mille liv.

Voici le projet que l'on propose & en faveur duquel on implore la religion & l'humanité. Il s'agit de secourir chaque année près de 1600 citoyens malades (*), dont plus d'un tiers sera composé d'ecclésiastiques & de militaires. Pour concourir à une œuvre si pieuse, les religieux sacrifieront tout ce qui dépend

(*) Il est prouvé, par une longue expérience, que les 26 lits réservés aux militaires & aux ecclésiastiques recevront annuellement 624 malades, & les 39 lits communs en recevront 936.

d'eux , leurs commodités personnelles , leurs aï-
sances , leurs agrémens , l'asyle destiné à les re-
cevoir quand ils sont eux-mêmes malades , mais
c'est tout ce qu'ils peuvent faire. Les person-
nes qui voudront bien contribuer au nouvel
établissement , sont priées d'envoyer leurs au-
mônes à l'hôpital de la Charité. L'un des re-
ligieux , procureur de la maison , les recevra ;
en fera registre , & en donnera une reconnois-
sance. Celles dont la charité seroit retenue
par la crainte que l'établissement n'eût pas son
exécution , pourront s'engager par une obli-
gation devant notaire , ou par un simple billet
(ainsi que l'ont déjà fait plusieurs personnes),
à payer telle somme au moment où l'hospi-
talité commencera à s'exercer dans la salle des-
tinée aux militaires & aux ecclésiastiques. Ce
qu'il y a de relatif à l'exécution de ce projet
est consigné dans un mémoire in-4to. de 8 pag.
de l'imprimerie royale. Il contient sur l'établif-
sement des freres de la Charité des détails in-
téressans dont voici la substance.

» Appelés en France sous le regne de Hen-
» ri IV , par Marie de Médicis , les religieux de
» la Charité ne reçurent de cette princesse ,
» pour toute donation , que la maison où elle
» les logea ; & ils n'obtinrent du gouvernement
» que la faculté de recevoir des legs & des
» aumônes. C'est donc à leur zele , à leur éco-
» nomie , à la sagesse & à la vigilance de leur
» administration que le public est redevable
» d'un établissement qui n'a presque rien coûté
» à l'état. Les rentes des fondations de lits ont

336 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

« été réduites; les dépenses nécessaires à l'ac-
 « quit de ces fondations ont augmenté; il a
 « fallu entretenir les bâtimens, les réparer ou
 « reconstruire; l'économie & le zele des re-
 « ligieux ont suffi à tout, & les lits fondés
 « subsistent, malgré tant de causes qui auroient
 « pu légitimement en faire supprimer au moins
 « la moitié. L'on fait qu'en 1720, les rentes
 « sur l'hôtel-de-ville ayant été réduites, tous
 « les hôpitaux de la capitale & du royaume
 « firent réduire les fondations de lits dans la
 « même proportion. Les religieux de la Cha-
 « rité n'auroient eu qu'à former la même de-
 « mande; ils s'en sont abstenus, & ils ont conti-
 « nué d'acquitter leurs fondations: ils ont même
 « ajouté, sans dotations, 35 lits qui subsistent
 « sur leurs épargnes. Les aumônes ont contri-
 « bué à soutenir cet établissement, mais elles
 « sont loin d'y suffire: la quête ne produit
 « qu'environ 10 mille liv. année commune;
 « & quoique les considérations les plus impor-
 « tantes fassent desirer aux supérieurs de l'or-
 « dre la suppression de cette mendicité, cepen-
 « dant, comme elle leur procure un supplé-
 « ment de revenu dont ils ne peuvent se pas-
 « ser, ils sont forcés de continuer la quête,
 « jusqu'à ce que d'autres moyens les dispen-
 « sent d'y recourir. Au modique produit de
 « cette quête, se joignent quelques dons de la
 « piété des fideles; mais les secours les plus
 « considérables viennent des maisons mêmes de
 « la Charité, qui, par un régime dont on es-
 « pere que le public sera édifié, versent de
 » l'une

» l'une à l'autre le superflu que leur économie
» s'est ménagé pour le besoin. Ce sont des
» détails que les religieux se permettent de pu-
» blier , pour faire voir qu'ils n'ont recours à
» la charité du public, qu'après avoir épuisé
» toutes leurs ressources intérieures. Les re-
» gistres de leur administration sont ouverts ,
» & chacun peut y voir que dans l'espace de
» 12 ans, par exemple, depuis 1765 jusqu'en
» 1777, le régime de l'ordre a pris sur lui-
» même & distribué de ses propres fonds , à
» celles de ses maisons de France qui en avoient
» le plus besoin, un secours de 464 mille 546
» liv. Il est vrai que, depuis la guerre, les
» plus considérables de ces ressources ont tari ;
» mais cette circonstance ne rend que plus né-
» cessaires les libéralités du souverain & les
» charités des fideles. Quant à l'épargne, elle
» ne peut être d'aucune ressource dans une mai-
» son où elle est déjà portée si loin , que ,
» toutes dépenses comprises, celle du service
» divin, celle de deux amphithéâtres d'anato-
» mie, celle qu'exige la résidence du supérieur-
» général & de tous les officiers du régime ,
» le total divisé par têtes, tant malades que
» religieux, ne revient par an, pour chacun
» d'eux, qu'à 370 liv. : aussi, dans les cas ex-
» traordinaires, comme lorsque la maison s'est
» chargée pendant six mois de 50 lits de plus,
» après l'incendie de l'hôtel-dieu, a-t-il fallu
» que chacun des religieux ait fait le sacrifice
» d'une partie de la pension modique qu'ils
» reçoivent de leurs parens. «

338 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Tel est l'esprit de leur état , tel est le
 » zele qui les anime ; & ils esperent de la con-
 » fiance dont le public les honore , que sa cha-
 » rité , dans cette occasion , ne sera point re-
 » froidie par la crainte que l'on n'abuse de ses
 » bienfaits. Il s'agit d'agrandir l'établissement
 » d'un hôpital où le public admire tous les
 » jours la propreté, la salubrité, le bon ordre
 » qui le distinguent, sur-tout le soin qu'on y
 » prend des malades : il s'agit d'y ajouter une
 » salle particuliere pour des hommes d'autant
 » plus intéressans dans la misere & la maladie,
 » que, pour surcroît de maux, ils conservent
 » encore cette pudeur, cette noblesse d'ame qui
 » répugne à l'humiliation, & dont la honte
 » est le plus grand supplice ; il s'agit d'acquit-
 » ter envers eux la religion & la patrie , &
 » d'épargner à l'humanité le reproche de les
 » avoir réduits à l'alternative de mourir sans
 » secours, ou de chercher dans les hôpitaux
 » des secours qui les avilissent. La fondation
 » de leur entretien est assurée par le roi ; il
 » ne reste plus qu'à pourvoir aux frais de cons-
 » truction : l'un de ces deux bienfaits devient
 » inutile sans l'autre ; & pour obtenir de la
 » charité des citoyens ce qui manque pour con-
 » sommer cette grande œuvre de miséricorde ,
 » on ne demande à chacun d'eux que de laisser
 » tomber une fois dans la main des pauvres
 » ce qu'il accorde tous les jours à ses fantai-
 » sies les plus légères, à ses plus vains amu-
 » semens. «

(*Journal de Paris; Journal encyclopédique.*)

I I.

M. de Caumartin , prévôt des marchands ; voulant ajouter à ce que la ville de Paris avoit déjà fait en faveur des noyés , vient de faire frapper une médaille , où sont d'un côté les armes de la ville , avec cette légende : *Civitatis Parisiensis præmium fundatum 1779.* Et de l'autre côté , une couronne formée de plantes aquatiques , avec cette exergue : *Ob submersum civem redivivum.* Le milieu de la couronne est destiné à graver le nom du libérateur , & à indiquer les circonstances qui ajoutent au mérite de l'action.

M. Pia sollicitoit depuis long-tems l'exécution de ce projet , comme le seul moyen d'honorer nombre de citoyens qui , trop heureux d'avoir pu sauver la vie de leurs semblables , dédaignent toute récompense pécuniaire , & qui recevront avec empressement un témoignage aussi flatteur de leur courage & de leur amour pour l'humanité.

Le bureau de la ville a cru devoir donner un effet rétroactif au don de ces médailles. En conséquence , il vient d'en être distribué plusieurs. On conçoit que la première de toutes a dû être offerte à M Pia , mais ce citoyen respectable , qui avoit tout-à-la-fois institué , soutenu par son zèle , & perfectionné par ses lumières , cet établissement précieux , avoit des droits à d'autres récompenses ; aussi sa majesté

vient-elle de le faire , de son propre mouvement ;
chevalier de l'ordre de St. Michel.

(*Journal de Paris.*)

I I I.

Le dimanche de *Quasimodo* , l'archiconfrairie royale du St. Sépulchre de Jerusalem , fortit en procession des cordeliers , au son des tambours & de la musique , pour se rendre aux prisons du grand-châtelet , où elle délivra soixante prisonniers pour dettes.

I V.

Les commissaires des fermiers-généraux nommés pour arrêter & signer le nouveau bail des fermes , ont eu , dans cette occasion , si fort à se louer de la manière dont le directeur-général des finances a procédé à leur égard , & dont il a parlé au roi à leur avantage , que , pour en témoigner leur reconnoissance , ils n'auroient pas manqué d'augmenter le présent de 100 mille écus qu'on a coutume de donner au renouvellement de chaque bail , si ce ministre n'avoit fait imposer la loi de ne donner aucune sorte de pot-de-vin. Voulant cependant lui témoigner en quelque façon leur reconnoissance , ils sont convenus que , puisqu'il n'y avoit aucun moyen de lui faire accepter quelque don , il seroit supplié d'agréer au moins , que la compagnie , cherchant à seconder Mme. Necker

dans l'entreprise de ses œuvres pieuses, fît l'offre d'une somme de 24 mille livres par an pour être employée en faveur de les hospices, de la maniere qu'elle jugeroit convenable. Cette proposition a été favorablement reçue du ministre des finances : il a beaucoup remercié la compagnie de ce qu'elle veut bien concourir à des œuvres de charité, & Mme. Necker en a témoigné la plus grande satisfaction.

(*Journal encyclopédique.*)

V.

DE MADRID, le 2 avril.

Don Joseph de Grecenzan, chef de l'audience royale de l'isle de Majorque, vient, à l'exemple de plusieurs de ses concitoyens, de se signaler par un trait de patriotisme qu'on ne peut trop publier pour l'honneur & le bien de l'humanité. Ce magistrat sensible a adressé à tous les citoyens qui jouissent d'une fortune aisée, un lettre circulaire, par laquelle il les invite à se joindre à lui pour former un fonds destiné à secourir ceux qui souffriront des malheurs de la guerre présente, & sur-tout les veuves & les enfans des Majorquains qui y perdront la vie, ou que des blessures considérables mettront hors d'état de travailler pour leur famille. Ce noble projet a été communiqué au gouvernement, pour obtenir son attache. Il en a reçu tout l'applaudissement qu'il

342 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

méritoit ; & le comte de Florida-Blanca a assuré l'auteur de cette louable entreprise , que sa majesté l'honoroit de toute son approbation.

(*Gazette d'agriculture , commerce , arts & finances*)

V I.

DE MUNICH , le 27 février.

» L'Electeur , notre souverain , depuis son
» avènement au gouvernement de la Baviere ,
» a fait plusieurs réglemens qui ont tous pour
» objet le bonheur de ses peuples. Il a entr'au-
» tres , aboli la servitude de la glebe dans
» les communautés de Nierstein , Dexheim ,
» & Schawbsbourg. Les habitans ont célébré
» cet événement par des actions de graces &
» des réjouissances publiques. «

V I I.

Il n'est pas possible , écrit-on de Brest , de voir plus de zele , plus d'ardeur , plus d'enthousiasme dans nos militaires. En voici une preuve très-éclatante. Huit grenadiers du régiment de Soissonnois , qui étoient en semestre , apprennent que leur régiment s'embarque ; ils se rassemblent , se consultent sur le peu de temps qui leur reste , & calculent les frais de leur voyage. Ils se décident à prendre la poste , & joignent leurs drapeaux. A leur arrivée , il ne

leur restoit que 12 sols; & malgré le sacrifice de leurs épargnes, ils étoient dans le ravissement de n'être pas arrivés trop tard. On doit être bien flatté, remarque un officier, de faire la guerre avec de pareilles troupes.

(*Mercur de France.*)



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

Tout le monde connoît la célèbre abbaye de S. Pierre de Remiremont ; les dames chanoinesses possèdent plusieurs terres & une grande juridiction. Chaque paroisse de leur ressort leur rend tous les ans, le lundi de la Pentecôte, un hommage très-singulier. Les habitans de *Saint-Maurice*, lieu connu par sa fonderie, sont dans l'obligation d'apporter de la neige, qui manque rarement dans leurs montagnes. Si, par hasard, il y avoit eu un dégel extraordinaire, ils devroient remplacer la neige par deux bœufs absolument blancs.

Dommartin, près duquel sont les eaux thermales de Chaud-Fontaine, apporte des branches de genievre. *Rupt*, autre village, porte des branches de chêne. *Saint-Amé* arrive avec du muguet ; *Saint-Nabord* avec du rosier sauvage ; *Saint-Etienne* avec des branches de cerisier. *Vagny*, endroit remarquable par ses granits, son porphyre, ses agathes & ses calcédoines, & qui est sur un bras de la Moselle, apporte

du fureau. *Saulxures* vient avec des feuilles de faules , & *Ramonchamp* avec du sapin. Chaque paroisse entre en procession dans l'église, chantant des cantiques appelés *Kyriolès* ou *Criaulès* : ce sont proprement des litanies en très-mauvais vers françois. Ensuite , on danse dans le parvis , & chacun s'en retourne chez soi. Tous les trois ans les habitans de *Raon-au-Bois* , apportent du genet. *Plombières* , où sont aussi des eaux thermales très-fréquentées , & *Bellefontaine* , s'unissent ensemble pour ne faire qu'une procession , & ils portent de l'aubepine.

I I.

Il est peu de personnes qui n'aient été témoins de gageures pour des marches avec les yeux bandés , mais il vient de s'en faire une à Paris , qui , par la longueur de la marche & par son succès , nous paroît mériter d'être connue.

Un nommé *Gougée* , dit S. Jean , facteur de lettres de la grande poste pour l'école militaire , a gagé qu'il iroit les yeux bandés de l'école royale militaire , à la grande poste , rue Plâtrière. Il a passé l'eau à la place Louis XV , dans un batelet qu'il a été chercher lui-même sans le secours de la voix ni du batelier. Parvenu aux galeries du Louvre , il a indiqué la sonnette de l'imprimerie royale , & dans la rue Froidmanteau il s'est arrêté vis-à-vis un marchand de vin , dont il étoit connu , & a demandé un verre de vin , qui lui a été donné ;

346. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

il étoit suivi de ceux qui tenoient la gageure contre lui. Arrivés au terme déterminé, ils lui ont payé le prix convenu, & qu'il avoit si bien mérité.

I I I.

L'anecdote suivante est traduite des papiers publics anglois.

En parcourant dernièrement d'anciens registres du tribunal du banc du roi, je tombai sur celui de la huitieme année du regne de Henri VI : en l'ouvrant au folio 20, je trouvai ce passage, qui m'a paru piquant.

Le sergent Rolh, qui parloit pour le chancelier d'Oxford, dit aux juges assemblés : *Jeo vous dira (*) un fable. En ascuns tems fuit un pape : & aver fait un graund offence ; & le cardinalz viendroient à lui, & disoient à lui : Peccasti ; & il dit : Judica me. Ils disoient : Non possumus, quia caput es ecclesiæ ; & l'apostoil dit : Judico me cremari ; & fuit combustus. Et en ce cas, il fuit son juge de mesne ; & après fuit un saint, & issent, dit le sergent, n'est pas inconvenient que un homme soit son juge de mesne.*

Olaus Magnus, de *gentibus septentrionalibus*, raconte une histoire pareille d'un roi du nord, qui fut pendu en exécution de la sentence qu'il avoit rendue contre lui-même.

(*) Lors de la conquête de Guillaume de Normandie, la langue françoise, qu'il parloit, s'introduisit dans les tribunaux, où elle fut long-tems employée avec un mauvais latin.

I V.

Le libraire Bertier, n'osant imprimer la vie du cardinal de Richelieu par Aubery, parce qu'on y parloit avec liberté de plusieurs seigneurs de la cour, s'adressa à la régente Anne d'Autriche, pour lui communiquer ses inquiétudes. Elle lui répondit : *Travaillez sans crainte, & faites tant de honte aux vices qu'il ne reste que de la vertu en France.*

V.

On a beaucoup parlé de cette bande de voleurs connus sous le nom d'endormeurs, dont la plupart ont été arrêtés & punis; nous lisons dans quelques papiers publics le fait suivant à cette occasion.

» Le docteur..... se promenoit dans un jardin public ; un homme très-bien vêtu l'aborde
» & lui prend la main : — Vous ne me reconnaissez pas ? — Non, Monsieur, votre nom
» m'est aussi étranger que votre figure. — Je
» suis négociant à Lille, où j'ai eu l'honneur
» de vous voir dans le voyage que vous y
» fites il y a sept ans. — J'ai fait un voyage
» à Lille, cela est vrai ; mais je ne crois pas
» vous y avoir vu. (*Ici l'inconnu tire sa tabatière.*) — Vous offrirai-je du tabac ? — Je
» vous rends grâces, je n'en prends point. — Il
» me semble que vous en preniez autrefois.
» — J'y ai renoncé. — Soit. Comment pouvez-

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» vous ne pas me reconnoître, moi qui ai
 » étudié avec vous au collège d'Harcourt ? Je
 » vous quitte dans l'espérance pourtant que vous
 » vous appellerez bientôt un de vos anciens
 » amis. L'inconnu prend congé du docteur qui
 » continue sa promenade. Un demi-quart d'heure
 » après il revient. Même discours de sa part ;
 » même réponse de celle du docteur. Nouvel-
 » les offres de tabac ; nouveaux refus plus
 » marqués que les premiers. — Je vous ai dit
 » que je n'en prenois plus ! — Je l'avois ou-
 » blié. Mais vous êtes un terrible homme, &
 » votre défaut de mémoire m'affecte singulière-
 » ment ! Je voulois vous donner un souper
 » d'ami dans l'hôtel où je loge. — Je vous re-
 » mercie, je ne soupe jamais. Enfin, le doc-
 » teur impatienté quitte la partie. Il aperçoit
 » à quelques pas des Dames de sa connoissance,
 » & vite il va leur raconter son aventure, en
 » se louant beaucoup d'avoir refusé le tabac
 » qui lui étoit offert par une main suspecte.
 » Mon ami, ajoute-t-il en riant, à qui j'ai dit
 » que je ne prenois plus de tabac, ne fait pas
 » qu'avant-hier j'ai fait emplette d'une boîte
 » de 50 louis. De 50 louis ! dit une des Da-
 » mes, cela doit être beau ! Je suis curieuse
 » de la voir ? Le docteur fouille dans sa poche.
 » Quelle est sa surprise ! Au-lieu du bijou qu'il
 » cherchoit, il n'y trouve qu'un morceau de
 » papier plié en quatre, sur lequel étoient
 » écrits ces mots : *Puisque Mr. le docteur ne*
 » *prend plus de tabac, il n'a plus besoin de ta-*
 » *batiere. . . .* «

BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

I T A L I E.

ROMANI pontificis summa auctoritas , jus & præstantia , œcumenicorum conciliorum atque ecclesiæ gallicanæ placitis asserta , defensa & vindicata ; accedit dissertatio historica de Isidorianis decretalibus , nec non censura præcipuorum auctorum quos Justinus Febronius in suo singulari libro cudendo consuluit , omnia quatuor libris comprehensa elucubrabat religiosus è familiâ ord. Min. conventualium. Tomus primus. Faventiæ, 1779. In-4to.

LE R. P. Jules-Antoine Sangallo , inquisiteur du St. Office de Rovigo , déjà connu dans la république des lettres , par son livre intitulé *Gesta Pontificie* , & par deux réfutations de Febronius , publiées en différens tems , vient de donner un nouvel ouvrage , où il prétend prouver la suprématie du pape , & mettre par-là dans un nouveau jour les droits du St. Siege. Parmi les preuves dont il s'appuie , il en est sur-tout deux qu'il s'est principalement attaché à développer. La première se tire de la doctrine constante des conciles œcuméniques , depuis le premier de Nicée , jusqu'à celui de Trente , qui

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tous déposent en faveur de l'autorité suprême des papes dans l'église universelle, & même sur les conciles généraux. L'autre preuve, qui vient à l'appui du sentiment du P. Sangallo, est celle que lui a fourni l'examen des *libertés de l'église gallicane*. Les adversaires de l'auteur prétendent que cette église, si célèbre depuis son établissement, & qui forme une partie si respectable de l'église universelle, a constamment soutenu l'opinion de la prééminence des conciles généraux sur les papes. Il cherche donc quels fondemens peut avoir cette assertion : il examine les décrets des conciles de la Gaule, les plus célèbres décisions de son clergé, les maximes constantes de l'université de Paris, les capitulaires des rois de France, & les opinions des plus fameux docteurs que ce royaume ait eu jusqu'au XVe. siècle ; non-seulement il n'y trouve pas la moindre trace des prétendues *libertés* ; mais au contraire, il y voit enseignée évidemment la suprématie de l'évêque de Rome.

Non-content d'avoir établi la preuve victorieuse que fournit en faveur de l'autorité suprême & infaillible du pontife Romain, le témoignage constant & uniforme de l'église entière dans les conciles œcuméniques, & celui même de l'église gallicane, il a pensé que son travail resteroit imparfait, s'il ne s'attachoit pas à réfuter les sophismes de ses adversaires. Le plus spécieux & le plus séduisant est celui qu'ils ont avancé, en attaquant l'authenticité des décrétales Isidoriennes. Febronius & ses partisans ont prétendu que ces décrétales avoient été fabriquées par un personnage assez obscur, appelé *Isidorus Mercator*, ou plutôt *Peccator*, qui vivoit au tems de Charlemagne, & que ces écrits, pour la plupart supposés, avoient été l'époque du ren-

versement de ce beau système, qui avoit regné pendant les huit premiers siècles de l'église, & qu'ils voudroient voir rétabli. Le P. Sangallo a donc jugé à propos de consacrer une partie de son ouvrage à une analyse exacte & raisonnée de ces fameuses décrétales. Il fait voir la foiblesse des raisons qu'on allègue pour les décréditer; il répond victorieusement à toutes les objections, & il démontre combien plus probable est l'opinion des écrivains qui ont attribué les décrétales au fameux archevêque de Séville, S. Isidore, qui dans le commencement du septième siècle, fut un des plus beaux ornemens de l'église d'Espagne.

Après avoir rejeté les décrétales Isidoriennes, Febronius avoit conclu qu'il devoit aussi rejeter tous les auteurs dont les opinions, puisées dans cette *source impure*, étoient opposées aux siennes; & comme il étoit naturel qu'il se demandât à lui-même, où il falloit chercher la véritable tradition de l'église, il avoit fait un catalogue d'auteurs auxquels il prodiguoit les plus pompeux éloges, en les regardant comme les plus éclairés & les plus zélés défenseurs de la saine doctrine. Le P. Sangallo a donc pris la peine d'examiner chronologiquement le mérite & les opinions de ces auteurs; il montre que la plupart ont été des hommes obscurs & de mauvaise foi, qui n'ont pris la plume que par des vues d'ambition, de jalousie ou d'intérêt, & dont plusieurs se sont rétractés sur la fin de leur vie; ainsi qu'a fait Febronius lui-même, dont la rétractation est parvenue à la connoissance de notre auteur au moment où il se préparoit à publier son ouvrage.

(*Efemeridi letterarie.*)

RAGIONAMENTO sopra l'arte di governare , &c.
Discours sur l'art de gouverner , prononcé par
 Nicolas Spedalieri , Sicilien , à l'académie des
 Quirini ; avec cette épigraphe : Discite justitiam
 moniti. *Æn. VI.* A Rome , chez Cafaletti.
In-4to. 1779.

Lieux communs de politique & de morale ;
 auxquels l'auteur a joint un tableau de la consti-
 tution de Rome , & l'éloge du pontife regnant.

RAGIONAMENTO sulla influenza della religione
 christiana , &c. *De l'influence de la religion*
chrétienne sur la société civile. Discours pro-
noncé à l'académie des Arcades ; avec cette
épigraphe : Vis consilii expers mole ruit suâ.
 A Rome , chez Michel - Ange Barbiellini.
In-4to. 1779.

Ce discours est du même auteur que le pré-
 cédent. L'abbé Spedalieri y combat les senti-
 mens de ceux qui voudroient exiler de la so-
 ciété la révélation & le sacerdoce. Il fait voir
 que les loix morales , sans la sanction que la reli-
 gion leur donne , sont insuffisantes pour faire rem-
 plir aux hommes leurs devoirs mutuels. La néces-
 sité de la religion établie , il passe ensuite à l'insti-
 tution du sacerdoce , & aux avantages qui en
 résultent pour la société. Ceci le conduit natu-
 rellement à l'éloge du pontife regnant , dont il
 préconise les vertus & le zèle pour le bien de
 l'église , sans oublier le soin qu'il prend de faire
 fleurir dans ses états le commerce & les arts.
 Les travaux qui se font aux marais Pontins ,
 ont fourni à l'orateur un des plus beaux mor-
 ceaux de son discours.

R I M E toscane, &c. *Poésies toscanes de Paul-François Fioravanti, noble patricien de Pistoie, des académies de Sienne, de Bologne, & de celle des Arcades. A Florence, 1780, de l'imprimerie d'Allégrini. In-8vo. de 122 pages.*

La plus grande partie de ces poésies roule sur des sujets sacrés; quant au titre que M. Fioravanti peut avoir au nom de poète, qu'on en juge par ce sonnet sur la mort de St. Louis de Gonzague.

Oggetto, oimè, di duolo acerbo e forte!
 Giace il fior d'onestade al suol reciso,
 E tutte le virtù confuse e smorte
 Intorno a lui cangiaro in pianto il riso.
 Spento è quel chiaro sol, che il più preciso
 Sentier mostrava dell'Empirea Corte,
 Or che le nere insegne alzar nel viso
 Del mio Garzon potè superba morte.
 Dove, o Fede, o Pietà, nel mondo errante,
 Dove mai troverete amore uguale,
 Dove amico più fido, e più costante?
 Di morte, ah nò, che non potea lo strale,
 Quando giunse a ferire il vostro amante,
 Piaga farvi più acerba e più fatale.

(*Novelle letterarie.*)

DE Febri nosocomicâ. Mediolani, 1779. Apud Josephum Galeazzi. In-8vo.

Beaucoup de personnes vont chercher le soulagement de leurs infirmités dans les hôpitaux, qui deviennent pour elles une nouvelle source de maladies, dont une des plus dangereuses est la fièvre, appelée *nosocomique*. Le docteur Ciera

354 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

a donc rendu un service à l'humanité, en faisant des recherches sur la cause & la nature de ce mal, & en assignant les remèdes qui le peuvent guérir.

(*Novelle letterarie.*)

PRINCIPI di Morale Cristiana, &c. *Principes de morale chrétienne, utiles à toutes les personnes qui veulent s'instruire dans la direction de leur conscience & de celle des autres ; recueillis par le P. Albert Pappiani, professeur de théologie au séminaire Florentin, & président de l'académie des théologiens dogmatiques. A Florence, 1780, de l'imprimerie de François Allégrini. In-4to. de 392 pag.*

L'homme ne pourra jamais rentrer dans cet état d'innocence, où le créateur l'avoit placé, sans la lumière pure de la révélation, & le secours puissant de la grace. L'une nous fait connoître les véritables droits de la nature, l'autre nous soustrait à la misère, qui fut la suite du péché. C'est sur ce fondement que le P. Pappiani a entrepris d'établir les vrais principes de la morale chrétienne, afin de ramener dans le droit chemin, l'homme que ses passions en ont écarté, & de lui enseigner la manière de revenir à Dieu. L'étude propre de l'homme est de s'éclairer sur ses propres actions : dans cette étude, il doit être guidé par sa conscience, & ses démarches doivent être réglées par la loi. La connoissance du mal l'engagera à s'en éloigner ; se voyant obligé de vivre avec d'autres hommes, il respectera les liens de la société ; tel est le but vers lequel l'habile théologien veut diriger le pécheur. Son ouvrage est un excellent traité de morale chrétienne ; les principes

en sont exposés avec beaucoup de clarté , & appuyés de différens passages de l'Écriture & des Peres.

(*Novelle letterarie.*)

DIO Redentore, &c. *Dieu Rédempteur*, poëme ; par Jacques Agnelli de Ferrare. A Bologne, 1780. In-4to. de 215 pag.

Il Re de' Re , prima de' tempi eterno ,
Riparator delle follie mortali ,
L'increato Saper , che nel superno ,
D'immensa sua Divinità sull' ali ,
Fecondo si avvolgea splendor Paterno ,
E si velò d'inferme spoglie e frali ,
Sul più tremendo insieme, e sul più santo
Altar d'amor, vittima e Nume, io canto.

Ainsi commence ce poëme divisé en douze chants, dont le premier-offre un tableau succinct des œuvres merveilleuses de J. C. jusqu'au jour de sa passion, & dont les autres contiennent des peintures assez pathétiques des tourmens qu'endura le Sauveur jusqu'au moment où il expira sur le Calvaire. Le poëte contem-
ple Jesus, priant dans le jardin des Oliviers :

Di sanguigno sudor spremesi un'onda ,
Di cui Giesù tutto il gentil sembiante ,
Tutto dal crin dorato al piè s'inonda :
Grondan le nivee guance , il palpitante
Petto, l'eburnea sua fronte ne gronda ;
E già le tante gonfie stille , e tante
Del puro Sangue suo scosse dal duolo ,
Scorrono in rivi a serpeggiar sul suolo.

Il le revoit ensuite dans le palais de Pilate, & il dit :

Ampio è l'atrio feral con un adorno
 Di libiche colonne ordin verusto ,
 Che maestosamente d'ogn'intorno
 Degn'atrio il fanno al tribunal d'Augusto :
 Quella l'arena fù , dove di scorno
 E di catene orribilmente onusto ,
 Tratto è Giesù , quando a sfamar le brame
 S'incominciò del deicidio infame.

On peut juger par les stances que nous venons de citer , du ton qui regne dans ce poëme , dont les journalistes de Florence ont trouvé la versification nombreuse , & le style plein d'élégance.

(*Novelle letterarie.*)

I mali che distruggono la felicità di uno stato ;
 &c. *Des maux qui détruisent la félicité d'un état ;* par Boniface de Luri , capucin. A Vérone , chez les héritiers de Marc Maroni. In-8vo. de 204 pages , 1779.

Le panégyriste de Clément XIV , & du cardinal Guido Bentivoglio , paroît aujourd'hui comme instituteur politique. Les maux qui lui paroissent les plus funestes au bonheur des états sont , selon lui , la décadence de la religion , la mauvaise éducation , l'ignorance , l'oisiveté , le luxe , la trop grande liberté des ministres & leur infidélité. Tout cela lui donne lieu de faire un livre divisé en sept chapitres , & terminé par un *discours aux princes* , dans lequel il résume toutes les maximes répandues dans son ouvrage.

(*Novelle letterarie.*)

I pregi della vera amicizia , &c. *Le prix de la*

véritable amitié , ouvrage dédié à son excellence madame Matilde Bentivoglio , par Boniface de Luri , capucin ; avec deux lettres de l'auteur ; la première écrite à un ami , sur l'amitié des femmes , & la seconde à une dame , sur l'amitié conjugale. A Vénise , chez l'héritier de Nicolas Pezzana. In-8vo. de 208 pages , 1779.

Si dans l'ouvrage précédent , l'intérêt que le P. Boniface prend au bonheur des états a dirigé sa plume , il paroît que dans celui-ci , il a été animé du desir d'être utile à ses semblables , en leur faisant connoître tout le prix de la véritable amitié. En traitant cette matiere , non-seulement il a joint à ses propres réflexions , celles des philosophes , des orateurs & des poètes du paganisme , mais encore les maximes qu'il a su puiser dans les SS. Peres , & l'Ecriture. Après cela , nous serions tenté de faire un éloge particulier de son cœur , où paroît triompher cette belle maxime de Pic de la Mirandole : *Iniquitas nulla major , quam amicum fallere* ; mais notre devoir nous oblige à rendre justice à l'érudition , à l'élégance de style dont ce moraliste a enrichi son traité. Parmi les maximes généreuses qui y sont répandues , nous allons choisir quelques-unes de celles qui nous ont paru les plus propres à en donner une idée favorable : *Par quels sentimens , dit l'auteur , l'homme approche-t-il plus de la divinité , que par ceux d'une amitié vraie & constante , & qui a la vertu pour base ?* Et dans un autre endroit : *La nature de l'homme est d'aimer ; sa passion est l'amour ; il ne vit que pour aimer , il n'aime que pour vivre. La nature offre aux yeux des hommes , le système des êtres créés , comme*

358 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

un tableau immense, afin qu'ils y puissent voir empreintes les marques de la divinité, & comme un modele de l'union qui doit regner parmi eux.

(*Novelle letterarie.*)

ALOYSI amici episcopi Camerinenfis & Farianenfis opera pastoralia. Tom. II. Camerini ex typographiâ Vincentii Gori, 1779. In-4to.

Nous avons parlé dans notre journal de mars dernier (*) du premier tome de cet ouvrage. Le second contient dix-sept homélies, & d'autres opuscles sur des sujets de piété ; l'éloquence & l'érudition qu'on trouve dans les écrits du savant auteur, déposent en faveur de ses talens, & sont très-propres à lui concilier l'estime des lecteurs ; le style de ses homélies est solide, grave, énergique, enfin, tel que doit l'être celui d'un évêque qui veut toucher & instruire.

(*Efemeridi letterarie.*)

IN morte del nobilissimo signore Conte Don Gaetano, &c. *Sonnets sur la mort du comte Don Gaetan Caccia di Castellazzo ; par le comte Antoine Marie Catanea de Proh. A Verceil 1780. In-12.*

Tribut qu'un ami paie à la cendre de son ami enlevé à la fleur de son âge. Ces sonnets font autant d'honneur aux sentimens de l'au-

(*) Page 375.

teur qu'à ses talens. La sensibilité, la simplicité & l'élégance en font le caractère.

(*Efemeridi letterarie.*)

ELOGIO di Pomponio Attico, &c. *Eloge de Pomponius Atticus.* A Milan. In-8vo. 1780.

Il y avoit dix-huit siècles que la vie de cet homme illustre n'étoit connue que par l'abrégé que nous en a laissé Cornelius Nepos; il étoit réservé à l'auteur des éloges de Galilée, de Newton, de Cavalier, & du comte Donato Silva, de nous en donner un tableau qui pût flatter le goût philosophique de notre siècle.

L'abbé Frisi commence par la peinture du siècle malheureux qui vit naître Atticus; il s'étend ensuite sur les avantages qu'il avoit reçu de la fortune & de la nature; sur ses liaisons avec Caius Marius, Lucius Torquatus, & sur-tout avec Cicéron. Il le peint se dérochant aux proscriptions de Sylla, dans lesquelles il pensa être enveloppé, se retirant à Athenes pour y cultiver les lettres en paix, revenant enfin dans sa patrie, où ses talens & ses vertus lui concilierent l'estime & l'amitié des plus grands hommes de la république. Le discours est terminé par un parallèle de Cicéron & d'Atticus.

A N G L E T E R R E.

OBSERVATIONS made during a tour, &c. *Observations en forme de lettres écrites durant un voyage dans quelques parties de l'Angleterre, de l'Irlande & du pays de Galles.* In-4to. 1780. A Londres, chez Becket.

En réfléchissant à cette foule d'écrits où l'on

nous donne des relations de divers pays, sous le titre de *Tours*, *Voyages*, &c. nous avons jugé que la plupart étoient les productions d'auteurs, qui sans être jamais sortis de leur cabinet, ne faisoient que copier les récits des véritables voyageurs; nous ne nous sommes point trompés dans notre opinion; ces sortes d'ouvrages sont d'une exécution facile, & d'un prompt débit; il n'y a donc pas lieu de s'étonner si nous en sommes inondés de toutes parts.

Un grand nombre d'erreurs grossières en géographie, nous fait soupçonner que l'auteur des nouvelles lettres n'a jamais visité les lieux dont il fait la description. Son livre est un roman, mais un roman très-agréable, & il a bien senti qu'il ne pourroit que plaire à ses lecteurs, s'il embellissoit par des fictions ingénieuses & par des tableaux intéressans, les détails pleins de sécheresse des premiers observateurs. Lorsque les monumens des arts lui manquent, il peint les beautés de la nature, & quand elle ne lui offre rien qui puisse donner matière à des observations physiques, il a recours aux réflexions morales. Pour mettre nos lecteurs à portée de juger du ton qui regne dans cet ouvrage, nous allons en transcrire une épisode qu'on peut regarder comme une pastorale.

» Après avoir quitté le village de Taymouth ;
 » dit le prétendu voyageur, nous côtoyâmes la
 » rive occidentale du Loch (*), & nous vîmes
 » ce nombre infini de cascades dont l'eau va
 » se rendre dans ce lac. Il commençoit alors à
 » faire nuit, mais la lune brilloit dans tout son
 » éclat. L'air étoit calme, la surface du lac unie

(*) Lac d'Ecosse.

» comme

» comme une glace ; il n'y avoit pas un seul
» nuage au ciel ; le silence régnoit par-tout.
» Nous marchions donc environnés des plus
» charmans objets , lorsque nous fûmes arrêtés
» soudain par la voix d'une personne qui chan-
» toit une espece d'hymne à la déesse brillante
» de la nuit. Un de mes compagnons de voya-
» ge, & moi , nous nous avançames vers le
» lieu d'où partoît cette voix , & nous apper-
» çûmes une jeune paysanne au milieu d'un
» troupeau de vaches , avec deux petits enfans
» qui jouoient sur la pelouse devant elle. Ce
» spectacle étoit ravissant. L'innocence de cette
» jeune personne écartoit loin d'elle tout sujet
» de crainte. Elle continua sa chanson à la-
» quelle elle sembloit prendre d'autant plus de
» plaisir que nous paroissions en prendre nous-
» mêmes à l'écouter. Nous lui adressâmes la
» parole avec douceur, elle nous répondit de
» même. Elle nous dit que les travaux de la
» journée étant finis, elle étoit venue avec ses
» freres se reposer dans cet endroit, où ses va-
» ches, qui sembloient écouter son chant avec
» plaisir , l'avoient suivie. Mais, ajouta-t-elle,
» je ne vous en dirai pas davantage, & je ne
» chanterai pas que vous n'ayez pris un peu de
» ce lait, le seul rafraîchissement que je puisse
» vous offrir. L'invitation étoit trop gracieuse
» pour ne pas s'y rendre, & nous prîmes le
» vase qu'elle nous présenta. Maintenant, con-
» tinua-t-elle, je vais reprendre ma chanson ;
» Aussi-tôt s'appuyant sur une de ses vaches,
» elle recommença à faire entendre une voix
» qui nous eût arrêtés encore long-tems ; mais
» la nuit devenoit obscure, les parens de la
» jeune paysanne l'attendoient à leur maison ;

" elle nous souhaita donc un heureux voyage ;
 " & s'éloigna de nous.

(*Critical Review.*)

MEMOIRS of the marshall duke of Berwick, &c.
*Mémoires du maréchal duc de Berwick, écrits
 par lui-même. 2 vol. in-12. A Londres, chez
 Cadell. 1779.*

Ces mémoires écrits en françois par le duc de Berwick, finissent à l'année 1716 ; le traducteur Anglois y a fait un supplément, & les a continués jusqu'à la mort du héros, arrivée en 1734.

MODERN anecdote, &c. *Anecdote nouvelle sur
 l'ancienne famille des Kinkvervankotsdarspraken-
 kengotchderns ; conte dédié à l'hon. Horace
 Walpole ; petit in-8vo. A Londres, chez Da-
 venhill.*

Nous ignorons quel est l'auteur de ce pamphlet, mais si nous en conjecturons par quelques endroits, nous pouvons le regarder comme l'ouvrage d'une femme. Nous ne savons pas non plus pourquoi il porte le titre de conte & d'anecdote, il paroît que l'auteur eût pu tout aussi-bien lui donner celui de nouvelle ou d'histoire. Mais qu'on l'appelle comme on voudra, il faut toujours convenir qu'il est bien écrit, & que sa lecture peut fournir quelques momens agréables. Il n'y a rien de neuf dans le sujet ; l'héroïne, appelée Cecile, est une jeune personne qui tyrannisée par un pere capricieux & par un foupirant qu'elle n'aime point, se fait enlever par un galant, pour éviter un mariage fâcheux ; si l'intrigue est commune, la morale n'en est

guere pure , & nous n'avons nullement besoin qu'on propose aux jeunes demoiselles l'exemple de Cecile. Cependant nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le style naïf & coulant de cette historiette ; les caracteres y sont peints avec les couleurs les plus vives ; on y trouve de la chaleur & de l'imagination, ce qui fixe toujours l'attention d'un lecteur sur les objets même les plus frivoles.

(*Critical Review.*)

THE Canadian freeholder , &c. *Le franc-tenancier Canadien : en trois dialogues , entre un Anglois & un François établis au Canada.* Vol. III. In-8vo. Londres , chez White.

Dans le premier volume de cet ouvrage , dont nous avons déjà parlé , (*) l'auteur avoit donné des observations sur l'acte de Quebec & la charte de Boston , avec un plan de réconciliation entre l'Angleterre & ses colonies ; dans le second il avoit examiné le jugement rendu par la cour du banc du roi , concernant l'autorité de sa majesté Britannique sur les pays conquis ; le troisieme renferme de nouvelles considérations sur un accommodement entre l'Angleterre & l'Amérique ; pour l'effectuer , l'auteur propose 1^o. de rassurer les Américains sur la crainte qu'ils ont que le parlement n'établisse chez eux l'épiscopat sans le consentement de leurs assemblées nationales ; 2^o. de faire des changemens aux constitutions des conseils provinciaux dans tous les gouvernemens de l'Amérique , qui n'ont

(*) *Esprit des Journaux* , mars 1780 , page 413.

364 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

point de charte, & qui sont soumis aux ordres du roi. Il veut aussi qu'on augmente le nombre des membres qui entrent dans ces conseils, & qu'ils possèdent pendant toute leur vie le droit d'y siéger, sans être exposés au hasard de le perdre, suivant les volontés arbitraires de la cour. Tout ce plan est accompagné d'observations sur lesquelles il seroit inutile d'entrer dans un long détail, & qui sont très-bien discutées par les deux interlocuteurs : on remarque dans cet écrit beaucoup d'impartialité, mais nous croyons que l'auteur lui a donné une étendue qui pourroit être fatigante.

(*Critical Review.*)

SPECULATION, &c. *Spéculation, ou défense du genre humain, poëme. In-4to. A Londres, chez Doddsley. 1780.*

Nous n'avons point vu depuis long-tems des vers aussi-bien faits que ceux-ci ; on y retrouve cette facilité, ce naturel qui brillent dans les poésies de Prior, de Swift & de Gay, dont l'auteur s'est attaché à imiter la manière, afin de répandre quelque agrément sur un sujet qui n'en paroît guere susceptible.

(*Critical Review.*)

A tour in Ireland, &c. *Voyage en Irlande, avec des observations sur l'état actuel de ce pays ; par Arthur Young. In-4to. A Londres, chez Cadell. 1780.*

Lorsque nos voyageurs étoient occupés à poursuivre leurs découvertes dans l'Inde & dans l'Amérique, pour enrichir l'Europe des trésors de ces vastes contrées, ils procuroient certainement

moins d'avantages à leur patrie , que l'homme qui par ses recherches sur l'histoire-naturelle , le commerce & l'agriculture de son pays , lui fait connoître ses propres richesses , & l'excite à les augmenter. Considéré sous ce point de vue , le voyage de M. Young peut être regardé , sinon comme aussi célèbre , au moins comme plus utile que ceux de Gama & de Colomb.

Pendant ce voyage , commencé en 1776 , & terminé en 1779 , M. Young a visité les lieux habités par les plus fameux cultivateurs de l'Irlande , & c'est dans les entretiens qu'il a eus avec eux , qu'il a puisé toutes ces observations importantes dont son ouvrage est rempli. Rien de ce qui concerne l'économie rurale n'est échappé à ses yeux. La culture des arbres , la nourriture des bestiaux ; la nature du sol , l'amélioration de divers terrains , les progrès du commerce , la population , les mœurs & les usages , il a tout vu , tout examiné. En considérant le grand nombre ainsi que l'exactitude des détails dans lesquels il entre , on ne peut refuser son éloge aux talens que cet auteur vient de développer : nous en recommandons la lecture à tous ceux qui sont curieux de connoître l'état de l'Irlande.

(*Critical Review.*)

THE beauties of British antiquity , &c. *Choix d'antiquités angloises , tiré des écrits des plus célèbres antiquaires , avec des notes & des observations ; par Jean Collinson. In-8vo. A Londres , chez Longman. 1780.*

Dans la disposition de ses matériaux , l'auteur de cette compilation a suivi l'ordre chronologique ; il commence donc par les monumens

qui nous restent des premiers Bretons , tels que le temple d'Abury , près Marlborough , dans le comté de Wiltshire ; celui de Rowbright , dans le comté d'Oxford , &c.

Viennent ensuite les monumens des Romains. La description de Bath , tel qu'il étoit en 1542 , de l'ancien Ariconium , & du château de Camelot. Les antiquités Romaines de Londres , les châteaux de Richborough , de Burgh , le phare du château de Douvres , & les chaussées construites par les Romains.

La description des antiquités Saxonnes comprend l'église de St. Pierre à Oxford , celles d'Ifley , de Stukely , du château de Douvres , & de St. Jean , dans la province de Suffex.

L'auteur termine son recueil par les antiquités Normandes ; elles consistent en châteaux , abbayes , cathédrales , &c. tels que les châteaux de Kenilworth , de Rochester , de Caregkennin , &c. Les abbayes de Glastonbury & de Westminster , la cathédrale de Durham , &c.

Les descriptions de tous ces monumens sont accompagnées de remarques & de notes instructives.

(*Critical Review.*)

THE deaf lover , &c. *L'amant sourd , farce en deux actes , telle qu'elle a été représentée sur le théâtre de Covent-Garden ; par F. Pilon. In-8vo. A Londres , chez Bowen.*

Une farce est faite pour être jouée , & non pour être lue ; comme celle-ci a été représentée plusieurs fois , il est à supposer qu'elle n'est pas sans mérite.

(*Critical Review.*)

POETICAL effusions, &c. *Effusions poétiques, suivies d'une imitation en vers de la guerre d'Inisthona. In-4to.*

Ces effusions sont celles du goût & du génie. L'építaphe suivante, qui est une des meilleures piéces de poésie en ce genre, donnera une idée du talent de l'auteur.

Epitaph on Mrs. W--n. ()*

- » All cold, beneath this narrow heap,
- » W--n's angel charms in silence sleep;
- » And here the ties of virtue end,
- » The tender mother, wife and friend.
- » For her each gentle bosom grieves;
- » 'Tis not the turf alone that heaves;
- » Pity and love her loss deplore;
- » Their fav'rite child can feel no more.
- » And see, the woodbine loves to stray
- » Around the sod that clasps her clay;
- » The primrose with the violet vies,
- » To deck the grave where beauty lies.

(*) *Építaphe de Mistrifs W--n.*

Sous ce tombeau sont ensevelis les célestes attraits de W---n. Ici la mort brise les liens de la vertu; ici se perdent les doux noms de mere, d'épouse & d'amie.

Ce n'est pas seulement la terre qui la couvre, qui semble palpiter, tous les cœurs tendres soupirent. L'amour & la pitié déplorent la perte d'un enfant chéri qui ne respire plus.

Voyez, comme ce chevre-feuille se plaît à étendre ses branches sur le gazon sous lequel elle dort. La primverre & la violette s'unissent pour parer le dernier asyle de la beauté.

- » Here melancholy, lonely maid;
 » Shall oft the live-long night be laid;
 » And when the morning beam appears,
 » Revive the verdure -- with her tears. «

Les sonnets qui se trouvent dans le recueil sont bien écrits, & se font lire avec plaisir; l'ode au malheur est pleine d'élégance & de pathétique. On auroit dû omettre *La guerre d'Inisthona*, qui plaira toujours davantage dans la traduction en prose que M. Macpherson a faite des poèmes d'Osian. (*Critical Review.*)

THE times, &c. *Le tems présent*, comédie nouvelle, par M. Griffith, telle qu'elle a été jouée sur le théâtre royal de Drury-Lane. In-8vo. Londres, chez Fielding & Walker.

On peut voir l'extrait que nous avons donné de cette pièce, dans notre journal de février dernier, à l'article des spectacles. Nous nous contenterons d'ajouter qu'elle est bien écrite, & que les caractères y sont en général bien tracés & bien soutenus.

(*Critical Review.*)

HISTORY of a french loufe, &c. *Histoire d'un pou françois; ou l'espion d'une nouvelle espece, en France & en Angleterre.* In-8vo. Londres, chez Becket.

Satyre indécente & ridicule, où tout répond

Ici, la mélancolie, cette déité solitaire, veillera dans l'ombre des nuits, & quand les premiers rayons du jour commenceront à luire, elle arrosera la verdure de ses larmes.

à la grossièreté du titre ; & que nous n'annonçons que comme une nouvelle preuve de l'excès où la licence de la presse est portée en Angleterre. Pour faire juger de l'esprit, de la profonde pénétration & des sublimes spéculations de l'auteur de cet ouvrage, il suffit de dire qu'on y trouve une prétendue lettre d'un ministre François, qui contient le détail de tous les arrangemens que le roi de France est censé avoir pris d'avance pour l'instant où il sera maître de l'Angleterre. On transportera à Saint-Germain le roi, la reine & toute la famille royale ; on mettra les jeunes princes dans l'église, & on en fera des cardinaux ; on fera du parlement d'Angleterre plusieurs cours particulières qui seront comme les parlemens de France ; le lord Shelburne sera vice-roi d'Irlande pour l'Espagne, & le congrès Américain nommera le marquis de Rockingham protecteur des libertés d'Ecosse. En vérité, quand on pense que tout le piquant de ces sortes d'ouvrages que la curiosité & la difficulté de se les procurer font rechercher quelques momens, se réduit le plus souvent à de pareilles imbécillités, peut-on s'empêcher de croire que le meilleur moyen de les décréditer, c'est de les faire connoître ?

ACCOUNT of the methods, &c. *Détail des méthodes suivies dans le traitement des maladies cancéreuses & squirreuses, & des autres tumeurs dures ; par M. J. O. Justamond, de la société royale. In-8vo. Londres, chez Cadell.*

Cet ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première l'auteur traite des cancers ulcérés ; dans la seconde, il s'occupe des tumeurs squirreuses ou des cancers cachés ; & dans la troisième,

de la maladie connue sous le nom de dépôt laiteux ou engorgement de lait.

La première personne que M. Justamont fait mention d'avoir traitée dans une maladie cancéreuse, est une dame qui s'adressa à lui, l'an 1770. Sa maladie étoit d'une espèce très-maligne, & elle en étoit affligée depuis plus de treize ans. Elle avoit commencé par deux tumeurs squirreuses ; & il y avoit environ trois ans qu'on avoit fait disparaître ces tumeurs par la méthode de M. Guys.

M. Justamont auroit bien voulu prescrire à sa malade le bain de ciguë, qu'il avoit vu recommandé dans un ouvrage traduit depuis peu de l'allemand ; mais craignant que la simple proposition n'alarmât cette dame, il eut recours à l'usage interne de l'extrait de ciguë, & à l'application extérieure de cette même plante en cataplasmes & en fomentations. Pendant un an & demi, la malade fit usage d'extrait de ciguë, de quinquina, de sublimé, de cataplasmes de carottes, & de divers autres remèdes, sans en retirer aucun soulagement, son état au contraire empirait de jour en jour.

Alors M. Justamont eut recours à un topique, composé d'une teinture de sel ammoniac & de fer, mêlés par égales portions dans de l'esprit-de-vin rectifié, d'une dose d'huile de vitriol, & d'une dose d'huile de tartre. Il employa ce remède de la manière suivante.

» Je trempois, dit-il, un petit pinceau dans
 » ce mélange, & je passois ensuite le pinceau
 » ainsi mouillé sur les bords des ulcères, &
 » sur toutes les parties dures, en prenant toutes
 » les précautions possibles pour que ce liquide
 » ne s'insinuât pas dans les ulcères mêmes. Je
 » laissois sécher les parties mouillées, & je cou-

» vris les ulceres , ainsi que les bords, d'un
» linge sec. Comme il n'étoit guere possible
» d'empêcher qu'il ne s'insinuât dans les ulceres
» aucune goutte de cette liqueur qui étoit très-
» mordante , la malade souffroit un peu pen-
» dant l'opération, mais la douleur cessoit aussi-
» tôt. Je lui avois recommandé d'enduire de
» ce liquide les bords des ulceres & les parties
» dures, deux ou trois fois par jour, ou même
» plus souvent si elle le pouvoit. Trouvant au
» bout de peu de temps un changement visible
» en mieux, je me hasardai à faire usage plus
» librement de cette liqueur, & après en avoir
» enduit comme ci-devant les parties dures,
» j'y trempai quelques morceaux de linge, que
» j'étendis ensuite tout mouillés sur les mêmes
» parties & les bords des ulceres. Par ce moyen
» le liquide conserva plus long-tems son action
» sur les parties affectées, & la malade n'eut
» autre chose à faire que de mouiller le linge
» avec le pinceau, lorsqu'il étoit sec. Quand je
» me fus apperçu d'un changement produit par
» le liquide dans les bords des ulceres & les
» parties dures, je résolus de laver les ulceres
» mêmes avec ce liquide, que je délayois aupara-
» vant dans de l'eau, & dont je verfois quelques
» gouttes sur ma langue pour le goûter & pour
» m'assurer s'il étoit assez doux. Quand je trou-
» vois les bords des ulceres enflammés & escoriés
» par l'usage fréquent de cette liqueur mordante,
» je suspendois le remede jusqu'à ce que ces
» parties fussent rétablies, ce qui ne manquoit
» guere d'arriver au bout de vingt-quatre heures.
» Je procédaï de cette maniere pendant trois
» mois environ, au bout desquels les souffrances
» de la malade se trouverent considérablement
» diminuées, les tumeurs dures amollies, & la

» suppuration des ulcères en meilleur état.

Malgré ces apparences avantageuses, la malade n'étoit pas guérie. M. Justamont réfléchissant sur les bons effets de son liquide administré à l'extérieur, imagina qu'un remède de même nature pris intérieurement, auroit probablement le même succès. Les fleurs martiales lui parurent la préparation qui se rapprochoit le plus de la première. Il en fit faire des pillules avec une dissolution de gomme arabique. Chaque pillule contenoit trois grains de fleurs martiales, & la malade prit d'abord deux pillules par jour. M. Justamont fit mettre ensuite cinq grains dans chaque pillule, & il en vint peu-à-peu jusqu'à faire prendre à la malade douze de ces pillules par jour.

» Après avoir suivi cette méthode pendant
 » six semaines, dit l'auteur, je m'apperçus d'une
 » amélioration visible dans la santé de ma ma-
 » lade; son teint s'étoit éclairci, la force lui
 » étoit revenue en partie. Encouragé par ces
 » heureux commencemens, & trouvant que
 » mon remède opéroit bien, j'augmentai la dose
 » des fleurs martiales jusqu'à dix grains par pil-
 » lule, & je fis prendre à la malade depuis
 » douze jusqu'à vingt de ces pillules par jour.
 » Le seul inconvénient qui en ait jamais ré-
 » sulté, est un petit mal d'estomac qui lui pre-
 » noit de tems à autre, mais qu'elle dissipoit
 » aisément avec un peu d'eau-de-vie ou du vin
 » chaud, & qu'il faut peut-être attribuer au-
 » tant à la fatigue d'avaler un si grand nom-
 » bre de pillules par jour, qu'à la qualité du
 » remède. J'observerai que ma malade peut
 » avoir pris pendant assez long-tems sans au-
 » cun inconvénient deux ou trois dragmes de
 » fleurs martiales par jour l'un portant l'autre,

» Quelques-uns de ceux que j'ai traités dans
» des maladies semblables, ont pris de trois
» dragmes & demie à une once de ces fleurs,
» dans le même espace de tems, sans en res-
» sentir non plus la moindre incommodité ;
» quoiqu'il faille convenir qu'il en est de ce
» remede ainsi que de tous les autres, qui ne
» conviennent pas, pris en même quantité, à
» tous les estomacs ; de maniere qu'en géné-
» ral, soit que les pillules contiennent cinq
» ou dix grains, il faut restreindre dans les
» deux cas-la dose à environ deux dragmes
» par jour, ce qui ne peut incommoder aucun
» malade. Cette dose paroîtra encore prodigieuse, si on considère combien l'usage de ce
» remede a été rare jusqu'à présent, & quand
» on en a fait usage, combien on a été ré-
» servé sur la quantité.

Au bout de trois ou quatre mois d'un traitement semblable, la malade se trouva grandement soulagée à toutes sortes d'égards, mais la surface de l'ulcere présentoit toujours une apparence cancéreuse. M. Justamont résolut alors d'y appliquer l'arsenic extérieurement ; & il se servit pour cet effet d'une préparation qui lui fut communiquée par M. le docteur Morris, & qui consistoit en un mélange par portions égales, d'arsenic, de cuivre, d'étain & de mercure distillés dans l'esprit-de-vin, & ensuite dans l'huile de vitriol. Ce topique amollit entièrement les parties dures, & cicatrisa parfaitement l'ulcere ; mais il resta sur le bord antérieur de la partie affectée une bosse, qui fit soupçonner que le virus n'étoit pas totalement extirpé.

Entre beaucoup d'autres remedes pour les ulceres cancéreux, M. Justamont a essayé l'air fixe, auquel on a attribué dans ces derniers

tems des effets merveilleux ; mais il ne paroît pas qu'il en ait produit d'autre que de corriger la mauvaïse odeur de la plaie , & c'est à quoi on emploie avec autant de succès les fleurs de zinc , le *calamus aromaticus* en poudre , & divers autres topiques.

Ce qui paroît résulter le plus clairement de toutes les observations de M. Justamont sur le traitement de cette terrible maladie , c'est que tous les remèdes qu'il a essayés ont été insuffisans pour la guérir radicalement.

Dans la seconde partie de cet ouvrage , laquelle traite , comme nous l'avons dit , des tumeurs squirreuses , M. Justamont expose les moyens de cure dont il s'est servi dans ces maladies. Les fleurs martiales sont aussi le principal remède qu'il indique , avec quelques topiques relatifs à l'état de la tumeur.

A l'égard des dépôts laiteux , M. Justamont s'est servi d'une composition consistant en trois onces de sel ammoniac , dissoute dans une pinte d'eau commune mêlée avec une égale quantité d'eau de la reine d'Hongrie. On chauffoit ce mélange , & on y trempoit un linge qu'on étendoit ensuite sur la gorge de la malade.

(*Critical Review.*)

A L L E M A G N E.

D E S C R I P T I O codicum quorundam cuficorum , &c. *Description de quelques manuscrits cufiques , de la bibliothèque royale de Copenhague , qui contiennent des parties de l'Alcoran , accompagnée d'observations nouvelles sur l'écriture cufique des Arabes , & précédée d'une dissertation générale sur la manière d'écrire des Arabes , prise d'auteurs Arabes qui n'ont point*

encore vu le jour ; par M. Adler. A Altona , chez Burmeister , 1780. Grand in-4to. de 4 feuilles & un quart, avec fig.

La palaiographie ou ancienne écriture arabe ; étoit encore très-peu connue. M. Adler ayant découvert dans la bibliothèque du roi de Danemarck , cinq Mss. arabes de l'Alcoran , très-anciens , écrits en caractères cufiques ou vieux arabe , il est parvenu à les déchiffrer entièrement ; ce que le célèbre Fourmont , à qui ils avoient été envoyés autrefois , n'avoit pu faire. Combien ne doit-on pas favorablement augurer des talens de M. Adler , qui est sur le point d'entreprendre un voyage littéraire en Europe ! Sa dissertation répond à la question proposée par l'académie des inscriptions , aux voyageurs que le roi de Danemarck avoit envoyés en Arabie ; savoir : si dans les plus anciens Mss. arabes , il y a des voyelles ou des signes qui les remplacent. Les voyageurs n'y avoient pu satisfaire. Dans la première partie de sa dissertation , M. Adler fait connoître exactement les diverses sortes d'écriture arabe , avant & après Mahomet ; la seconde partie comprend la description des monumens cufiques & les immortalise : ce qui est fort intéressant pour la philologie. On démontre que les Arabes ont eu des points dans leur écriture dès le commencement , & pour en rendre les yeux de chacun juges , on a fait graver des exemples copiés sur les Mss. & un alphabet cufique , imité des mêmes , qui surpasse beaucoup tout ce qui a été publié jusqu'à présent en ce genre.

TENTAMEN disciplinæ scholasticæ , quatenus explicandi rationem scribendique exercitationes

376. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

completeitur. *Essai de discipline scholastique, qui embrasse la maniere d'expliquer & l'exercice d'écrire.* A Leipzig, 1779. In-4to. de deux feuilles & demie.

G. Kirchio . . . nuptias gratulatur, &c. *Compliment à M. Kirch sur ses nœces.* Ibid. 1 feuille & demie.

Ces deux petits ouvrages de M. Kirsten, n'ont besoin que d'être annoncés pour être recherchés des maîtres de la jeunesse.

VERSUCH einer paedagogik. *Essai d'éducation*, par M. Trapp, professeur de philosophie & de pédagogie, & inspecteur du séminaire d'éducation à Halle. A Berlin, chez Nicolai, 1780. In-8vo. de 502 pag. [1 rthlr. 4 gr.]

Réduire les maximes d'éducation en système qu'on puisse enseigner dans les universités, pour y former de bons maîtres, c'est le dessein de ce livre entrepris pour seconder l'établissement du séminaire fondé à cet effet, depuis trois ans, par le roi de Prusse, qui en a accordé la présidence au baron de Zedlitz, afin d'en hâter les progrès.

EPHEMERIDEN der menschheit. *Ephémérides de l'humanité.* A Leipzig, chez Weygand, 1780. Chaque cahier coûte 7 groschen broché.

On fait que c'est la continuation d'un journal commencé avec succès par M. Hëlin. Nous ne connoissons encore que deux cahiers de cette continuation. L'histoire de la fondation d'une maison d'orphélins à Schafhouse, est très-re-

marquable dans le premier cahier. Dans le second, entre un grand nombre de bons articles, on répond avec beaucoup de précision à la question : quelle est l'éducation préférable de la particulière ou de la publique ? Aucune éducation ne vaut mieux que la domestique, quand elle est bonne, mais quand la domestique est mauvaise, il n'y en a point de pire. Il faudroit qu'une maison d'éducation publique fût bien excellente, pour que l'on y élevât les enfans aussi-bien qu'ils le pourroient être par leurs pères & meres, qui, avec les qualités propres à cette fonction, auroient le tems & le courage de s'y appliquer : mais aussi on trouvera difficilement une pension ou un établissement quelconque, où l'éducation soit aussi négligée que la domestique ordinaire.

AMWEISUNG zum musikalisch zierlichen gesange
Méthode de musique vocale, avec des exemples ;
par M. Hiller. A Leipzig, chez Junius, 1780.
In-4to. de 18 feuilles. (1 reichthaler 4-gr.)

Ceci est un nouveau témoignage du zèle de M. Hiller, directeur de musique à Leipzig, pour perfectionner son art, & comme une suite de la méthode de chant qu'il a publiée il y a cinq ans. Il traite aujourd'hui des qualités de la voix & de la maniere de la perfectionner, de ses effets, de la liaison du texte avec les notes, de l'application des regles à plusieurs pieces de chant, des ariettes, &c. Il fait espérer dans sa préface, qu'il donnera dans la suite une histoire & une théorie complete de la musique.

OB d.e ehrenmaale die man Voltaire, &c. Si
les monumens érigés à la gloire de Voltaire,

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

peuvent faire honneur à notre âge. Traduit du danois de M. Rothe. A Leipzig & à Copenhague, chez Proft. 1779. In-8vo. de 88 pag.

Il fuffit de dire de cet écrit qu'on y soutient la négative.

DER Landwirth. *L'économe champêtre ; par M. Hube, secrétaire de la cour de Pologne. A Varsovie & à Dresde, chez Groell. 1780. 1er. cahier. Grand in-8vo. de 8 feuilles.*

Il sera fourni chaque année quatre cahiers semblables de cet ouvrage entrepris à la réquisition de la commission d'éducation de Varsovie. A en juger par ce commencement, il sera d'un service utile. La théorie en est bâtie sur les propres expériences de l'auteur. Ce cahier contient quatre traités. 1, De la marne. 2, De l'influence de la lune sur le tems, où on la combat. 3, Des poids d'Europe : comme ils dérivent de ceux des Romains, & les Romains des Grecs, c'est une raison de remonter à ceux des Grecs, plus faciles à déterminer par la comparaison de leurs monnoies substantes, faites de métaux sans alliage. 4, De l'utilité du gips ou plâtre dans l'agriculture.

JANOCIANA sive clarorum atque illustrium Poloniæ autorum, mæcenatumque memoriæ, &c. *Notice des auteurs illustres & des Mécènes de Pologne. Second vol. A Leipzig & Varsovie. 1779. In-8vo. de 20 feuilles.*

M. le chanoine Janozki a déjà étendu par plusieurs de ses ouvrages, la réputation des auteurs Polonois & de leurs protecteurs. On ne

fait pas s'il a dessein de les passer tous en revue : au moins dans son premier volume , il a omis à leur place , entr'autres , Jean de Hasco , Hofius & Sarbievius , sans compter l'évêque Zaluski , son généreux bienfaiteur. Cependant , comme dans son second volume , il fait espérer une suite , elle servira peut-être à remplir ces vuides. Ne fût-ce qu'en qualité de garde de la fameuse bibliothèque de Zaluski , M. Janoski est plus propre que tout autre à nous communiquer sur la Pologne , des connoissances littéraires qui nous manquoient. Il a gardé l'ordre alphabétique dans les 115 articles de son premier vol. & dans les 162 de son second , où il corrige bien des fautes échappées à Starovolski & à Joecher dans leurs dictionnaires. S'étendant peu sur la vie des auteurs , il s'est ménagé plus d'espace pour la notice de leurs ouvrages & des différentes éditions. Les Mss. sont aussi l'objet de son attention.

RÉFLEXIONS sur l'opposition formée par les états provinciaux de Mecklenbourg , à l'obtention du privilege illimité contre les appels. A Ratisbonne , 1779. In-4to. de deux feuilles , en françois.

Le privilege de ne point appeller ayant été accordé au pays de Mecklenbourg par l'art. XV de la paix de Teschen , a fait naître beaucoup d'écrits contradictoires. Celui-ci démontre les inconvéniens des recours par voie d'appel à Wetzlar & à Vienne , qui enlevoient des sommes immenses au pays , & ruinoient souvent les plaideurs. Les autres en allemand , sont :

ABRISS , &c. Exposition succincte du droit des

380 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

états du Mecklenbourg, de s'opposer à l'obtention du privilege illimité de ne point appeller ;
1779. In-4to. de 19 pag.

La gazette savante de Halle dit qu'on fait avec certitude que cet écrit est imprimé à Rostock. Il est réfuté par le suivant, dont le style est trop piquant.

SCHREIBEN, &c. *Lettre à M. de Viereck, 1779 ;*
In-4to. de 22 pag.

M. de Viereck avoit été envoyé à la diete de Ratisbonne par la noblesse du Mecklenbourg, pour travailler à excepter le XV art. de la paix de Teschen, de la garantie de l'Empire.

SOLLTEN, &c. *Si les états du Mecklenbourg ont acheté leurs privileges. 14 pag. In-4to.*

UEBER den unstatthaften Widerspruch, &c. *Mémoire sur l'opposition insoutenable de la noblesse de Mecklenbourg. In-4to. de 12 feuilles & un quart.*

On l'attribue à M. Prehn de Rostock. Il met le droit de l'empereur d'affranchir de l'appel hors de toute contradiction par des raisons & des exemples.

BRIEFE, &c. *Lettres sur des observations de médecine pratique, par M. Uden, docteur en médecine. A Stendal, chez Franzen, 1779. In-8vo. de 412 pag.*

La matiere en est tirée de la pratique & de l'expérience du pere de l'auteur, aussi savant

médecin à Stendal. Les observations & les avis nombreux font contenus en 17 lettres utiles.

HESSISCHE medicinal-ordnung und gesetze. *Ordonnance & réglemens pour la médecine en Hesse.* A Cassel, chez Schmiedt, 1778. In-8vo. de 498 feuilles.

M. le conseiller Hoffmann, auteur de ceux de Munster, a aussi tenu la plume dans la rédaction de ceux-ci, qui s'accordent avec ceux de Munster pour l'essentiel.

PHARMACOPŒA castrensis Russica. *Pharmacopée militaire de Russie.* A Pétersbourg, 1779. In-4to. de 15 pag. seulement.

C'est un supplément à joindre à la pharmacopée Russe, que nous avons annoncée. Tout y est aussi simplifié qu'il est possible.

BESCHREIBUNG merkwürdiger Bucher, &c. *Description des livres curieux de la bibliothèque de l'université de Tubingen, imprimés depuis 1468, jusqu'en 1477, & deux fragmens de manuscrits hébraïques; par M. Reuff.* A Tubingen, chez Reuff, 1780. In-8vo. de 11 feuell. (8 gr.)

Quoique les savans n'y trouvent guere d'éditions qui ne leur soient connues, ils savent toujours gré à M. le bibliothécaire de leur communiquer les trésors dont il a la garde.

VERTHEIDIGUNG der freymæurer. *Défense des Francs-Maçons contre les imputations de deux*

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

religieux. A Francfort, chez Haug, 1779. *In-8vo.* d'une feuille & dem.

Le pere Greinemann, Dominicain, prêcha à Aix-la-Chapelle pendant le carême de 1779, avec tant de chaleur contre cette société, qu'il occasionna un décret du magistrat qui la proscrivit, & qui promit une récompense au dénonciateur de ses assemblées : ce qui enflamma encore davantage le zèle du P. Greinemann & du P. Schufft, Capucin. On trouve dans cette apologie un extrait des loix générales des Francs-Maçons, avec une copie de l'acte de protection que le roi de Prusse leur a accordée en 1774. Le prince-évêque de Liege a fermé la bouche aux deux orateurs turbulens.

FREYMAEURERREDEN, &c. *Discours & chansons des Francs-Maçons* ; par M. Rahmel, lieutenant d'infanterie au régiment de Flemming. A Breslau, chez Gutsch, 1780. *In-8vo.* de 13 feuilles.

Il y a 14 discours, les uns à la louange du roi de Prusse & de l'ordre, les autres sur l'amitié, les motifs de vertu, l'utilité des Freres-Maçons, &c.

UEBER den werth der humanistischen wissenschaften, &c. *De l'effet des belles-lettres pour former la jeunesse* ; par M. Heumann. A Halle, chez Gebauer, 1779. *In-8vo.* de 388 pag.

Le *Mercur* savant d'Altona n'a pas trouvé une seule idée neuve dans ce livre annoncé pour l'usage des maîtres. L'auteur n'en est pas même congru dans sa langue.

AVIS touchant la nouvelle édition des auteurs classiques.

Les connoisseurs s'étant généralement accordés à demander que dans l'impression des auteurs classiques commencée à Manheim, on s'attachât toujours à suivre un éditeur estimable, Tacite va être imprimé conformément à leurs desirs. Ainsi on copiera fidèlement l'édition de M. l'abbé Brottier, avec la préface & les supplémens, mais sans les notes & les dissertations. Par-là cette superbe édition que la cherté de son prix rendoit rare dans les bibliothèques, & chez les particuliers, deviendra aussi commune qu'elle est utile.

Afin de contenter tout le monde, comme il y a lieu de conjecturer que beaucoup de personnes seront curieuses d'avoir aussi les excellentes notes & les savantes dissertations de M. l'abbé Brottier sur un auteur qui mérite d'être lu avec autant de réflexion, on a résolu, s'il se présente un nombre suffisant de souscripteurs, de les imprimer séparément en deux volumes du même format que le texte, & en caracteres très-beaux & entièrement neufs de même aussi que le texte; mais chaque feuille d'impression coûtera trois kreutzers. A ce moyen il ne manquera rien aux amateurs de l'ancienne littérature romaine, de ce qui est contenu dans la grande édition de M. l'abbé Brottier, sur laquelle celle-ci pourra même obtenir quelque préférence, parce qu'on se propose d'y insérer les nouvelles observations qu'il voudra bien communiquer. Et attendu que soit en papier commun, soit en très-beau papier, il n'en sera guerc imprimé que la quantité d'exemplaires

384 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

demandés ; de quelque sorte que les curieux veuillent se pourvoir, ils sont priés de l'annoncer assez-tôt à ceux qui reçoivent les souscriptions, parce qu'elles seront fermées au premier août.

Voici les prix auxquels tous les auteurs imprimés jusqu'à ce jour sont remis francs de port aux souscripteurs.

Cornel. Nepos suivant Philipps & Heusinger, en papier ordinaire 28 kreutzers, en très-beau papier 52 kr.

Virgilius suivant Heyne, 2 vol. pap. comm. 1 florin 6 kr. t. b. p. 52 kr.

Sallustius suivant Cortius, 26. kr. & 48 kr.

Horatius suivant Burmann, 2 vol. 36 kr. & 1 florin 4 kr.

Cæsar suivant Odendorp & Scaliger, 2 vol. 1 florin 27 kr. & 2 fl. 46 kr.

Lucanus suivant Cortius, 41 kr. & 1 florin 18 kr.

Florus suivant Grævius, 18 kr. & 32 kr.

Livius suivant Drackenberg, 5 vol. 2 florin 36 kr. & 4 florin 52 kr.

En prenant toute la collection on peut l'avoir en tout tems pour le prix de la souscription, mais chaque auteur en particulier ne se donnera qu'aux prix suivans.

AUTEURS *Pr. en pap. ord.* *Pr. en très-beau pap.*

<i>Nepos.</i>		36 kr.	1 fl.	8 kr.
<i>Virgilius.</i>	1 fl.	26	2	43
<i>Sallustius.</i>		34	1	3
<i>Horatius.</i>		46	1	23
<i>Cæsar.</i>	1	54	3	39
<i>Lucanus.</i>		54	1	43
<i>Florus.</i>		23		42
<i>Livius.</i>	3	22	6	23

Le florin d'Allemagne équivaut à 2 florins de Liege, ou à 2 livres 10 sols de France. Il faut 60 kreutzers pour faire un florin d'Allemagne, & par conséquent 6 kreutzers pour faire 5 sols de France.

Juvenal & Perse sont sous presse.

On peut souscrire à Liege, chez Lemarié, libr.

Il paroît depuis peu *une tête de Jesus, gravée au marteau d'après Carlo Dolci, par le sieur Sintzenich, graveur de la cour Palatine.* Le précieux original de Carlo Dolci y est rendu tout au mieux. On y reconnoît sans peine le caractère, l'expression de l'auteur, le rare fini, qui fait la merveille de ses tableaux. Le graveur intelligent l'a suivi dans ses recherches avec la plus grande fidélité, sans altérer la liberté originale. Le genre de gravure, flatteur en soi, étant fait pour imiter le fondu de la peinture, on n'est pas fort surpris que ce mérite s'y rencontre; mais ce qui étonne, c'est d'y voir de la fierté & de la franchise réunies aussi heureusement.

Un amateur ne se lassera pas de suivre les masses (ou boucles) de cheveux qui ornent la tête de ce bel enfant. Chaque mèche semble, décidée franche comme la nature, tourner sans contrainte. On oublie que les cheveux sont gravés, & on croit y voir les touches de luisant données au pinceau avec la plus grande légèreté.

Une guirlande de fleurs, dont l'intention ne fait rien ici, (l'auteur a dû avoir ses raisons,) mérite dans l'estampe une attention particulière; la souplesse, la légèreté des feuilles, leur nature, leur couleur locale, tout s'y retrouve, & toujours avec la plus grande franchise & une netteté étonnante.

Dès que le graveur fait joindre à ce genre

386 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

ami du fondu, la fierté qu'il semble exclure; on peut lui confier tout avec assurance, & en attendre les plus brillants succès.

Cette estampe est imprimée en couleur noire, rouge, & autres. M. François Bartolozzi, en Angleterre, en inventa la maniere en rouge il y a environ dix ans; M. Sintzenich, qui a été pendant plusieurs années son élève, est vraisemblablement le premier qui l'ait imité en Allemagne.

J. FRATREL, professeur de
l'académie électoral palat-
tine de peinture.

MANNHEIM, le 15 mars 1780.

Fautes à corriger dans l'*Esprit des Journaux* du moi de mai 1780.

Page 189, au lieu de médiateur de, mettez moyenner. Pag. 192, au lieu de Kummerfsdorf, mettez Rummersdorf. Pag. 204, au lieu de les fiefs, mettez plusieurs fiefs. Pag. 206, ligne 3, au lieu de Grentzau, mettez Grentzhausen. Pag. 207 & 208, au lieu de Erichingen, mettez Crichingen. Pag. 207, au lieu de second lit, mettez troisieme lit. Pag. 210, au lieu de Waleran, païen, mettez Waleran Païen.

Nota encore sur la page 202, que le comte Frédéric-Louis-Charles-Albert d'Isenbourg & Buidingen, tué en 1758, à la bataille de Sangerhausen, lorsqu'il n'avoit que 19 ans, n'étoit pas frere du comte Ferdinand de Waechtersbach, mais du comte Jean-Frédéric-Guillaume d'Isenbourg-Meerholtz, comme il est évident par la XVIe. table généalogique.

F R A N C E.

COLLECTION choisie des plus célèbres auteurs Anglois , Italiens , Espagnols , & Allemands.
A Paris , chez Pissot , & Théophile Barrois ,
libraires , quai des Augustins.

Avis des éditeurs.

Imprimer à Paris tous les bons ouvrages étrangers avec une élégance & une *correction* qui surpassent celles des éditions originales elles-mêmes ; donner les uns à un quart , les autres à la moitié , & un très-grand nombre à près des deux tiers au-dessous du prix qu'ils coûtent en les tirant de chez nos voisins ; les faire parvenir par la voie de la poste , dans toute l'étendue du royaume , sans aucun fraix de port , & au même prix qu'ils se vendent à Paris , voilà certainement les trois plus grands avantages qu'on puisse offrir à ceux qui s'occupent de l'étude des principales langues vivantes de l'Europe.

On a cru ne pouvoir ouvrir cette collection par un ouvrage plus agréable à toutes les classes de lecteurs , que par l'histoire de Tom-Jones.

L'édition de Londres la moins coûteuse , est en 4 vol. in-12. qui se vendent 14 liv. brochés à Paris.

Celle que l'on annonce en 4 vol. du même format , du même caractère , & sur le même papier que les auteurs Italiens de Prault , est de 10 liv. brochés , rendus , francs de port par la poste , dans toutes les parties du Royaume.

Il y a quelques exemplaires en papier de

388 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Hollande qui se vendent 20 liv. lès 4 vol. brochés , rendus également francs de port.

On en propose en même-tems par souscription une superbe édition en 4 vol. in-8vo. imprimés par Didot l'aîné , en caractère de cicero , sur du papier fin d'Angouleme , au prix de 18 liv. brochés , port franc jusqu'à la frontiere. On recevra actuellement le 1er. & le 2eme. vol. le 3eme. paroîtra le 15 mai , & le 4eme. le 15 juin. La souscription sera rigoureusement fermée à la fin de juin pour l'étranger & pour la province. Le prix des 4 vol. sera alors de 24 liv. br.

On a tiré un petit nombre d'exemplaires de l'édition in-8vo. en grand papier d'une beauté extraordinaire. Le prix de la souscription pour les 4 vol. est de 60 liv. La souscription sera ouverte jusqu'à la fin de juin pour la province & pour l'étranger. S'il en reste alors quelques exemplaires , le prix sera de 84 liv.

Une singularité remarquable dans l'exécution de cet ouvrage , & qui prouve les soins qu'on y a apportés , c'est que par la disposition bien ménagée des espaces qui séparent les mots , sans que les lignes soient plus inégales entr'elles que dans les éditions ordinaires , il n'y a pas un seul mot coupé d'une ligne à l'autre dans tout le cours de l'ouvrage , ce qui le rend unique à cet égard.

Cette édition a été faite sur les deux meilleures éditions angloises comparées entr'elles ; savoir celle de Murphy , Londres 1766 , chez Millar ; & celle des libraires associés , Londres , 1773. Quoique l'une & l'autre soient très-estimées en Angleterre , on ne craint point d'avancer que celle de Paris l'emporte de beaucoup sur elles pour la correction : & pour dé-

truire toute espece de prévention contraire à ce sujet, on s'engage formellement ici à donner un exemplaire de la magnifique édition, dont le prix est de 60 liv., à toute personne qui pourra découvrir soit dans l'in-8vo. soit même dans le petit in-12. la moitié des fautes qu'on est en état de produire dans les deux meilleures éditions de Londres citées ci-dessus, & qui sont celles qui se vendent habituellement à Paris. MM. les maîtres de langue angloise, en particulier, sont invités à tenter cet examen.

On ne recevra ni lettres ni argent dont le port ne soit affranchi.



G É O G R A P H I E.

PROSPECTUS d'un nouveau recueil de cartes chorographiques de l'Italie, très-exactes & rédigées suivant une nouvelle méthode, qui seront accompagnées de dictionnaires géographiques, historiques, économiques, politiques, &c. publié par la société chorographique qui s'est formée à Bologne pour cette entreprise. (Article traduit de l'Italien.)

AUCUN auteur n'a fait des recherches plus exactes, plus longues, plus fatigantes sur la géographie de l'Italie que le célèbre M. Danville. Pour s'en convaincre, il suffit de lire son ouvrage intitulé : *Analyse géographique de l'Italie*, & de faire attention aux peines qu'il a prises pour donner au public une carte du contour de l'Italie & de la vraie situation des principales villes de ce pays, moins inexacte que les plus estimées qui avoient paru jusqu'alors. C'est après avoir achevé ce long travail qu'il a dit dans son ouvrage : *j'ai souvent remarqué, qu'on étoit étonné de ce qu'un géographe s'occupoit encore d'une carte de la Grece ou de l'Italie. Et en effet on a de la peine à se persuader, que sur des sujets de cette conséquence, & tant de fois répétés, il y ait autre chose à faire qu'à copier ce que les auteurs qui ont acquis le plus de réputation, ont déjà donné. A l'égard de l'Italie principalement, dont la connoissance paroît si fort à portée, si familière, on se persuade, qu'il ne peut y avoir tout au plus que quelques endroits.*

Je l'aurois peut-être pensé comme un autre, si j'avois moins étudié & approfondi la matiere, &c. Tout mathématicien, tout voyageur instruit de la géographie, fera de l'avis de cet habile géographe, s'il veut se donner la peine de comparer la vraie situation des villes, châteaux, bourgs & villages des différentes provinces de l'Italie, avec celle qui leur est assignée sur tant de cartes géographiques, chorographiques, & topographiques, publiées jusqu'à présent par une foule de géographes, de graveurs, de copistes & autres qui ont voulu réformer le travail de leurs prédécesseurs. On trouvera que celles qu'on annonce comme perfectionnées, n'ont d'avantage sur leurs modèles que dans la partie de la gravure & de l'enluminure, & qu'elles sont d'ailleurs encore plus défectueuses. Si l'on examine de même les cartes les plus accréditées, on verra qu'on y a indiqué avec beaucoup de soin des lieux obscurs & de peu d'importance, & qu'on en a omis d'autres qu'il étoit nécessaire de faire connoître, soit pour l'éclaircissement de l'histoire ancienne ou moderne, soit pour l'exactitude de la topographie. Dans plusieurs, & sur-tout dans celles qui ont été composées par des auteurs ultramontains, on pourra relever des milliers d'erreurs relatives à la nomenclature des lieux, à la direction des routes, des fleuves & des torrens, aux distances respectives des villes, bourgs, châteaux, tant en ligne droite qu'en suivant l'obliquité des routes qui conduisent de l'un à l'autre; & on conviendra avec nous de l'utilité & de la nécessité d'un nouveau recueil de cartes qui réunissent à la précision & à l'exactitude des indications, tout ce qui peut les rendre intéressantes pour l'histoire civile & naturelle, pour l'agriculture & pour le commerce.

Nous nous flattons de rassembler tous ces avantages dans le nouveau recueil de cartes que nous nous proposons de publier pour tous les états & provinces d'Italie, au moyen d'une souscription ouverte à tous les savans Italiens & Ultramontains. Chaque carte sera accompagnée d'un dictionnaire géographique, historique, chronologique, physique, &c. le nombre des feuilles ne sera pas réglé d'une manière fixe, non plus que le tems des livraisons ; nous n'aurons d'autre règle à l'un & l'autre égard que l'exigence des cas, & la loi que nous nous sommes imposée de réunir la clarté & la netteté à l'exactitude ; ainsi nous ferons graver en plus ou moins de feuilles, sur papier royal, & avec plus ou moins de célérité, la carte de chaque état ou province, ne nous assujettissant qu'à bien servir le public, & à remplir nos obligations avec loyauté, au lieu de chercher à le prévenir & à le séduire par un étalage de belles promesses, qui, trop souvent démenties par l'effet, n'ont servi qu'à rendre les souscriptions odieuses, & à décréditer les annonces de nouveaux atlas, dont les connoisseurs se défient d'autant plus aujourd'hui, qu'ils les avoient d'abord accueillies avec plus d'empressement. Nous ne nommerons personne, soit Italien, soit Ultramontain ; car nous ne voulons pas nous attirer la haine & la persécution des charlatans & des ignorans qu'ils séduisent ; contens d'exposer la simple vérité, qui s'offre d'elle-même aux yeux de ceux qui la cherchent, nous nous bornerons à prévenir MM. les souscripteurs, *qu'ils seront les maîtres de retirer leur souscription après la livraison de la première carte & du dictionnaire dont elle sera accompagnée, s'ils trouvent que nous n'ayons pas rempli exactement nos promesses ; & qu'ils pour-*

ront faire la même chose après la livraison de toute autre carte ou dictionnaire, où ils auront remarqué des défauts & omissions notables. Il est par conséquent à propos de les prévenir qu'il n'est pas dans nos engagements de tracer les lignes de démarcation des cantons limitrophes, & la direction des routes, des fleuves, des torrens, &c. avec une précision qui ne seroit pas compatible avec le format d'une carte chorographique, formée nécessairement sur une petite échelle; nous nous engageons seulement à marquer avec exactitude le passage des routes, des fleuves, &c. au-delà, en-deçà ou au travers des pays, ainsi que leurs courbures & leurs détours les plus sensibles; quant aux lignes de démarcation des territoires (à la réserve des lieux dont la juridiction n'est pas contestée, qu'on indiquera sur la carte de la province, à laquelle ils appartiennent) on ne les marquera que par des points, qui indiqueront les distances respectives; car les habiles géographes comprendront aisément qu'il n'est pas possible de tracer sur une carte portative les lignes de démarcation des cantons limitrophes, & les moindres tortuosités des routes, des fleuves, des torrens, des riva- ges & des contours des lacs & des marais, avec une précision qui réponde à l'état du local; ces détails ne pouvant être rendus sensibles sur une échelle aussi petite que celle sur laquelle il convient de dresser des cartes de ce format. Nous ne voulons pas d'ailleurs, en touchant à des objets qui tiennent au droit de souveraineté, ou au droit public des provinces, nous attirer des embarras de la part des souverains, des magistrats, &c. qui ne pourroient que nuire au dessein que nous avons de bien servir le public. Il jugera du blâme ou des éloges que pourra

mériter notre travail , quand il aura vu & examiné la première carte & le premier dictionnaire que nous aurons l'honneur de lui présenter. Il nous suffira qu'après l'examen du contenu des cartes & des dictionnaires , ainsi que de la méthode suivant laquelle les unes & les autres seront composées , il puisse juger si l'Italie & même aucune autre partie de l'Europe , a jamais eu une collection de cartes & de dictionnaires , exécutée avec une précision & une exactitude égales. Nous ne promettons pas ici de donner la géographie entière de toute l'Italie ; parce que nous ne savons pas encore si le nombre des souscripteurs sera suffisant pour nous rembourser de nos avances , & nous assurer le salaire que nous pouvons honnêtement prétendre , à raison des frais & des travaux immenses auxquels notre société s'est engagée & s'engage encore pour bien réussir dans cette entreprise , & parce que nous savons encore moins si les souverains respectifs daigneront remplir nos espérances , en favorisant une entreprise si utile ; ce n'est que dans le cas où nous serons sûrs du concours des uns & de la faveur des autres , que nous nous engageons à donner la géographie de toute l'Italie , suivant la même méthode. Dans le cas contraire , nous ne publierons que les cartes que nous sommes en état d'exécuter avec l'exactitude promise ; & nous laisserons à d'autres géographes le soin de compléter notre travail en suivant la même méthode. Ce dont nous pouvons assurer dès-à-présent le public , c'est que nous avons en main tous les matériaux nécessaires pour former les cartes de presque tout l'état de l'église , & d'une bonne partie du royaume de Naples , du grand duché de Toscane , des états de Gênes , de Modène , de Venise , de

Mantoue , de Milan , & des états du roi de Sardaigne. Nous répétons encore que nous ferons le reste , & que nous perfectionnerons de plus en plus les matériaux qui sont entre nos mains , si nous avons un nombre suffisant de souscripteurs , & sur-tout si nous sommes secondés par la protection généreuse des souverains d'Italie , si zélés aujourd'hui pour le bonheur de leurs sujets respectifs , & pour les progrès de l'agriculture , de l'histoire-naturelle , du commerce , des arts & des sciences dans leurs états. Nous avons choisi pour secrétaire-perpétuel de notre société , & pour un des directeurs & examinateurs des différentes parties de notre travail , M. l'abbé Séraphin Calindri de Perouse , dont nous avons acquis un très-bel atlas de cartes géographiques , chorographiques & topographiques d'Italie , recueillies par ce savant dans ses voyages , avec une collection nombreuse de ses propres manuscrits , contenant des observations très-intéressantes sur l'histoire locale & naturelle , l'agriculture , l'économie , la politique & la topographie des différens états d'Italie , & sur-tout de l'état de l'église , sur lequel il donne des détails aussi nombreux qu'intéressans , qu'il s'est procurés par vingt-cinq ans de travaux & de voyages , tous consacrés au même objet. Nous avons eu le plaisir de voir le mérite de ses recherches & l'exactitude de ses résultats attestés soit dans des lettres particulières dont nous avons eu les originaux entre les mains , soit dans des certificats destinés à être rendus publics , par plusieurs savans cardinaux & autres éminens personnages de la cour de Rome , par divers mathématiciens & littérateurs célèbres encore vivans , & spécialement par le fameux géometre M. Roger-Joseph Boscovich , dont M. Calindri est l'élève dans les

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mathématiques ; ainsi que par les magistrats de différentes villes de l'état de l'église ; & nous nous sommes convaincus nous-mêmes avec non moins de satisfaction par l'examen réfléchi que nous avons fait des recueils de M. Calindri , de la justice des éloges que lui ont donnés tant de gens respectables.

La société, persuadée que les savans des villes respectives d'Italie , doivent avoir, comme résidens sur les lieux , une connoissance plus exacte & plus étendue de ce qui peut s'y trouver de beau , de bon & de curieux , recevra d'eux volontiers des détails intéressans sur l'histoire locale & naturelle , ancienne & moderne , l'agriculture , les arts & le commerce de chaque endroit particulier , *tels qu'ils existent actuellement dans l'état de décadence ou de vigueur* , & non pas tels qu'ils pourroient être , notre intention étant d'éloigner tout ce qui a l'air de projet ou de système. On ne recevra aucune lettre , paquet ou mémoire relatif à cet ouvrage , dont le port ne sera pas affranchi ; il faudra les adresser jusqu'à nouvel ordre à Bologne , chez M. Jean Bonville , à l'enseigne de la *Madone* de S. Luc , sous les écoles. On fera savoir plus tard , par le moyen des gazettes , où MM. les savans qui voudront nous aider de leurs lumières , devront adresser leurs mémoires dans la suite. Nous ferons passer à notre secrétaire dans le lieu de sa demeure , ces mémoires , lettres ou paquets , avec notre sentiment , & il fera en notre nom les réponses & remerciemens convenables aux auteurs respectifs.

Chaque feuille de papier impérial ou papier à dessiner , ne reviendra à MM. les souscripteurs , qu'à *trois paoli romains* , *franche de port & de tous frais de change & autres*. Le prix du

diCTIONNAIRE, dont chaque carte sera accompagnée, sera plus ou moins considérable que celui du premier, qui coûtera fix *paoli*, suivant que chaque diCTIONNAIRE sera plus ou moins volumineux, & contiendra plus ou moins de planches gravées; mais ce prix sera toujours très-raisonnable, & il sera double irrémissiblement pour les personnes qui n'auront pas souscrit. Ceux des souscripteurs qui pourroient demander dans la suite un plus grand nombre d'exemplaires que celui pour lequel ils auroient souscrit, seront soumis à la même augmentation de prix pour cet excédent. *Ils seront toujours les maîtres, après la réception de la première carte & du premier diCTIONNAIRE, s'ils ne trouvent pas que nous ayons rempli exactement nos promesses, de renoncer à la souscription pour les cartes & diCTIONNAIRES qui suivront, & ils auront la même liberté à chaque livraison pour les livraisons suivantes.* Chaque souscripteur en recevant ou en faisant recevoir une carte ou un diCTIONNAIRE, en paiera ou en fera payer en même tems le prix; & il aura soin d'exprimer dans sa souscription, le nombre d'exemplaires qu'il desirera de se procurer par cette voie, pour éviter toute équivoque & prévenir l'inconvénient de l'augmentation de prix.

Les diCTIONNAIRES seront imprimés in-8vo. pour la commodité des voyageurs, des gens-de-lettres, des géographes, des marchands, des capitaines de vaisseaux, &c. & pour celle des étrangers, on fera des éditions des mêmes diCTIONNAIRES, dans le même format, en françois; en anglois, en espagnol, en allemand, & en latin, quand on aura un nombre de souscripteurs suffisant pour chacune de ces différentes éditions. On les prie en conséquence d'indiquer en souscrivant la langue qu'ils préféreront, pour

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que la société puisse se régler sur leurs demandes.

La souscription restera ouverte pour les étrangers, jusqu'à la fin du mois d'octobre de la présente année 1780; après lequel terme elle sera irrévocablement fermée, & ceux qui voudront des exemplaires, les paieront le double sans remise quelconque. On mettra à la fin de l'ouvrage, les noms, surnoms, titres & dignités de tous les souscripteurs, & on distribuera *gratis*, à ceux qui auront continué de souscrire jusqu'à ce terme, une carte de l'Italie entière, réduite en une seule feuille, qui pourra être insérée dans le tome dernier, où l'on donnera une idée générale de l'Italie, de ses divisions, & de ce qu'il y a de plus intéressant à savoir sur son agriculture & son commerce, ainsi que de ses rapports avec les nations étrangères. Ce volume coûtera à MM. les souscripteurs, la moitié moins qu'à ceux qui n'auront pas souscrit.

Ceux qui auront procuré des souscriptions pour vingt-cinq exemplaires, d'une carte & d'un dictionnaire, ou d'une partie de la collection, ou de la collection entière, recevront *gratis* un vingt-fixième exemplaire.

Enfin, on pourra souscrire pour les cartes seules sans dictionnaires, en exprimant clairement cette condition dans la souscription, & dans le cas, chaque feuille reviendra au souscripteur à quatre *paoli*.

(*Novelle letterarie.*)

Carte du théâtre de la guerre dans l'Amérique Septentrionale, pendant les années 1775, 76, 77 & 78. où se trouvent les principaux camps avec les différentes places & époques des batailles qui

se sont données pendant ces campagnes, gravée d'après le dessin original qui a été présenté au roi, fait par le sieur Capitaine du Chesnoy, officier François, aide-de-camp de M. le marquis de la Fayette, servant alors dans l'armée américaine. Grande feuille d'aigle, prix, 3 l. A Paris, chez Perrier, graveur, rue des Fossés S. Germain-l'Auxerrois, près la poste aux chevaux, aux trois Entonneirs; & chez Fortin, ingénieur-mécanicien du roi, pour les globes & sphères, rue de la Harpe, près celle du Foin.

Carte de la méditerranée, appuyée sur les observations astronomiques, combinées avec les itinéraires anciens & modernes, par M. Bonne, hydrographe du roi, au bureau de la marine; dédiée à son altesse sérénissime Mgr. le duc de Penthièvre, grand-amiral de France. Prix 1 liv. 16 s. y compris l'analyse.

Le nouvel arpentage de l'isle Minorque, avec un plan particulier du Port-Mahon; par M. Lampsier, ingénieur Anglois, avec un abrégé historique. Prix, 1 liv. 4 sols.

Plan du promontoire de la ville de Gibraltar; avec les ouvrages faits depuis le dernier siège, & les lignes construites par ordre de sa majesté catholique, pour empêcher la communication de Gibraltar avec l'Espagne, levé nouvellement par l'ingénieur de la place. Prix, 1 liv. 4 s.

Plan hydrographique du détroit de Gibraltar, dressé en partie sur la carte hollandaise d'Henri Lyns-Lager, avec des détails intéressans; par le sieur de Vezou, historiographe du roi. Prix, 1 liv. 4 sols.

Plan topo-hydrographique de la baie de Gibraltar, dressé sur celui de M. le chevalier Renan, avec des détails intéressans, par ledit sieur

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de Vezou, ainsi que dans les deux ci-dessus. Prix ;
1 liv. 4 sols.

Deux vues en perspective de Gibraltar. Prix ;
1 liv. 4 sols les deux ensemble ; chacune séparée , 12 sols.

Toutes ces cartes se vendent à Paris, chez Latré, graveur du roi, de Mgr. le duc d'Orléans, & de la ville, rue S. Jacques, la porte-cochère vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

Première & seconde carte de la nouvelle topographie, ou Description détaillée de la France, divisée par carrés uniformes avec le rapport des mesures locales à la toise du Châtelet de Paris ; ouvrage utile à tous les citoyens, & principalement aux seigneurs, aux propriétaires fonciers & aux cultivateurs ; proposé par souscription, & dirigé par M. Robert de Hessein, censeur-royal. Chaque carte coûtera aux souscripteurs, 2 liv. 10 sols ; & à ceux qui n'auront pas souscrit, 3 liv. 12 sols. Il faut s'adresser au sieur Robert, à Paris, rue du Jardinet.

Plan du parc de Meudon & de Chaville, à 110 toises pour ponce, portant 32 ponce de long sur 16 de large, avec des notes historiques & chronologiques très-curieuses, levé par M. Dreux, contrôleur dudit château. Dédié au roi, par le Rouge, ingénieur-géographe de sa majesté, rue des grands Augustins. Prix, 3 liv.

Douzième livraison du voyage pittoresque de l'Italie. A Paris, chez M. de la Fosse, graveur, place du Caroussel.

G R A V U R E S.

L *A Bonne-Mere*, estampe gravée d'après le tableau de Fragonard, par N. de Launay, graveur du roi. A Paris, chez l'auteur, rue de la Bucherie, la porte-cochere après la rue des Rats.

Le Petit-jour, estampe dessinée par Frendesberg, & gravée par N. de Launay. Se vend à Paris à la même adresse.

Recueil d'estampes, représentant les grades, les rangs & les dignités, suivant le costume de toutes les nations existantes, avec des explications historiques & la vie abrégée des grands hommes qui ont illustré les dignités dont ils étoient décorés.

Cet ouvrage, dédié à la noblesse, est divisé en cinq classes; la premiere renferme les souverains; la deuxieme, les gens d'église; la troisieme, les militaires; la quatrieme, les magistrats; & la cinquieme, les gens-de-lettres & les artistes. Dans la premiere livraison se trouvent les papes Léon III & Clément XIV, Clovis I, Louis IX, Blanche de Castille & Isabelle de Baviere. Chaque cahier, qui contient six planches, se vend aux souscripteurs 9 l. lorsque les planches sont enluminées, & 4 l. 10 s. sans enluminures. Ceux qui ne souscrivent point paient les unes 12 liv. & les autres 6 liv. Il faut s'adresser à Paris chez Duflos, le jeune, graveur, cloître S. Benoît, près la rue

S. Jacques. On rendra compte dans un article particulier, du plan & de l'exécution de cette entreprise, qui mérite d'être favorablement accueillie.

Les Géorgiennes au bain, peintes par J. de la Hire, & gravées par F. Godefroy. Prix, 5 liv. A Paris, chez l'auteur, rue des Francs-Bourgeois, vis-à-vis la rue de Vaugirard. Cette estampe offre un grand nombre de détails agréables; le paysage en est charmant.

Anatomie des parties de la génération, & de ce qui concerne la grossesse & l'accouchement, jointe à l'angéologie de tout le corps humain, avec des planches imprimées en couleur, selon le nouvel art. Seconde édition, augmentée de la *Coupe de la Symphise*, par M. G. Dagoti pere, anatomiste pensionné du roi. Vol. in-folio. Prix, 36 liv. A Paris, chez l'auteur, rue des Prouvaires, vis-à-vis l'hôtel des Prouvaires; & chez Demonville, imprimeur-libraire, rue S. Severin.

Portraits de M. le comte d'Estaing, vice-amiral de France, & de *Paul-Jones*, commodore Anglo-Américain, gravés par Pierron, d'après la médaille frappée à Londres par le parti des opposans. Ces deux estampes font suite avec les portraits de *Washington* & de *Henri Laurens*, gravés par le même. Elles se trouvent à Paris, chez l'auteur, rue des Francs-Bourgeois, au coin de celle de Vaugirard, maison du boulanger. Prix, 12 sols chacune.

Les adieux de la nourrice, estampe gravée d'après M. Aubry, par Delaunay le jeune,

de l'académie royale de peinture. Cette estampe, de même grandeur que *la Bergere des Alpes*, fait suite à plusieurs autres qui ont été mises au jour par le même artiste, & qui sont justement estimées des connoisseurs. Elle se vend à Paris, chez l'auteur, rue de la Bûcherie, porte-cochere près de la rue des Rats.

Portrait de Charlotte-Genevieve d'Eon de Beaumont, chevalier de S. Louis, &c. dessiné d'après nature en 1779, & gravé par R. B. Bradel; dédié aux dragons de France. Prix, 3 liv. A Paris, chez l'auteur, rue S. Jacques, maison de M. Desprez, imprimeur du roi. Ce portrait, qui est d'un burin ferme & d'une exacte ressemblance, est le pendant d'un autre de Mlle. d'Eon en habit de femme, & dans un âge avancé. On le trouve à la même adresse.

La matinée du 4 juillet 1779, à la Grenade; estampe inventée & dessinée par un amateur, & gravée par Chéreau. A Paris, chez Chéreau, rue des Mathurins.

Portrait de M. d'Alembert, gravé par P. Savart, d'après le tableau peint par Mlle. Lufurier. Prix, 1 liv. 10 sols. A Paris, chez Savart, quai S. Bernard, hôtel de Chamouffet.

On vient de mettre en vente six estampes nouvelles de la suite des planches historiques & allégoriques destinées à orner l'abrégé chronologique de l'histoire de France de M. le président Hénault.

Ces estampes, ainsi que les premières, dessinées par M. Cochin, & gravées par M. Prévoist, offrent les tableaux des regnes de Char-

les V, Charles VI, Charles VII, Louis XI, Charles VIII & Louis XII.

On les trouvera chez M. Cochin, aux galeries du Louvre, & chez Prévost, graveur, rue S. Thomas, porte S. Jacques, la deuxième porte cochère en entrant par la rue St. Jacques.

On est sérieusement occupé de la continuation de cet ouvrage, dont ving-six planches sont au jour, & l'on espère que les huit qui restent pour le compléter, seront achevées dans un an.

La mort du général Wolfe, estampe angloise de 4 pouces de haut sur 6 de large, gravée par Somebody. Prix, 1 liv. 4 sols. A Paris, chez M. Lenoir, marchand du cabinet des estampes du roi, rue du coq S. Honoré.

Le jour, ou le départ de la Mariée ; la nuit, ou la soirée de la Mariée ; le dangereux Modèle ; la Fille surprise. Ces quatre estampes, gravées par M. Patas, d'après les dessins de Eifen & de Queverdo, se vendent à Paris, chez Crépy, rue S. Jacques, près celle de la Parcheminerie ; & en province, chez les marchands d'estampes. Prix des deux premières, 4 liv. la pièce ; & les deux autres, 3 liv. la pièce.

En 1767, il parut sur les mêmes sujets quatre estampes gravées d'après les tableaux de feu M. Baudouin, par deux artistes célèbres, MM. Choffard & Moreau. M. Eifen composa deux dessins relatifs au même sujet, mais sur un plan différent. Il y employa le costume en faisant paroître les personnages qui doivent tenir le premier rang à cette fête, de manière que le tout ensemble forme un coup-d'œil agréable. Il s'agissoit alors de composer deux autres dessins

pour faire suite aux deux sujets gravés par Choffard ; M. Queverdo en fut chargé, & ces quatre dessins font honneur à ses talens.

Le Mari dupe & content ; la Prudence en défaut : deux estampes gravées d'après les dessins de M. Le Barbier, par Patas. A Paris, chez Hémerly, graveur, rue & porte S. Jacques, maison neuve entre la nouvelle église Sainte-Genevieve & l'Estrapade; & en province, chez les marchands d'estampes. Prix, 1 liv. 16 sous la piece.

Ces deux estampes, chacune de 11 pouces de largeur sur 10 de hauteur, représentent la coupe d'un logement villageois où se passe la scene. Le caractère, l'expression, la grace & l'intérêt que M. Le Barbier a mis dans la composition de ses dessins, annoncent un talent distingué : le graveur nous paroît avoir heureusement secondé son modele.

M U S I Q U E.

D*Euxieme recueil, composé d'airs de l'Amant jaloux, d'Iphigénie en Tauride, des Evénemens Imprévus, de Roland, & autres, avec accompagnement de harpe. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez M. de Corbelin, place S. Michel, maison du chandelier, à côté de la fontaine; & aux adresses ordinaires.*

Quatrieme recueil de 36 ariettes d'opéra par année, avec premier, second violon, & la basse continue sous le chant, gravé à Bruxelles, chez

406 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

MM. Ypen & Mechtler , où l'on souscrit pour cet ouvrage.

Symphonie pour le clavecin , avec orchestre , deux violons , alto & basse , par M. Tapray. Œuvre XII. Prix , 6 liv. A Paris , chez l'auteur , rue des Deux-Portes S. Sauveur ; & aux adresses ordinaires.

Trois sonates pour le clavecin ou le piano-forté , par M. Tapray. Opéra XI. Prix , 4 liv. 16 sols. A Paris , aux adresses ci-dessus.

*Six quatuor pour deux violons , alto-violon & violoncelle , par J. Paisiello , auteur de la *Frascatana*. Prix , 9 liv. A Paris , chez M. Bouin , marchand de musique , rue S. Honoré , près S. Roch , au Gagne-Petit ; & en province , aux adresses ordinaires.*

Six duos pour deux flûtes traversières , composés par Helbert. Œuvre V. Prix , 7 liv. 4 sols. A Paris , chez l'auteur , rue S. Anne S. Honoré , vis-à-vis l'hôtel de Ste. Anne ; & aux adresses ordinaires de musique.

Quatre sonates pour la harpe , avec accompagnement de violon , par M. Cardon , fils , maître de harpe , œuvre VIIe. Prix , 7 liv. 4 s. A Paris , chez l'auteur , rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois , à l'Etoile ; & chez Cousineau , luthier de la reine , rue des Poulies. Ces sonates , d'un chant très-agréable , présentent de beaux effets de l'harmonie , & méritent une place à côté de celles qu'on estime le plus.

Recueil d'airs , avec accompagnement de gui-

rare, par Mlle. de Contamine. A Paris, chez Mlle. de Silly, rue du Temple, près la rue de Montmorenci, & aux adresses ordinaires.

Six Trios pour deux violons & basse, par M. Bernard Lorenziti, Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez Mlle. de Silly, & aux mêmes adresses.

Sei nocturno, per due violini & basso da vari autori. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez Mlle. de Silly, & aux mêmes adresses.

N^o. II. *du recueil périodique de pieces & d'airs choisis pour la harpe*, par François Pétrini. A Paris, chez l'auteur, rue Montmartre, vis-à-vis celle des vieux Augustins.

Fragmens de Daphnis & Chloé, composés du premier acte, de l'esquisse du prologue, & de différens morceaux préparés pour le second acte, paroles de M***, musique de J. J. Rousseau. Prix, 12 liv. A Paris, chez Esprit, libraire, au palais royal.

Les six nouveaux airs du Devin du village, par J. J. Rousseau. Prix, 5 liv. A Paris, à la même adresse.

Divertissemens pour le clavecin ou le forte-piano, contenant les échos de Boston & la victoire d'un combat naval, par Michel Corrette, organiste de S. A. R. Prix, 3 liv. A Paris, aux adresses ordinaires de musique.

Petits airs d'une difficulté graduelle, composés pour les commençans, par M. J. Hüllmandel. Œuvre Ve. Prix, 4 liv. 4 sols. A Paris, chez

408 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'auteur , rue Poissonniere ; & aux adresses ordinaires de musique.

Six sonates à violino solo , avec la basse , dédiées à M. le comte d'Affrey , par M. Huel , musicien ordinaire des Suisses de la garde du roi. Opera Ier. Prix , 7 liv. 4 sols. A Versailles , chez l'auteur , rue Neuve Notre-Dame ; & à Paris , aux adresses ordinaires de musique.

Recueils d'airs de l'Ecole de la jeunesse , avec accompagnement de harpe , par M. Prati. Prix , 6 liv. A Paris , chez l'auteur , rue St. Honoré , au nouveau bâtiment des Feuillans , & aux adresses ordinaires de musique.

Table raisonnée des principes de musique & de l'harmonie , contenant ce qui est le plus essentiel à observer dans la musique pour ceux qui veulent étudier le fond des principes de la musique pratique : elle est arrangée d'une manière aisée pour que chaque musicien puisse voir , pour ainsi dire , d'un seul coup-d'œil tout ce qu'il peut & doit faire concernant l'harmonie , approuvée & souffignée par MM. Philidor , Grétry , Roësser & Rigel. Se vend à Paris , chez Vignon , marchand de cartes de géographie , rue Dauphine , vis-à-vis celle d'Anjou. Prix , 3 liv.

La partition gravée de l'opéra d'Atys , remis en musique par M. Piccini ; se trouve à Paris , chez l'auteur , rue St. Honoré , vis-à-vis l'hôtel de Noailles ; & aux adresses ordinaires.

Trois sonates pour le forte-piano , avec accompagnement d'un violon ; par E. Godecharle. Œuvre

vre V. Prix, 6 liv. A Bruxelles, chez MM. Vanypen; & à Paris, chez Cornouaille, Montagne Sainte-Genevieve.

Quatre sonates pour la harpe, avec accompagnement de violon ad libitum; par M. H. Pétrini. Œuvre IV. Prix, 7 liv. 4 sols. A Paris, chez l'auteur, rue du Jour S. Eustache, à l'hôtel Lambeze; & aux adresses ordinaires de musique.

Six sonates en trios pour un violon, un alto & basse; par J. Gehot. Œuvre IIe. Prix, 7 l. 4 s. A Paris, chez Mlle. de Silly, marchande de musique, rue du Temple, près celle de Montmorency; & aux adresses ordinaires de musique.

Recueil d'ariettes, tirées des opéras de MM. Gluck, Gretry, Piccini, Paësiello, Traëtta & autres, avec l'accompagnement de harpe, par M. Tiffier, de l'académie royale de musique. Œuvre XIIIe. Prix, 9 liv. A Paris, chez l'auteur, rue St. Honoré, n°. 612; & chez Cousineau, luthier breveté, de la reine & de Mde, la comtesse d'Artois, rue des Poulies.



C A T A L O G U E

D E S

LIVRES NOUVEAUX.

Association aux saints anges , proposée à tous les fideles zélés pour la gloire de Dieu ; par M. l'abbé Bastiou : in-8vo. 1 l. 5 f.
Paris , chez Berton , L. rue S. Victor.

Le génie de l'architecture , ou l'analogie des arts avec nos sensations ; par M. le Camus de Mezieres , architecte : in-8vo. br. 3 l.
Paris , chez l'auteur , rue du Foin S. Jacques ; & Benoît Morin , Lib.-Impr. rue S. Jacques.

La gnomonique pratique , ou l'art de tracer les cadrans solaires avec la plus grande précision , par les méthodes qui y sont les plus propres & le plus soigneusement choisies , en faveur principalement de ceux qui sont peu ou point versés dans les mathématiques ; par Dom François Bedos de Celles , Bénédictin de la congrégation de S. Maur , de l'académie royale des sciences de Bordeaux , & correspondant de celle des sciences de Paris : nouvelle édition , relié en veau. 9 l.
Paris , chez Alexandre Jombert jeune , L. rue Dauphine , à l'entrée à droite , par le pont-neuf.

Les loix criminelles de France dans leur ordre naturel ; dédiées au roi , par M. Muyart de Vouglans , conseiller au grand conseil : ouvrage qui , joint aux loix civiles de Donat & aux loix ecclésiastiques de d'Héricourt , sert à former un code complet de notre Législation : en feuilles. 26 l.

--- relié. 30 l.

Paris , chez Crapart , L. rue d'enfer , place S. Michel ; Mérigot jeune , L. quai des Augustins ; & Morin , Lib.-Impr. rue S. Jacques , à côté de celle de la Parcheminerie.

Œuvres spirituelles de Madame Decombes , contenant ses sentimens , entretiens , dialogues ; ses lettres , poésies , pieces fugitives & cantiques ; 2 vol. in-12. 5 l.

Paris , chez Berton , Lib. rue S. Victor.

Ornithotrophie artificielle , ou art de faire éclore & d'élever la volaille par le moyen d'une chaleur artificielle : in-12. br.

Paris , chez Benoît Morin , Lib.-Impr. rue S. Jacques.

Panegyrique de sainte Jeanne-Françoise Fremiot de Chantal , fondatrice de la visitation , prononcé dans les églises de la visitation , de Paris , Saint-Denis & Meaux ; par M. l'abbé de Figon : in-8vo. broché. 1 l. 5 s.

Paris , chez Berton , Lib. rue S. Victor.

Les principes , l'esprit & les devoirs du gouvernement chrétien ou du ministère épiscopal ; par M. l'abbé Simonin , docteur en théologie : in-8vo. br. 3 l.

Metz , & à Paris , chez Berton , L. rue S. Victor.

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Regles & principes sur le jeu de *Domino* , avec les décisions des meilleurs joueurs. 8 f.

Paris , chez *Fournier* , *Lib.* quai des *Augustins* ; & *Cloufier* , *Lib.-Impr.* rue *S. Jacques* , vis-à-vis les *Mathurins*.

Etat militaire , naval , nobiliaire , ecclésiastique , civil & municipal de la Grande-Bretagne : in-12 , broché. 2 l. 8 f.

---relié. 3 l.

Paris , chez *Onfroy* , *L.* quai des *Augustins*.

Traité de l'éducation des femmes , & cours complet d'instruction , tome IV : in-8vo. de 484 pages , broché. 3 l. 12 f.

Paris , chez *Moutard* , *Lib.-Impr.* rue des *Mathurins* , hôtel de *Cluny* ; & *Esprit* , *Lib.* au palais royal.

Traité contre l'amour des parures & le luxe des habits ; par l'auteur du *traité contre les danses & les mauvaises chansons* : seconde édition , augmentée de plusieurs réflexions importantes ; ouvrage utile principalement aux peres & meres , & aux religieuses qui prennent des grandes ou des petites pensionnaires : in-12. relié , grand papier. 1 l. 16 f.

---petit papier. 1 l. 10 f.

Paris , chez *Lottin l'aîné* , *Lib.-Impr.* rue *S. Jacques*.

Traité général des subsistances & des grains , qui servent à la nourriture de l'homme , &c. contenant les principes sur la connoissance & l'achat des grains ; leurs qualités , culture & usages ; leurs maladies ; leur conservation ; l'histoire des greniers d'abondance , &c. Le

commerce & la législation des grains, &c.
 Le mécanisme & la construction des diverses
 sortes de moulins à eau ou à vent; la nou-
 velle méthode de moudre les grains par éco-
 nomie, ses avantages comparés, &c. L'ana-
 lyse du corps farineux, & des végétaux qui
 le fournissent; la conservation & le commerce
 de farines économiques, &c. avec un grand
 nombre de planches : dédié au roi; par M.
 Béguillet, avocat au parlement, membre
 de plusieurs académies : 2 vol. in-4to. bro-
 chés. 36 l.
 --- & 6 vol. in-8vo. brochés. 18 l.
Paris, chez Prault fils, Lib. quai des Augustins,
près la rue pavée.

On trouve chez le même les ouvrages suivans
 du même auteur.

*Histoire de Paris & de la France, précédée d'une
 description historique de Paris & de ses plus
 beaux monumens, ornée d'un grand nombre
 de gravures en taille-douce; premier volume
 in-4to. & in-8vo. dédié au roi. Leurs majestés
 ont souscrit pour cet ouvrage important : 18
 liv. l'in-4to. 9 liv. l'in-8vo.*

*De principiis vegetationis & agriculturæ, &c.
 Disquisitio physica : in-4to. 2 liv. 10 sols. On
 doit en donner incessamment la traduction.*

*Discours envoyé à l'académie de Lyon, sur les
 moyens d'approvisionner cette grande ville, &
 de moudre les grains nécessaires à la subsistance
 de ses habitans : in-8vo. 2 liv. 10 s.*

*Œnologie, ou traité de la vigne & des vins : in-12.
 Dissertation sur les maladies des grains, &c. les
 bleds ergotés : in-4to.*

La seconde édition de ces deux ouvrages, est sous
 presse.

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Histoire des guerres des deux Bourgognes , sous la maison de Bourbon ; contenant la campagne de 1636 , & le récit des sieges de Dole & de Jean-de-Lône : 2 vol. in-12. les deux volumes. 4 l.

Description générale & particulière du duché de Bourgogne , & précédée de l'abrégé historique de cette province , & d'une dissertation sur les anciens PAGI , 2 vol. in-8vo. le vol. 4 l.

Manuel du meûnier & du charpentier , de moulins économiques , avec figures : in-8vo. 3 l.

Mes loifirs ou poésies diverses ; par M. L. Pons de Verdun , avocat au parlement : in-12. Londres , & se trouve à Paris , chez les libraires qui vendent les nouveautés.

Histoire des gouvernemens du Nord , ou de l'origine & des progrès du gouvernement des Provinces-Unies , du Danemarck , de la Suede , de la Russie & de la Pologne , jusqu'en 1777 ; ouvrage traduit de l'Anglois de M. Williams , dans lequel on développe les ressources & l'état actuel des gouvernemens du Nord : 4 vol. in-12. reliés. 12 l. Amsterdam , & se trouve à Paris , chez Piffot , Lib. quai des Augustins.

Je ne fais quoi , par je ne fais qui ; prix , je ne fais combien ; imprimé je ne fais quand ; se vend , je ne fais où , chez , je ne fais qui est-ce : brochure in-12. de 123 pages. 1 l. 4 s. Paris , chez Belin , Lib. rue S. Jacques , vis-à-vis celle du Plâtre.

Les philosophes aventuriers , par M. T*** , 2 vol. in-12. de plus de 248 pages chacun : brochés. 3 l.

Amsterdam, & à Paris, chez Belin, L. rue S. Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre.

Dictionnaire portatif de la langue françoise; extrait du grand dictionnaire de Pierre Richelet; contenant tous les mots usités, leur genre & leur définition, avec les différentes acceptions dans lesquelles ils sont employés au sens propre & au figuré; nouvelle édition, entièrement refondue & considérablement augmentée par M. de Wailly, 2 vol. in-8vo. de plus de 700 pages chacun, reliés. 12 l.

Paris, chez Le Jay, L. rue S. Jacques, au-dessus de celle des Maturins.

Les amours, élégies en trois livres: in-8vo. de 130 pages, br. 2 l. 8 s.

Londres, & à Paris, chez la veuve Duchesne, L. rue S. Jacques.

Amusemens variés, ou mélange de littérature, en prose & en vers, avec une lettre de J. J. Rousseau de Geneve; par M. d'Offreville, écuyer, porte-manteau de Monsieur, frere du roi: in-8vo. de 114 pages. 2 l. 10. s.

Lausanne, & à Paris, chez la veuve Hérissant, Lib. rue neuve Notre-Dame; la veuve Duchesne, L. rue S. Jacques; Froullé, L. Pont Notre-Dame; & à Versailles, chez Blazot, L. au Cabinet littéraire, rue Satory.

Lettres de milady Lindsey, ou l'Épouse pacifique: deux parties, br. 2 l.

Londres, & à Paris, chez Cailleau, Lib.-Impr. rue S. Severin.

Manuel du Chasseur, ou traité complet & por-

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ratif de vénerie, de fauconnerie, &c. précédé d'un calendrier perpétuel, & suivi d'un dictionnaire des termes de chasse, de pêche, avec des fanfares mises en musique pour les chasseurs; par M. de Changran: in-12. broché. 2 l. 8 s.

relié. 3 l.

Paris, chez Saugrain & Lamy, libraires, quai des Augustins.

Essai sur la minéralogie & la métallurgie, par M. le Marquis de Luchet: in-8vo. br. 3 l.

Maestricht, chez Jean-Edme Dufour & Philippe Roux, libraires; & à Paris, chez la veuve Savoye, Lib. rue S. Jacques.

Mémoires de mathématique & de physique, présentés à l'académie royale des sciences par divers savans, & lus dans ses assemblées, tome VIII, in-4to. de 623 pages avec figures; broché. 15 l. 10 s.

relié. 18 l.

Paris, chez Moutard, Lib.-Impr. rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

Histoire de l'académie royale des sciences, année 1776, avec les mémoires de mathématique & de physique, pour la même année, tirés des registres de cette académie, in-4to., broché. 15 l. 10 s.

relié. 18 l.

Paris, chez Moutard, Lib.-Impr. rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

Principes d'hydraulique, ouvrage dans lequel on traite du mouvement de l'eau dans les rivières, les canaux & les tuyaux de conduite; des

ponts & réservoirs ; du choc de l'eau & de la navigation , &c. par M. le chevalier du Buat , lieutenant-colonel au corps royal du génie : in-8vo. fig. broché. 6 l.

Paris , chez Didot jeune , L. quai des Augustins , Cellot , Jombert fils aîné , & Jombert fils jeune , Lib. rue Dauphine.

Traité des péages , dans lequel après avoir démontré les avantages qui résulteroient de la suppression de ce droit , on donne un plan de liquidation & d'indemnité , & plan d'administration de la navigation intérieure , &c. in-4to. broché. 3 l. 12 s.

Paris , chez Jombert jeune & Cellot , Libraires , rue Dauphine.

Traité du nivellement , par M. l'abbé Picard , de l'académie royale des sciences , avec une relation raisonnée de divers nivellemens , & une exposition abrégée de la mesure de la terre , ouvrage posthume , primitivement publié par M. de la Hire , de la même académie , nouvelle édition , corrigée & rectifiée , & enrichie d'un petit traité sur le même objet , en forme de supplément & de développement ; par l'auteur de la *Théorie des êtres sensibles* : in-12.

Paris , chez Jombert jeune & Cellot , Libraires , rue Dauphine.

Observations critiques & philosophiques sur le Japon & sur les Japonois : in-12. broché.

1 l. 16 s.

Amsterdam , & à Paris , chez Knapen & fils , L.-Impr. au bas du pont St. Michel.

Réflexions impartiales sur M. de Voltaire , pour

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

servir de supplément à ce qu'en ont dit jusqu'à présent ses panégyristes & les censeurs :
in-8vo. broché. 15 f.

Amsterdam, & à Paris, chez Onfroy, libraire, rue du Hurepoix, au lis d'or.

Nouvelles considérations sur Saint-Domingue, en réponse à celles de M. H. D., par M. D. B*** :
2 vol. en un, broché. 4 l.

Paris, chez Cellot & Jombert, fils jeune, Libraire rue Dauphine, la seconde porte-cochère à droite en entrant par le Pont-neuf.

Constitutions des trésorier, chanoines & collège de la Sainte-Chapelle royale du palais :
in-8vo. de 322 pages. 4 l.

Paris, chez Cloufier, Lib.-Impr. rue S. Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

Tableau historique & raisonné des épidémies catharrales, vulgairement dites *la Grippe*, depuis l'année 1510, jusques & compris celle de 1780, avec l'indication des traitemens curatifs, & des moyens propres à s'en préserver; par M. Saillant, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris : in-12. de 131 p. 1 l. 4 f.

Paris, chez Didot jeune, Lib.-Impr. quai des Augustins; la veuve Desaint, Lib. rue du Foin St. Jacques; Nyon aîné, Lib. rue du Jardinnet; & Méquignon, Lib. rue des Cordeliers.

Vue générale de l'affaire du soi-disant comte de Solar, où l'on a laissé à l'écart tout ce qui, dans l'instruction antérieure à l'arrêt de la cour du 20 avril 1779, concourt à prouver l'innocence du sieur Cazeaux; & discussion de l'information faite en Languedoc en exécution de

cet arrêt; suivie d'une lettre de M. Prunget des Boissieres, ancien avocat au parlement, relative aux fausses assertions insérées dans plusieurs gazettes contre le sieur Cazeaux, avec consultations d'anciens avocats au parlement: in-4to., broché. 2 l. 3 f.

Paris, chez Demonville, Lib.-Impr. rue Saint-Severin.

Cécile, comédie en trois actes & en prose; mêlée d'ariettes, représentée devant leurs majestés à Versailles, par les comédiens Italiens, ordinaires du roi, le 24 février 1780, & à Paris le 26; par M..... la musique de M. Dezaidès. 1 l. 10 f.

Paris, chez la Ve. Ballard & fils, Lib.-Impr. rue des Mathurins.

Recherches & observations sur les loix féodales, sur les anciennes conditions des habitans des villes & des campagnes, leurs possessions & leurs droits; par M. Doyen, avocat: in 8vo. de 596 pag. br. 4 l.

Paris, chez Valade, L.-Impr. rue des Noyers; & Laporte, Lib. même rue.

Robinson Crusoé, nouvelle imitation de l'anglois; par M. Feutry, de la société philosophique de Philadelphie, &c. troisieme édition: 2 vol. in-12.

Paris, chez Mérigot jeune, L. quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

Zoramis, roi de Crête, ou le ministre vertueux; tragédie nouvelle, en cinq actes & en vers; par M. Dorat, précédée d'un discours en prose, & suivie d'un poëme érotique en trois

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

chants. Cette piece completera le premier volume du théâtre des tragédies de M. Dorat : in-8vo. petit papier. 1 l. 16 s.

--- en grand papier. 2 l. 8 s.

Paris, chez Monory, L. rue & vis-à-vis l'ancienne comédie françoise; & Gueffier, L.-Imp. rue de la Harpe.

Les Contemporaines, ou aventures des plus jolies femmes de l'âge présent, recueillies par N****, & publiées par Timothée Joly, de Lyon, dépositaire de ses manuscrits : 4 vol. in-12. figures.

Leipsick, & à *Paris*, chez Belin, L. rue St. Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre; la veuve Duchesne, L. rue S. Jacques; & *Esprit*, L. au palais royal.

L'action du feu central, bannie de la surface du globe, & le soleil rétabli dans ses droits contre les assertions de MM. de Buffon, Bailly, de Mairan, &c. par R. de L. in-8vo. broché. 1 l. 10. s.

Stockholm, & à *Paris*, chez Didot jeune, Lib.-Impr. quai des Augustins.

Lettre à Madame la baronne de** sur la chaleur du globe, démontrée par MM. de Mairan & le comte de Buffon, soutenue par M. Bailly, & encore existante malgré les assertions de M. D. R. D. L. par M. S. S. broché. 1 l. 10 s.

Amsterdam & à *Paris*, chez Didot jeune, L.-Impr. quai des Augustins.

Mémoire sur l'acier, dans lequel on traite des différentes qualités de ce métal, de la forge,

du bon emploi & de la trempe ; ouvrage couronné par la société des arts de Geneve , le 19 décembre 1777 ; par Jean-Jacques Perret , coutelier , correspondant de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Béziers , associé honoraire de la Société des arts de Geneve : in-8vo. broché. 2 l. 8 f.

Paris , chez la Ve. Desaint , L. rue du Foin St.-Jacques ; & Nyon aîné , L. rue du Jardinnet , quartier St. André - des - Arcs.

Connoissance des tems ou des mouvemens célestes , pour l'année 1782 , présentée au roi , le 20 février 1780 , par M. Jeurat , de l'académie royale des sciences.

Paris , chez Moutard , Lib.-Impr. rue des Mathurins , hôtel de Cluny.

Histoire philosophique de la religion : 2 vol. in-8vo. brochés. 6 l.

Paris , chez Delalain jeune , L. rue St. Jacques , près la fontaine St. Severin.

Mémoire sur les vertus , l'usage & les effets de la *Douce-amere* , ou *Solanum scandens* , dans le traitement de plusieurs maladies , & sur-tout des maladies dartreuses ; par M. Carrere , professeur royal émérite en médecine , médecin du garde-meuble de la couronne , censeur royal , de la société royale de médecine , &c. brochure in-8vo. 1 l. 4 f.

Paris , chez Cailleau , Lib.-Impr. rue St. Severin , vis-à-vis l'église.

La Statique des végétaux & celle des animaux ; expériences lues à la société royale de Londres , par le D. Hales : 2 parties in-8vo. reliées

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

en un volume.

9 l.

Paris, chez Didot jeune, Lib.-Impr. quai des Augustins.

Amusemens arithmétiques & algébriques de la campagne, à l'usage des jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, dans lesquels on les conduit depuis les premiers élémens du calcul jusqu'à la solution des problèmes élevés à la huitième puissance; par M. J. Luya, négociant de Geneve.

Geneve, & à Paris, chez Gogué & Née de la Rochelle, Lib. quai des Augustins.

Nouvel essai sur l'harmonie, suite du traité de musique, dédié à Mgr. le duc de Chartres, prince du sang, par M. Bemetzrieder : in-8vo.
Paris, chez l'auteur, rue Neuve St. Roch, près celle des Moineaux; & chez Onfroy, Lib. rue du Hurepoix.

Essai sur l'histoire générale des tribunaux des peuples tant anciens que modernes, ou dictionnaire historique & judiciaire, contenant les anecdotes piquantes & les jugemens fameux des tribunaux de tous les tems & de toutes les nations; par M. Des Effarts, avocat, membre de plusieurs académies : tome VI, in-8vo. de 411 pag.

Paris, chez l'auteur, rue Dauphine, à l'hôtel de Mouy; Durand neveu, L. rue Galande; Nyon aîné, L. rue du Jardinot; & Mèrigot jeune, L. quai des Augustins.

On trouve aux mêmes adresses les cinq premiers volumes. Le prix de chaque volume est de 4 liv. L'auteur fait parvenir les volumes dans

toute l'étendue du royaume , francs de port ,
au prix qu'on les vend à Paris.

histoire universelle des théâtres de toutes les
nations , depuis Thespis jusqu'à nos jours ; par
une société de gens - de - lettres ; dédiée à
MONSIEUR , frere du roi , tome VIII , pre-
miere partie.

Le prix de la souscription est de 30 liv. par an
pour Paris , & de 36 liv. pour la province ,
franc de port , jusqu'à la frontiere.

*Paris , chez les auteurs , rue Montmartre , la porte
cochere vis-à-vis la rue du Jour ; la veuve
Duchefne , L. rue St. Jacques ; & Cloufier ,
Lib.-Impr. rue St. Jacques , vis-à-vis les Ma-
thurins.*

Iconologie mythologique , enrichie de cinquante-
deux estampes gravées par Label , où sont
représentés les sujets les plus intéressans de
la fable & des métamorphoses , ouvrage
actuellement complet : relié en maroquin. 6 l.
--- avec les estampes enluminées. 9 l.

Paris , chez Desnos , Lib. rue S. Jacques.

Instructions sur le Rituel , contenant la théorie
& la pratique des sacremens & de la morale ,
& tous les principes & décisions , nécessaires
aux curés , confesseurs , prédicateurs , cha-
noines , bénéficiers , prêtres ou simples clercs ;
par feu M. Louis-Albert Joly de Choin , évê-
que de Toulon : 3 vol in-4to. brochés. 30 l.

*Lyon , chez les freres Périsset ; à Amiens , chez
Caron ; & Paris , chez Pissot , Lib. quai des
Augustins.*

Mémoire artificielle des principes relatifs à la
fidelle représentation des animaux , tant en

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

peinture qu'en sculpture : premiere partie ; concernant le cheval ; par feu M. Goiffon, & par M. Vincent, ci-devant son adjoint, l'un des élèves de l'école royale vétérinaire de Paris, & professeur breveté par le roi, attaché à cette école : ouvrage également intéressant pour les personnes qui se destinent à l'art de monter à cheval ; dédié au roi : contenant la description de l'hippостéologie dans son ensemble & dans ses détails extérieurs ; celle des muscles envisagés dans leurs attaches, leur trajet & leurs usages : leur état particulier dans le repos, dans l'action & dans le relâchement. L'examen des centres de mouvement de os, leur longueur mesurée entre ces centres ; l'à-plomb des membres, l'attitude de station. Les proportions générales & particulieres des parties extérieures du cheval relativement à elles-mêmes & au tout qu'elles composent ; celles des fers dont on arme ordinairement les pieds de cet animal ; les caracteres distinctifs & sensibles du cheval & de la jument ; les principales dimensions du poulain dans ses différens âges. La description de l'hippomètre, ses usages, sa table, &c. &c. celle des allures naturelles au cheval : le pas, l'amble, le trot & le galop. L'affiette de l'homme de cheval, les conditions de son à-plomb, la direction de la ligne de pondération du cavalier dans chacune des allures ci-dessus annoncées, &c. &c. 3 volumes, petit in-folio, dont un de 32 planches gravées : en feuilles. 36 l.

Alfort, chez l'auteur, à l'Ecole Royale Vétérinaire ; à Paris, chez la Ve. Valat-la-Chapelle, L. grand-salle du palais ; à Lion, chez Jean-

*Marie Bruiset, L. & à Versailles, chez Blazot,
L. rue Satory, au cabinet littéraire.*

Sermons nouveaux sur les vérités les plus importantes de la religion : 3 vol. in-12. brochés. 6 l.

Paris, chez Bastien, Lib. rue du Petit-Lion, fauxbourg St. Germain.

Angélique, poëme traduit de l'italien d'Andrea Marone : in-12. broché. 1 l. 16 s.

Florence, & à Paris, chez Piffot, L. quai des Augustins.

*Hippocratis Aphorismi, ad fidem veterum monumentorum castigati, latinè versi, à J. B. Lefebvre de Villebrune : in-8vo, broché. 5 l.
--- relié. 6 l.*

Constantinople, & à Paris, chez Cloufier, L.-Imp. rue St. Jacques ; & Ségaud, L. rue des Cordeliers, près l'Ecole de Chirurgie.

Eloge de Voltaire, par M. de la Harpe : in-8vo. broché. 1 l. 16 s.

Paris, chez Piffot, L. quai des Augustins.

Histoire des Gaules & des conquêtes des Gaulois, depuis leur origine jusqu'à la fondation de la monarchie françoise, ouvrage enrichi de monumens antiques, de cartes, & d'un dictionnaire topographique des Gaules ; par D. Jacques Martin, de la congrégation de S. Maur, & continué par D. Jean-François de Brezillac, de la même congrégation : 2 vol. in-4to. en feuilles. 9 l.

Paris, chez Saugrain & Lamy, L. quai des Augustins.

426 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

L'intrigue du cabinet sous Henri IV & Louis XIII, terminée par la Fronde ; par M. Anquetil, chanoine-régulier de la congrégation de France, correspondant de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres, prieur de Château-Renard, & auteur de l'*Esprit de la Ligue* : 4 vol. in-12.

Paris, chez Moutard, Lib.-Impr. rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

De l'état & du sort des colonies des anciens peuples, ouvrage dans lequel on traite du gouvernement des anciennes républiques, de leur droit public, &c. avec des observations sur les colonies des nations modernes, & la conduite des Anglois en Amérique : in-12. de 336 pages, broché. 3 l.

Philadelphie, & à Paris, chez Debure aîné, Lib. quai des Augustins.

Abrégé de l'histoire générale des voyages, contenant ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré : les mœurs des habitans, la religion, les usages, arts & sciences, commerce, manufactures ; enrichi de cartes géographiques & de figures ; par M. de la Harpe, de l'académie françoise : 21 vol. in-8vo.

Paris, chez Panckoucke, L. hôtel de Thou, rue des Poitevins.

TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans ce Volume.

- L**A Russie, ou histoire générale de toutes les nations qui composent cet empire. Pag. 3
- Sermon prêché devant l'université de Cambridge le 4 février 1780, à l'occasion du jeûne général ; par Richard Watson. 12
- Précis historique de la marine royale de France, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au roi régnant ; ouvrage fait par ordre du gouvernement ; dédié à M. de Sartine, ministre & secrétaire d'état au département de la marine ; par M. Poncet de la Grave. 17
- Voyage pittoresque de la Grece. 34
- Adresse au peuple d'Ecosse, sur les alarmes qu'on a cherché à exciter relativement au papisme ; par M. George Campbell. 41
- Lettres choisies de M. de Voiture, dans lesquelles ce célèbre écrivain a répandu le plus d'agrémens par sa manière fine & délicate de louer les grands, & par son galant badinage. 49
- Craïson funebre de très - haute, très - puissante &

- très-excellente princesse Mme. Louise-Amélie de Brunswick-Wolffenbutel, douairière de Prusse, prononcée dans le temple du Werder (à Berlin), le 23 janvier 1780, par M. Ancillon. 65*
- Observations philosophiques sur les sens de la vue & de l'ouïe, à quoi on a ajouté un traité des sens harmoniques, & un essai sur la combustion & la chaleur animale; par M. J. Elliot. 74*
- Annales Poétiques, depuis l'origine de la poésie françoise Tome XIV. 84*
- Histoire du commerce & de la navigation, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; par Michel de Jorio. 88*
- Grammaire portugaise; par M. de Junk. 95*
- Histoire naturelle du froment, dans laquelle on traite du principe de la fécondité des terres, du développement du germe, de son accroissement, de la floraison, des maladies du bled, des parties constituantes de la farine, des moulins, de la mouture, du pain, de l'usage de la farine dans les arts & métiers, & enfin de la nutrition; par M. l'abbé Poncelet. 99*
- Observations sur Londres & ses environs, avec un précis de la constitution de l'Angleterre & de sa décadence; par M. de la Combe. 121*
- Essai historique sur la Maison de Savoie. 129*
- Histoire de la connexion politique qui a existé entre l'Angleterre & l'Irlande depuis le règne de Henri II jusqu'au tems présent. 141*
- Réflexions philosophiques sur l'origine de la civilisation, & sur les moyens de remédier aux abus qu'elle entraîne; par M. de la Croix. 149*

DES MATIERES. 429

<i>Du dialecte Napolitain.</i>	160
<i>L'Abailard supposé, ou le sentiment à l'épreuve.</i>	165
<i>Leçons de physique, par le R. P. Joseph Tama-</i> <i>gna. Tom. I. comprenant la physique géné-</i> <i>rale.</i>	174

M É L A N G E S.

<i>Lettre au sujet d'un ancien éloge du Brave Crillon ;</i> <i>par M. C. D. L. C.</i>	183
<i>Fin des remarques curieuses sur le Thibet ,</i> <i>traduites de l'anglois de M. John Stewart.</i>	190
<i>Lettre de M. Blin de Sainmore à M. de Sherlock,</i> <i>pour le remercier d'un exemplaire de son livre in-</i> <i>titulé : Lettres d'un voyageur Anglois.</i>	201
<i>Suite de la vie de l'empereur Charles VI, pere</i> <i>de l'impératrice-reine.</i>	107

P O É S I E S F U G I T I V E S.

<i>Mes ages.</i>	229
<i>A Mlle C***, fille d'un interprète du roi pour les</i> <i>langues orientales ; par M. de la Louptiere.</i>	230
<i>Vers pour mettre au bas du portrait de M. d'A-</i> <i>lembert ; par M. de V...</i>	231
<i>Philémon & Baucis, conte imité de Swift ; par</i> <i>M. Le Maître.</i>	ibid.
<i>Romance.</i>	236
<i>Epigramme tirée de M. de la Monnoye ; par M.</i> <i>C. D. C. D. S. S. L. T.</i>	239
<i>Aux détraiteurs de J. J. Rousseau.</i>	ibid.
<i>Discours lu à la Société d'Emulation de Liege,</i> <i>dans sa séance publique du 24 janvier 1780.</i>	240

- Eloge funebre d'un seigneur de village ; par M. Girard-Raigné.* 245
Les deux ruisseaux , idylle ; par M. Léonard. 246
*A M. le chevalier de C** . qui se plaignoit d'être tourmenté du démon de la métromanie ; par M. le chevalier de Parni.* 247

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

- I. *Académie royale des sciences de Paris.* 248
 II. *Académie royale de chirurgie de Paris.* 260
 III. *Société d'agriculture de Limoges.* 263
 IV. *Académie impériale des sciences de Pétersbourg.* 265
 V. *Académie des Arcades de Rome.* 274

S P E C T A C L E S.

- | | | |
|----------|---------------------------|-------|
| PARIS. | <i>Opéra.</i> | 275 |
| | <i>Comédie françoise.</i> | 279 |
| | <i>Comédie italienne.</i> | 287 |
| LONDRES. | <i>Drury-Lane.</i> | 292 |
| | <i>Covent-Garden.</i> | ibid. |

HISTOIRE NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

- I. *Observations faites sur le Blocksberg , tirées d'un mémoire de M. Silberschlag , contenant la description de cette montagne ; inséré dans le IVe. recueil allemand publié par*

DES MATIÈRES. 431

- la société des amis scrutateurs de la nature, établie à Berlin.* 295
- II. *Lettre de M. Marc-Théodore Bourrit, citoyen de Geneve, à M. le comte de Buffon, sur l'accroissement des glaciers dans les Hautes-Alpes.* 299
- III. *Météore vu en Angleterre.* 305
- IV. *Aurore-boréale observée à Lille en Flandres.* 306
- V. *Autre observation faite à Montmorency.* 308
- VI. *Botanique.* 309

MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Lettre de M. Fourcroy, conseiller au bailiage de Clermont en Beauvoisis, aux rédacteurs de la Gazette de santé, pour servir d'éclaircissemens aux observations sur le tétanos ou mal de mâchoires.* 310
- II. *Effets funestes des vapeurs méphitiques.* 314
- III. *Remède du sieur Laffecteur.* 316

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

- I. *Anecdote honorable à l'agriculture.* 318
- II. *Lettre au rédacteur de la gazette d'agriculture, commerce, arts & finances, sur l'usage de la faucille pour couper les bleds.* 320
- III. *Réveil agréable & utile, qui consiste dans une pendule que l'on place à côté d'un lit.* 323
- IV. *Piège pour arrêter les voleurs.* 325
- V. *Suite de la lettre sur les travaux hydrauliques qui se font à Amsterdam.* 326

- Eloge funebre d'un seigneur de village ; par M. Girard-Raigné.* 245
Les deux ruisseaux , idylle ; par M. Léonard. 246
*A M. le chevalier de C** . qui se plaignoit d'être tourmenté du démon de la métromanie ; par M. le chevalier de Parni.* 247

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

- I. *Académie royale des sciences de Paris.* 248
 II. *Académie royale de chirurgie de Paris.* 260
 III. *Société d'agriculture de Limoges.* 263
 IV. *Académie impériale des sciences de Pétersbourg.* 265
 V. *Académie des Arcades de Rome.* 274

S P E C T A C L E S.

- | | | |
|----------|---------------------------|-------|
| PARIS. | <i>Opéra.</i> | 275 |
| | <i>Comédie françoise.</i> | 279 |
| | <i>Comédie italienne.</i> | 287 |
| LONDRES. | <i>Drury-Lane.</i> | 292 |
| | <i>Covent-Garden.</i> | ibid. |

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

- I. *Observations faites sur le Blocksberg , tirées d'un mémoire de M. Silberschlag , contenant la description de cette montagne ; inséré dans le IVe. recueil allemand publié par*

DES MATIERES. 431

la société des amis scrutateurs de la nature, établie à Berlin. 295

II. *Lettre de M. Marc-Théodore Bourrit, citoyen de Geneve, à M. le comte de Buffon, sur l'accroissement des glaciers dans les Hautes-Alpes.* 299

III. *Météore vu en Angleterre.* 305

IV. *Aurore-boréale observée à Lille en Flandres.* 306

V. *Autre observation faite à Montmorency.* 308

VI. *Botanique.* 309

MÉDECINE. CHIRURGIE.

I. *Lettre de M. Fourcroy, conseiller au bailliage de Clermont en Beauvoisis, aux rédacteurs de la Gazette de santé, pour servir d'éclaircissemens aux observations sur le tétanos ou mal de mâchoires.* 310

II. *Effets funestes des vapeurs méphitiques.* 314

III. *Remède du sieur Laffecteur.* 316

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

I. *Anecdote honorable à l'agriculture.* 318

II. *Lettre au rédacteur de la gazette d'agriculture, commerce, arts & finances, sur l'usage de la faucille pour couper les bleds.* 320

III. *Réveil agréable & utile, qui consiste dans une pendule que l'on place à côté d'un lit.* 323

IV. *Piège pour arrêter les voleurs.* 325

V. *Suite de la lettre sur les travaux hydrauliques qui se font à Amsterdam.* 326

TRAITS DE BIENFAISANCE; DE PATRIOTISME , DE COURAGE, DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ.	333
ANECDOTES. SINGULARITÉS.	344
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	349
ITALIE.	ibid.
ANGLETERRE.	359
ALLEMAGNE.	374
FRANCE.	387
GÉOGRAPHIE.	590
GRAVURES.	401
MUSIQUE.	405
CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX.	410

